Mai, 1805 — Floréal, An XIII.

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

Membre de l'Institut, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothèque Impériale, Professeur d'Archæologie, Membre de l'Académie de Goettingue, etc. etc.

Prix de ce Journal, tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port :

pour trois mois,..... 9 francs.
pour six mois,..... 18 francs.
pour un an,..... 36 francs.

Les hommes les plus célèbres dans chaque partie des Sciences et de la Littérature, se sont plû à coopérer à cette entreprise utile, et la collection des neuf années du *Magasin Encyclopédique* est devenue précieuse, en ce qu'elle présente une réunion de Mémoires intéressans, qui ne se trouvent point ailleurs, et dont les Auteurs jouissent d'une grande réputation. On y trouve, en effet, des Dissertations, des Mémoires, ou des Opuscules de MM. Alibert, Barbier, Barbier du Boccage, Barthelemy, Bast, Bichat, Caillard, Cavanilles, Chardon la Rochette, Cuvier, Daubenton, Delille,

Table des Articles contenus dans ce Numéro.

LITTÉRATURE.

Examen de plusieurs assertions hasardées par J. F. *Laharpe*, dans sa *Philosophie du 18e siècle*, qui forme la dernière partie du Cours de littérature; par M. *Barbier*. 5

GÉOMÉTRIE-PRATIQUE.

Solutions peu connues de différens Problèmes de Géométrie-Pratique, pour servir de supplément aux Traités connus de cette science; recueillis par F. J. *Servois*. 27

POÉSIE.

OEuvres de Senecé, publiées par M. *Auger*. 36

Le Triomphe de la Gloire, traduction de Métastase; par Aug. *Labouisse*. 146

BIOGRAPHIE.

Notice sur Alexandre Recupero; par *F. S. V.* 51

HISTOIRE.

Analyse d'un Mémoire lu dans les séances particulières de la 3e. Classe de l'Institut; par M. *Levrier*. 56

Histoire d'Hérodote, traduite du grec, avec des remarques historiques et critiques; par M. *Larcher*. 70

ANCIENNE NAVIGATION.

De l'ancienne Navigation des rivières du Doubs, de la Saône et du Rhône, sous les Celtes, les Romains, les Bourguignons et les Francs, jusqu'au régime féodal; par M. L. *Coste*. 110

LITTÉRATURE ORIENTALE.

Lettre de M. Langlès à M. Millin, sur les *Véda*. 143

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Nouvelles d'Angleterre. 150
— de Hollande. 157
— d'Allemagne. *Ibid.*
— de Prusse. 167
— de la Monarchie autrichienne. 168
— de Suède. 170
— de Dannemarck. *Ibid.*
— de Russie. 173
— d'Italie. 176
— du Portugal. 178
— d'Amérique. 181
— de France. 182
— de Paris. 190

THÉATRES.

Le Tartuffe de Mœurs, *ou* l'Homme à sentimens. 201
L'Athénée des Femmes. 202

LIVRES DIVERS.

Géométrie.

Application de l'Algèbre à la Géométrie, des surfaces du premier et du second degré, à l'usage de l'École polytechnique; par MM. *Monge* et *Hachette*. 203

Trigonométrie.

Méthode simple et facile pour lever les plans; par F. *Lecoy*. *Ibid.*

Sciences physiques.

Journal de Physique, de Chymie, d'Histoire naturelle et des Arts; par J. C. *Delamétherie*. Mois de de Germinal an XIII. 204

Histoire naturelle.

Annales du Muséum national d'Histoire naturelle. 29e. cahier. 205

Dictionnaire des Sciences naturelles. 206

MAGASIN
ENCYCLOPÉDIQUE.

TOME III.

$. 1000.

MAGASIN

ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES

DES LETTRES ET DES ARTS;

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

Membre de l'Institut, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothéque impériale, Professeur d'Archæologie, Membre de la Société royale des sciences de Goettingue, de celles des Curieux de la Nature, à Erlang, des Sciences physiques de Zurich, d'Histoire naturelle et de Minéralogie d'Iéna, de l'Académie royale de Dublin, de la Société linéenne de Londres; des Sociétés d'Histoire naturelle, philomatique, galvanique, de statistique, médicale d'émulation, de l'Athénée des arts de Paris, de l'Athénée de Lyon; des Sociétés des Sciences de Rouen, d'Abbeville, de Boulogne, de Poitiers, de Niort, de Nismes, de Marseille, d'Alençon, de Caen, de Grenoble, de Colmar, de Nancy, de Gap, de Strasbourg, de Mayence, etc. etc.

TOME III.

BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE,

rue des Mathurins, hôtel Cluny.

1805.

MAGASIN
ENCYCLOPÉDIQUE.

LITTÉRATURE.

Examen de plusieurs Assertions hasardées par J. F. *Laharpe, dans sa* Philosophie du 18e. siècle, *qui forme la dernière partie du Cours de Littérature.* — A Paris, chez *Agasse.* An XIII. 3 vol. in-8°.

J'attendois avec impatience cette *philosophie du 18e. siècle*, annoncée depuis si long-temps et avec tant d'emphase, dans l'espérance que M. Laharpe feroit connoître avec exactitude la personne et les ouvrages des hommes célèbres dont le génie a tant influé sur le siècle où ils ont vécu, et influera encore sur le nôtre. A la vérité, j'avois remarqué dans la *correspondance avec le grand duc de Russie*, des anecdotes relatives à l'histoire littéraire, un peu hasardées, pour ne pas dire fausses. J'avois été frappé, entre autres choses de l'importance que M Laharpe donnoit à l'abbé Coyer, auteur des *Bagatelles morales* et éditeur du roman politique de *Chinki.* Suivant lui, Turgot confia à cet abbé ses idées sur les maîtrises et les privilèges, et celui-ci les déve-

loppa dans l'ouvrage intitulé *Chinki*. Cela n'est nullement exact. Les idées développées dans Chinki se trouvent textuellement, pour ainsi dire, dans un mémoire de M. Clicquot de Blervache, qui remporta le prix, en 1757, à l'Académie d'Amiens. Il a été imprimé à Paris, sans nom d'auteur, sous ce titre : *Considérations sur le commerce, et en particulier sur les compagnies, sociétés et maîtrises*, 1758, in-12. On en a aussi une édition faite à la Haye, ou plutôt à Amiens, la même année, avec ce titre : *Mémoire sur les corps de métiers, qui a remporté le prix*, etc.; par M. Delisle, in-12, de 117 pag.

L'abbé de Saint-Léger a dénoncé ce plagiat au public en 1775, dans l'*année littéraire* de Fréron. *Voyez* le tome VIII de cette année. Ce fait devoit être connu d'un écrivain qui se donne, comme M. Laharpe, pour l'historien de la *Philosophie du* 18e. *siècle*. Peut-être eut-il dit pour sa justification qu'une correspondance n'est pas une histoire; aussi je pensois qu'il avoit mis une attention beaucoup plus sérieuse à la rédaction des articles qui composent les trois gros volumes de cette *Philosophie*. Ce sont des leçons lues au Lycée, qu'il a pu ensuite revoir à loisir. Elles ne devroient contenir que des anecdotes véritables et des jugemens dictés par la plus sévère impartialité; mais on est forcé d'avouer que cet ennuyeux fatras n'est qu'un ouvrage écrit partout *ab irato*, et qui n'apprend bien qu'une seule chose; c'est que M. Laharpe n'entendoit absolument rien aux matières philosophiques, et

qu'avec cette fureur de parler toujours de ce qu'il ne savoit pas, il devoit nécessairement dire beaucoup de sottises, ce qui en effet lui est souvent arrivé, non-seulement dans ce dernier ouvrage, mais en général dans tout ce qu'il a écrit. En effet, ses jugemens sur les auteurs anciens sont remplis d'inexactitudes et de bévues. Si l'on pouvoit raisonnablement supposer qu'un homme ose décider magistralement du mérite d'un grand nombre d'ouvrages qu'il n'a pas lus, ou qu'il n'a fait que parcourir avec cette précipitation qui marque plutôt le désir de faire vîte que de faire bien, on seroit fortement tenté de croire que c'est précisément ce qu'a fait M. Laharpe dans cette partie de son cours, partie dont la lecture auroit pu être si instructive et si agréable. J'ajouterai même, puisque l'occasion s'en présente, que ce critique si sévère, si dédaigneux, si tranchant, n'avoit qu'une intelligence très-superficielle et à peu près nulle du grec, et qu'il savoit assez mal le latin. Il suffit pour s'en convaincre d'examiner avec quelque soin sa *traduction de Suétone*, dans laquelle on trouve presqu'à chaque page des contre-sens qu'on ne pardonneroit pas à un écolier de troisième. Cela soit dit en passant. Je reviens aux trois volumes qui viennent de paroître, et qui n'ont eu aucun succès, même parmi les dévots, non pas parce que cet ouvrage est mal fait et mauvais sous tous les rapports, mais parce qu'il est souverainement ennuyeux, et que, si les bons croyans ne sont pas fort difficiles à contenter

en fait de raisonnemens, ils ne sont pas si indulgens pour le livre qui les ennuye ; ils le vantent, mais ne l'achètent pas. Mon dessein n'est pas de réfuter ici les sophismes de M. Laharpe, de faire voir que les philosophes avoient en lui un adversaire peu redoutable, et qu'ils pouvoient mépriser sans compromettre leur cause. Je dois et je veux seulement, en ma qualité de bibliographe, rétablir des faits qu'avec un zèle mal entendu, et qui n'étoit pas selon la science, ce chrétien si persuadé a dénaturés par malice ou par ignorance. Les éclaircissemens qu'on va lire seront une réponse satisfaisante à plusieurs questions que M. Laharpe regarde comme très-embarrassantes pour les philosophes, et qu'il auroit résolues très-facilement, s'il eût apporté autant de sang-froid et d'impartialité dans ses jugemens, qu'il y a mis de précipitation, de colère et de mauvaise foi.

I. L'article *Vauvenargues* renferme des imputations qui feroient un tort réel à la mémoire de Condorcet, si elles ne pouvoient être démenties de la manière la plus péremptoire.

« C'est lui (Condorcet), dit M. Laharpe, » tome XV, pag. 253, qui, dans son *commen-* » *taire* sur les œuvres de Voltaire (édition de » Kehl), voulant détruire l'effet que pouvoit » produire l'autorité de Vauvenargues en faveur » de la religion, n'imagina rien de mieux que » de nous apprendre que la prière qui termine son » livre *n'est pas de lui*, mais qu'elle fut ajoutée

» à son ouvrage, dans une édition posthume, » par ses parens, qui crurent avoir besoin de » ce moyen pour qu'on ne mît aucun obstacle » au débit de son livre. L'invention n'est pas » adroite, et ne s'adressoit qu'à ceux qui peu- » vent tout croire, parce qu'ils ne savent rien. » Vous ne verrez pas sans quelqu'étonnement, » *combien il y a ici de mensonges dans un seul* » *mensonge, et combien ils sont plus absurdes* » *les uns que les autres.* »

M. Laharpe eut dû citer le volume de Voltaire où se trouvent les réflexions de Condorcet. Ses lecteurs seront obligés de se rappeler que Voltaire a terminé l'*Eloge funèbre des officiers morts dans la guerre* de 1741, par l'éloge particulier de son jeune et intéressant ami Vauvenargues, qu'une mort prématurée venoit d'enlever aux lettres qu'il cultivoit et qu'il honoroit. Cet éloge est dans le tome XLVIIe. de l'édition in-8°., et dans le LXIe. de l'édition in-12. Voici la note que Condorcet a placée à la suite de ce morceau.

« Dans le temps de la mort de M. de Vauve- » nargues, les Jésuites avoient la manie de cher- » cher à s'emparer des derniers momens de tous » les hommes qui avoient quelque célébrité ; et » s'ils pouvoient ou en extorquer quelque dé- » claration ou réveiller dans leur âme affoiblie » les horreurs de l'enfer, ils crioient au miracle. » Un de ces pères se présente chez M. de Vau- » venargues mourant. *Qui vous a envoyé ici*, » dit le philosophe ? *Je viens de la part de Dieu*,

» répondit le jésuite. Vauvenargues le chassa; » puis se tournant vers ses amis:

Cet esclave est venu;
Il a montré son ordre, et n'a rien obtenu.

» L'ouvrage de M. Vauvenargues, imprimé » après sa mort, est intitulé: *Introduction à la* » *connoissance de l'esprit humain.* Les éditeurs, » pour faire passer les maximes hardies qu'il » renferme, y ont joint une méditation et une » prière, trouvées dans les papiers de l'auteur, » qui, dans une dispute sur Bossuet avec ses » amis, avoit soutenu qu'on pouvoit parler de » la religion avec majesté et avec enthousiasme » sans y croire. On le défia de le prouver, et » c'est pour répondre à ce défi *qu'il fit les deux* » *pièces qu'on trouve dans ses œuvres.*»

Le seul rapprochement des deux passages suffit, je pense, pour faire voir de quel côté est le mensonge. Condorcet pouvoit-il dire d'une manière plus évidente qu'il regardoit Vauvenargues comme le véritable auteur de la prière et de la méditation? M. Laharpe auroit-il eu le dessein formel de trahir la vérité en faveur de la religion? La lecture des trois volumes que nous examinons porteroit à le croire; mais ce qu'on ne peut nier, c'est qu'il ne devoit pas se fier à sa mémoire dans une inculpation de cette nature.

Tout le tort de Condorcet est d'avoir donné à entendre que l'ouvrage de Vauvenargues n'avoit paru qu'après sa mort. Il l'avoit publié lui-même en 1746. La mort l'ayant surpris au mo-

ment où il alloit mettre sous presse la seconde édition, elle fut donnée en 1747 par MM. Seguy et Trublet avec une préface composée par l'auteur. La méditation et la prière se trouvent dans les deux éditions.

II. Dans le long article consacré à calomnier Diderot et à le peindre des couleurs les plus odieuses et les plus fausses, M. Laharpe lui attribue trois ouvrages dont il n'est pas l'auteur.

Au moment où il a composé cet article, dicté par une haine aveugle et par un coupable abus de la confiance de ses lecteurs, il n'existoit que des éditions clandestines et imparfaites des œuvres de Diderot. M. Naigeon, membre de l'Institut, a publié en 1798 la seule édition authentique que nous ayons des ouvrages de ce philosophe célèbre. Elle est composée de 15 vol. in-8°. ou in-12. Le savant et soigneux éditeur annonce qu'elle a été faite sur les manuscrits de l'auteur; M. Laharpe n'a pu en ignorer l'existence. Ayant revu son article *Diderot* en 1799, comme le prouve une note de la page 171, du tome XVIe. du *cours de littérature*, il devoit donc comparer les informes compilations faites par des libraires aussi avides qu'ignorans, avec cette édition aussi correcte qu'utile par le grand nombre d'excellens morceaux inédits dont elle est enrichie, et par les notes savantes, curieuses et instructives, que l'éditeur, intime ami de Diderot, y a jointes en plusieurs endroits qui avoient besoin d'éclaircissemens. On sent assez que Diderot, qui avoit été mis au Donjon de Vincennes pour

sa *lettre sur les aveugles*, dont il avoit refusé avec une constance et une fermeté qui décèlent en lui une probité sévère et délicate, de nommer l'imprimeur devant le magistrat, n'a dû, ni avouer, ni désavouer ces misérables recueils que des éditeurs faméliques faisoient imprimer sous son nom et à son insu. Il n'attachoit d'ailleurs aucune importance à ses ouvrages; il poussoit même à cet égard l'indifférence beaucoup trop loin. Je sais de plusieurs gens de lettres qui l'ont connu particulièrement, qu'il y avoit plus de quatre ans que l'édition de ses œuvres en 5 volumes étoit publique, lorsqu'un de ses amis lui en apprit l'existence, en ajoutant que cette édition, remplie de fautes, contenoit plusieurs ouvrages qu'on lui attribuoit faussement, et que plusieurs de ceux dont il étoit l'auteur ne s'y trouvoient pas, entre autres, la seconde partie de sa *lettre sur les sourds et muets*. Toutes ces bévues n'excitèrent de sa part qu'un grand éclat de rire, et ne purent le déterminer à désavouer publiquement cette mauvaise compilation, qu'il laissa vendre et qu'il n'ouvrit jamais. Je ne justifie point cette étrange incurie de Diderot; je n'en parle que comme d'un fait très-connu de ses amis, et qu'on peut même regarder comme un des traits de son caractère. M. Laharpe, avec lequel Diderot n'a jamais eu aucune espèce de liaison, mais qui avoit vécu longtemps avec plusieurs gens de lettres de sa société, ne pouvoit guère ignorer cette anecdote; mais il a mieux aimé (et en effet cela est beaucoup

plus commode, quand on veut nuire) juger en dernier ressort des opinions de Diderot sur cette prétendue édition de ses œuvres, que de constater, par des recherches d'ailleurs très-faciles à faire, qu'il étoit le véritable auteur de tous les ouvrages recueillis dans cette édition. On va voir combien la haine et l'envie, qui ont si souvent dicté les jugemens de M. Laharpe, ont corrompu, égaré sa raison, et dans quelles graves erreurs l'a entraîné la fureur de calomnier un philosophe célèbre qui, à la vérité, estimoit peu le talent de M. Laharpe, mais qui avoit eu la bonne foi de louer publiquement le seul de ses nombreux ouvrages dont il fit quelque cas (1). En lisant l'examen que je vais faire des critiques et des assertions hasardées de M. Laharpe, on sera étonné de le voir opposer Diderot aux auteurs les plus médiocres et les moins connus, en croyant l'opposer à lui-même.

1°. M. Laharpe cite (2), comme étant de Diderot, une misérable *lettre au P. Berthier sur le matérialisme*, qui a toujours été connue pour être de l'abbé Coyer. On la trouve dans la collection des œuvres de cet auteur, imprimée à Paris en 1782, 7 vol. in-12. L'historien de la Philosophie du 18e. siècle a évidemment confondu cette lettre avec deux autres qui ont été réellement adressées par Diderot au P. Berthier,

(1) L'Éloge de Fénélon. *V.* l'Essai sur les règnes de Claude et de Néron. Londres, (Bouillon), 1782, tom. I.

(2) Tom. XVIe, 1re partie, p. 12.

relativement à l'extrait que ce jésuite avoit donné du *Prospectus de l'Encyclopédie*, dans le *Journal de Trévoux*. Mais il y a une différence très-sensible entre le style de ces deux lettres et celui de l'abbé Coyer. M. Laharpe qui, sur cet article, comme sur beaucoup d'autres, se donne pour un fin connoisseur, pour un juge d'un goût délicat et pur, n'auroit pas dû s'y tromper et confondre le style froid, lâche et flasque de l'abbé Coyer, avec celui de Diderot, dans lequel il y a sans doute des négligences, des incorrections, quelquefois même de l'obscurité, mais qui a toujours de l'énergie, du mouvement et de la couleur.

2°. A la page 105 du même volume, M. Laharpe analyse ce qu'il appelle *les principes de morale* de DIDEROT, lesquels, selon lui, parurent en 1745, avant *les pensées sur l'interprétation de la nature.*

L'ouvrage dont M. Laharpe fait ici l'examen, est intitulé : *Principes de philosophie morale*, et a pour auteur M. *Etienne* BEAUMONT, qui le publia à Genève en 1754. Ce fait est consigné dans l'*histoire littéraire de Genève*, par M. SENEBIER, tome IIIe., page 92. Si M. Laharpe eut lu attentivement le discours préliminaire placé en tête de l'ouvrage, il eut fait attention à la date de *Genève, le 25 mars* 1754, qui se trouve à la fin. Le titre de l'ouvrage de M. Beaumont ressemble beaucoup à celui que Diderot donna à la première édition de sa traduction libre de l'*Essai sur le mérite et la vertu de* SHAFTSBURY. Il étoit

ainsi conçu : *Principes de la philosophie morale*, ou *Essai sur*, etc. Amsterdam (Paris) 1745, in-12. Voilà ce qui aura induit en erreur M. Laharpe; avec des idées aussi vagues et aussi confuses sur les ouvrages qui ont paru vers le milieu du dix-huitième siècle, pouvoit-il écrire d'une manière convenable l'histoire de la Philosophie de ce siècle ?

En critiquant la *Lettre au P. Berthier sur le Matérialisme*, M. Laharpe reprochoit à Diderot d'avoir donné à entendre, dans cette brochure, qu'il n'y avoit pas de matérialistes en France, après avoir écrit, quelques années auparavant, que le monde en étoit plein, ainsi que d'athées et de spinosistes. En examinant *les principes de morale*, M. Laharpe observe que Diderot y rassemble, avec autant de précision que de force, les preuves qu'on a données de la liberté de l'homme, lui qui a fait depuis, ajoute-t-il, un livre entier pour la détruire, *Jacques le fataliste*. Restituons à l'abbé Coyer ses conjectures sur la non-existence des matérialistes en France, et à M. Beaumont ses preuves de la liberté de l'homme ; alors Diderot n'aura à répondre que de ce qu'il a écrit, et non de ce qu'il a plu à M. Laharpe de lui attribuer.

3°. Me voici arrivé au fameux *Code de la Nature*, que les ennemis de Diderot s'obstinent à lui attribuer, malgré les dénégations de ses amis, et l'absurdité d'une pareille imputation. M. Laharpe a consacré 124 pages à la réfutation de ce livre, et il commence par prouver, à sa

manière, que Diderot en est l'auteur. Ses principales autorités sont 1°. la collection des *OEuvres de Diderot*, Amsterdam, 1773, 5 vol. in-8°.; 2°. *le Dictionnaire historique des grands hommes.* Il ajoute ensuite : « On se contente de nous dire » depuis quelques jours : *il n'est pas de lui.* Où » est la preuve qu'on oppose à l'authenticité de » la collection connue de tout le monde ; au si- » lence de l'auteur et de ses amis, et de tout » le monde même, depuis sa mort ? Que ne » donne-t-on quelques indices de la supposi- » tion ? Que ne nous dit-on de qui est l'ouvrage, » de qui du moins il pourroit être, ou comment » et pourquoi il n'est pas ou ne sauroit être de » Diderot ? Pas un mot de tout cela ; et qu'est- » ce qu'une dénégation si sèche et si gratuite, » surtout dans un parti à qui l'on sait que les » dénégations et les aveux n'ont jamais rien » coûté, et dont la politique, plus d'une fois » avouée par eux-mêmes et avec satisfaction, » est de se jouer de la vérité ? Le moment où » vient cette dénégation si tardive, suffiroit pour » la faire suspecter par elle-même. Elle seroit » venue plutôt si c'étoit du moins honte ou scru- » pule ; aujourd'hui c'est embarras et rien de » plus. »

Je crois avoir, au commencement de cet article, apprécié à leur juste valeur les prétendues collections des OEuvres de Diderot, imprimées en Hollande. Le *Dictionnaire historique des grands hommes* est trop rempli d'erreurs de toute espèce, pour faire autorité sur quelque chose que ce

ce soit. Tout ce qui concerne l'histoire littéraire y est en général très-inexact, parce que les auteurs peu instruits ou mal instruits sur ce point comme sur beaucoup d'autres, n'ont presque jamais consulté les véritables sources. Ils se sont toujours montrés esclaves de l'opinion vulgaire, quelque erronnée qu'elle fut. L'article suivant en fournira une preuve. Il me reste à répondre aux interpellations que M. Laharpe accumule avec tant de confiance, et à tirer la philosophie du grand embarras où la met, selon lui, le *Code de la Nature.*

J'ouvre ce code, et dès la seconde page je m'aperçois que c'est l'apologie d'un ouvrage publié précédemment sous le titre de *Basiliade.*

L'auteur annonce qu'il va développer analytiquement des vérités qui, malgré leur simplicité et leur évidence, sont presque de tout temps démeurées dans l'oubli.

« Un poëme, ajoute-t-il, aussi nouveau par son » sujet que par sa construction, vient de revêtir » ces vérités de toutes les grâces de l'épopée, » pour les faire briller avec plus de charmes. Je » ne leur laisse, dans cette dissertation, d'autres » ornemens que leur propre évidence.

» Tel est le déplorable état de la raison, qu'il » faut faire mille efforts, user de mille strata- » gèmes pour déchirer le bandeau qui l'aveugle, » et lui faire tourner les yeux vers les vrais in- » térêts de l'humanité. C'est le but de la *Basi-* » *liade.* Après avoir dit un mot du sujet et de

» conduite de ce poëme, j'expose ici tout le » système de la morale. » On voit donc que le Code de la Nature est l'apologie ou le développement de la Basiliade. Voici le vrai titre de ce dernier ouvrage :

Le Naufrage des îles flottantes, ou *la Basiliade du célèbre Pilpay, poëme héroïque, traduit de l'indien*, par M. M***. Messine, par une Société de libraires. 1753. 2 vol. in-12.

Le nom de l'auteur est Morelly, né à Vitry-le-Français, d'un père éclairé et vertueux, dont nous avons deux ouvrages sur l'éducation, publiés l'un en 1743, et l'autre en 1745.

Morelly fils avoit déjà mis au jour l'ouvrage intitulé : *Le Prince les délices du cœur*, ou *Traité des qualités d'un grand roi, et Système d'un sage gouvernement*, Amsterdam, la Compagnie des libraires, 1751. 2 vol. in-12. Il est encore éditeur des *Lettres de Louis XIV aux princes de l'Europe, à ses généraux, ses ministres; recueillies par M. Roze, secrétaire du cabinet; avec des remarques historiques.* Francfort et Paris, 1755. 2 vol. in-12.

La Basiliade paroît avoir été l'ouvrage que l'auteur affectionnoit le plus. Ce mot signifie en grec, suivant lui, les actions héroïques d'un homme vraiment digne de l'empire du monde. Sous l'allégorie de *Naufrage des îles flottantes*, il désigne le sort qu'il veut faire subir à la plupart des frivolités dont la raison est offusquée. Pour parvenir à son but, M. Morelly s'est plu

à tracer les mœurs d'un peuple délivré des vices qui déshonorent l'état social, parce qu'il suit des lois conformes à la nature.

Les principes politiques et moraux de cette espèce d'Utopie, ont été attaqués avec force par les journalistes d'Allemagne, rédacteurs de la *Bibliothèque impartiale* et de la *Nouvelle Bigarrure.* M. Morelly n'a voulu leur répondre qu'en donnant de nouveaux développemens à l'ouvrage critiqué, et il a intitulé sa réponse : *Code de la Nature*, ou *le véritable esprit de ses lois, de tout temps négligé et méconnu*, avec cette épigraphe : *Quæque diù latuere, canam.* Ovid. Partout, chez le vrai Sage, 1755, in-12. L'impression paroît être de Hollande, comme celles du *Prince* et de la *Basiliade.* Après avoir lu le *Code de la Nature* et la *Basiliade*, on ne peut douter que ces deux ouvrages ne soient de la même main. D'ailleurs, quel motif eut pu déterminer Diderot à composer l'apologie de cette Basiliade, qui n'a fait aucune sensation dans la république des lettres? Morelly fils est donc le véritable et seul auteur du *Code de la Nature ;* cette explication réduit à rien la longue réfutation de M. Laharpe, et la rend absolument inutile, puisque le livre qu'il réfute n'est pas de Diderot. Les ennemis de ce philosophe peuvent donc se dispenser de lire les 124 pages que M. Laharpe a consacrées à cette réfutation ; c'est autant d'ennui de moins pour ceux qui liront cette prétendue philosophie du dix-huitième siècle. A en croire l'auteur, les philosophes se sont trouvés fort

embarrassés des citations du *Code de la Nature*, faites par *Babœuf* devant la haute Cour de Vendôme ; mais il est facile de remarquer que l'ignorant démagogue a été induit en erreur par ceux qui, au lieu de voir dans cet opuscule l'apologie d'une démocratie imaginaire, y aperçoivent, comme M. Laharpe, un traité dogmatique de législation. On peut d'ailleurs observer que Morelly fils étoit très-attaché aux principes religieux : tous ses ouvrages le prouvent. Ce sont les mœurs des premiers chrétiens qui l'ont porté à faire, de la communauté des biens, un des principaux articles de son Code de la Nature. L'esprit du christianisme mal entendu a donc pu, autant que le Code de la Nature, faire germer dans la tête de Babœuf des idées contraires au droit de propriété. On peut voir encore, au commencement de la préface qui est en tête des OEuvres de Diderot, la note curieuse que M. Naigeon a faite sur le Code de la nature et sur Babœuf.

On trouve dans l'analyse que présente le *Publiciste* du 17 ventose dernier, des trois volumes dont il est ici question, ce morceau remarquable :

« Qu'est-ce que la Philosophie du dix-huitième siècle ? Personne ne nous l'a encore dit, » et on seroit probablement bien embarrassé de » nous le dire. Existe-t-il en effet une philosophie du dix-huitième siècle, cest-à-dire, un » système complet, uniforme, un corps de doctrine assez généralement enseigné, assez généralement adopté, pour qu'on puisse dire voilà

» les principes, voilà la philosophie du dix-huitième siècle ? Cet être abstrait, cette philosophie dominante, est-ce chez Montesquieu qu'il » faut la chercher ou chez Diderot ; chez Helvétius ou chez Vauvenargues ? Lequel d'entre » eux, ou de Condillac, ou de Rousseau, ou » de Fontenelle, a donné le ton à son siècle, » a été le philosophe de son siècle ? Prétendra-t-on qu'ils aient tous influé sur l'opinion générale ? Le dix-huitième siècle auroit donc été » gouverné en même temps par les opinions de » Montesquieu, qui soutenoit la noblesse et la » monarchie, et par celles de Rousseau, qui vouloit la démocratie et l'égalité des conditions, » et *celles de Diderot, qui vouloit l'égalité des biens.* Il auroit embrassé avec la même ardeur » et le déïsme de Voltaire, avec ses opinions » sur les causes finales, et l'athéïsme de Diderot, » qui appeloit Voltaire cagot, et le matérialisme » d'Helvétius, et les maximes de Vauvenargues, » qui combat le matérialisme ; et ce seroit de » ces opinions directement contraires, que se » seroit composé un corps de philosophie, qu'il » faudroit appeler la philosophie du dix-huitième » siècle. Si c'est là la démonstration qu'on espère » trouver dans l'ouvrage de M. Laharpe, on l'y » chercheroit long-temps. »

Le jugement de cet anonyme sur les opinions politiques de Diderot porte évidemment à faux, puisqu'il a pour base le Code de la Nature, dont il n'est pas l'auteur. Voilà un exemple des faux jugemens que feroient porter les trois derniers

volumes de M. Laharpe, si l'on ne prenoit pas la peine d'indiquer les erreurs dont ils sont remplis.

M. Laharpe a laissé sans examen un ouvrage qui n'est pas plus de Diderot que les précédens. Il est intitulé : *Justification de plusieurs articles du Dictionnaire Encyclopédique*, et a pour auteur M. l'abbé de MONTLINOT. A-t-il été retenu par les sentimens religieux qui dominent dans cet écrit ? Mais comment n'a-t-il pas vu qu'une réunion d'ouvrages aussi différens les uns des autres par le style et par les principes, ne pouvoit appartenir à un seul et même auteur?

III. Le fragment sur Boullanger (tome XVIe., Ire. partie, page 314) contient des erreurs du même genre que celles qui viennent d'être relevées. L'autorité des auteurs du *Dictionnaire historique des grands hommes*, avoit paru assez grave à M. Laharpe, pour attribuer d'après eux à Diderot le *Code de la nature* ; elle lui paroît nulle pour regarder le *Christianisme dévoilé*, comme un ouvrage de BOULLANGER. Il donne cet ouvrage à Damilaville, *commis au vingtième* et ami de Diderot. « Le dépôt des exemplaires du » *Christianisme dévoilé*, dit M. Laharpe, étoit » chez Damilaville, qui les vendoit dix écus pièce. » Cette seule circonstance me feroit révoquer en doute la vérité de l'assertion de M. Laharpe. Il est peu vraisemblable en effet que l'auteur du *Christianisme dévoilé* ait vendu lui-même son ouvrage. D'ailleurs, ceux qui l'ont lu avec attention y ont trouvé le style et les principes de l'auteur de la *Contagion sacrée*, de l'*Essai sur*

les préjugés, du *Système de la nature*, et de beaucoup d'autres du même genre, anonymes et pseudonymes. C'est la judicieuse réflexion du théologien Bergier, dans la préface de son *Examen du matérialisme*. Bergier avoit raison. Je puis assurer que le *Christianisme dévoilé* est la première production philosophique de l'auteur du *Système de la nature*. Il en avoit confié le manuscrit à un militaire de ses amis, pour le faire imprimer à Nancy, où les affaires de cet ami l'appeloient. Celui-ci s'acquitta de la commission, et l'ouvrage fut en effet imprimé dans cette ville par un libraire nommé Leclerc, tête chaude, et dont l'indiscrétion fut bien près de compromettre l'auteur du livre et l'ami à qui il en avoit confié le manuscrit. Les deux premiers exemplaires de l'imprimé furent adressés par Voltaire à Damilaville, et c'est un fait également certain et connu d'un grand nombre de gens de lettres, que tous les exemplaires arrivés à Paris, à cette époque, y avoient été apportés et introduits par plusieurs officiers du régiment du roi, alors en garnison à Nancy. Nous citerons entre plusieurs autres officiers de ce régiment M. de Villevieille, ami de Voltaire, de Condorcet, etc. Damilaville n'en a jamais vendu un seul, et il a même eu beaucoup de peine à en procurer un exemplaire au baron d'Holbach, qui l'a attendu long-temps.

Je profite de la circonstance pour prévenir les amis de la vérité qu'au moment où M. Laharpe écrivoit le fragment dont il est question, l'auteur de l'*Examen des apologistes de la reli-*

gion chrétienne, n'étoit pas vivant, ainsi qu'il l'assure. Ce seroit encore se tromper que d'attribuer cet ouvrage, d'après M. Laharpe, à l'éditeur de beaucoup d'autres productions philosophiques. Si ce philosophe véridique en étoit l'auteur, il ne le désavoueroit pas; mais il est aujourd'hui de notoriété publique que ce savant ouvrage est de M. de Burigny, de l'Académie des belles-lettres, mort en 1785, généralement estimé pour ses lumières, sa probité et l'extrême pureté de ses mœurs.

S'il étoit nécessaire de détruire l'impression encore trop généralement répandue, que Fréret est l'auteur de cet ouvrage, seulement parce que son nom se trouve sur le titre, j'observerois que, quoiqu'il n'ait été rendu public qu'en 1766, il étoit néanmoins composé dès 1732; que l'auteur y cite un livre qui parut au commencement de cette année, et en annonce un autre qui ne parut qu'à la fin; et qu'à cette époque Fréret lisoit, à l'Académie des inscriptions, un mémoire où l'on trouve, sur la chronologie des Chinois et celle de la Bible, des assertions très-différentes de celles qu'on remarque dans le livre qui nous occupe. Voltaire, quoiqu'il l'ait attribué quelque part à Fréret, dit, tome Ier. de sa correspondance avec d'Alembert: *Je sais très-bien quel est l'auteur du livre attribué à Fréret, et je lui garde une fidélité inviolable.*

Après avoir trouvé M. Laharpe aussi souvent en défaut sur l'histoire littéraire du dernier siècle, je n'ai pas dû être fort étonné de le voir

attribuer à Lucrèce la fameuse pensée : *primus in orbe deos fecit timor ; la crainte a fait les dieux*, qui est de Pétrone. Voyez Petronii *fragmenta*, dans l'édition de Burman, Utrecht, 1709, in-4°., page 676. Stace l'a répétée dans les mêmes termes. *Voyez* la Thébaïde, liv. III, v. 661.

La négligence des éditeurs est cause aussi qu'on lit d'étranges méprises dans ces trois volumes. Qui ne rira de celle-ci, par exemple ? quand l'*interprétation de la nature* (ouvrage de Diderot), parut en 1754, un *janséniste estimé*, Clément de Genève, en parla ainsi.... Il est sûr que le manuscrit portoit un *journaliste estimé*, puisqu'il s'agit des *cinq années littéraires* de Clément de Genève, né protestant, et qui a exercé pendant quelque temps, à Genève et à Paris, les fonctions de ministre.

Doit-on maintenant s'étonner de la sévérité avec laquelle on juge aujourd'hui cette prétendue dernière partie du cours de littérature ? Ses défauts rappellent tous ceux que l'on a justement reprochés aux précédens volumes. C'est donc ici l'occasion d'affirmer que le propriétaire de cette volumineuse collection rendroit un service réel à la mémoire de M. Laharpe et à la jeunesse studieuse, s'il la faisoit revoir par un littérateur d'un goût sûr, en l'invitant à la réduire au moins de la moitié. Les trois derniers volumes ne méritent pas, sous aucun rapport, d'être réimprimés ; c'est déjà trop d'une seule édition d'un livre qui ne peut que fausser le jugement des jeunes-gens,

à l'instruction desquels il est destiné, retarder les progrès toujours trop lents de la raison, la faire même rétrograder dans certains esprits faibles ou peu éclairés qui forment partout le plus grand nombre, et ramener sur notre horizon, encore à peine éclairci, les ténèbres épaisses de l'ignorance et de la superstition, deux fléaux également destructeurs, et qui dans tous les temps ont couvert la terre de crimes et de sang.

BARBIER,
Bibliothécaire du Conseil d'Etat.

GÉOMÉTRIE-PRATIQUE.

Solutions peu connues de différens Problèmes de Géométrie-pratique, pour servir de supplément aux Traités connus de cette science; recueillis par F. J. *Servois, professeur de mathématiques aux Écoles d'artillerie. Avec cette épigraphe :*

« Nec secius omnis in unguem
« Arboribus positis secto via limite quadret. »
VIRGILE.

A Metz, chez *Devilly;* et à Paris, chez *Courcier*, libraire. An XIII. Petit volume in-8°. avec une planche.

De tous les temps, la rigueur mathématique avoit imposé à la géométrie élémentaire la loi de se restreindre, dans la construction de ses problèmes, à l'usage de la *règle* et du *compas;* pousser cette rigueur plus loin encore, en lui défendant l'emploi de l'un ou l'autre de ces instrumens, devoit paroître d'abord une prétention incompatible avec la nature de ses opérations. C'est pourtant ce que de bons géomètres osèrent exiger d'elle, dans la vue même de lui être utile, tout en la gênant par des entraves aussi bizarres. Les uns la condamnèrent à ne se servir que du *compas;* d'autres plus exigeans encore la réduisirent à l'emploi exclusif de la *règle.*

Sous le joug de ces lois gênantes, la géométrie fit des efforts heureux, qui aboutirent à lui révéler, dans les instrumens qu'elle croyoit connoître parfaitement, une puissance inattendue et une fécondité prodigieuse. Elle vit avec étonnement que le *compas* seul pouvoit lui suffire pour réaliser toutes ses constructions, et que même, par cette restriction, quelques-unes gagnoient en simplicité.

La règle seule ne pouvoit pas être aussi féconde en ressources que le compas. Elle ne sauroit construire tous les problèmes de géométrie élémentaire, sans présupposer au moins certaines données qui sont du ressort du compas; c'est ainsi que pour réaliser certaines constructions, elle a besoin qu'on lui accorde une droite partagée en deux parties égales, ou la faculté de prendre sur une droite donnée, une portion d'une longueur déterminée, ou un parallélogramme tracé d'avance, ou même un cercle avec son centre, décrit d'un rayon quelconque sur le plan destiné à la construction qui lui est proposée. La *géométrie du compas* aura donc toujours sur la *géométrie de la règle*, l'avantage d'une plus grande étendue de moyens; mais cette dernière aura à son tour sur la première l'avantage incontestable d'une plus grande utilité dans la pratique, et cette prérogative lui suscitera sans doute un jour son *Mascheroni*.

On en trouve des matériaux épars dans plusieurs ouvrages; le plus ancien que je connoisse est du géomètre hollandais Schooten, intitulé :

Exercitationum mathematicarum, libri V, imprimé à Leyde en 1657. Le livre II de cet ouvrage s'occupe de la construction d'une classe de problèmes géométriques, que l'auteur appelle *simples*, et qui sont susceptibles d'être construits en ne menant que des lignes droites. Tout ce livre n'est qu'un essai d'une *géométrie de la règle*, et l'appendice qui le termine offre douze problèmes-pratiques, construits sur le terrain sans autre instrument que des *jalons*, *ver solos bacillos*, comme dit l'auteur, quelques-unes de ces constructions sont très-curieuses et remarquables par les ressources géométriques qui y sont prodiguées. Dans le même livre II, Schooten s'occupe de la construction d'une autre classe de problèmes, que selon l'usage du temps il appelle *problemata plana*. Ces problèmes demandent le secours du compas sur le papier, et sur le terrain celui d'un instrument propre à mesurer les angles. Mais comme ce géomètre avoit le dessein d'affranchir la pratique, du besoin de pareils instrumens, il montre la manière d'y suppléer par la croix des arpenteurs, *crux metatoria*, dont il donne la figure, page 150, et qui se compose de quatre pinules, portées sur un pied, et fixées invariablement à former quatre angles droits entre elles.

L'opuscule de Sgravesande, publié à Leyde en 1727, sous le titre : *Matheseos universalis elementa*, présente au n° 312 un nouveau fragment de la *géométrie de la règle*, en résolvant ce problème : *Etant tracé sur un plan un paral-*

lélogramme quelconque, situé comme on voudra, par rapport à une droite donnée, mener par un point déterminé une parallèle à cette droite, en n'employant que la règle.

On trouve des morceaux plus remarquables sur la *géometrie de la règle*, dans un ouvrage allemand du célèbre LAMBERT, *sur la perspective*, publié à Zurich en 1774. Il termine le second volume de cet ouvrage, par des constructions fort ingénieuses de différens problèmes, exécutées par la règle seule; il construit entre autres ce problème : *Etant données deux portions désignées droites, qui, suffisamment prolongées, se couperoient quelque part, mais qui ne se coupent point effectivement, mener par un point donné une droite qui tende vers le point de concours des deux premières*, en se prescrivant la loi de ne point les prolonger jusqu'à leur intersection mutuelle, et de réaliser cette contraction à l'aide de la règle seule. Il franchit même les bornes de la géométrie élémentaire, et montre comment *étant donnés quatre points non situés en ligne droite, mais de manière que chacun d'eux se trouve en dehors du triangle déterminé par les trois autres*, on peut, par la règle seule, *assigner tant qu'on voudra de points, situés avec les quatre points donnés sur le périmètre d'une ellipse;* et plus généralement comment, *cinq points étant donnés, on peut, au moyen* de la règle toute seule, *construire un nombre quelconque de points situés sur la ligne du second ordre, déterminée par les cinq points donnés.* Il

est bien remarquable que la construction de ce problème par la règle seule, est beaucoup plus simple que toutes les constructions vulgaires qui associent le compas à la règle.

L'ouvrage que nous annonçons présente aux géomètres de nouveaux matériaux pour la *géométrie de la règle*. Ces matériaux, disséminés la plupart dans la *géométrie de position* de CARNOT, et même dans des ouvrages antérieurs, ne paroissoient jusqu'ici que des propositions oiseuses, propres tout au plus à alimenter une stérile curiosité : en réunisssant ces théorèmes épars, dans un même cadre, et signalant les applications ingénieuses dont ils sont susceptibles, M. SERVOIS a rendu un vrai service à la science; mais c'est surtout vers l'utilité pratique que s'est dirigé son ambition ; et si son ouvrage pose quelques bases nouvelles de la *géométrie de la règle*, ce n'est que dans la vue d'asseoir sur elle des procédés de géométrie-pratique, plus simples et plus expéditifs que les méthodes ordinaires ; des procédés qui soient débarrassés de cet appareil de calculs et d'instrumens dont on se sert communément. — Réduire à de simples alignemens pris par des jalons, presque toutes les opérations qui se présentent sur le terrain ; éviter le plus qu'il est possible les chaînages toujours longs et pénibles, et souvent peu exacts ; affranchir le praticien de la nécessité et de l'embarras de recourir à des instrumens précieux et compliqués; leur substituer au besoin un instrument qu'on peut fabriquer partout, l'*équerre*

d'arpenteur ; telle est la tâche principale que s'est imposée M. Servois, et qu'il a remplie avec succès.

On voit que, sur le terrain, les alignemens tracés par des jalons rendent les mêmes services que la règle seule peut rendre dans les constructions sur le papier, et que chaque procédé de la *géométrie de la règle* peut immédiatement se transporter sur le terrain à l'aide des alignemens. C'est ce que fait M. Servois dans les diverses constructions de ses seize problèmes, qui embrassent les circonstances qui se présentent le plus fréquemment dans la pratique ; si par exemple *la géométrie de la règle* donne le moyen d'assigner un ou plusieurs points qui soient en ligne droite avec deux points donnés, sans qu'il soit permis d'appliquer la règle simultanément contre les deux points, on pourra immédiatement se servir de ce procédé pour prolonger sur le terrain une droite au-delà d'un obstacle qui ne permet pas, que placé dans la direction de la droite, on puisse en apercevoir deux points en même temps. C'est là le premier problème de M. Servois, de même si le problème de Lambert, cité plus haut, se trouve construit par la géométrie de la règle, cette construction transportée sur le terrain, donne la solution du second problème de M. Servois, savoir : *par un point donné, tirer une droite au point de concours invisible de deux droites dont les directions sont données.* Ces deux exemples peuvent suffire pour donner une idée générale de l'écrit

que

que nous analysons : de plus amples détails nécessiteroient des figures.

L'auteur donne, de la plupart de ses problèmes, deux ou trois constructions. Cette variété de ressources n'est pas sans utilité dans la pratique ; car, selon les accidens du terrain sur lequel on opère, l'une de ces solutions peut avoir des avantages décidés sur les autres. Il étoit difficile, au reste, qu'il ne se rencontrât pas dans l'une ou l'autre de ses solutions, avec les géomètres qui, avant lui, et à son insu, s'étoient essayés à construire les mêmes problèmes, en n'employant que la ligne droite ; c'est ainsi que les constructions qu'il donne de ses problèmes, cinquième et dixième, sont identiquement les mêmes que celles que donne Schooten, pages 133 et 125 de l'ouvrage cité ; cette observation ne tend pas à atténuer le mérite de l'auteur, puisqu'étant arrivé de son côté à des solutions dont il ignoroit l'existence, il doit jouir de la gloire de l'invention : si les travaux de Schooten et de Lambert, sur cette matière, lui eussent été connus, il n'eût pas manqué de les citer, comme il cite Carnot et Jean Bernoully ; et peut-être lui eussent-ils fourni quelques constructions, qu'il n'eût pas dédaigné de placer à côté des siennes. Nous croyons servir les intérêts de l'auteur par cette remarque, si, comme il est probable, le prompt écoulement de la première édition de son ouvrage le met dans le cas d'en publier bientôt une nouvelle.

A la suite des solutions de ses seize problèmes, M. Servois détaille des usages peu connus de l'*équerre d'arpenteur*. La plupart de ces usages, n'en déplaise à sa modestie, lui appartiennent entièrement comme applications très-élégantes de quelques théorèmes connus, mais qui avoient paru jusqu'ici plus curieux qu'utiles ; preuve nouvelle qu'en géométrie comme en analyse, il faut se garder de rejeter comme frivoles des vérités dont pour le moment on ne prévoit aucune application utile. Tout théorème mathématique mérite l'accueil des géomètres ; tôt ou tard, et lorsqu'on s'y attend le moins, il fructifie. C'est ainsi que le théorème curieux que donne Monge au n°. 44 de sa *géométrie descriptive*, a fourni à M. Servois un moyen élégant et ingénieux de résoudre par l'*équerre d'arpenteur* le premier de ses problèmes. C'est ainsi encore que d'un autre théorème, qu'il attribue à *Carnot*, mais que Malcaurin avoit déjà établi au n°. 623 de *son traité des fluxions*, il fait découler une autre solution de son premier problème, effectuée au moyen du même instrument. On étoit loin de s'attendre que des propositions qui paroissoient de pure curiosité, enrichiroient un jour la *géométrie-pratique* de nouvelles méthodes.

Il resteroit à examiner quel est le degré de précision qu'on doit se promettre des constructions de M. Servois, et quelle confiance on peut accorder à des résultats dus à une suite combinée d'alignemens pris par des jalons. Mais l'au-

teur ne présentant lui-même des méthodes que comme des applications suffisantes dans les cas pour lesquels il les propose, cette discussion devient superflue. Il a d'ailleurs fait subir à ses constructions l'épreuve de l'expérience, dont il paroît qu'elles ont obtenu la sanction nécessaire. Les amis de la géométrie, en général, ne peuvent qu'applaudir aux efforts de M. *Servois*, ne seroit-ce que pour avoir appelé l'attention des géomètres sur des procédés utiles et intimement liés à la perfection de la science, mais qui, par malheur pour ses progrès, se trouvent ensevelis depuis cent cinquante ans, dans un oubli presque total. Les géomètres praticiens, l'officier surtout, qui, aux armées, se voit souvent dans le cas de descendre dans cette classe, lui paieront un tribut mérité de reconnoissance pour avoir multiplié les ressources de l'art, et pour avoir donné une puissance nouvelle aux instrumens les plus simples, qui trop souvent sont les seuls qui soient à leur disposition.

Cet *opuscule* ne peut donc manquer de faire en France une assez forte sensation, et nous osons lui présager la destinée d'être le précurseur de la *géométrie de la règle*, dont l'édifice reste encore à élever, et de laquelle seule la *géométrie des jalons*, s'il est permis d'user de cette expression, doit attendre sa dernière perfection.

P. de Bonaffos,

Offic. d'artill. légère.

POÉSIE.

Œuvres de Senecé. 1 vol. in-12. Prix, 2 fr. 50 cent., et 3 fr. 20 cent. par la poste. A Paris, chez Léopold *Collin*, libraire, rue Gît-le-cœur, n°. 18.

On connoissoit deux contes de Senecé, quelques épitres et plusieurs épigrammes ; mais ses contes ne se trouvoient que dans divers recueils, et ses épigrammes, on ne les lisoit guère : il falloit donc réunir ses ouvrages, et surtout choisir parmi les petites pièces, les meilleures et les plus intéressantes à conserver. Car c'est surtout dans ce genre

> Que trop de vers entraînent trop d'ennui.
>
> Voltaire.

M. Auger, qui a déjà publié les éditions des œuvres de mesdames de Caylus, Lafayette, Tencin, et du comte d'Hamilton; M. Auger, qui avoit si bien loué le génie de Boileau, et qui a si bien repoussé les reproches qu'on avoit osé faire à son talent, vient d'entreprendre de restaurer la mémoire de Senecé.

Tous les peuples ont d'agréables conteurs. La Grèce, la Perse et l'Arabie nous ont laissé des fictions ingénieuses, des rêves brillans, des histoires amusantes et naïves. Qui n'a pas cent fois relu les *Mille et une nuits ?* Bocace et l'Arioste

ont illustré l'Italie ; mais c'est surtout la France qui est riche dans ce genre de littérature. Le reste de l'Europe étoit dans l'ignorance pendant que les *Troubadours* chantoient les faits d'armes des chevaliers, les ruses de l'amour, les discussions galantes, les anecdotes *gentilles* dont se composoient la *gaie science*, et les *joyesetés folâtres*, suivant l'expression de RABELAIS. Ils fesoient l'amusement d'une foule de barons et de leurs dames, rassemblant dans leur château une cour spirituelle et choisie. Leurs récits, pleins de grâce et de gaîté, firent naître des imitateurs en prose et en vers. Nous ne parlerons que de ces derniers, puique c'est parmi eux que SENECÉ a mérité une place honorable. MAROT, SAINT-GELAIS, *Remi* BELLEAU ont fait des contes ; mais c'est à LA FONTAINE qu'on doit la perfection de ce genre. *Ce que j'estime surtout en lui*, disoit BOILEAU, *c'est une certaine naïveté de langage que peu de gens connoissent et qui fait pourtant tout l'agrément du discours.* Après lui on a cité, je ne sais pourquoi, VERGIER, poëte un peu libre et d'un coloris très-pâle : il n'a semblé inpiré par le génie de LA FONTAINE, que lorsqu'il a écrit les jolis vers où il peint le caractère et l'insouciance de ce charmant fabuliste, qui, bien différent de tous les autres, a fait dire de lui : *Il ne cède à Phèdre le premier rang que par bêtise.*

LAMONNAIE, facile et naturel, est un peu gaillard dans ses narrés. PIRON est trop souvent comme RABELAIS, dont notre fameux satyrique disoit :

C'est la raison habillée en masque : malheureusement il est diffus et dur. On trouve de l'amabilité dans FLORIAN ; il a respecté le goût et les mœurs ; mais il ne fait pas rire ; et, sans le rire, un conte est imparfait.

C'est VOLTAIRE surtout qui s'est fait remarquer. Nous n'avons pas de meilleur conteur à mettre auprès de LA FONTAINE. Il n'est pas doué de la même naïveté; mais quelle grâce, quelle aisance, et quelles tournures ingénieuses et délicates ! — On peut, on doit encore citer IMBERT, qui mit peut-être trop de négligence dans son style, mais qui plaît par la finesse et la facilité. Enfin GRESSET, RHULIÈRES, du CERCEAU, LÉONARD, CAZOTTE, DORAT, BORDES, CHAMFORT, BERNARD, et MM. de BOUFLERS, ANDRIEUX, COLLIN-D'HARLEVILLE, de SEGUR, *François* de NEUFCHATEAU, DEGUERLE, etc., ont fait de jolis contes. C'est au milieu de ces poëtes aimables qu'il faut placer SENECÉ.

Jusqu'à cet auteur, on n'avoit entendu raconter que des tromperies faites à des tuteurs, à des jaloux ; que des histoires où la coquetterie se jouoit de la pudeur, où la débauche tendoit des pièges à l'innocence : partout la sagesse des femmes étoit calomniée, quoiqu'un poëte du quinzième siècle eût dit :

> Des femmes sommes tous venus,
> Autant les gros que les menus :
> Et pour celui qui en dit blasme
> Doit être réputé infâme.
>
> LE REBOUS, *de Matheolus.*

N'importe, ce triste arrêt ne les effrayoit pas. A les entendre, il n'en étoit pas de fidèles; il n'étoit pas une fille qui ne fut sage contre son gré. Senecé ne pensa pas de même lorsqu'il fit son charmant poëme sur l'origine de *filer le parfait amour*.

Dieu fasse paix au gentil Arioste,
Et daigne aussi mettre en lieu de repos
Jean La Fontaine.....
.....Quoiqu'à tort dans le monde
Leur badinage ait glissé le venin
Qu'a répandu la fable de Joconde,
Sur le vermeil de l'honneur féminin.
Pour Juvénal, c'est un homme damnable,
Lui, son copiste et tous ses adhérens:
Maudits païens qui, d'un sexe adorable,
Font des portraits, du vrai si différens.

Tout le monde connoît le *refroidissement* d'*Hippolite*, son projet d'aller combattre sous les drapeaux de Charlemagne, les regrets de Camille à ce cruel départ, auquel son cœur ne pouvoit se résoudre et qui lui fesoit répandre tant de pleurs.

L'Amour, propice à son époux fidelle,
Pour les sécher lui prêta son bandeau.
Sur ce qu'il fit pour consoler la belle,
La modestie a tiré le rideau.

Hippolite part; un Négromant lui remet une image qui doit rassurer sa jalousie en servant de témoignage à la vertu de Camille, si toutefois Camille reste fidelle. — On sait qu'Hippo-

lite, arrivé dans le camp, n'étoit pas tranquille sur le sort de son honneur; qu'un jeune fat (Auseaume) le menace de lui faire courir les dangers d'une agréable *aventure*..... Mais c'est ici que triomphe la sagesse de Camille; au lieu de céder aux vœux de celui qui est venu pour la séduire, elle trouve le moyen de l'enfermer dans une tour, où il n'a à manger que lorsqu'il a filé certaine quantité de lin, etc. Qui ignore ces détails? Aussi je me hâte de passer à d'autres ouvrages moins connus, après avoir remarqué cependant que si l'on trouve fréquemment des vers tels que ceux-ci:

Trêve de badinage:
Tendres beautés, arrêtez votre choix
Sur la vertu: quand on est belle et sage,
On peut compter qu'on est belle deux fois.

On trouve aussi des fautes de goût: en voici un exemple:

Tendres beautés qui ne faites que naître,
Et commencez à nous faire mourir.

On n'auroit pas aujourd'hui plus d'esprit que cela.

Le Serpent mangeur de kaimac, ou *la Castianne perdue*, a été inséré dans tant de compilations, qu'on peut se dispenser d'en faire une analyse. Je citerai seulement ces trois vers:

Mais le temps à la longue engendre l'habitude,
L'habitude conduit à la sécurité,
Et souvent celle-ci mène à l'ingratitude.

et je ferai observer qu'il renferme une longue tirade de rimes en *ude* et en *té*. Nos poëtes ont fait depuis un fréquent usage de ce redoublement de sons, qui rend très-agréable le style familier de l'épître ou du conte.

Je ne dirai rien d'un poëme assez étendu, intitulé *les Travaux d'Appollon*; ni de plusieurs petites anecdotes qu'on rencontre dans ce volume, et que M. Auger a retrouvées; ni de deux satyres ayant pour titre : l'une *les Auteurs*, l'autre *les Nouvellistes*, quoiqu'on trouve dans la première, qui est la meilleure, ce passage : alors dit-il, au temps ou les écrivains pratiquoient la vertu qu'enseignoient leurs ouvrages :

Les poëtes faisoient ce qu'ils prêchoient aux autres ;
Et leur sage conduite instruisant l'Univers,
L'exemple de leur vie autorisoit leurs vers.

ni de quelques épîtres où il y a de bonnes tirades, qui montrent sans cesse ce poëte original à qui Voltaire accordoit *une imagination singulière.* Non : j'ai à discuter quelques points et à présenter quelques critiques. Elles ne serviront point à Senecé ; mais n'écrit-on que pour les morts?

Qui pourroit d'Apollon dépeindre la douleur?
Lui qui *colore tout* en perdit la *couleur.*

Ce jeu de mots me force à dire :

Apollon pourroit-il pardonner cette pointe?

Ailleurs il a hasardé une expression dont j'ai été frappé.

Je ne puis retenir ma bile *effarouchée.*

Je cite ce vers sans le condamner, ni l'absoudre ; mais je ne serai pas si timide sur la pensée contenue dans cette phrase :

L'amour, pendant la nuit, m'entra par les oreilles,
L'amour, en plein midi, me sortit par les yeux.

Quelles disparates ! Reconnoît-on l'auteur d'une foule de plaisanteries fines et gracieuses, dont on en a déjà lu quelques-unes dans cet extrait. ?

Il dit ailleurs que son esprit,

Fuit le sublime, en est désabusé ·
Malgré Longin, qui l'a *tympanisé*,
Malgré Boileau, dont la plume sonore,
En beau français l'a *dégrécanisé*.

Dégrécanisé ! Je m'arrête sur ce terme, parce que plusieurs écrivains de mérite ont la foiblesse de charger leur style de pareilles créations, et le rendent barbare en croyant lui donner plus de force. Je n'ai pas davantage approuvé, dans un madrigal, cette tournure.

Je ne sais que juger d'Eudoxe,
Pour qui j'ai le malheur ou le bien de brûler:
.....
Vivre avec elle est un tourment;
Une mort de vivre sans elle.

En général les *moralités* m'ont paru foibles, et je crois que l'éditeur, sans faire tort à Senecé, eut pu supprimer les deux épigrammes contre *Boileau*, et certain *madrigal*, page 185, qui est un conte assez foiblement imité de l'*Anthologie*, quoique l'auteur n'en ait rien dit. En place de ces petits morceaux et de quelques-unes des *épitaphes*,

il auroit pu nous donner d'autres bagatelles aimables. Sans doute M. Auger ne les a point connues. Et qui peut avoir feuilleté tous les *Almanachs*, toutes les *Étrennes*, tous les *Anas*, tous les *Porte-feuilles*, où les ouvrages de SENECÉ sont dispersés avec ceux de DUBELLOY, de LINGENDES, de CHAPELLE, etc. ?

Par exemple, il aurait pu recueillir cette imitation de MARTIAL.

Ton avocat aime l'argent ;
Ton procureur vend ses services,
Et le greffier et le sergent :
Le juge aussi vend des épices.
Quand tu serois un financier,
Le moyen de les satisfaire !
Le plus court, pour sortir d'affaire,
Est de payer ton créancier.

La devise suivante, pour un arbre dépouillé de ses feuilles, est très-anacréontique.

Forêts, qui n'avez plus ce feuillage agréable,
Dont un hiver impitoyable
Vous dépouilla jusqu'au printemps ;
Hélas ! pour repasser de la mort à la vie,
Vous attendez le retour du beau temps,
Et moi j'attends le retour de Sylvie.

J'aurais voulu encore conserver cette épithaphe d'un avare :

Harpin, pour assouvir une avarice extrême,
Fit toute sorte de métiers.
Il vécut pauvre pour lui-même,
Et riche pour ses héritiers.

Je regrette encore cette boutade :

Nécessaire et triste remède
Pâle Démon de l'or, dont on fait tant de cas,
On tremble lorsqu'on te possède,
On languit quand on ne t'a pas.

Surtout cette chanson bachique, dont je suis loin cependant de partager les principes :

Avec Bacchus ne peut-on rire
Sans médire
Des amours ?
Pour moi, je ne puis m'en dédire,
Ils m'ont fait passer de beaux jours.
Le vin et la tendresse,
La bouteille et les yeux
D'une jeune maîtresse,
Sont des présens des Cieux.
Mais si l'on me force
A faire divorce
Avec l'un des deux,
Amour, je renonce à tes feux.
Quand ta flamme est languissante,
Bacchus devient plus puissant ;
Sur nos vieux ans il nous enchante :
On n'aime plus à cinquante ;
On peut boire à cent.

Et cette épigramme plaisante, où un poëte plagiaire répond à quelqu'un qui lui conseille d'effacer divers traits qui se trouvent dans d'autres écrivains :

Le diable emporte les vieux fous
Qui m'ont dérobé mes pensées !

Enfin cette répartie heureuse et charmante :

A Paquette, disoit Mendoce :
Avec vous l'homme a seulement
Deux bons jours : celui de la noce
Et celui de l'enterrement.
Quel vieux conte, reprit Paquette :
Content est mon mari toujours.
Voulez-vous savoir sa recette?
C'est qu'il fait noce tous les jours.

Il se peut que M. Auger n'ait pas connu les pièces de vers que je viens de transcrire, et quelques autres que je pourrais citer. Peut-être aussi ne lui ont-elles point paru dignes de son receuil. Je pense différemment sur cet article;

Mais qui peut contenter tout le monde et son père?
La Fontaine.

Dans sa *Notice* sur Senecé, M. Auger s'élève avec force contre les caprices du sort. Il pense que la postérité n'assigne pas toujours les rangs avec une « exacte impartialité, et que parmi les » réputations qu'elle a consacrées, il en est qui » devroient être entourées de moins d'éclat, et » d'autres au contraire qui auraient droit à être » placées dans un jour plus brillant; mais de » pareils torts, qui peut prétendre à les répa- » rer? » Qui? Un homme de beaucoup d'esprit, M. Auger lui-même, quoiqu'il fasse l'aveu « qu'il » faut à la plupart des hommes des jugemens tout » faits, et que lorsqu'ils les ont une fois adop- » tés, rien n'est plus difficile que de les y faire

» renoncer, parce que leur paresse et leur » amour-propre s'y refusent également. » Cependant j'ai vu qu'on revenoit facilement sur ces sortes d'erreurs ; et telle renommée naguère colossale, fait aujourd'hui partie des *infiniment petits*.

Quand M. Auger défend le client qu'il adopte, j'approuve son zèle ; mais je n'aime pas à le voir attaquer des auteurs aimables. N'y a-t-il pas un assez grand nombre de places dans les bosquets du Pinde ? Et faut-il chasser ceux qui jouissent de leurs ombrages, parce qu'on désire y admettre un personnage trop long-temps méconnu? « Chapelle et Bachaumont, dit-il, étoient sans » doute deux esprits pleins de grâce, d'enjoue- » ment et de naturel ; leur *voyage* est une des » plus jolies bagatelles qu'ait produit la nation » la mieux partagée en ce genre de richesses. » Mais ne pourroit-on pas trouver quelque dis- » proportion entre le mérite de ce petit ouvrage » et l'immense renom dont il jouit? Ne pourroit- » on pas penser aussi que Lainez et Saint-Au- » laire, tous deux *immortels pour un madrigal*, » ont acheté trop peu chèrement une célébrité » que mille autres n'ont pu acquérir par d'impor- » tans et d'utiles travaux ? » Peut-être ces travaux *importans* et *utiles* avoient-ils le malheur d'ennuyer ; et quoique Larochefoucault prétende que *c'est une grande science que de savoir s'ennuyer*, je crois que c'est en France la chose qu'on sait faire le moins bien.

Ensuite il me semble que Saint-Aulaire a fait

autre chose qu'un madrigal. Tout le monde a retenu cette élégie : *Où fuyez-vous plaisirs*, etc., qui lui fit ouvrir les portes de l'Académie. Je sais que le milieu de cette pièce est un peu traînant. Mais combien son début est plein de verve et de feu ! Quel étonnement, quand on se rappelle l'âge qu'il avoit à cette époque ! C'est ainsi qu'il la termine. Il parle aux Muses :

Mais, filles du Ciel, je vous prie,
Ne me livrez jamais à celle de vos sœurs
Qui fait payer si cher ses plus froides douceurs,
Par qui, comme d'une furie,
Un malheureux est agité ;
Et qui détruit les charmes de la vie,
Sous le frivole espoir de l'immortalité.
De ce désir je ne suis point tenté :
Pour adoucir les maux de la vieillesse,
Je voudrois seulement, avec facilité,
Savoir mêler quelque délicatesse
A beaucoup de simplicité.

Anacréon *moins vieux*, a dit Voltaire, *fit de moins jolies choses*. Il a encore un impromptu sur les *Cinq sens*, une *Epître à l'Amitié*, un poëme intitulé : *Ce qui n'est que songe*, et quelques chansons où la délicatesse, le naturel, la grâce et l'imagination se trouvent fondus avec beaucoup d'art et de finesse.

Lainez mérite un éloge semblable, et si son madrigal à madame *Martel* est son chef-d'œuvre ; on a de lui d'autres petits poëmes pleins de sel, entre autres *la Tocanne*, *le Songe*, et

plusieurs épigrammes. Il est fameux surtout par son insouciance pour ce *joujou*, que nous appelons *la gloire;* et par des reparties plaisantes ou caustiques. Je n'en citerai qu'une; elle est peu connue. Lainez étant à la promenade, tenoit un livre, lorsqu'un ami l'aborde, en lui demandant : *Que pensez-vous, et que faites-vous?* Il répondit à l'instant :

Je songeois à Dancourt, auteur-comédien ;
Je lisois de Dancourt quelques scènes en prose :
Je ne pensois pas à grand'chose,
Et certes je ne faisois rien.

Piron a-t-il eu des saillies plus piquantes que celle-là? En outre, comme l'observe judicieusement M. Auger, « je sens bien que toutes ces ré-« putations ont reçu du temps une sanction qui les « rend, pour ainsi dire, sacrées; que la pres-« cription est acquise pour elles; qu'*il n'est plus* « *permis de discuter les titres sur lesquels elles* « *se fondent;* et qu'enfin, en admettant la pos-« sibilité de les réduire à la mesure de leur mé-« rite réel, il n'y auroit aucun avantage à y « réussir. » Et je partage bien cette dernière opinion; sans croire qu'il soit jamais trop tard pour discuter la validité des titres, et pour faire déguerpir les usurpateurs, quand on les reconnoît. Par exemple, Vergier ne conservera pas l'honneur d'être nommé le second des conteurs. Il est chassé de son rang par tous ceux que nous avons nommés dans cet article; ce qui nous ramène naturellement à Senecé.

Voici

Voici comme M. Auger juge l'auteur dont il a embrassé la cause, et l'on verra qu'on ne pouvoit pas mieux apprécier ses qualités, et faire sentir ses défauts. « Un tour singulier d'idées » et d'expressions qui dégénère quelquefois en » bizarrerie, des tirades très-bien faites, et d'autres dont la versification est foible et la diction » languissante; des images poétiques très-bien » rendues, et des pensées communes exprimées » en vers durs ou prosaïques; voilà ce qui caractérise, en bien comme en mal, les différens » ouvrages de cet auteur. » Un excellent juge, Laharpe, après avoir cité ce passage naïf du conte du *Kaïmack :*

Aussi tout étendu dormit-il comme un roi;
Posez le cas qu'un roi dorme mieux qu'un autre homme;
J'en pense au rebours, quant à moi.

Ajoute : « De pareils traits et cette manière de « conter rappellent notre bon La Fontaine un « peu plus que ne fait Vergier. Aussi celui-ci « a fait trop de contes, et Senecé trop peu. » Personne qui ne soit de l'avis de Laharpe. Les épigrammes de Senecé sont mordantes, et ont toutes une tournure originale; ses contes sont remplis d'heureux détails : on les lit, les relit, et chaque fois avec de nouvelles délices. A la vérité, qui n'aime pas les contes?

Si peau d'âne m'étoit conté,
J'y prendrois un plaisir extrême.

La Fontaine.

A plus forte raison, on doit en prendre à lire le *Kaïmack*, et *filer le parfait amour*. D'ailleurs, comme a dit PERRAULT :

Il est des gens de qui l'esprit guindé,
Sous un front jamais déridé,
Ne souffre, n'approuve et n'estime
Que le pompeux et le sublime.
Pour moi, j'ose poser un fait,
Qu'en de certains momens l'esprit le plus parfait
Peut aimer sans rougir jusqu'aux marionettes;
Et qu'il est des temps et des lieux
Où le grave et le sérieux
Ne valent pas d'agréables sornettes.

C'est mon avis; si c'est aussi le vôtre, vous lirez SENECÉ : avec cet auteur jovial et aimable, vous ne craindrez pas l'ennui; *ce triste tyran de toutes les âmes qui pensent*, dit BUFFON, *contre lequel la sagesse peut moins que la folie.*

Aug. DE L.

BIOGRAPHIE.

Notice sur Alexandre *Recupero.*

Dom *Alexandre* Recupero, gentilhomme sicilien, est mort à Rome au mois d'octobre 1803. Il avoit quitté son pays et changé son nom pour celui d'*Alexis Motta*, à la suite d'une affaire fâcheuse qui lui étoit arrivée.

Ce savant antiquaire étoit connu à Rome et dans l'Italie par sa riche collection de *médailles consulaires*. Pendant plus de trente ans il s'est occupé à étudier, par ce genre de médailles, les familles romaines, les signes qui les caractérisoient, les branches différentes des familles. C'étoit surtout sur les as et sur les divisions des as qu'il faisoit porter ses observations les plus assidues. Les seules médailles d'argent qu'il a laissées à sa mort, ont été estimées 600 écus romains. Un neveu, âgé de vingt ans, est son héritier, et il vendroit sans peine la collection entière d'as et de médailles consulaires. On peut avoir une idée du travail et du beau recueil de dom Alexandre, par une lettre qu'il écrivoit à feu M. de Saint-Vincens, à Aix, en 1797, et qui a été insérée à cette époque dans le *Magasin Encyclopédique*. On n'a imprimé de ses ouvrages que cette lettre et quelques dissertations dans des journaux littéraires publiés en Italie.

Voici les titres des ouvrages manuscrits qu'il a laissés à sa mort. Il y retouchoit sans cesse, et prétendoit qu'il n'y avoit pas d'année ni de mois où de nouvelles découvertes ne l'obligeassent à y travailler.

1°. *Vera assium origo, natura et ætas.*

2°. *Institutio stemmatica sive de verâ stemmatum præsertim Romanorum naturâ atque differentiâ auctore* Alexandro Recupero, *Alminusæ barone, Catanensi, socio Academiæ Veliternæ et Cortonensis.*

3°. *Annales Familiarum romanarum.*

4°. *Annales Gentium historico-numismaticæ, sive de Origine Gentium seu Familiarum romanarum dissertatio.*

4°. *Vetus Romanorum numerandi modus nunc primum detectus.*

La plupart des médailles consulaires (dit dom Recupero) portent des empreintes de certains signes de lettres numérales ou d'autres marques toutes trop peu remarquées jusqu'ici par les auteurs. Je fais voir que ces marques forment une suite de nombres servant d'abréviations à des nombres plus multipliés. On peut compter huit espèces de ces signes algébriques. Les Romains, pour mettre plus d'ordre dans la fabrication de leurs monnoies, avoient emprunté des nations qu'ils avoient soumises, cette manière de marquer le numéro de leurs monnoies ou de leurs coins. Ils perfectionnèrent ensuite cette découverte en simplifiant ces signes. Et voici un exemple pris des monnoies romaines, qui pourra servir à faire

connoître tout à la fois l'aptitude des Romains pour les sciences exactes ou de calcul, et par l'application qu'ils en faisoient aux matrices des monnoies, l'étendue de leur puissance et de leurs richesses.

Par le moyen de quatre figures ou signes, ils exprimèrent le nombre de 444444, pour lequel il falloit d'abord un très-grand nombre de lettres numérales, et qui exigeroit six de nos chiffres arabes. Dom Recupero prétend que cette observation n'avoit encore été faite par aucun auteur.

Il a prétendu aussi que, par des médailles d'argent qui sont tout à la fois fourrées et incuses, il a découvert que les monnoies fourrées ont été battues et non pas coulées. Et de la grande quantité et variété des types, il conclut qu'elles ont été en grande partie frappées par ordre du sénat, ou de son consentement.

Alexandre Recupero possédoit encore un nombre considérable de médailles ou tessères de plomb, sur lesquelles il a composé un ouvrage intéressant. De tous ceux qu'il a laissé manuscrits, c'est le plus avancé; il est écrit en italien.

Alexandre Recupero avoit deux frères : M. l'abbé Recupero, chanoine de Palerme, homme distingué par son savoir minéralogique, et *Joseph*, qui s'occupe des monumens siciliens. Ce dernier a fait graver une suite intéressante des *monnoies des empereurs grecs, contremarquées en Sicile sous les rois Roger et Guillaume.*

Il a plus fait; il a préparé une description des *monumens inédits* qu'il possède; le titre de cet ouvrage sera celui-ci : *Monumenti inediti della collezione Recuperiana.* Il a envoyé aux amis de feu son frère un prospectus de son ouvrage, et il a accompagné ce prospectus de plusieurs planches gravées, de médailles de Sicile contremarquées. On y voit une médaille d'Hadrien frappée à Catane, contremarquée du type de Syracuse. Il y a des médailles frappées à Syracuse, contremarquées du type d'Agrigente, des médailles d'Himera, avec la même contremarque, celle d'Alæsa sur une médaille du roi Hiéron.

La suite des médailles des empereurs de Constantinople, frappées ou contremarquées en Sicile, est curieuse. Les lettres SCLS ou SC, ou bien CAT, forment le plus souvent la contremarque du revers. La partie antérieure est contremarquée de la tête d'un empereur, autre que celui au coin de qui la médaille a été frappée. Ainsi la tête d'Héraclius fait la contremarque d'une médaille d'Anastase et d'une autre de Justinien. Quelquefois les lettres qui indiquent le type sicilien, sont la seule contremarque des médailles des empereurs : on voit des médailles incuses de plusieurs empereurs, tels que Michel II et Théophile.

Les planches déjà faites sont au nombre de huit : il y en aura bien plus encore : car l'auteur se propose de faire connoître, par des médailles qu'il possède, les diverses époques de la fabrication des monnoies en Sicile et dans chacune

des villes de cette contrée, depuis les temps les plus anciens. Il donnera une suite des as siciliens et de leurs divisions ; il publiera les tessères et les plombs découverts en Sicile, et les comparera avec ceux des autres pays. Il y en a parmi ces tessères qu'il nomme *piombi diplomatici*. Il expliquera des vases étrusques de diverses formes non encore connus, des inscriptions non publiées.

Cet ouvrage très-intéressant, si, comme on doit s'y attendre, il est bien exécuté, et pour le discours, et pour les gravures, est sans préjudice des grands travaux déjà commencés et fort avancés par feu Alexandre Recupero, et que Joseph son frère se propose de terminer et de donner au public.

F. S. V.

HISTOIRE.

Analyse d'un Mémoire lu dans les séances particulières de la troisième Classe de l'Institut ; par M. Levrier, juge en la Cour d'appel d'Amiens, correspondant de l'Institut national, sur une question relative à l'Histoire de Bourgogne.

La question principale qui fait l'objet de ce mémoire, consiste à découvrir quelle étoit *Eldegarde*, femme de Waleran, comte du Vexin, mère de Gautier Ier., comte du Vexin, de Dreux et d'Amiens ; et comment le comté d'Amiens a pu passer, vers le milieu du dixième siècle, à la maison de Vexin.

L'auteur y traite incidemment deux autres questions :

1°. Il donne l'explication d'un passage de la *chronique* d'*Odoran*, qui n'avoit pas été entendu jusqu'à présent.

2°. Il examine les causes qui ont fait passer le duché de Bourgogne dans la famille de Hugue-Capet, au préjudice des héritiers de l'ancienne maison de Bourgogne, avant que ce prince fût monté sur le trône.

Il paroît que M. Levrier travaille depuis long-

temps, à la suite de monsieur son père, sur l'histoire du Vexin : il a fourni à l'éditeur de l'art de vérifier les dates, entre autres mémoires, celui sur lequel a été rédigé l'article des comtes du Vexin, imprimé dans la dernière édition de ce savant ouvrage. M. Levrier ne se trouvant pas satisfait des opinions émises par ceux qui l'ont précédé sur la question qui fait l'objet principal de son mémoire, a tâché de l'approfondir par de nouvelles recherches. Dans le cours de son travail il a rencontré plusieurs questions non moins intéressantes qu'il traite incidemment, et qui auroient pu faire la matière d'un mémoire particulier.

L'auteur du mémoire établit d'abord l'existence constante d'*Eldegarde*, comme femme et veuve de Waleran et mère de Gautier Ier., comte du Vexin et d'Amiens, par une charte authentique donnée au château de Pontoise, vers 981. Il expose ensuite les diverses opinions émises jusqu'à présent sur l'origine de cette comtesse : il les réduit à quatre principales.

La première suppose qu'elle est la même personne que *Ledgarde* de Vermandois, fille de Herbert II, comte de Vermandois, comte de Troyes, femme en premières noces de Guillaume surnommé *Longue-épée*, duc de Normandie, assassiné en 944, dans l'île de Pecquigny-lès-Amiens, par la trahison d'Arnoul, comte de Flandre; et, en deuxièmes noces, de Thibaut surnommé le *Tricheur*, comte de Chartres, etc. laquelle, dit-on, peut avoir eu Waleran pour

troisième mari. C'est l'opinion de Dupuy, du P. Labbe, etc. (1).

La deuxième, qu'elle étoit fille de Landry, comte de Dreux. C'est celle de Duchesne, de Ducange, etc.

La troisième, que c'est Luitgarde de Flandre, fille d'Arnoul-le-Grand, femme d'un comte nommé Wigman, dont le nom aura été altéré et écrit ainsi, au lieu de Waleran. C'est celle de La Morlière dans ses *Antiquités d'Amiens*, adoptée par le P. Daire et autres.

La quatrième, que cette dame étoit fille du premier mariage de Ledgarde de Vermandois avec Guillaume Longue-épée. C'est l'opinion de dom Clément, éditeur de l'*Art de vérifier les dates*, qui lui donne la préférence sur les autres: elle n'étoit point insérée dans les mémoires fournis à ce savant par M. Levrier.

L'auteur du mémoire examine successivement les preuves sur lesquelles chacune de ces opinions est fondée. Il remonte jusqu'aux sources, et il démontre l'erreur :

De la première, parce qu'en suivant Ledgarde de Vermandois depuis son premier mariage avec Guillaume Longue-épée, que Ducange place vers l'an 928, jusqu'aux derniers actes connus de la vie de cette dame, comme femme de Thibaut-

(1) Eldegarde, Idelgarde, Hedelgarde, Hildgarde, Ledegarde, Letgarde, Leudegarde, Lieutgarde, Luitgarde, ou Ligarde, et plusieurs autres variantes encore, sont bien constamment un seul et même nom, orthographié diversement par les écrivains.

le-Tricheur, mort en 974, il est physiquement impossible qu'elle ait été, en aucun temps, femme de Waleran, mort en 968, ni mère de Gautier Ier.; et que d'ailleurs ces deux dames ont vécu simultanément.

De la deuxième, parce que la fille de Landry, comte de Dreux, se nommoit *Eve* et non Ledgarde; et qu'elle épousa Gautier Ier., comte du Vexin, et non Waleran son père.

De la troisième, parce que Luitgarde de Flandre, femme de Wigman, comte de Gand, étant morte dès l'année 962, ainsi qu'il est prouvé par deux chartes expresses, ne peut pas être la même personne qui passa l'acte cité, au château de Pontoise, en l'an 981.

De la quatrième, par l'autorité de *Raoul* Glaber, qui dit expressément que Ledgarde de Vermandois, veuve de Guillaume Longue-épée, n'avoit point eu d'enfans de son premier mariage: *nondum genuerat prolem*. D'où il suit qu'Eldegarde, femme de Waleran, ne pouvoit pas être fille de Ledgarde et de Guillaume.

Après avoir détruit ces diverses opinions, l'auteur du mémoire cherche à en établir une nouvelle. Il trouve, vers le même temps, une *Leudgarde* fille de Gislebert, duc de Bourgogne, et d'Ermengarde fille de Richard-le-Justicier. Cette Leudgarde, avant la mort de Gislebert son père, arrivée en 956, avoit épousé *Othon*, frère de Hugue-Capet; lequel Othon, par ce moyen, devint duc de Bourgogne après son beau-père. Or, M. Levrier suppose que cette dame a pu

épouser en secondes noces Waleran, comte du Vexin.

Mais une difficulté l'arrête ; c'est l'époque de la mort d'Othon son mari, qui, n'étant arrivée qu'en l'année 963 ou 965, semble ne pas permettre de penser que de Waleran, son second mari, Eldegarde ait pu avoir un fils nommé *Gautier*, présent à un acte de l'an 965, et dès lors qualifié *comte*.

M. Levrier croit avoir trouvé la solution de cette difficulté en établissant que quoiqu'Othon, premier mari de Leudgarde, ne soit décédé qu'en 963 ou 965, cette dame néanmoins a pu épouser Waleran plusieurs années avant cette époque, parce que son mariage avec Othon avoit été dissout.

Cette assertion de la dissolution du mariage est fondée sur un fait ignoré et inaperçu jusqu'à présent par les historiens, savoir : sur l'infidélité de Leudgarde envers Othon son mari, et sur la disposition des lois du temps, qui permettoient le divorce et la répudiation en cas d'adultère.

Quant à l'infidélité conjugale de Leudgarde, l'auteur du mémoire l'établit sur un passage de la *chronique* d'Odoran, qui n'avoit pas été entendu, et dont il donne l'interprétation. Voici ce passage :

« Anno 956 Giselbertus, comes Bugundionum, « obiit ; et honorem ejus cum filia *Leudegarde*, ex « qua postea a Radulpho divionensi Pipicus fac- « tus est, Otho frater Hugonis ducis accepit « (*ou* recepit). »

Le siége de la difficulté étoit dans le mot *Pipicus*, dont Duchesne, Ducange, Bouquet, et aucun autre savant, n'ont pu trouver l'étymologie ni donner l'explication; ils ont même déclaré formellement qu'on ignoroit la signification de ce mot; *quid significet Pipicus ignoratur* (2).

M. Levrier semble l'avoir assez heureusement rencontré. Il explique ce mot par l'analogie aussi simple qu'ingénieuse qu'il trouve entre l'oiseau appelé *coucou*, en latin *culus* ou *cuculus*; et celui appelé *pic* ou *pivert*, en latin *picus* ou *pipicus*. Il fait voir par les naturalistes, et notamment par l'autorité de Buffon, que le *pic* ou *pivert* et le *coucou*, dont quelques espèces se rapprochent même par les formes et le plumage, ont d'ailleurs des singularités communes: Le *pic*, de même que le *coucou*, n'a pas de nid qui lui soit propre: il va pondre dans celui des autres oiseaux. Il confie ses œufs à couver et ses petits à élever, à des étrangers; et comme c'est d'après l'inclination connue de l'oiseau que l'usage s'est introduit de désigner le *coucou* comme le symbole des maris dont les femmes infidèles reçoivent un étranger dans leur lit, il en conclud tout naturellement que l'auteur de la chronique, qui connois-

(2) Carpentier, dans le supplément de Ducange, semble l'avoir soupçonné, lorsqu'il dit que *Pipicus* est *peut-être* synonime de *Cugus* : — idem *fortè* quod Cugus. — Mais l'étymologie qu'il indique est sans vraisemblance, et n'a aucun rapport avec l'explication satisfaisante et raisonnée qu'on donne ici, et dont personne ne paroît plus douter.

soit ce penchant anti-nuptial du pivert comme du coucou, a regardé ces deux mots comme synonymes dans leur sens figuré. En sorte que lorsqu'Odoran, en parlant d'Othon qui épousa Leudgarde, dit : *Leudgardis, ex qua postea a Radulpho divionensi pipicus factus est Otho*, il a exprimé la même chose que s'il eût écrit *cuculus factus est Otho.*

M. Levrier recueille ensuite le texte des capitulaires et des lois qui étoient alors en vigueur contre le crime *de cucutiâ.* La peine dont on le punissoit étoit quelquefois la mort, comme il arriva à une tante de Leudgarde, qui s'en étoit rendue coupable ; mais c'était au moins la répudiation et la dissolution du mariage, et par suite la confiscation de la dot de la femme et des biens de son ravisseur, par forme de dommages et intérêts au profit du mari offensé et du seigneur suzerain.

Puis, ouvrant l'histoire de Bourgogne, à ces époques, et voyant qu'Othon, de son vivant, ou le roi sous son nom, dès l'année 959, et après lui ses collatéraux toujours soutenus par le roi leur suzerain, s'emparèrent, de fait, de la Bourgogne au préjudice de Leudgarde et de sa famille ; qu'ils prirent les places et les châteaux, et notamment celui de Dijon, sur Raoul de Dijon, ravisseur de Leudgarde et complice de l'affront fait au duc, M. Levrier trouve dans ces événemens la relation des causes à l'effet : et il en conclud que cette invasion étoit une suite de l'infidélité de Leudgarde, et qu'elle ne fut que

l'exécution rigoureuse des dispositions du droit civil et féodal sur cette matière; et il juge, par une conséquence inévitable, que le mariage de Leudgarde avec Othon étoit dissout.

Selon M. Levrier, l'ignorance où l'on étoit du fait historique attesté par Odoran, faute d'avoir entendu son texte, rend raison de tous les doutes, des incertitudes, des hésitations, des contradictions qui se rencontrent dans les historiens sur les causes diverses auxquelles chacun d'eux attribue l'interversion arrivée alors dans l'ordre successif de la Bourgogne. Cette interversion leur a paru à tous constante et extraordinaire, ainsi que l'absence et la disparition de Leudgarde, dont l'histoire de Bourgogne ne fait plus aucune mention depuis la mort d'Othon : ils s'accordent unanimement sur ce point; mais ils diffèrent dans les motifs qu'ils croient en avoir trouvés.

Les uns conjecturent que si Leudgarde, qui auroit eu nécesairement des droits apparents à cette succession, ne reparoît plus pour les revendiquer, et si on ne voit que sa sœur Werre, dite Adélaïs, et son beau-frère, qui élèvent la voix, c'est sans doute parce qu'elle étoit morte avant son mari, ou dans le même temps à peu près. M. Levrier prouve que Leudgarde n'étoit point morte; qu'elle a survécu à Othon son mari, et qu'elle a convolé à de secondes noces.

Les autres prétendent que si elle n'étoit pas morte, elle n'étoit apparemment que la sœur cadette de Werre, puisque celle-ci a paru seule, par Robert de Vermandois, son mari, faisant la

guerre, pour revendiquer ses droits sur la Bourgogne, et que ce Robert traita seul avec le roi. M. Levrier prouve que Leudgarde avoit incontestablement le droit de primogéniture sur sa sœur, que Werre, sa cadette, et son mari, n'ont pu traiter avec le roi, qu'autant qu'ils étoient eux-mêmes aux droits de Leudgarde, qui les leur auroit cédés par un accord de famille, et moyennant quelque échange.

Ceux-ci veulent que ce soient les barons de la province qui aient changé l'ordre successif, et demandé au roi un chef pris dans la maison des ducs de France, appelée depuis Capétienne. M. Levrier fait voir que jamais les barons n'ont eu le pouvoir d'intervertir arbitrairement l'ordre successif des fiefs : que s'ils l'ont fait quelquefois, ce n'a pu être que pour quelque cause majeure dont le jugement leur a été soumis : et si un pareil jugement a été rendu, dans la circonstance dont il s'agit, M. Levrier en tire avantage, en supposant que la déchéance encourue par Leudgarde, à raison de son infidélité, pouvoit être précisément l'objet du jugement rendu par ces barons.

Ceux-là, enfin, vont jusqu'à supposer que la Bourgogne n'étoit pas un véritable patrimoine dans la famille de Leudgarde, mais un simple bénéfice réversible à la couronne ; que le duché n'étoit pas venu à Othon du chef de Leudgarde, sa femme, et à cause de son mariage, mais par l'effet de quelque donation antérieure faite à ses ancêtres par les anciens rois. M. Levrier réfute

fute ce système par le rapprochement de nombre d'autorités. Il démontre qu'Othon n'avoit été investi du duché de Bourgogne qu'à cause de son mariage avec l'héritière ,... *eo quod duxerat Leudegardem...*, et qu'il n'en avoit joui effectivement qu'après le décès de Gislebert, son beau-père : que les anciens seigneurs de Bourgogne, ancêtres paternels et maternels de Leudgarde, jouissoient en pleine propriété de la plus grande partie des domaines de cette province, et qu'ils en disposoient comme de véritables propriétaires. Enfin, cette vérité est si sensible, suivant lui, d'après tous les auteurs contemporains qu'il a soigneusement consultés, que le contraire n'a pu être imaginé par les historiens modernes, que par le besoin qu'ils sentoient de rendre raison de l'inaction de Leudgarde, qui leur paroissoit inexplicable, et de l'interversion dont ils ne connoissoient pas la véritable cause.

La dissolution du mariage de Leudgarde admise, comment cette dame a-t-elle pu devenir femme de Waleran, comte d'une province si éloignée de la sienne, et lui apporter en dot le comté d'Amiens? N'est-il pas plus naturel de penser qu'elle aura épousé Raoul de Dijon, objet de ses premières amours?

M. Levrier, suivant la marche qui lui est ordinaire, va chercher la réponse à ces questions dans les lois, les mœurs, la politique et l'usage du temps. Il montre que les lois civiles et canoniques défendoient aux époux dont le mariage étoit dissous, de jamais épouser le com-

plice de leur infidélité ; d'où il suit que Leudgarde ne pouvoit pas épouser Raoul de Dijon.

Il découvre ensuite, dans l'intérêt politique des princes suzerains, la nécessité impérieuse de ménager leurs grands vassaux, et de tempérer la riguenr des lois féodales, trop souvent tyranniques. D'où l'usage bien entendu d'indemniser, par quelques compensations, ceux mêmes dont ils envahissoient l'héritage à force ouverte, et d'appaiser leur ressentiment en leur procurant quelques alliances et des concessions territoriales dans des provinces éloignées de l'ancien théâtre de la guerre et de leurs habitudes, afin de neutraliser les factions, et d'éviter les suites d'une haine désespérée.

M. Levrier remarque aussi, que le roi venoit de rentrer. précisément vers cette époque, dans la possession du comté d'Amiens, qui avoit été repris sur les comtes de Flandre et de Montreuil qui se le disputoient, et qui en avoient dépouillé la maison de Vermandois, à laquelle il avoit constamment appartenu ; et, d'un autre côté, que Leudgarde, du chef de sa mère et de ses oncles, avoit des droits à la succession de Vermandois, dont Amiens faisoit partie ; et que Robert de Vermandois, son beau-frère, en traitant avec le roi, à la suite de la guerre de Bourgogne, put très-bien traiter en même temps des droits qu'il avoit à la succession de Vermandois avec sa belle-sœur, et obtenir pour elle la cession du comté d'Amiens, qui lui tint lieu de ses reprises sur la Bourgogne. Ceci sup-

posé, cette dame porta le comté d'Amiens à Waleran, comte du Vexin, prince issu de l'illustre race de Charlemagne, qui tenoit le parti du roi, et qui se trouvoit assez puissant pour défendre cette frontière de la France contre les entreprises de ses voisins, et particulièrement contre le flamand ambitieux.

Nous ne devons pas oublier qu'après avoir exposé les conséquences fâcheuses que la faute de Leudgarde attira sur elle, M. Levrier a trouvé le moyen de concilier la réalité de cette faute avec l'honneur de cette comtesse, en faisant voir que le mariage qu'elle avoit contracté avec Othon n'étoit qu'un mariage purement civil, qui n'avoit jamais été ni pu être consommé. C'étoit une de ces alliances d'intérêt politique que les princes faisoient dans leurs familles, pour l'arrangement mutuel de leur succession, plutôt que pour la convenance personnelle de leurs enfans, dont ils ne consultoient ni l'âge, ni les goûts, ni l'inclination. Et, en effet, l'âge des époux étoit absolument en opposition avec les lois de la nature et la première fin du mariage. La princesse avoit 16 à 17 ans, et son petit mari n'en avoit que 6 à 8. On ne doit pas être étonné que Leudgarde, devenu libre et maîtresse de ses actions, par le décès de son père et de sa mère, n'ait pas ratifié une union si disproportionnée, et qu'elle ait écouté les propositions d'un seigneur plus rapproché de son âge que ne l'étoit Othon. On pourra peut être taxer cette conduite d'imprudence, mais non pas de crime,

et on peut dire que le jeune Othon éprouva plutôt une espèce d'affront qu'un véritable déshonneur. Mais comme l'ambition et l'orgueil sont les mobiles les plus ordinaires des mariages des Grands, la famille du jeune duc se trouvant offensée d'une pareille rupture, résolut, en perdant la femme, de ne pas du moins laisser échapper la dot. Elle usa de toute sa puissance et de tout son crédit; et parvenue à mettre le roi dans ses intérêts, il lui fut facile d'envahir l'héritage de la jeune comtesse. Mais il faut convenir que si l'infraction du contrat civil a suffi pour autoriser l'invasion de ce riche patrimoine, ce fut plutôt comme dommages et intérêts purement civils, que comme peine infligée à un délit déshonorant, qui n'exista pas, puisque la couche nuptiale d'Othon ne fut pas réellement souillée. Cette considération est un motif de plus pour croire que Leudgarde ne fut pas privée de toute indemnité, et qu'elle obtint le comté d'Amiens, objet considérable sans doute, mais qui n'approchoit pas, à beaucoup près, de l'importance du duché de Bourgogne.

Les bornes d'un extrait ne permettent pas d'entrer dans le détail des preuves sur lesquelles M. Levrier appuie tout ce qu'il avance. C'est dans le mémoire même qu'il faut voir l'enchaînement des faits et des conséquences, et qu'on peut juger si tous les genres de vraisemblance qu'il a réunis en faveur de son système, n'équivalent pas à une démonstration en ce genre. Ce mémoire, quoique assez étendu, paroît ne con-

tenir rien de superflu, et qui ne soit utile à l'établissement de la question principale, et des questions accessoires. Si la simple lecture a laissé des impressions favorables, l'examen plus particulier qui en seroit fait, à tête reposée, dans le cabinet, pour lequel ces sortes d'ouvrages sont composés, ne pourroit sans doute qu'ajouter à l'intérêt qu'il offre en général, et particulièrement pour l'histoire d'Amiens et celle de Bourgogne.

HISTOIRE.

Histoire d'Hérodote, traduite du grec, avec des Remarques historiques et critiques, etc. 9 vol. in-8°. A Paris, chez *Debure*, rue Serpente, et chez Théophile *Barrois*, rue Hautefeuille.

Cette nouvelle édition d'un ouvrage estimé depuis long-temps par tous les savans de l'Europe, a été l'objet d'un extrait inséré, l'année dernière, dans un numéro de ce journal. Nous nous engageâmes alors de parler des remarques et de toutes les augmentations que M. Larcher a faites à son ouvrage dans cette édition. C'est ce que nous allons faire aujourd'hui, fâché de n'avoir pu nous acquitter plutôt de notre promesse.

Pour traduire un ancien auteur, il faut non-seulement bien entendre sa langue, mais encore posséder des connoissances étendues sur les matières qu'il a traitées. La science des mots est plus dépendante qu'on ne l'imagine d'abord, de celle des choses. Mais cette dépendance seroit-elle moins étroite, il n'est pas moins évident que ces deux sciences sont inséparables, surtout quand il s'agit d'un écrivain tel qu'Hérodote : histoire, politique, géographie, mœurs, religion, usages, traditions de toute espèce, en un mot tout ce qui pouvoit intéresser les grecs,

de son temps, soit dans leur propre pays, soit chez leurs voisins, entroit dans son plan, aussi vaste qu'exécuté avec beaucoup d'art et d'agrément. On a travaillé avec plus ou moins de succès à purger le texte de cet historien des fautes de ses copistes, et rien n'a été presque oublié pour rétablir son ouvrage dans l'état à peu près où il a dû se trouver, lorsqu'il en fit la lecture aux panathénées et aux jeux olympiques, vingt-deux ou vingt-trois siècles avant nous. Un grand nombre de difficultés historiques et chronologiques qu'offre ce texte, ont été l'objet des observations de plusieurs savans. Comme on ne peut s'enfoncer dans l'antiquité sans rencontrer Hérodote et sans avoir besoin de lui, il n'est pas étonnant qu'aucun écrivain n'ait été si souvent cité, expliqué et commenté. Que de travail ne falloit-il donc pas pour rassembler toutes ces remarques, les comparer entre elles et les juger; et, malgré leur quantité, combien n'en restoit-il pas encore à faire? Hé bien! M. Larcher a rempli cette double tâche avec un courage et une persévérance dont on voyoit autrefois peu d'exemples, et qui de nos jours est en quelque sorte un phénomène.

Les remarques de M. Larcher sont de trois espèces : les unes grammaticales renferment tout ce qui peut éclaircir le texte d'Hérodote et justifier la traduction qu'il en a faite; plus de quatre-vingt passages de cet auteur y sont corrigés, et un grand nombre d'autres expliqués. Après les travaux de Wesseling et de Valckenaer, ses

derniers éditeurs, il sembloit, au premier coup-d'œil, qu'il n'y avoit plus rien à faire pour épurer ce texte ; cependant M. Larcher les a surpassé tous deux en exactitude et en sagacité; et dorénavant on ne pourra redonner Hérodote sans consulter les notes de son traducteur français : jamais écrivain grec n'avoit été plus étudié et mieux interprété. Lorsque l'occasion s'en présente, ce savant corrige et explique aussi plusieurs passages d'autres auteurs ; mais ordinairement il ne propose ses corrections que comme des conjectures ; et sa modestie égale toujours sa profonde connoissance de la langue d'Hérodote. Il montre aussi dans quel sens on doit prendre plusieurs mots employés par cet historien, suivant le précepte de Quintilien : *Demonstrare quot quæque verba modis intelligenda sint.*

Un champ plus vaste encore est offert par cet historien aux regards attentifs de son traducteur. Les faits les plus glorieux pour les grecs, et les traditions les plus intéressantes sur les temps anciens forment ce champ, parsemé de détails aussi curieux qu'instructifs. M. Larcher est en quelque sorte l'investigateur des secrets de l'antiquité ; car il puise non-seulement dans les ouvrages les plus fréquemment consultés, mais encore dans beaucoup d'autres moins lus, et où l'on est peu tenté de faire des recherches, soit à cause du sujet qu'ils traitent, soit à cause du temps où ils ont été écrits ; il y puise, dis-je, tout ce qui peut justifier le récit d'Hérodote, et y ajouter des choses dont

la connoissance nous est devenue nécessaire. Ce n'est point avec les tables de matières, et d'après les citations d'autrui, qu'il a composé ses remarques ; elles sont le fruit d'une étude réfléchie des textes de tous les auteurs anciens dont il rapporte le nom et indique l'édition au commencement de son neuvième volume. Tous les ouvrages des critiques et des savans modernes, les relations des voyageurs, les écrits des géographes, etc. qui peuvent répandre quelques lumières sur ce que rapporte Hérodote, ont été consultés par le savant traducteur avec autant de soin que d'intelligence. Il n'adopte rien sans examen; et s'il réfute les opinions des autres, c'est moins pour faire prévaloir la sienne que pour établir la vérité. On lui a reproché d'avoir traité durement des auteurs vivans. Quand on a si peu d'amour-propre que lui, et qu'on est si supérieur par son savoir, il est toujours difficile de se former même l'idée de l'extrême et puérile sensibilité de ces hommes qui, avec des connoissances incomplètes ou superficielles, prétendent néanmoins à une haute réputation. Si, en parlant d'eux, M. Larcher s'est trop abandonné à la franchise de son caractère, avouons qu'il pousse ensuite cette franchise jusqu'à ne pas s'épargner lui-même, lorsqu'il reconnoît avoir avancé quelque erreur. Par exemple, il taxe d'*extravagance* la conjecture qu'il avoit hasardée dans la première édition sur la défaite miraculeuse de Sennacherib. Certes, pour s'exprimer de la sorte, il faut être plus sage que ceux qui préfèrent leurs

systèmes à la vérité. Au reste, les notes de cette seconde édition sont beaucoup plus amples et plus nombreuses que celles de la première ; quoiqu'il en ait retranché plusieurs choses qui lui ont paru erronées ou condamnables : « d'autres qu'un plus » mûr examen et des recherches plus approfon- » dies, ajoute-t-il lui-même, m'ont démontré » reposer sur de légers fondemens, ou être » absolument fausses. La vérité ne peut que » gagner à cet aveu. » Rien sans doute n'étoit plus propre à désarmer la critique que ces paroles modestes, franches et courageuses. Cependant on a blâmé avec amertume M. Larcher ; on a cherché à faire des comparaisons au désavantage de sa seconde édition ; on lui a refusé même le droit de se corriger et d'être le juge de son propre travail. Enfin l'esprit de parti a cru triompher de ce qui honore M. Larcher aux yeux des gens de bien et de tous les lecteurs impartiaux.

Toutes les remarques de M. Larcher sont plus ou moins longues : elles renferment tant d'objets divers, qu'il est impossible d'en faire une analyse générale. Nous serions même fort embarrassés du choix, si nous voulions en transcrire quelques-unes. Celles sur le second livre d'Hérodote, qui traite de l'Egypte, méritent une attention particulière. L'auteur y a rassemblé et discuté tout ce que les anciens et les modernes ont dit de plus curieux sur cette célèbre et malheureuse contrée. Par là, le récit de l'historien est non-seulement bien éclairci, mais encore suppléé sur plusieurs points importans. Quelques-unes de

ces remarques sont assez étendues pour être regardées comme des dissertations. De ce nombre, on distinguera sans doute les notes sur la crue du Nil, sur les embouchures de ce fleuve, sur Orphée, sur la fable du Phénix, sur l'émigration des Egyptiens dans l'Abyssinie, sur l'origine des habitans de la Colchide, sur l'Ibis, sur le Papyrus, sur les labyrinthes, etc. Dans cette dernière, M. Larcher prouve très-bien qu'il n'y a jamais eu qu'un seul labyrinthe, commencé par Mendès, et situé en Libye. Il démontre encore, dans une autre note, que la découverte des sources du Nil appartient entièrement aux missionnaires jésuites et non à M. Bruce, qui a voulu s'en faire un titre de gloire. Les opinions de ce célèbre voyageur sont souvent réfutées par M. Larcher, ainsi que celles de M. de Paw : les unes et les autres méritoient d'être censurées. D'après les observations du savant traducteur, on conviendra sans peine que la réputation de ces deux écrivains hardis et présomptueux étoit usurpée. On ne peut encore qu'applaudir à l'impartialité de M. Larcher, lorsqu'il prend la défense de M. de Voltaire contre M. de Paw, à l'occasion des pyramides, dont la construction étoit, selon le premier, la preuve de l'esclavage des Egyptiens ; « et c'est » avec beaucoup de justesse, ajoute M. Larcher, » que M. de Voltaire a remarqué qu'on ne pou» voit contraindre les Anglais à élever de pareilles » masses, quoiqu'ils soient beaucoup plus puis» sans que ne l'étoient alors les Egyptiens. Cela » est exactement vrai, et M. de Paw, en atta-

» quant M. de Voltaire, s'est écarté du point » de la question. Il falloit prouver que les rois » d'Angleterre pourroient forcer les Anglais à » élever de pareilles monumens, comme Héro- » dote le dit positivement des rois d'Egypte, etc.»

En parlant de la corruption des mœurs, dans les temps les plus anciens, M. Larcher dit: » Des maximes détestables en étoient le fruit, » et elles avoient pénétré, selon lui, chez le peuple de Dieu, dès le temps de Salomon. A l'appui de cette assertion, il cite un passage du livre de la sagesse; mais ce livre n'a point toujours été regardé comme canonique par l'église. Saint-Jérôme et Saint-Augustin reconnoissent qu'il n'est point de Salomon, quoique dans les Septante le nom de ce prince se lise au titre; et la plupart des critiques, entre autres l'illustre Bossuet, sont de ce sentiment. En effet, la lecture attentive du livre de la sagesse, fait évidemment sentir que son auteur a pensé et écrit en grec, et qu'il ne peut être qu'un juif helléniste d'Egypte; aussi Saint-Jérôme observe-t-il très-bien que c'est à cause de son style qu'on ne le trouve nulle part chez les Hébreux : *Apud Hebræos nusquam est, quia ipse stylus græcam eloquentiam redolet.*. Op. t. 1, pag. 938. Cette raison n'empêche cependant pas que cet excellent traité de morale et de philosophie n'ait dû être admis dans le canon, comme il l'a été par le troisième concile de Carthage et par celui de Trente. Certes, je ne révoque pas plus en doute sa canonicité que M. Larcher; mais, au lieu d'avoir eu

recours au passage que ce savant rapporte, on pourroit en alléguer d'autres tirés de l'Ecclésiaste, où à peu près les mêmes maximes sont dans la bouche de l'impie, un des interlocuteurs; car je pense qu'il faut en supposer deux pour l'intelligence de ce dernier livre, qui est indubitablement de Salomon. La remarque de M. Larcher est donc vraie; et il ne se trompe que sur l'autorité qu'il invoque pour la justifier.

A ces savantes remarques sur l'Egypte, M. Larcher ajoute un supplément qui contient, 1°. une digression relative à l'ère de Sésostris, qu'il croit avoir découvert dans un manuscrit de Théon, de la bibliothèque nationale. En supposant avec lui que Ménophrès, dont il est question dans ce manuscrit, soit Sésostris, conviendra-t-on que Théon, en datant du règne de ce prince, ait voulu parler d'une véritable ère; j'avoue que cela présente une foule de difficultés qui ne peuvent avoir échappé à la pénétration de M. Larcher, et dont il nous donnera sans doute quelque jour la solution. Le second article de ce supplément concerne l'étymologie du mot *canope*; et le troisième, la notice sommaire des deux zodiaques de Tentyra, qu'offre une lettre de M. Visconti. Cet habile antiquaire y montre très-bien que le plus grand zodiaque a été exécuté non-seulement à une époque où les opinions des Grecs n'étoient pas étrangères à l'Egypte, mais encore dans un temps qui ne remonte point au commencement de l'astronomie grecque. A l'égard du petit zodiaque, il a un rapport évident à l'année fixe

Alexandrine, qui ne fut connue en Egypte qu'après la conquête de cette contrée par Auguste ; car l'opinion de M. de la Nauze, qui voudroit faire honneur de l'usage de cette année à Alexandre, est une conjecture dénuée absolument de preuves, et Fréret l'a réfutée d'un manière victorieuse. M. Visconti finit par remarquer que l'architecture du temple de Tentyra, quoique dans le goût égyptien, a des rapports d'analogie non équivoques avec les arts de la Grèce. Néanmoins, revenant bientôt sur ce premier aperçu, il ajoute que ce temple paroît bien n'être pas antérieur à la conquête d'Alexandre ; mais qu'on a besoin de preuves ultérieures pour assurer qu'il a été bâti sous la domination romaine. On a attaqué quelques preuves que l'auteur donne de son sentiment ; mais comme il se dispose à répondre lui-même, nous ne prendrons pas ici sa défense.

Nous devons à Hérodote tout ce que nous savons de plus certain sur les Lydiens, les Babyloniens, les Mèdes, les Perses, les Scythes, etc. M. Larcher explique le texte de cet historien et éclaircit son récit, avec le même soin qu'il a mis dans ce qui regarde l'Egypte. Comme le but d'Hérodote est non-seulement d'instruire les Grecs, ses compatriotes, sur les nations leurs voisines qu'ils connoissent peu, mais encore d'élever leur gloire au-dessus de celle des autres peuples, il a dû nécessairement raconter les faits les plus mémorables et les détails les plus intéressans sur la Grèce, depuis les temps anciens jusqu'à la

défaite des armées de Xerxès, où se termine son ouvrage. Que de recherches et de discussions n'exigeoit pas de son traducteur cette partie principale, à laquelle est subordonné tout le reste. M. Larcher ne laisse presque rien à désirer, et paroît souvent avoir épuisé la matière. Ne pouvant le suivre partout, nous sommes forcés d'indiquer quelques-unes des notes qui ont fixé le plus notre attention.

Hérodote rapporte, dans son premier livre, que Vénus envoya une maladie de femme à des Scythes qui avoient pillé le temple d'Ascalon, et que ce châtiment s'étendit à jamais sur leur postérité. Que de conjectures n'a-t-on pas imaginées sur ce passage? M. Larcher réfute très-bien l'opinion du savant président Bouhier, qui va chercher cette maladie dans un vice infâme dont les Grecs se rendirent autrefois coupables, et qui a passé aujourd'hui à leurs oppresseurs. Un endroit d'Hippocrate, cité par M. Larcher, paroît décider la question. Cet illustre médecin prétend que la grande habitude des Scythes à monter à cheval, leur occasionnoit une maladie qui faisoit avoir recours à un remède dont l'effet finissoit par les rendre impuissans. « Lorsqu'ils se trouvent dans cet état, ajoute » Hippocrate, ils s'imaginent avoir offensé quel- » que Dieu, et rejettent sur lui leur maladie. » Ils se revêtent alors d'un habit de femme, » avouent leur impuissance; ils prennent les » goûts des femmes, et travaillent avec elles aux » ouvrages dont elles s'occupent. »

Les Babyloniens, leur célèbre capitale, et le cours de l'Euphrate, fournissent à M. Larcher le sujet de plusieurs notes savantes et curieuses. Ce qu'il dit de la circonférence de Babylone, de la hauteur de ses murs, qu'il évalue au moyen de la coudée royale, montre l'exactitude d'Hérodote, que Ctésias paroît ici avoir copié. La manière dont M. Larcher explique comment l'Euphrate pouvoit conduire trois fois à Ardérica, est aussi vraisemblable qu'ingénieuse. Hérodote vante avec raison la fertilité de la Babylonie; et à cette occasion il entre dans quelques détails sur l'histoire naturelle et sur la culture. « On y lie, selon lui, et on attache le fruit des » palmiers, que les Grecs appellent palmiers » mâles, aux palmiers qui portent des dattes, » afin que le moucheron, s'introduisant dans la » datte, la fasse mûrir et l'empêche de tom- » ber; car il se forme un moucheron dans le » fruit des palmiers mâles, comme dans celui des » figuiers sauvages. » Voilà la caprification usitée, dans la Babylonie; elle l'étoit aussi en Egypte, dans la Grèce, comme elle l'est encore dans quelques parties de l'Italie, aux Algarves, etc. Saumaise, trompé par un passage de Théophraste, n'a rien entendu à cette opération assez simple, que M. Larcher fait bien connoître, en s'appuyant de l'autorité de Pontédéra, savant également versé dans l'étude de la botanique et dans celle de l'antiquité. Il est presque inutile de remarquer que la caprification ne se fait, en Europe, qu'à l'égard des figues; mais les vers qu'on emploie

emploie pour cela sont les mêmes. « Je n'en ai » point vu aux Algarves de vivans, dit un voya- » geur naturaliste, M. Link, mais j'ai fait des » recherches sur les chrysalides qui se trouvent » dans les *figos de Toca*, et j'ai trouvé que celles- » ci étoient des figues femelles, et que par con- » séquent les vers ne pourroient pas commu- » niquer la semence d'autres figues, comme le » prétend Linnée. Je suis très-persuadé que la » piqûre des vers ne sert qu'à opérer irritation, » et par là même une influence des sucs, qui, » non-seulement empêche les figues de tomber, » mais les rend encore plus douces et plus suc- » culantes que les autres. » Au reste, la datte de la Babylonie est bien supérieure à celle d'Égypte et de Barbarie. M. Olivier nous apprend que dans cette première contrée, en entassant ce fruit pour le conserver et pouvoir le transporter, on retiroit, par expression, un sirop qui avoit le goût du meilleur fruit. C'est donc cette surabondance qui oblige encore les habitans actuels de la Mésopotamie à avoir recours à la caprification; mais je ne pense pas, comme M. Link, qu'elle puisse donner un meilleur goût ni aux figues ni aux dattes. M. Larcher ne manque jamais d'éclaircir, avec son érudition ordinaire, tout ce qu'Hérodote dit des différens animaux, des plantes, des aromates, etc. Les notes sur l'encens, la myrrhe, le cinnambre, etc., méritent surtout d'être lues; elles prouvent que cet historien n'est pas moins vrai dans toutes les parties de l'histoire naturelle que sur les faits his-

toriques. « Quelques écrivains, ajoute M. Lar-
» cher, ont relégué au rang des fables des par-
» ticularités, qui depuis ont été vérifiées par les
» naturalistes modernes, beaucoup plus habiles
» que les anciens. Le célèbre Boerhaave n'a pas
» craint de dire, en parlant d'Hérodote : *Ho-*
» *diernæ observationes probant fere omnia magni*
» *viri dicta.* Le témoignage d'un savant si distin-
» gué doit être, auprès des gens sensés, d'un plus
» grand poids que les frivoles déclamations de
» ces demi-savans qui n'ont qu'une légère teinte
» des sciences. » M. Larcher compare avec soin Hérodote, Ctésias et Xénophon sur les Perses : par là, la religion, le gouvernement, l'histoire et les mœurs de ce peuple célèbre se trouvent mieux connus. Il commente fort sagement les excellens discours que son auteur met dans la bouche des seigneurs Perses, lors de leur délibération sur le choix du gouvernement qu'il convenoit de faire, après la mort du faux Smerdis. Il observe d'abord « qu'Hérodote entend par
» monarque un despote, et par monarchie un
» gouvernement despotique, sorte de gouverne-
» ment essentiellement et radicalement injuste :
» aussi quelques lignes après appelle-t-il le mo-
» narque tyran. » M. Larcher traduit, dans une note suivante, les vers d'Euripide sur le caractère ordinaire des tyrans. « Ils sont durs, dit ce
» poëte, éprouvant peu de contradictions, faisant
» presque toujours leurs volontés, ils s'appaisent
» difficilement. Il vaut mieux s'accoutumer à
» vivre dans un état d'égalité ;..... car premiè-

» rement ce nom l'emporte sur tous les autres, » et l'expérience nous apprend que c'est l'état » le plus avantageux pour les mortels. » M. Larcher montre la conformité de ces maximes avec celles d'Hérodote, qui ne les a pas certainement empruntées du poëte tragique ; d'ailleurs, elles étoient auparavant dans le cœur de tous les Grecs. Ce sentiment, pour ainsi dire inné chez eux, n'empêche pas Hérodote de faire parler avec beaucoup de force Mégabyse contre la démocratie ; et cette idée de ce seigneur perse, *Rien de plus insensé et de plus insolent qu'une multitude pernicieuse*, est en quelque sorte développée dans ces paroles d'un poëte ancien : « Le » peuple ressemble à la mer : si elle est tranquille, » bientôt les vagues agitées par les vents se pous- » sent de côté et d'autre, et s'accumulent en » mugissant. Le peuple est un mal qui n'a au- » cune stabilité ; pour le moindre sujet, il dévore » le citoyen. » On voit par cette citation, et une foule d'autres qu'il seroit facile de rapporter, que M. Larcher sait tirer, des écrivains anciens, les endroits les plus piquans et les plus analogues à ceux de l'historien qu'il traduit et explique. Il n'oublie point les réflexions judicieuses ou remarquables des auteurs modernes. Celle de Goguet ne pouvoit lui échapper, et quoiqu'elle ait dû se présenter souvent à l'esprit de tout lecteur instruit et impartial, nous devons cependant la répéter : « Les meilleurs écrivains de » l'antiquité, dit le sage et savant auteur de l'ou- » vrage sur l'*origine des lois*, se sont toujours

» déclarés en faveur de la royauté. Hérodote, » Platon, Aristote, Xénophon, Isocrate, Cicé- « ron, Sénèque, Tacite, Plutarque, etc., ont » regardé le gouvernement monarchique comme » le plus avantageux et le plus parfait de ceux » que les hommes aient inventés, et il est à » remarquer que la plupart de ces écrivains vi- » voient dans des républiques. »

Les Perses vainquirent les Lydiens; et la révolution qui fit passer le sceptre de Crésus, leur dernier roi, entre les mains de Cyrus, est racontée avec beaucoup d'intérêt par Hérodote; c'est un des endroits les plus dramatiques de son histoire. L'entrevue de Solon avec Crésus, et le souvenir que ce prince a de ses discours, au moment qu'il est mis sur le bûcher, sont des circonstances heureusement imaginées, si elles n'ont pas toute la certitude qu'on pourroit désirer. Il faut lire les observations de M. Larcher sur les difficultés chronologiques de cette entrevue, ainsi que ses réflexions sur cette maxime de Solon, qu'Hérodote prête à Solon : « La Di- » vinité est jalouse du bonheur des humains, et » elle se plaît à le troubler. » On avoit déjà tâché de justifier ces paroles contre la critique de Plutarque. M. Larcher défend son auteur d'une autre manière : « Les Payens, dit-il, n'avoient pas an- » ciennement de notions justes de la Divinité. De » là les plaintes amères contre les dieux dont » Homère et les poëtes tragiques sont pleins. » Hérodote a peut-être suivi les idées reçues de » son temps sur la Divinité. Les philosophes en

» ont donné en apparence de plus justes. L'en-
» vie, dit Platon, ne se trouve point parmi les
» dieux; maxime qu'ont louée Philon, Juif, et
» Maxime de Tyr. Plutarque avoit de Dieu des
» idées plus saines que les anciens. Il est à présu-
» mer qu'il les avoit puisées dans la sainte écri-
» ture, qui étoit très-répandue de son temps.
» Dieu, dit-il, est auteur de tout bien; c'est de
» lui que procèdent toutes les choses belles et
» bonnes. Il n'est pas permis de croire qu'il fasse
» rien de mal, ou qu'il éprouve de la douleur;
» car il est bon de sa nature, et le bon n'a ni
» envie, ni colère, ni haine. » Après quelques remarques, M. Larcher s'attache à expliquer plus particulièrement l'expression d'Hérodote. Cet écrivain ne vouloit, selon lui, dire autre chose « que la Divinité, par sa nature, étoit en-
» nemie de cet orgueil, qui même dans les gens
» de bien étoit un mal en lui-même. D'ailleurs
» les hommes, et surtout les grands, oublient
» communément, dans la prospérité, qu'ils sont
» des hommes semblables aux autres hommes.
» Dieu le leur rappelle souvent par les disgrâces
» qu'il leur envoie. Tel est le langage de l'écri-
» ture. Il est à présumer que telle étoit la façon
» de penser d'Hérodote, lui qui dit, livre VII,
» § X : *Dieu se plaît à abaisser tout ce qui s'é-*
» *lève trop haut;.... car il ne permet pas qu'un*
» *autre que lui s'élève et se glorifie.* »

Les recherches de M. Larcher sur les Pelasges, anciens habitans de la Grèce, et sur leurs émigrations, leurs guerres, les lettres alphabétiques

dont ils introduisirent l'usage, etc., ne sont pas les moins exactes et les moins curieuses de son ouvrage. Il suit ce peuple jusqu'au temps où il fut chassé de l'Attique, pays sur lequel M. Larcher répand encore quelques lumières, quoiqu'une foule de savans en aient fait, depuis la renaissance des lettres, l'objet chéri de leurs études. Le règne des Pisistrates avoit surtout besoin d'éclaircissemens historiques et chronologiques, et on les trouvera dans l'ouvrage du docte commentateur d'Hérodote. Il s'y étend beaucoup sur la conspiration d'Harmodius et d'Aristogiton, et sur les honneurs que les Athéniens rendirent à la mémoire de ces héros de la liberté, et sur les priviléges qu'ils accordèrent à leurs descendans. Voici une des chansons qui leur étoient consacrées, et qu'on chantoit une branche de myrte à la main :

« Parmi les branches de myrte, je porterai » une épée, de même qu'Harmodius et Aristo- » giton, lorsqu'ils tuèrent le tyran et qu'ils ré- » tablirent *l'isonomie* dans Athènes.

» Heureux Harmodius, non tu n'es pas encore » mort ; on dit que tu es dans les îles des bien- » heureux avec Achille aux pieds légers, et » Diomède, fils de Tydée.

» Parmi les branches de myrte, je porterai » mon épée, de même qu'Harmodius et Aristo- » giton, quand ils tuèrent le tyran Hipparque » dans la fête des Panathénées.

» Votre gloire ne périra jamais, heureux Har- » modius et Aristogiton, parce que vous avez tué

» le tyran et rétabli l'isonomie dans Athènes. »

L'agréable simplicité de cette chanson prouve assez qu'elle est très-ancienne, et M. Larcher conjecture, avec vraisemblance, qu'en assistant aux sacrifices de Minerve, on avoit coutume de porter des branches de myrte, en mémoire de ce que les conjurés cachèrent leurs poignards parmi les branches de cet arbrisseau. De là sans doute, ajoute M. Larcher, vint encore l'usage de tenir une branche de myrte toutes les fois que, dans un repas, on chantoit une chanson. Le savant écrivain, après nous avoir instruit du sort de la famille d'Harmodius, finit par quelques réflexions sur la passion de la liberté chez les Athéniens. Les traits qu'il rapporte sont frappans, et caractérisent bien ce peuple *enthousiaste et épris d'un fol amour de la liberté.* « Le » crime d'Harmodius et d'Aristogiton, ajoute-» t-il, fut à ses yeux un acte héroïque, qu'il » ne cessa de chanter et de célébrer dans l'ivresse » de sa passion. Mais nous, qui faisons profes-» sion d'avoir des mœurs plus douces, nous en-» visageons avec horreur cette action, et nous » la regardons comme un attentat odieux que » proscrivent également les lois divines et hu-» maines. » M. Larcher exprime ici son propre sentiment, digne d'un cœur aussi bon que le sien ; mais avant la révolution, nous nous étions accoutumés, dès notre enfance, à admirer le courage des assassins d'Hipparque, et l'on n'avoit pas leur action en horreur. Nos mœurs *douces* n'alloient pas jusques-là. Telle étoit la

force des préjugés, qui malheureusement ne sont pas encore dissipés, surtout dans ces hommes égarés par le cœur, que le spectacle de nos calamités passées n'ont pu ni désenivrer ni amender.

Pendant que les Pisistratides régnoient à Athènes, les descendans d'Orthagoras gouvernoient Sicyone; et, quoiqu'ils eussent usurpé l'autorité, ils traitèrent leurs sujets avec autant de modération que de justice. Clisthène fut le plus célèbre des successeurs d'Orthagoras, qui, suivant une tradition, avoit d'abord été cuisinier. M. Larcher discute avec soin les synchronismes relatifs à cette famille, dont la domination dura cent ans; il justifie très-bien le récit d'Hérodote contre la critique qu'en avoit fait M. Vauvilliers. La note sur ce sujet est assez longue pour être regardée comme une dissertation. C'est une des nombreuses additions qui distinguent cette seconde édition. Presqu'aucun des ouvrages publiés depuis la première n'a été négligé par M. Larcher, qui en a tiré tout ce qui pouvoit lui fournir quelque lumière; aussi n'a-t-il jamais de peine à changer d'opinion, lorsqu'il croit s'être trompé. Nous en citerons pour exemple l'article des Amphictyons, qu'il avoit d'abord pris, avec plusieurs savans, pour la Diète générale de la Grèce; après la lecture de l'ouvrage intitulé, *des anciens gouvernemens fédératifs*, il a adopté un sentiment contraire: « convaincu, ajoute-t-il, de mon erreur, » je n'ai rien de plus pressé que de me rétracter. » Quelle droiture! quelle franchise! Certes, rien n'est plus encourageant pour ceux qui consacrent

leurs veilles à la recherche de la vérité ; car ce qui les en dégoute est moins la difficulté du travail que cette opiniâtreté à défendre les anciennes erreurs auxquelles la plupart des savans renoncent le plus tard qu'ils peuvent ; et, tout en cherchant la vérité, ils mettent ainsi des obstacles à ses progrès ; ce qui souvent vient moins de l'amour-propre que de la préoccupation d'esprit. M. Larcher doute avec raison que les Amphictyons fissent un serment à leur réception ; il montre que, pour le prouver, Charles de Valois avoit donné une fausse interprétation aux paroles de l'orateur AEschisne. M. Larcher dit ensuite que ce savant a fait un des ornemens de la France : c'est une légère méprise. Charles de Valois, membre de l'Académie des belles-lettres, n'a été connu que par des dissertations imprimées dans le recueil de cette compagnie ; il étoit fils d'Hadrien de Valois et neveu d'Henri, son frère, qui ont réellement l'un et l'autre illustré ce nom : eux seuls méritoient, par des services rendus à la religion et aux lettres, le tribut d'éloge que M. Larcher accorde à l'auteur des mémoires sur les Amphictyons.

Il faut lire tout ce que M. Larcher dit sur les tribus et les prytanes d'Athènes. Il fixe ceux-ci à dix, et en fait bien connoître les fonctions. La manière dont il discute l'époque de la législation de Lycurgue, celle de l'établissement, enfin une foule d'autres points relatifs aux républiques d'Athènes et de Lacédémone ne méritent pas moins d'attention. En général, lorsque M. Larcher se voit forcé de ne pas donner une idée com-

plète d'un objet, il manque rarement d'indiquer les ouvrages où l'on peut s'en instruire plus à fond. Ainsi, après avoir expliqué un passage de Pausanias, qui prouve que la ville d'Hellos fut prise deux fois, et qu'à la seconde seulement, les malheureux habitans tombèrent dans l'esclavage; il renvoie aux auteurs qui ont traité spécialement des Hilotes en ces termes : « Ceux qui voudront » connoître plus particulièrement les Hilotes fe- » ront bien de consulter Cragius, *de republicâ Lacedœmoniorum*, plutôt que le mémoire de » M. Capperonnier sur les Hilotes, qui se trouve » dans le XXIIIe. volume des mémoires de l'Aca- » démie des belles-lettres. » En effet, l'écrit de M. Capperonnier est très-superficiel, et n'ajoute rien au traité de Cragius, qu'il se contente d'abréger et de traduire. M. Larcher est aussi bon guide qu'excellent critique.

La connoissance des mœurs et des usages de l'antiquité est absolument nécessaire pour bien entendre les auteurs classiques. M. Larcher, convaincu de cette vérité, a fait des recherches exactes et curieuses sur tout ce qui peut servir, à cet égard, pour l'éclaircissement du texte d'Hérodote. Cet historien parle-t-il des rhapsodes! son savant interprète nous donne aussitôt les notions les plus claires sur eux. « Le mot de *rhapsode*, » dit-il, est composé de ῥάπτω, *je couds*, ou de » ῥάβδος, *baguette* ou *branche*, et de ᾠδή, *chant*, » *chanson*, *poëme*. Selon la première étymo- » logie, il signifie un poëte, auteur de plusieurs » chants ou livres de poésie qui sont liés ensem-

» ble, et font un tout, un poëme entier, dont » les parties peuvent se détacher et être chantées » ou récitées en particulier. Selon la seconde, il » signifie un chantre qui, tenant à la main une » branche de laurier, chante ses propres poésies » ou celles de quelque poëte célèbre. » La différence de ces étymologies vient des deux espèces de rhapsodes, connues chez les Grecs. La première étoit des poëtes qui chantoient les vers de leur propre composition. Homère fut même de ce nombre. Phémius, dont il parle dans l'Odyssée, lui en avoit donné l'exemple, et peut être regardé comme le plus ancien rhapsode. Les Homérides, ou descendans d'Homère, se distinguèrent surtout dans cette profession. Après eux, Cynoëthus de Chio y acquit beaucoup de réputation. Ceux de la seconde espèce, qui, en récitant, tenoient à la main une branche de laurier, venoient au secours des poëtes; on leur donnoit aussi le nom d'*hypocrites*, c'est-à-dire d'acteurs. Appelés aux fêtes et aux sacrifices publics, ils y chantoient les poëmes d'Orphée, de Musée, d'Hésiode, d'Archiloque, de Mimnerme, de Phocylide, et particulièrement ceux d'Homère. « Parmi ceux-ci, dit encore M. Larcher, » les uns n'étoient rhapsodes que dans le sens » de la seconde étymologie. Ils se contentoient » de réciter ou de chanter les poésies des autres » poëtes, sans y rien ajouter du leur. Les autres » étoient doublement rhapsodes, ainsi que dans » les anciens poëtes, mais dans un sens différent. » Ils n'étoient point assez habiles pour composer;

» mais ils ajoutoient aux pièces des anciens ; il » les lioient, les cousoient ensemble, en faisoient » un tout, soit en y mettant des exordes, soit » en y ajoutant des épilogues, et, en cet état, » il les chantoient une branche de laurier à la » main. » Ajoutons qu'ils débutoient toujours par cette formule : Σὺν δὲ Θεοὶ μάκαρες, comme on l'apprend de Suidas. En invoquant ainsi l'assistance des dieux, ils exerçoient une sorte de sacerdoce, donnoient de la gravité et de l'importance à leur récit, et inspiroient aux auditeurs un sentiment religieux qu'on ne sauroit trop exciter. » Les rhapsodes chantoient assis sur un théâtre, » s'accompagnoient eux-mêmes avec la cithare » ou quelqu'autre instrument ; on leur donnoit » pour récompense une couronne de laurier. Ils » mettoient leurs soins, non-seulement à pro- » noncer chaque morceau de poésie, suivant le » rythme qui lui étoit propre, mais encore à » entrer dans l'esprit du poëte, et à connoître » tellement le fond de sa doctrine, qu'ils fussent » en état de l'expliquer. Et comme les poëtes » parlent de toutes les sciences et de tous les arts, » les rhapsodes s'imaginèrent avoir des connois- » sances supérieures au reste des hommes ; ce » qui les rendit ridicules. Platon s'en moque ou- » vertement dans son Ion, etc. » Les poésies d'Homère ont été appelées rhapsodies, soit qu'il les chantoit lui-même une branche de laurier à la main, soit parce qu'ayant conçu et arrangé dans sa tête le poëme entier, il ne les donnoit que par livre, qu'il lioit ensemble, jusqu'à ce que tout le poëme

fut achevé. Pour appuyer cette conjecture, qui m'a paru d'abord assez foible, M. L. ajoute tout de suite : « On n'eut en effet cepoëme que par mor-» ceaux et par partie, jusqu'à ce que Pisistrate » l'eut fait recueillir en un volume, et mettre en » ordre ; et même, long-temps après, on n'avoit » l'Iliade que par parties, dont chacune avoit » son titre particulier, dont les rhapsodes et les » grammairiens étoient les auteurs. » C'étoient eux aussi qui avoient coupé en morceaux l'Iliade et l'Odyssée, et Pisistrate les reçut l'une et l'autre en cet état de la main des rhapsodes. J'ai peine à me persuader qu'Homère eût livré au public ces deux poëmes avant de les avoir entièrement achevés. Il est même probable qu'il n'en répandit aucune copie, voulant les laisser en héritage à sa famille. Par la suite, ses descendans ont pu se les partager, et Pisistrate ayant acquis, soit d'eux, soit de quelques-autres, les différentes parties de ces immortels poëmes, en sera devenu le véritable éditeur. Mais je suis loin de penser qu'ils se soient transmis par la voie orale, et que les Homérides aient eu quelque part à leur composition. Peut-être seulement, comme le remarque M. Larcher, ajoutoient-ils des vers de leur façon, pour servir de prologue ou d'épilogue. « Dans ce » sens, rhapsodie vient de ῥάπτω, *je couds*. Par » la suite, les noms de rhapsode et de rhapsodie » devinrent des noms de mépris, par l'abus que » les rhapsodes firent de leur art. »

Beaucoup d'autres notes, non moins intéressantes, montrent que, sur chaque sujet,

M. Larcher donne les notions les plus intéressantes, et qu'il en résulte presque toujours de nouvelles lumières. En un mot, son commentaire, le plus ample et le plus instructif qu'on ait fait sur un auteur ancien, est une mine abondante et sans scories; et nous osons le dire, plus on sera versé dans les matières d'érudition, plus on trouvera à profiter dans les remarques de M. Larcher. Assez riche de lui-même, il n'envie rien aux autres, et ne s'approprie jamais leurs observations; il les cite toutes avec une exactitude scrupuleuse; il rapporte même quelques notes grammaticales de M. Coray, quelquefois trop hardies, mais pleines de sagacité, et plusieurs remarques historiques de M. Bellanger, qui les avoit préparées pour sa traduction d'Hérodote. La plupart méritoient d'être conservées, quoiqu'elles soient fort inférieures à celles de M. Larcher. Au reste, cette traduction manuscrite (1), qu'il s'étoit d'abord proposé de revoir et d'achever, est une espèce de paraphrase où le sens n'a pas été toujours bien saisi; et on peut en juger par celle des antiquités romaines de Denys d'Halicarnasse que nous lui devons. On aperçoit sans peine dans cet ouvrage tous les défauts que M. Larcher lui reproche, à l'égard d'Hérodote, qui a beaucoup gagné à passer entre les mains de son nouveau traducteur, dont le nom sera désormais inséparable de celui de ce grand historien. C'est sans doute la plus belle récompense que des

(1) M. Larcher l'a déposée, en 1786, à la bibliothèque du roi.

savans puissent ambitionner, et ils l'obtiendroient moins rarement, s'ils étoient animés du même zèle que M. Larcher, s'ils étoient doués de sa persévérance ; enfin, s'ils savoient comme lui se dévouer généreusement et sans partage à la gloire de quelque illustre écrivain de l'antiquité.

La traduction de la vie d'Homère, attribuée à Hérodote, et celle des extraits que Photius a faits des ouvrages de Ctésias, sont des additions importantes qui distinguent encore cette édition de la précédente, où aucun de ces morceaux ne se trouve. Ils sont accompagnés de notes, rédigées avec autant de savoir et de critique, que celles sur les neuf livres d'Hérodote. M. Larcher fait sentir, dans ses remarques concernant l'histoire des Perses, de Ctésias, combien est peu fidèle la traduction qu'en avoit donnée M. l'abbé Gédoyn, dans le XIVe. vol. des mémoires de l'Académie des Belles-Lettres ; il y montre aussi qu'Hérodote et Xénophon doivent être préférés à Ctésias, médecin d'Artaxerxès, qui, au jugement même de Plutarque, a rempli ses livres de fables incroyables, insensées et ridicules ; ce qui regarde plus particulièrement sa relation des Indes. Dans son autre ouvrage, l'ambition et la flatterie l'ont porté à altérer les faits et même à les dénaturer, de manière qu'il est quelquefois impossible de les reconnoître. Lucien a eu donc raison de dire : « Le devoir d'un historien est de » raconter les faits comme ils sont arrivés, mais il » ne le pourra pas, s'il redoute Artaxerxès, dont » il est le médecin, ou s'il espère en recevoir la

» robe de pourpre des Perses, un collier d'or et
» un cheval niséen pour le salaire des éloges qu'il
» lui donne dans son histoire. »

Plutarque ne pouvoit pas pardonner à Hérodote d'avoir rapporté la conduite lâche des Béotiens, ses compatriotes, au temps de l'invasion des Perses. Il ne dissimule même pas ce motif, qui l'a engagé à écrire contre le père de l'histoire. « C'est principalement sur les Béotiens, les Co-
» rinthiens, qu'Hérodote lance les traits de sa
» malignité, sans néanmoins épargner les autres
» Grecs. J'ai donc pensé qu'il étoit de mon de-
» voir de venger l'honneur de nos ancêtres, et de
» prendre les intérêts de la vérité, contre la par-
» tie de son histoire, où il les attaque. » Cependant le malin Hérodote est plus vrai et de meilleur foi que le bon Plutarque; c'est ce que prouve M. Larcher dans les notes qui sont à la suite de la traduction du traité de la *Malignité d'Hérodote*, inséré dans son VIe. vol. Nous ne nous arrêterons qu'à la dernière de ces notes. Plutarque reproche à cet historien d'avoir dit qu'à la journée de Platée, les Perses ne montrèrent pas moins de hardiesse, de force de corps et de fermeté d'âme que les Grecs. « Mais plus Hérodote,
» répond son apologiste, a exalté les Perses, et
» plus les Lacédémoniens méritent de louanges,
» pour avoir défait de si braves ennemis. Aussi,
» bien loin qu'Hérodote ait dérogé à la gloire
» des Grecs, en publiant les grandes actions des
» Perses, il l'a au contraire relevée plus que ne
» l'ont fait les plus illustres écrivains qui ont eu

« occasion

» occasion de parler de ces événemens. Plutarque » semble aussi reprocher à notre historien de » n'être pas conséquent, puisqu'après avoir peint » en d'autres occasions les Perses comme des » lâches, il les représente à la journée de Platée » comme des hommes courageux. Hérodote n'est » pas plus répréhensible en ceci que dans le reste. » Les Asiatiques, peuples efféminés, ramassés » au hasard de toutes les parties de l'empire, et » qui n'avoient jamais vu l'ennemi, faisoient le » gros de l'armée des Perses, comme l'a remar- » qué Hérodote; et de plus il y avoit des corps » composés d'illustres guerriers, distingués par » de hauts faits d'armes. Ce fut à ces vaillans » hommes que les Lacédémoniens eurent affaire » à Platée. » Pour ne laisser rien à désirer sur la justification d'Hérodote, M. Larcher a mis à la fin du même volume, les mémoires lus par M. Geinoz à l'Académie des Belles-Lettres, lesquels renferment non-seulement la défense d'Hérodote, mais encore des observations très-judicieuses sur le plan et la méthode de cet historien. Au lieu de la traduction du traité de Plutarque, par Amiot, que M. Larcher a adoptée, on eut été peut-être bien aise d'en trouver une ici plus exacte de sa main. Car il faut avouer que le charme des vies de Plutarque, qu'Amiot nous a données en français, se fait rarement sentir dans les œuvres morales. D'ailleurs dans celles-ci, il est moins fidèle, et quelquefois inintelligible.

M. Larcher avoit encore une tâche bien difficile à remplir, c'étoit la chronologie d'Hérodote,

laquelle a exercé la plume des savans les plus habiles. « Il s'agit de découvrir le système que « s'étoit fait Hérodote des temps qui précèdent » la guerre de Troye, de le développer et de le » revêtir des preuves dont il l'auroit probable- » ment étayé, s'il eut écrit sur ce sujet. » Les savans modernes se sont moins appliqués à cette découverte qu'à imaginer de nouveaux systèmes, dont la plupart ont paru à **M.** Larcher tellement éloignés de celui d'Hérodote, qu'il n'a point balancé à les abandonner, pour s'attacher au récit de cet historien, et pour en tirer les résultats les plus certains. Selon lui, toutes les époques, toutes les dates qu'Hérodote nous donne concernant les Grecs, sont généralement vraies et de la plus scrupuleuse exactitude. « Mais, il n'est pas pos- » sible, ajoute-t-il dans l'avertissement de son » essai de chronologie, d'en dire autant sur ce » qui regarde l'ancienneté des Egyptiens, des » Tyriens et de quelques autres peuples: comme » par une suite du malheur de sa naissance, » Hérodote ne pouvoit avoir aucune connais- » sance du livre unique (l'Ecriture sainte) qui » contient la véritable origine du monde, et » comme il n'avoit aucune idée de la création, « il se croyoit obligé d'ajouter foi aux traditions » des différens peuples sur leur origine. Mais » nous, qui marchons à la lumière de cet ou- » vrage divinement inspiré, nous retranchons » hardimnet un grand nombre de siècles à ces » temps anciens, afin de nous rapprocher de la » vérité, et surtout afin de ne laisser aucun » doute sur notre manière de penser. » Ailleurs

M. Larcher montre encore son impartialité. « Hé-
» rodote, dit-il, mérite notre confiance dans
» tous les faits dont il a été témoin, ou qu'il a
» appris de personnes dignes de foi. Quant aux
» autres faits, il ne les garantit jamais, et tou-
» jours il ajoute ces mots : *on m'a dit.* Parmi
» ces derniers faits, les uns sont dans l'ordre des
» vraisemblances, les autres ne le sont pas. On
» peut croire les premiers, et l'on doit rejeter
» les seconds. Les annales des Egyptiens de-
» viennent vraisemblables, si l'on suppose le
» monde éternel, ou qu'il a commencé à une
» période beaucoup plus reculée que celle que
» lui suppose l'Ecriture. Mais elles cessent de
» l'être, lorsqu'on admet cette même Ecriture,
» etc.... » A l'occasion de la fondation de Tyr,
M. Larcher remonte à la véritable cause des er-
reurs d'Hérodote sur ce sujet. « Cet historien ne
» pouvoit rapporter que des fables ; n'ayant pas
» de justes idées de la divinité, n'ayant aucune
» connoissance de sa manifestation aux Israélites,
» des livres saints et de la véritable origine du
» monde ; il adoptoit facilement toutes les cos-
» mogonies, et s'il donnoit la préférence à celle
» qui étoit communément reçue dans son pays,
» ce n'étoit pas une préférence exclusive. Il
» croyoit le chaos éternel et le principe de tout.
» Lorsque le chaos commença à se débrouiller,
» les cieux et la terre en sortirent, ainsi que les
» dieux, les hommes et les animaux. Que le
» chaos fut débrouillé un grand nombre de
» siècles avant lui, ou un moindre nombre, cela

» lui devoit être très-indifférent. » Viennent ensuite des observations judicieuses sur la manière dont la tradition des premiers temps s'est transmise chez les Hébreux, et a été conservée par eux. Il conjecture avec beaucoup de vraisemblance que les Grecs ont confondu l'époque de la fondation de Tyr avec celle de Sidon, moins ancienne toutefois qu'ils ne l'imaginoient. C'est toujours l'Ecriture qu'il faut consulter sur les antiquités, sur celles des Egyptiens, des Chaldéens; et quand même on auroit le malheur de ne pas croire à l'inspiration des livres saints, on devroit encore y ajouter plus de foi qu'aux rêveries extravagantes de Bérose et aux fables extravagantes qu'il n'a écrites qu'après des traditions ridicules et mensongères. M. Larcher en cite un exemple frappant dans la durée des règnes d'Alorus et d'Amélon. Manéthon paroît avoir imité Bérose, et on l'accusoit d'avoir rempli ses écrits de mensonges et forgé beaucoup de fables sur les Egyptiens. M. Larcher regrette néanmoins que Jules Africain ait mutilé et interpolé le système de cet écrivain, au lieu de le donner tel qu'il l'avoit trouvé.

Le témoignage de Manéthon pouvoit être rejeté sans peine par M. Larcher; mais celui d'Hérodote étoit d'une autre importance; d'ailleurs il aimoit trop ce dernier, pour ne pas chercher un moyen de sauver son honneur. Il s'agit des huit anciens dieux, des douze dieux postérieurs, et des enfans de ces derniers, qu'Hérodote suppose tous avoir régné en Egypte. Cet historien a

voulu dire par là, selon M. Larcher, que les grands prêtres de ces dieux s'arrogèrent successivement l'autorité suprême, à l'exclusion des grands prêtres des autres dieux. « Au reste, » ajoute-t-il, je ne donne ceci que comme une » conjecture, qui peut servir à donner quelque » vraisemblable à ce que les anciens racontent, » d'une manière assez uniforme, du règne des » dieux chez les Egyptiens. » M. Larcher veut sans doute parler de Diodore de Sicile et de quelques autres ; mais leur autorité ne peut rendre vraisemblable ce qui est absurde. Résulteroit-il de l'existence de la théocratie, chez les Hébreux, que les Egyptiens aient eu un gouvernement sacerdotal, comme M. Larcher le conjecture : je veux le croire; mais les milliers d'années qu'on donne à la durée de ce gouvernement n'est pas moins fabuleuse, et le P. Pétau a eu raison de les rejeter entièrement. M. Larcher, après avoir essayé d'établir son hypothèse, ne peut cependant s'empêcher de dire : « Quelque air de » vraisemblance que j'aie donnée au règne des » dieux, je crois devoir prévenir le lecteur que » je ne regarde ce que j'en ai dit que comme des » conjectures que je crus devoir hasarder dans » un temps où, frappé de la candeur de notre » historien, je n'osois m'écarter de ses opinions. » Maintenant que je le considère plus de sang-» froid, je suis persuadé que les descendans de » Mezraim, ou Ménès, n'ayant entendu parler » que d'une manière confuse des onze ancêtres » de ce prince, et de la longueur de leur vie,

» et qu'accoutumés à ne les regarder qu'avec la » plus grande vénération, ce respect dégénéra » peu à peu en idolâtrie, et enfanta les règnes » des dieux dont les égyptiens furent infatués; » et la longueur de la vie des patriarches occa- » sionna cette longue suite de siècles dont ils » ne voulurent jamais se détromper. Ainsi, la » cause de leur erreur vient de ce qu'ils joignirent » l'histoire des patriarches antidiluviers à celle de » leurs princes, qui étoient postérieurs au déluge, » et que n'ayant plus qu'une idée fort confuse » des uns et des autres, ils firent des dieux de » ceux-là, et leur assignèrent un nombre pro- » digieux d'années. » Cette dernière conjecture me paroît la plus raisonnable; et elle auroit dû faire abandonner totalement à M. Larcher celle sur le règne des prêtres en Egypte. Qu'on me permette d'en hasarder moi-même une troisième. La succession de ces dieux et de ces demi-dieux, dont les prêtres égyptiens avoient parlé à Hérodote, ne désigneroit-elle pas les progrès du polythéisme parmi eux? Après avoir méconnu l'Être Suprême, ils auront admis d'abord huit dieux, ensuite douze, enfin une infinité d'autres; et l'époque de cette adoption successive aura été regardée comme celle de leur règne. La durée de la vie des dieux, sur la terre, devant naturellement être plus longue que celle des hommes, ces mêmes prêtres auront imaginé cette longue suite d'années qu'ils donnoient à l'épiphanie ou manifestation de tous ces anciens dieux. Cette idée auroit besoin sans doute de quelques dé-

veloppemens, et je ne me dissimule pas qu'elle présente des difficultés. Mais il pourroit m'arriver qu'après une assez longue discussion sur ce sujet, on me répondît par le conseil qu'Horace donne au poëte :

> .....*Et quæ*
> *Desperat tractata nitescere posse, relinquit.*

Dailleurs, en beaucoup de matières, surtout celles qui concernent la haute antiquité, plus ou moins enveloppée de ténèbres, il faut avoir le courage d'ignorer ce qu'on ne peut savoir avec un certain degré de probabilité, ou, si j'ose m'exprimer ainsi, de *demi-certitude*; car on ne doit pas exiger, pour ces temps-là, des preuves plus rigoureuses. J'ose donc dire, avec le sage Quintilien : *mihi inter virtutes grammatici habitur, aliqua nescire.*

On seroit fort tenté de mettre encore parmi les choses que nous sommes forcés d'ignorer, la place de ce Darius-Médus, dans les anciennes dynasties de l'Orient. Certes, on ne peut douter de son existence, d'après le témoignage formel du prophète Daniel; mais les écrivains profanes ont gardé sur ce prince un tel silence, que pour concilier leur récit avec l'Ecriture, on est obligé d'avoir recours à mille conjectures. Cependant celle de M. Larcher me paroît aussi vraisemblable qu'heureuse. Au lieu de faire simplement de Darius-Médus un roi des Mèdes ou des Perses, comme la plupart des chronologistes l'ont imaginé, il trouve dans Nérégosolarus du canon de Ptolémée, ou Néré-

glissar de Bérose et de Mégasthène, prince Mède qui vint régner à Babylone, tous les caractères qui conviennent au Darius dont parle Daniel. Au reste, le chapitre de M. Larcher, sur la chronologie des Babyloniens, renferme de bonnes observations; et, en général, on ne peut qu'applaudir aux efforts qu'il a faits pour lever les grandes difficultés dont est parsemée l'histoire des anciennes dynasties orientales. C'est vraisemblablement la vue de ces difficultés qui l'ont engagé à donner le titre trop modeste d'essai à un traité de chronologie, résultat de grandes recherches et de beaucoup de méditations. L'auteur marche d'un pas plus sûr, lorsqu'il arrive à la chronologie des Grecs, surtout après l'établissement des Olympiades. On ne lira pas sans fruit tout ce qu'il dit du calcul des générations et de l'époque de la prise de Troye. Il montre que l'opinion d'Hérodote, sur cet événement mémorable, est le seul vrai, et qu'il a été suivi par Thucydide, qui avoit les mêmes principes que lui en chronologie. En s'écartant de cette opinion, Apollodore et Eratosthène ont entraîné dans leur erreur Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, avec eux les chronologistes anciens et modernes. M. Larcher a ajouté deux nouveaux chapitres à cette édition, très-étendus et qui offrent de nouvelles idées, le VIIIe. sur les Pélasges, et le XVIIe. concernant les rois de Lacédémone, dans lequel il établit la certitude de ses calculs sur deux points fixes, le traité de partage entre les enfans d'Aristodème et le ré-

tablissement des Olympiades, par Coroebus. Dans les autres chapitres, il a fait plusieurs additions importantes, entre autres, dans le IIe., ce qui concerne la fondation de Carthage. Le XVe. renferme les détails les plus exacts sur les colonies grecques, antérieures et postérieures à la prise de Troye. Il détermine aussi plusieurs dates particulières qui ont été l'objet des contestations les plus vives parmi les savans ; celle de la mort d'Esope, qu'il rapporte à la 56o^e. année avant Jésus-Christ, sous le règne de Pisistrate, et celle de Pythagore, qu'il fait mourir vers l'époque de la conjuration du Cylon, en 510. Ce philosophe survécut à cet événement désastreux pour sa secte ; et il est très-vraisemblable qu'il ne finit sa longue carrière qu'en l'an 507, comme le pense Fréret. Un canon chronologique, fait avec beaucoup de soin, termine ce savant traité. L'auteur n'auroit-il pas pu se dispenser de mettre à la tête de ce canon, le prétendu règne des grands prêtres en Egypte, lequel est suivi d'une lacune de 12000 ans ? » Il faut en conclure, dit-il, que » les prêtres égyptiens n'ont conté à Hérodote que » des fables sur l'ancienneté de leur nation. » Pourquoi ne pas retrancher ces fables ; devoient-elles donc précéder la vérité de l'histoire, et lui servir en quelque sorte de base. « Si ces » faits sont réels, il faut les placer après l'épo- » que du déluge et abréger considérablement les » temps..... Je n'ai pas cependant osé le faire, » parce que c'est moins mon système que je pré- » sente que celui d'Hérodote. » N'est-ce pas

beaucoup trop de timidité ou trop de ménagement pour cet écrivain? M. Larcher prolonge son canon jusqu'à la mort de Cléomène, dernier roi de Sparte; et, à l'occasion de la chute de cette république, il fait les réflexions suivantes, dignes d'un homme sage et vertueux : « Quelles furent les causes de » cette terrible révolution? le luxe, la corruption » des mœurs, le mépris des lois. Le luxe se glissa » dans l'état à la prise d'Athènes et pénétra peu » à peu dans toutes les classes de la société. On » rougit alors de l'antique simplicité, de l'antique » frugalité. Les mœurs se corrompirent; le vice » marcha la tête levée; on s'en fit gloire, on s'en » fit honneur : les lois furent méprisées. De là, » les dissentions, les troubles, les crimes de toute » espèce, tristes avant-coureurs de la destruction » des états. Ces choses s'étoient vues dans tous les » temps, dans tous les pays; mais, ce qui ne » s'étoit vu dans aucun temps, dans aucun pays, » c'étoit un roi jugé, condamné et mis à mort » par ses sujets. Les Lacédémoniens donnèrent ce » terrible exemple à l'univers. Agis, leur roi, te- » noit une conduite irréprochable; il vouloit faire » revivre les lois anciennes. Ses sujets n'étoient » pas dignes d'un tel prince. Sa conduite ver- » tueuse leur reprochoit sans cesse leurs crimes. » Cette censure muette les irritoit. Ils crurent » s'en débarrasser en le faisant mourir. Ce crime » affreux, qui révolte l'humanité, précipita la » vengeance du ciel. De cruels tyrans proscrivi- » rent la vertu. On ne vit plus sous leur règne que » concussions, que brigandages, que délations,

» que meurtres, que proscriptions, jusqu'à ce » qu'enfin cet état, qui avoit été si florissant tandis que ses citoyens avoient été vertueux, passa, » comme nous l'avons observé, sous une domination étrangère. »

Quoique M. Larcher ait discuté plusieurs points de géographie dans ses notes ; il a cru néanmoins nécessaire d'accompagner son ouvrage d'une table de tous les noms de lieux, de pays, de rivières et de montagnes, dont Hérodote parle. Cette table est rédigée avec autant d'exactitude que de savoir. Les connoissances de cet historien en géographie y sont comparées avec celles des anciens écrivains, avec le récit de nos voyageurs et les opinions des géographes modernes. L'auteur n'oublie aucun des faits historiques qui puisse répandre de l'intérêt sur chaque article. Ortélius est le premier, ce me semble, qui ait composé une table de ce genre, mais il y a négligé l'histoire. Dailleurs, son ouvrage est excellent, et M. d'Anville en a beaucoup profité. M. Larcher ne doit presque toutes ses recherches qu'à lui seul ; et, lorsqu'il emprunte quelque chose d'un autre, il ne manque jamais de le citer. Il paie d'abord à M. d'Anville un juste tribut d'estime et d'admiration ; ensuite il applaudit aux travaux de M. le major Rennell, qui a publié en anglais un savant traité sur la géographie d'Hérodote ; et après avoir appelé cet habile écrivain le d'*Anville* d'Angleterre, il ajoute : « C'est, je crois, le plus » bel éloge que puisse en faire un français. » Tous les auteurs étrangers qui ont tenté d'éclaircir

quelques parties de cette même géographie, ainsi que les voyageurs dont les relations ont pu lui être utiles, sont nommés et appréciés dans sa préface. Parmi ces derniers, le chevalier Bruce est celui que M. Larcher ménage le moins; il tourne même en ridicule sa vanité; et on ne peut guère nier que ce voyageur n'ait un peu mérité une pareille censure. En parlant de l'Egypte, pays sur lequel M. Larcher s'arrête avec une sorte de complaisance, ses articles Héliopolis, Hermopolis, Mendès, Nil, Oasis, Tanis, Thebes, etc., méritent surtout d'être lus. Ceux concernant les Cariens, Chalcédoine, le Cephissus, l'Eubée, les Garamantes, le Gyndès, Halismon, Lemnos, les Syrtes, Tartessus, les Utiens et une foule d'autres sur le monde connu des anciens, et dont Hérodote a fait mention, ne sont pas moins remarquables, et renferment souvent des recherches neuves. Enfin, cette table est double de l'ancienne; elle donneroit seule une grande supériorité à cette seconde édition sur la première, si l'infériorité de celle-ci, sous tous les rapports, n'étoit pas aussi évidente qu'elle l'est aux yeux des lecteurs que l'esprit de parti n'aveugle point.

Un ouvrage si rempli de faits et d'observations de toute espèce, qu'on doit non-seulement lire, mais encore consulter souvent, avoit sans doute besoin d'une table de matières aussi détaillée qu'exacte. Malheureusement, M. Larcher n'a pu donner tous ses soins à cette table; et les personnes qui s'en sont chargées l'ont faite avec négligence.

Plus d'une fois, on y a omis entièrement des articles qui sont traités avec assez d'étendue dans ses remarques. Ne doutons pas que cette négligence ne soit réparée dans une troisième édition ; car, il y en aura sans doute plus d'une encore, si l'on n'achève pas de perdre, en France, le goût de la véritable érudition. Du moins, tant que ce goût subsistera, le nom de M. Larcher sera en honneur ; et la postérité le mettra toujours au nombre des hommes qui ont illustré le plus leur patrie par de longs et utiles travaux, et, ce qui vaut mieux, parmi ceux qui, en cultivant les lettres avec gloire, se sont rendu recommandables par leurs vertus.

S. C.

ANCIENNE NAVIGATION.

De l'ancienne Navigation des rivières du Doubs, de la Saône et du Rhône, sous les Celtes, les Romains, les Bourguignons et les Francs, jusqu'au régime féodal; par L. Coste, homme de loi, bibliothécaire de la ville de Besançon, et membre de la Société d'Agriculture du département du Doubs.

Il n'est pas facile sans doute de connoître ce qui s'est passé chez un peuple qui n'a laissé aucune page de son histoire, dont les monumens rares, à demi-usés, et le langage presque éteint, n'offrent plus que quelques débris épars, difficiles à reconnoître. Or, telle est notre position à l'égard de nos ancêtres : comme tous les Celtes dont ils tiroient leur origine, les Séquanais savoient manier la lance, et non les crayons de l'histoire.

Mais si nous nous reportons au temps où ce peuple celtique, venu des bords du Danube et du Pont-Euxin, arriva dans nos contrées, nous verrons bientôt que sa position lui fit un besoin de la navigation intérieure.

En effet, oublions un moment ces routes multipliées qui traversent nos départemens, ces chemins vicinaux qui facilitent nos communications,

nos coteaux couronnés de vignes, nos champs couverts de l'or des moissons. Représentons-nous au contraire une contrée agreste et sauvage, des forêts immenses hérissant nos montagnes et descendant jusque dans les vallées, pour limites au nord les monts élevés des Vosges, pour enceinte du sud à l'est la triple gradation du Jura; nul chemin frayé dans les plaines, nul sentier pratiqué dans les montagnes; le bison et l'ours faisant leur repaire dans l'antre de nos rochers.

Au milieu de cette nature sauvage, représentons-nous, d'un autre côté, les débouchés heureux qu'offroient nos rivières principales, et quel pays en étoit plus favorisé que la Séquanie? Tandis qu'elle étoit arrosée vers le nord par l'Oignon, au sud par l'Ain et la Louë, la Saône baignoit ses limites à l'occident, et le Doubs multiplioit au centre ses replis et ses contours, pour la faire jouir plus longtemps de ses bienfaits.

Alors que dut-il arriver? ce qui se pratique dans toutes les émigrations des peuples. Le Séquanais, qu'effrayoient l'épaisseur des forêts et la hauteur des montagnes, pénétra par les bords découverts des rivières. Les uns suivirent les rivages sablonneux de la Saône, les autres, les replis tortueux du Doubs : c'est là qu'ils construisirent leurs cabanes; c'est là enfin qu'ils placèrent le siége de leurs villes, de leurs bourgades, quand la navigabilité de ces deux rivières les eut invités aux bienfaits du cabotage et de la navigation.

La navigabilité de la Saône ne fut jamais mise

en problème. L'histoire nous a trop bien transmis le souvenir des guerres sanglantes qu'élevèrent les droits de ses péages et de sa souveraineté ; il n'en est pas de même de celle du Doubs. Accoutumés à voir les barrages qui obstruent le cours de cette rivière, les sables qui élèvent son ancien lit, les îlots qui couvrent sa surface, ses bords par fois resserrés, les rochers enfin qui hérissent son sein, nous pensons qu'il en fut de même dans tous les temps, et nous pouvons croire à l'ancienne navigabilité de cette rivière.

Mais déployons le premier tableau statistique de la Gaule. Ce tableau est digne de respect ; c'est Strabon qui le traça sous Auguste et Tibère, Strabon dont dix-huit siècles ont confirmé la vérité des pinceaux.

« Toute la Gaule, dit-il, est arrosée de ri-
» vières qui coulent, les unes des Alpes, les
» autres des Cévennes et des Pyrénées, et vont
» se jeter dans l'Océan ou dans la Méditerranée.
» C'est par leur secours que, sans embarras,
» sans difficultés, toutes les commodités de la
» vie se transportent, se communiquent entre
» les habitans de la Gaule. Le Rhône est un de
» ces fleuves : on peut, en le remontant, na-
» viguer dans un long espace de terres, charger
» ses bateaux de fardeaux pesans, et les trans-
» porter dans différentes autres régions, parce
» que le Rhône reçoit dans son sein d'autres
» rivières également navigables et propres à
» porter des vaisseaux chargés : ces rivières
» sont

» sont la Saône et le Doubs. » « Rhodanus sur-
» sum navigari potest longo satis spatio, cum
» in eum incidentia flumina sint navigabilia.
» Excipit enim ea Arrar et in hunc influens
» Dubis. »

Actuellement représentons-nous nos ancêtres fixés par essaim, les uns sur les bords du Doubs, les autres sur les rives de la Saône, ayant derrière eux des forêts jusque-là impénétrables, et devant eux des rivières accessibles et navigables. A coup sûr le cabotage établi facilita leurs premières relations, et quand l'agriculture eut fertilisé les plaines fécondes des bords de l'Oignon et de la Saône, quand, d'un autre côté, dans nos montagnes les arts eurent employé nos mines précieuses, nos sapins, nos sources chaudes et salées, la Séquanie dut se diviser dès lors en deux grandes parties, dont les dénominations subsistent encore aujourd'hui dans notre langue, celle de la Plaine et celle de la Montagne. Les habitans de la Plaine dirent sans doute à ceux de la Montagne : « Nous vous donnerons le superflu de nos
» moissons, donnez-nous en échange celui de
» vos fers, de vos bois et de vos sels ; les ri-
» vières qui ont servi à nos communications,
» serviront au transport de nos échanges ;
» nous creuserons des ports, nous désignerons
» des villes d'entrepôts. » Et ce fut ainsi que la navigation dut venir naturellement offrir aux relations commerciales de ces peuples, les facilités de ses ressources.

Dans un pays où l'agriculture et l'industrie sont mutuellement tributaires, chez lequel la navigation transmet les besoins réciproques, tout vit, tout s'anime, tout prospère. Cérès donne la main au dieu de l'industrie, l'industrie crée les arts utiles; les arts amènent l'aisance qui accroît la population, la population multiplie les bourgades, défriche les déserts, rend florissantes les villes et les campagnes. Tel fut l'état de la Séquanie, quand l'agriculture, les arts et la navigation eurent versé sur elle leurs précieux bienfaits.

Et qu'on ne croie pas que ce ne soit ici qu'un tableau de l'imagination. Prenons une carte de l'ancienne Séquanie, et parcourons les monumens qui nous rappellent sa gloire.

Là, non loin des sources de la Saône étoit le port *Abucin*, où arrivoient les denrées et les comestibles que l'on vouloit transporter de la Saône par le Doubs ou par le Rhône, port célèbre qui donna long-temps son nom à la contrée fertile qu'il enrichissoit par son commerce.

Plus loin, vers le confluent de l'Oignon avec la Saône, à l'endroit où Pontailler est assis sur de vastes décombres, étoit l'ancienne Amagétobrie, ville distinguée dont parle César, et qui fut témoin de la fameuse défaite des Eduens par les Séquanois, sous le commandement d'Arioviste (1).

(1) M. Girault, maire d'Auxonne, vient de donner deux dissertations savantes sur l'emplacement de cette ancienne

Sur la langue de terre qui voit à son extrémité le Doubs s'unir à la Saône, était placé Verdun, Verdun dont la situation importante servoit à nos ancêtres pour assurer la liberté de leur navigation et de leur commerce.

En doublant cette pointe et remontant le Doubs vers sa source, à l'embouchure où la Louë vient rouler ses ondes rapides, étoit le port *Ober*, et plus haut, dans la même rivière, le port *Lesné*, qui conserve encore aujourd'hui son nom.

Si nous suivons les mêmes bords du Doubs, là étoit Didatium, cité célèbre, désignée par Ptolémée, et sur les vestiges de laquelle Dole voudroit fonder sa naissance.

Ici se présentoit Besançon, Besançon dont la position importante servoit à unir les habitans de la Plaine à ceux de la Montagne, Besançon qu'un rocher escarpé défendoit du sud à l'est, tandis que le Doubs l'environnoit de tous ses autres côtés.

Enfin, au lieu où Mandeure s'aperçoit à peine au milieu de vastes et d'antiques décombres, étoit l'ancien Epomanduodurum, cité immense que l'orgueil des Césars se plut tant à embellir, qui, bâtie de l'un à l'autre bord du Doubs, comptoit trois ponts qui unissoient la ville orientale à la ville occidentale.

cité, qu'il fixe à Pontailler sur Saône. Voyez notre rapport sur ces mémoires dans le cinquième volume des travaux de la Société d'Agriculture du département du Doubs.

Si, du cours des rivières, nous nous enfonçons dans le sein des terres, c'étoit dans les gorges du pays montagneux que Luxeul offroit déjà, sous les Celtes, ses bains chauds; Salins, Groson, Saunot, leurs sources salées; la ville d'Antre, ses mines, ses fonderies; et l'ancien Ariarica, aujourd'hui Pontarlier, ses sapins, ses poix et ses abeilles.

Or, pourquoi ces ports multipliés, ces villes principales sur les bords des rivières? Pourquoi, dans le centre de nos montagnes, ces cités secondaires dont l'antiquité remonte jusqu'aux temps celtiques? Si non, parce que la nation séquanaise pénétra dans le pays par le débouché des rivières, qu'elle y plaça d'abord ses huttes, construisit ensuite ses cités, et qu'aussitôt que l'agriculture et les arts eurent tout vivifié dans la Plaine et dans la Montagne, la navigation demanda des ports, des lieux d'assurance pour y verser les objets réciproques des échanges.

Mais la navigation se borna-t-elle aux seules relations du pays? Quelle fut son étendue extérieure? Examinons rapidement ces questions intéressantes.

Foibles rejetons de cette nation importante, nous avons de la peine à nous figurer toute la puissance de nos ancêtres; mais élevons-nous sur les cîmes du Jura, qui les séparoit de la Suisse, et voyons quelle étoit leur position commerciale au milieu des peuples qui les entouroient.

A leur droite étoit le Rhin, qui les rapprochoit

de la Germanie; à leur gauche, le Rhône, qui communiquoit avec Arles et Marseille; devant eux, la Saône, qui les avoisinoit du centre de la Gaule; enfin, derrière eux l'Helvétie, où ils pouvoient déboucher par le détroit de la Cluse ou par le pays des Rauraques, alors leurs clients.

Une telle position étoit trop avantageuse pour ne pas être vivement appréciée par un peuple industrieux; nos ancêtres surent bientôt en profiter. Heureux, si une rivalité funeste ne fut venue, en accroissant leur puissance, préparer des chaînes à leur patrie et à la Gaule entière.

Leur première relation commerciale dont l'histoire nous a laissé quelques vestiges, est celle qu'ils établirent par la navigation du Doubs avec les Germains.

Peuple nomade, faisant de la chasse sa principale occupation, les Germains alors ne connoissoient point encore l'art de travailler le fer. Le Séquanais leur offrit ses lances, ses épées, ses boucliers. Chacun connoît les causes du soulèvement de l'armée de César, lorsqu'arrivé dans nos murs, il se préparoit à marcher contre Arioviste. Les marchands Bisontins, que leurs relations avoient souvent rapprochés des nations de la Germanie, firent aux Romains un tableau tellement effrayant de la taille des Germains et de la difficulté des chemins pour arriver jusqu'à eux, qu'ils refusoient de marcher. Il ne fallut rien moins que toute la fermeté du conquérant des Gaules pour rappeler ces légions

jusque-là inébranlables, au devoir ainsi qu'à la victoire.

Ce trait dessiné par César lui-même nous peint assez les relations qui existoient entre les Séquanais et les Germains. Mais par quels débouchés se faisoient ces communications? Est-ce à travers les forêts impénétrables, les chemins affreux qui les séparoient de la Germanie? Non, sans doute; le commerce ne vit, ne s'anime qu'au milieu des circulations faciles. J'ai dit que leurs relations s'établirent par la navigation.

En effet, le Doubs, dont les Romains prolongèrent par la suite la navigation jusque vers le pont de Roide, sous l'empire des Celtes, portoit bateau jusqu'à Mandeure. Cette ville ancienne, dont la première dénomination désigne une origine celtique, avoit été construite vers l'extrémité où le Doubs se rapproche le plus de l'Helvétie et de la Germanie, afin d'être pour les peuples du nord et du levant le lieu d'entrepôt où s'arrêtoient les marchandises que le Doubs remontoit; c'étoit de là que ces effets de commerce se distribuoient ensuite aux nations de la Germanie et de l'Helvétie.

Ecoutons sur cet objet un des savans de ce département (2), qui, pendant une partie de sa

(2) M. Percior, auteur de l'*Etat civil des Personnes et de la condition des terres dans les Gaules*, 2 vol. in-4°., et d'un grand nombre de dissertations savantes, également imprimées. La bibliothèque de Besançon compte au nombre de ses richesses les manuscrits de ce savant, fruit de 60

vie, un César ou un Strabon à la main, visita tous les monumens de notre ancienne histoire.

« Mandeure, dit-il, étoit plus étendu que Besançon. De vastes ruines couvrent aujourd'hui » son enceinte. Il n'est pas facile d'apercevoir la » cause de cette grande population dans un terroir assez médiocre... Ce qu'on peut conjecturer, c'est que Mandeure étant à une lieue » et demie au-dessous de l'endroit où le Doubs » cessoit d'être navigable, il s'y faisoit un très-» grand commerce d'entrepôt dès la Méditerranée et les provinces méridionales, pour l'Helvétie, la Rauracie, l'Alsace et la Germanie. » Le commerce a dû déchoir, quand le Doubs » a perdu sa navigation. »

La seconde relation de commerce des Séquanais est celle qu'ils établirent avec la Gaule, la Bretagne et l'Italie, par la navigation de la Saône.

Depuis long-temps nous avons perdu de vue le tableau commercial de ces âges reculés ; mais quelques traits faciles que nous emprunterons de Strabon, suffiront pour nous en rafraîchir les couleurs.

Que l'on se représente ces temps où Rome, touchant au faîte de sa gloire, fixoit tous les yeux, occupoit de sa grandeur toutes les bouches de la renommée ; où son commerce versoit partout les richesses de son industrie, tan-

années de travaux, de recherches et de voyages pénibles dans tous les lieux intéressans de la ci-devant province de Franche-Comté.

dis que son luxe pompoit toutes celles des nations étrangères; que l'on se peigne Marseille alors devenu, par sa position, le comptoir principal de Rome, et l'entrepôt de la Gaule.

Or, par quel débouché, par quel canal se faisoit le commerce du midi de la Gaule avec le septentrion, de l'Angleterre avec l'Italie? par l'intermédiaire de la navigation de la Saône. « Le » Rhône, disoit Strabon, porte ses bateaux à » la Saône, et la Saône, au moyen d'un petit » espace de terre, les rend à la Seine, qui les » conduit à l'Océan. »

Maîtres des rives orientales de la Saône, ayant sur ses bords des villes principales et des ports, Verdun, Amagétobrie, et le port Abucin, quel dut être pour nos ancêtres l'avantage d'une position aussi importante?

Aussi ouvrons les auteurs qui nous ont tracé quelques faits de leur histoire. Au rapport de Polybe, ce fut chez eux qu'Annibal, allant traverser les Alpes, trouva des canots pour passer le Rhône, des armes, des munitions, des équipemens de tout genre pour renouveler ceux de son armée. Quand les Helvétiens quittèrent leur pays pour aller chercher dans la Gaule une autre patrie, ce fut chez les Séquanais qu'ils achetèrent les chars dont ils avoient besoin pour le transport de leurs effets. Ils fournissoient du blé à Marseille, des fers et des chevaux à Narbonne; Rome vantoit les viandes salées qu'ils lui faisoient parvenir.

Mais la principale source de leurs richesses, comme de leur gloire, fut dans la souveraineté de la Saône et dans les droits de péage qui en résultoient. Arrêtons-nous ici un moment, parce que cette cause de leur puissance devint aussi celle de leur ruine.

Occupant tous les bords de la Saône, depuis sa source jusqu'à son embouchure dans le Rhône, maîtres des îles qui s'élevoient dans son sein, tandis qu'à l'autre rive les Eduens et les Langrois n'en possédoient qu'une partie, la souveraineté de cette rivière appartenoit incontestablement aux Séquanais (3). Or, telle étoit l'importance de la souveraineté de la Saône que le commandement de la Gaule, la suprématie parmi les soixante peuples qui l'habitoient, étoient comme attachés à l'empire de cette rivière ; celui qui en étoit le maître, pouvoit user à son gré de son cours, établir des lois pour la navigation, fixer des droits de péage : et de quelle étendue devoient être ces droits, lorsque presque tout le commerce de la Gaule se faisoit par l'intermédiaire de la Saône!

Une telle puissance devoit naturellement ou enorgueillir la nation qui l'avoit obtenue, ou éveiller les mouvemens de l'envie dans les peuples voisins, qui en étoient témoins. Voilà ce qui arriva entre les Eduens et les Séquanais.

Quand deux peuples voisins, d'une puissance

(3) Voyez une dissertation intéressante de M. Perciot, sur cette question de droit public dans ses manuscrits conservés à la bibliothéque de la ville de Besançon.

inégale, s'aperçoivent, se fixent, se mesurent, préparez des couronnes pour leurs succès mutuels, si la noble émulation de s'atteindre, de se devancer tour à tour, excite seule leur ambition; mais tout est à craindre, si au lieu de ces sentimens généreux, leur voisinage n'alimente qu'une rivalité funeste : la rivalité entre deux nations qui s'observent sans cesse, est une torche incendiaire qui, tôt ou tard, allume le bûcher où l'une de ces nations doit périr (4).

A quelle époque commencèrent les guerres de rivalité qui s'élevèrent entre les Eduens et les Séquanais? Combien de fois la victoire passa-t-elle d'une rive à une autre? L'histoire ne nous a point transmis ces détails. Elle s'est seulement contenté de nous indiquer les causes de leurs différens. « L'inimitié qui divise les Eduens et » les Séquanais, provient, dit Strabon, de leur » dispute sur la souveraineté de la Saône, qui » sépare ces deux peuples; chacun d'eux veut » en être le maître, et se croit seul en droit d'y » imposer des péages. *Ædui cum hæc causa* » *eos inimicos fecit, tum de Arari contentio qui* » *ipsos distinguit, utraque gente eum et vec-* » *tigalia sibi vindicante.* »

Mais si nous ne connoissons ni le commencement ni le nombre des guerres sanglantes qui armèrent ces deux nations rivales, ce que nous

(4) Voyez le discours de l'auteur des *Recherches*, couronné en 1784, par l'Académie de Besançon, sur cette question : « Comment la rivalité des nations pourroit devenir le prin- « cipe de leur grandeur respective. »

savons de leurs derniers combats peut nous donner une idée des premiers.

La victoire étoit restée aux Eduens ; et pour la fixer sous leurs drapeaux, ils avoient sollicité et obtenu l'alliance des Romains. Fiers de cet appui, ils commandoient avec orgueil dans la Gaule, lorsque les Séquanais, impatiens de leur humiliation, appelèrent à leur tour les Germains. Toute la Gaule, partagée en deux factions, attendoit impatiemment le résultat de cette lutte nouvelle : on en connoît les suites. Sous le commandement du grand Arioviste, les Séquanais remportèrent, près d'Amagétobrie, une victoire complète qui les rétablit dans la primatie des Gaules et dans la souveraineté de la Saône. Cet état de gloire dura l'espace de quatorze ans. Pendant ce temps, le séquanais industrieux vit refleurir sa navigation, accroître sa puissance. Rome donna le titre d'alliés à ses rois ; et le commerce de la Gaule fut tributaire de son empire.

Cependant, il faut le dire, ces jours de gloire de nos ancêtres ne furent pas sans quelques nuages. Des regrets tardifs, mais impuissans, vinrent se mêler aux jouissances de leur triomphe. Arioviste avoit partagé les dangers de la guerre, il voulut partager les avantages de la victoire ; il fallut céder à ses bandes armées un tiers de la Séquanie ; et comme la soif de l'usurpation s'accroît par ses premiers succès, Arioviste, entouré de hordes aventurières qui grossissoient chaque jour, menaçoit d'envahir la Gaule entière.

Déjà son armée, forte de 60,000 hommes, étoit en mouvement, lorsque César, qui présidoit aux destinées romaines, César que tourmentoit l'ambition d'attacher au char de sa fortune le gaulois indépendant, se présenta subitement devant Besançon, empressé de lui ouvrir ses portes. Par l'activité du général romain, Arioviste fut bientôt atteint, et son armée taillée en pièces; heureux lui-même de trouver sur les bords du Rhin un bateau qui le rendit à la Germanie.

Ainsi par un résultat funeste de la rivalité de nos deux peuples, la Séquanie se vit soustraite aux fers menaçans des Germains, mais pour tomber dans ceux des Romains.

Cette époque commence la seconde période de notre ancienne navigation.

Florissante dans les beaux siècles de l'empire romain, agitée, interrompue pendant les orages qui bouleversèrent toute la Gaule, lors de l'invasion des Barbares, reprise sous les Francs, mais foible, languissante. Telle fut notre navigation dans ces âges reculés. Parcourons cette route nouvelle, en l'éclairant toutefois de tous les rayons de lumière que nous pourrons recueillir.

Trois faits tracés par César, dans ses mémoires immortels, nous donnent d'abord une première idée de l'état de notre navigation pendant le temps où ce conquérant des Gaules s'occupoit à en soumettre tous les peuples.

Le premier est celui de son entrée à Besan-

çon. Quand il vint dans cette ville, « Besançon, » nous dit-il, étoit abondamment fournie de » toutes les munitions nécessaires pour une lon- » gue guerre ; c'est dans ses murs qu'il appro- » visionna de vivres son armée. Cette cité étoit » remplie de négocians en relation avec la Ger- » manie. Ce furent eux qui intimidèrent un mo- » ment son armée. » Or ce commerce florissant, ces relations avec les Germains, nous avons prouvé qu'elles ne se faisoient que par la navigation du Doubs, dans un temps où nos monts et nos vallées étoient hérissés de forêts presque inaccessibles.

Les autres faits concernent la navigation de la Saône. Quand César poursuivoit sur les terres d'Autun et de Langres les Helvétiens descendus de leurs montagnes, des bateaux chargés de vivres remontoient les bords de la Saône, et régloient leur marche sur celle de ses légions.

Enfin quand, au bout de sept années de combats et de triomphe, il eut appesanti le joug romain sur la Gaule entière, il nous apprend qu'il envoya son armée en quartier d'hiver chez différens peuples du pays, mais qu'il choisit Châlons et Mâcon pour fournir les vivres à ses légions éparses. Et pourquoi cette disposition de César, c'est parce que, dit Paradin, ces deux villes, placées sur les bords de la Saône, offroient les facilités de la navigation pour rassembler les comestibles nécessaires, et les distribuer ensuite aux différens quartiers de l'armée.

Il résulte donc de ces faits que sous le gou-

vernement agité de César, au milieu même des crises qui entraînèrent successivement la Gaule de la soumission à la révolte, et de la révolte à une défaite complète, la navigation de nos rivières animoit le commerce, et répandoit l'abondance.

Cependant s'il est vrai que le commerce soit ami de la paix, qu'il prenne une nouvelle vie sous un ciel tranquille, il en est de même de la navigation. Il étoit réservé au règne heureux du successeur de César de donner à la Gaule une face nouvelle, en lui donnant un système général de gouvernement et de navigation.

Lyon alors n'étoit point encore, ou du moins son emplacement n'offroit au commerce que quelques comptoirs disséminés sur les bords du Rhône. Marseille, sur le rivage de la Méditerranée, étoit le principal entrepôt qui lioit le commerce de Rome avec la Gaule. Tout changea de face sous Auguste.

Auguste, dont les Muses ont chanté la gloire, qui donna la paix au monde, et l'immortalité de son nom à l'immortalité de son siècle, Auguste voulut étendre sur la Gaule sa main protectrice. Il vit que pour plier à la domination romaine le gaulois inconstant, pour écarter les haines et les rivalités qui n'étoient qu'assoupies, il falloit centraliser le gouvernement, en centralisant les communications commerciales des soixante peuples qui habitoient ce beau pays. Lyon venoit d'être fondé par Plancus; Lyon fut le point central qu'il choisit pour unir le commerce de toute

la Gaule. Il créa un corps de marchands pour exercer la navigation ; il plaça à leur tête des patrons dont il honora l'emploi ; il établit enfin des préposés pour le curement des rivières. Du sein de cette Rome moderne, il fit sortir quatre voies militaires, dont l'une se dirigeoit vers la Méditerranée, une autre vers les Pyrénées, la troisième vers l'Océan, la quatrième enfin vers le Rhin, par le pays de la Séquanie. Lyon dès lors fut regardé comme la métropole du commerce, on lui donna le nom de colonie d'abondance.

Au milieu de ce nouvel état de choses, quel fut celui de notre patrie ? Que devinrent sa navigation, son commerce, ses relations extérieures ?

Sous l'aigle des Césars, tout reçut bientôt parmi nos ancêtres l'empreinte de la grandeur romaine. Par son union à l'Helvétie, la grande province séquanaise vit reculer ses limites ; on assura ses frontières par des forteresses et des camps romains ; des routes secondaires percèrent ses forêts, cotoyèrent ses monts, descendirent dans ses plaines ; ses villes s'augmentèrent, s'embellirent ; le génie des arts vint y porter son flambeau ; Besançon eut son capitole, ses bains, ses arènes, ses temples, ses écoles ; un arc de triomphe, dont nous voyons encore les vestiges, s'éleva dans ses murs ; le rocher de la citadelle, taillé dans l'un de ses bords, introduisit les eaux abondantes d'Arcier. Tel fut sous les Romains le nouvel aspect de la Séquanie ; son commerce, sa

navigation ne furent pas moins brillans. La rivalité qui avoit armé nos pères, avoit brisé tous ses traits, sa cause n'existoit plus. Lyon avoit reçu de Rome le sceptre du commerce et de la navigation; et cette ville, dès son berceau, fixoit tous les yeux, aspiroit l'abondance, et la versoit ensuite où le besoin l'appeloit.

Mais de toutes les provinces tributaires de sa grandeur, la Séquanie étoit celle qui, par sa fécondité, fournissoit le plus à ses comptoirs, qui, par la navigation de ses rivières, reculoit au loin ses débouchés extérieurs. Riche de ses moissons, de ses sels, de ses bois, de ses troupeaux, tandis qu'elle en confioit le superflu aux eaux du Doubs et de la Saône, du port Abucin ses bateaux alloient charger les marchandises que la Seine et la Moselle avoient débarquées sur la langue de terre qui les sépare de la Saône. Mandeure de son côté, que la bienfaisance des empereurs se plut à embellir de toutes les pompes de la grandeur romaine, Mandeure sur les bords reculés du Doubs, recevoit et envoyoit au Rhône les marchandises commerciales de la Rauracie et de la Germanie.

J'ai dit, qu'en donnant un nouveau système de navigation et de commerce aux peuples de la Gaule, Auguste avoit eu pour but d'éteindre les rivalités qui les avoient divisés, et de concentrer les intérêts. Quels moyens employa-t-il pour y parvenir, après leur avoir donné une métropole commune? Politique habile, il comprit qu'il falloit rapprocher en quelque sorte ces peuples, au lieu

lieu de les isoler, changer en une noble émulation de gloire ces sentimens haineux qui les avoient séparés, il voulut qu'une confédération générale les unît entre eux, et que chaque peuple eût, dans Lyon, son association de Nautoniers.

Ce n'étoit pas encore assez. Il falloit offrir à l'ambition des grands un aliment puissant, à la vertu éminente une récompense digne d'elle. Il leur présenta le patronage de la navigation. Magistrature suprême! celui qui y étoit élevé, joignoit à cette dignité le titre d'intendant de la Gaule. Aussi, parcourez les antiquités de Lyon, fouillez les monumens que les savans nous ont transmis, tous nous offrent des vestiges de ces anciennes corporations, de cet emploi honorable de Patron de la navigation.

Le temps a perdu les dénominations des Séquanais qui furent affiliés à ces illustres associations; mais il nous a transmis le nom et les vertus de l'un d'entre eux, qui fut élevé à l'honneur du patronage de la navigation. Ecoutons son éloge; il fut prononcé par les soixante peuples de la Gaule, et gravé sur la pierre par un décret de leur volonté. Cette pierre est encore subsistante.

« Quintus Julius Severinus étoit de la nation » séquanaise; après avoir rempli parmi les siens » toutes les charges honorables, il a été élevé à » la dignité de patron de l'illustrissime corps des » Nautoniers du Rhône et de la Saône, et nommé

« inquisiteur des Gaules : deux fois l'innocence » de ses mœurs lui a fait ériger des statues par » l'ordre de la cité. Il est mort dans ses fonc- » tions, et les provinces de la Gaule lui ont fait » dresser ce monument. »

Ce fut ainsi que l'institution politique la plus heureuse sut, parmi les peuples nombreux de la Gaule, écarter les jalousies funestes, rapprocher les intérêts, donner des agens zélés à la navigation, offrir enfin à la vertu des chefs le plus beau de tous les stimulans.

Telle étoit notre navigation ancienne sous les premiers successeurs d'Auguste, lorsque des Romains conçurent le projet de joindre d'un côté la Saône à la Moselle, et de l'autre d'étendre la navigabilité du Doubs au delà de Mandeure.

Au rapport de Tacite, Lucius Vetus étoit du petit nombre de ces généraux qui préfèrent les douceurs de la paix à la gloire des conquêtes; commandant une légion romaine sur les bords de la Moselle, il entreprit d'employer le loisir de ses soldats à creuser un canal qui joignit cette rivière à la Saône, dont la source est peu éloignée. Il vouloit par cette jonction unir la Saône au Rhin, et par le Rhin joindre les deux mers; ouvrir aux armées des moyens de se transporter aisément du midi au nord, et du nord au couchant. Déjà l'entreprise étoit commencée, lorsque l'envie vint empêcher l'exécution d'un si noble projet. On fit craindre au général romain de se rendre suspect à l'empereur, en paroissant chercher à se concilier l'affection des Gaulois; et

ces ombrages, tant de fois funestes aux grandes entreprises, arrêtèrent un projet digne d'un autre sort. Il n'en fut pas de même de celui de Maximus Pupienus.

Jusqu'alors les relations commerciales, entre la Suisse et la Séquanie, ne se faisoient que par le fort de la Cluse ou par les avenues découvertes de Bâle : entre ces deux points régnoient les pics élevés du Jura. Cependant, lorsque Rome eut réuni ces deux provinces, il importoit de faciliter les moyens de leurs communications. Pupienus en conçut le dessein, et l'exécuta. Il fit entr'ouvrir le mont dans un de ses escarpemens, et le rocher qu'il perça, sur lequel se lisoit naguère une inscription qui lui en attribue la gloire, conserve encore aujourd'hui le nom de Pierre-Pertuis. Dans l'ouverture du rocher une route nouvelle s'élança, descendant, d'un côté, vers les bords du Doubs, à quelques distances au dessous du pont de Roide, et de l'autre, vers Soleure.

Avant cette époque, notre navigation n'avoit remonté que jusqu'à Mandeure; mais tout nous atteste que dès lors elle s'étendit jusqu'à la route nouvelle de Soleure. C'est là en effet que l'on voit encore les vestiges d'une voie romaine qui aboutit près du pont de Roide, et se termine au bord du Doubs dans un terrein qui porte encore le nom de *Champ du vieux Pont.* C'est près de là que se trouve Château-Julien, le hameau de la Combedian, *Vallis Dianæ*, la métairie de Rochedanne, *Rupes Dianæ*, et sur les monta-

gnes voisines, Montécheroux, *Mons Coruscus*, Chamzot, *Campus Solis*, Montjouë, *Mons Jovis*. Monumens irrécusables qui déposent tout à la fois, et de l'ancienneté de leur origine, et de l'importance de cette position, lorsque le Doubs remontoit jusque-là ses bateaux.

Je craindrois de fatiguer l'attention, en cherchant de nouvelles traces de notre navigation; mais, dans une histoire dont les faits se perdent dans l'obscurité des temps, qu'on me permette ce dernier trait; je le crois important, puisqu'il prouve que, dans ces âges reculés, la navigabilité de nos rivières de la Saône et du Doubs étoit connue jusqu'à Rome.

Vers l'an 320 de notre ère, tandis que Constantin-le-Grand étoit occupé dans la Gaule, Hélène, sa mère, vint à Besançon. Alors le siége épiscopal étoit occupé par un pontife respectable, Hilaire, dont l'église honore les vertus. Au pied du mont Cælius s'élevoit déjà un édifice consacré au culte du vrai Dieu, sous le vocable de saint Etienne, mais étroit, sans ornement, sans grandeur; Hélène forma le dessein de le remplacer par un monument plus vaste et plus auguste. De retour en effet à Rome, elle rassemble le marbre, l'airain, et tout ce qui lui paroit nécessaire à l'exécution de son engagement; elle en charge un vaisseau qu'elle confie aux flots de la mer. Malheureusement le dessein d'Hélène ne put être rempli. Déjà le bateau avoit franchi les bouches du Rhône et de la Saône, s'étoit élancé jusqu'à quelque distance au des-

sous de Besançon, lorsqu'il rencontra un gouffre profond, et s'y submergea.

On n'est point étonné de cet événement, quand on songe au long trajet de ce vaisseau, à sa charge pesante, et qu'on se rappelle que la navigation alors ne se faisoit qu'à l'aide des rames. Mais, au surplus, quoique le navire religieux vint échouer au port, il n'en résulte pas moins que, dans le commencement du quatrième siècle, la navigation de nos rivières de la Saône et du Doubs étoit en activité, et que depuis Rome on n'hésita point d'envoyer jusqu'à Besançon un vaisseau sorti des bouches du Tibre.

Tel est le tableau de notre navigation générale et particulière dans les beaux jours de l'empire romain : sous la protection des Césars et l'émulation de nos pères, elle brilla d'une splendeur éclatante. Il n'en fut pas de même dans les âges suivans, au milieu des déchiremens qui vinrent tourmenter la Gaule. Parcourons rapidement ces dernières pages de l'histoire de notre navigation.

A Dieu ne plaise que je rappelle à notre mémoire de douloureux souvenirs ; que je retrace les scènes sanglantes qui ont dévasté notre malheureuse patrie ; que je peigne, et les fureurs des Vandales, et les cruautés d'Attila, Attila dont le nom est le synonyme de la dévastation, ce tigre furieux que précédoit la terreur, qu'accompagnoit le carnage, que suivoit partout l'incendie. Déjà Didaltium, Amagétobrie, Anche, Avanche, n'étoient plus; déjà, parmi des ruines nombreuses, Besançon traînoit son existence.

« J'ai vu cette antique cité, disoit, en 357, » l'empereur Julien au philosophe Maxime, et » j'ai gémi sur ses décombres, qui attestent son » ancienne puissance. »

Dans ces jours de désastres, que pouvoit être notre navigation! Pour entretenir son activité, il faut des bras qui la dirigent, des rivières tranquilles où elle promène ses bateaux; mais le fer d'Attila avoit tout détruit ou tout intimidé, et les rivières ensanglantées ne savoient depuis longtemps que rouler des victimes.

Si, du moins, quand les descendans de Gondahaire furent assis sur le trône de la Bourgogne, ils s'étoient occupés du soin de rappeler dans leur patrie cette mère féconde de la richesse des nations. Mais j'ouvre en vain le code que les plus sages d'entre eux se firent gloire de donner à leur pays; en vain j'y cherche quelques lois régénératrices de la navigation: plus occupés de graduer les punitions des délits privés que de chercher les sources de la prospérité publique, ce monument de la sagesse de nos premiers rois n'offre qu'un règlement pour fixer l'amende de celui qui aura volé les liens qui retiennent un bateau au rivage. Comme un voyageur fuit une terre brûlée par les laves du volcan, écartons le souvenir de ces temps désastreux, et voyons si les âges suivans n'amenèrent point à notre navigation une destinée plus heureuse.

Tel est le beau site des provinces arrosées par le Doubs, la Saône et le Rhône, qu'elles ont toujours été l'objet de l'ambition. Conquises sur les

Celtes par les Romains, envahies tour-à-tour par les Germains, les Vandales, les Huns et les Bourguignons, ces derniers peuples en étoient les maîtres, quand les Francs, sous les enfans de Clovis, vinrent s'en emparer en 534.

Sous ces nouveaux dominateurs, la navigation reprit-elle quelque vie? Quel en fut le système? Se conserva-t-elle dans nos rivières du Doubs et de la Saône?

Il n'est pas facile de dévoiler la vérité dans une matière où tout est enveloppé de ténèbres. Mais rassemblons tous les monumens épars qui nous restent, et nous en verrons peut-être sortir quelque lumière.

D'abord, si nous ouvrons les lois saliques et ripuaires, si nous parcourons les capitulaires de Charlemagne, comme dans la loi de Gondebaud, nous n'y trouverons qu'une législation criminelle contre les fauteurs de quelques vols commis dans les bateaux, mais aucune de ces vues politiques, qui, basées sur l'importance de la navigation, s'occupent des moyens propres à en provoquer les succès. Cependant, de ce silence des premières lois de nos rois, faut-il en conclure qu'ils ne firent rien pour la navigation intérieure de la France?

L'histoire, qui aime à conserver le souvenir des entreprises libérales des princes, nous apprend quel fut un des projets de Charlemagne. Souverain, digne d'un autre siècle. Lorsqu'il eut joint au sceptre des Francs la couronne impériale des Germains, il conçut le dessein d'unir l'Océan

à la Mer Noire par la jonction du Danube au Rhin: il fit plus, il en commença l'exécution... On sait que des guerres successives vinrent en arrêter les travaux. Mais, pour n'avoir pas conduit à son terme cet important ouvrage, il n'en a pas moins la gloire de l'avoir commencé.

Or, si dans le huitième siècle Charlemagne conçut un projet dont l'exécution devoit être si utile à l'Allemagne, est-il croyable qu'il ne fit rien pour la navigation intérieure de la France? Non, sans doute. Cherchons donc les causes de ce silence de nos capitulaires, et voyons s'il n'est point quelques autres monumens qui nous apprennent ce que fut dans ces temps éloignés notre navigation.

Rappelons-nous ces lois intéressantes données par Auguste à la navigation, ces corps de Nautoniers qu'enflammoit l'émulation du bien. Telle étoit la force de cette belle institution que les dévastations des peuples du Nord, les guerres successives des premiers rois de Bourgogne, purent bien en suspendre les effets, mais non point en détruire le souvenir. Quand l'orage fut dissipé, on en réveilla les principes; les Nautoniers se rassemblèrent, et, sous leurs égides, la navigation s'anima d'une vie nouvelle. Ce fut dans cet état sans doute qu'elle s'offrit aux descendans de Clovis, à Charlemagne lui-même; et ces rois, assez occupés des autres objets de leur administration, laissèrent à ces corporations libres, des lois conservatrices qu'ils n'auroient pu mieux établir.

Aussi, ouvrons les Annales lyonnaises, cherchons les premières traces de la navigation de la Seine, nous verrons que ce fameux consulat de la ville de Lyon, la célèbre corporation de la marchandise de l'eau de Paris, remontent leur origine jusqu'à cette époque, et ont enté leurs principes constitutifs sur l'ancienne institution romaine.

Il y eut sans doute de grands changemens dans le système nouveau. Un autre ordre de gouvernement naissoit. Le principal fut celui qui disposa du titre de la métropole de la navigation. Lyon, sous les Romains, ville principale de la Gaule, en avoit reçu d'Auguste l'honneur imposant. Sous les Francs, il fallut le céder à leur nouvelle capitale. Paris, au milieu de la France, Paris, devenu le séjour de ses souverains, fixa tous les yeux, attira toutes les richesses du commerce, et devint le nouveau point central de la navigation. De là ce signe du vaisseau que ses fiers Nautoniers arborèrent bientôt dans leur enseigne, et cette fameuse confédération, connue sous le nom de *Hanse*, dont une des lois défendoit de naviguer dans la Seine et d'aborder aux rivages de Paris, qu'après avoir obtenu l'honneur de l'association, ou les droits d'assistance de l'un des fédérés.

Tel fut notre système nautique sous les deux premières races de nos rois. Il seroit facile d'accumuler les monumens qui en prouvent l'existence. Nous les trouverions dans cette foule de

diplômes, d'immunités et d'exemptions accordés par les princes français aux monastères, lorsque ceux-ci vinrent, après le baptême de Clovis, peupler la France de pieux solitaires. Nous peindrions ce qu'étoit alors le péage du *tonlieu*, comment il varioit sa dénomination suivant les mille et une manières de sa perfection ; tableau curieux, qui, s'il n'annonce pas une navigation bien libre, bien florissante, ne prouve pas moins son existence dans les âges reculés. Mais hâtons-nous de voir ce que devint la navigation particulière de nos rivières du Doubs et de la Saône dans ce nouvel ordre de choses, et d'abord qu'étoient alors nos ancêtres?

Ce n'étoit plus ces anciens Séquanais du temps de César, fiers de leur grandeur: notre patrie n'offroit plus qu'un mélange de Romains, de Bourguignons, de Francs et de quelques antiques habitans, ayant chacun leurs lois, leurs mœurs, leurs intérêts, leurs usages; d'un autre côté, depuis les dévastations d'Attila, une terreur religieuse avoit resserré les esprits, et Condat, Luxeu, Lure, Faverney se peuploient de solitaires.

Au milieu de cette diversité d'intérêts et d'opinions dans cet affaissement des idées, quels pouvoient être parmi nos ancêtres ce principe de vie, cet esprit public nécessaire aux succès de la navigation? Les circonstances, sans doute, étoient peu favorables. Ouvrons cependant les monumens qui nous parlent de son activité, de son existence dans ces siècles éloignés, et nous

en conclurons qu'il en fut sans doute, de nos rivières du Doubs et de la Saône, de même que de celles du Rhône et de la Seine. Quand Lyon ne fut plus la métropole du commerce, que cette célèbre association, qui réunissoit les soixante peuples de la Gaule en un seul faisceau, fut détruite, les nautoniers séquanais, isolés, réduits à eux-mêmes, trouvèrent sans doute, dans les débris de cette puissante institution, l'énergie qui soutint notre navigation.

Le premier monument qui nous assure de l'existence de cette navigation, des péages qu'on percevoit sur nos rivières, des vaisseaux qui y naviguoient, est un diplôme de Louis-le-Débonnaire de l'an 815. Ce prince voulant, par le commerce, faciliter aux religieux de l'île Barbe, près de Lyon, les moyens d'assurer leur subsistance, leur accorde la permission d'avoir trois bateaux sur les rivières du Rhône, *de la Saône et du Doubs;* il les dispense de tous droits de péage sur ces rivières et dans son royaume.

Le second monument est un autre diplôme de l'an 875. Alors l'abbaye de Tournus, fondée sur les bords de la Saône, existoit depuis plus d'un siècle. Charles-le-Chauve voulant contribuer à l'aisance de ces religieux, chercha les moyens de faire tourner à leur utilité la position avantageuse de ce monastère: il leur accorda le droit de commercer, non-seulement sur la mer, mais encore sur le Rhône, *sur la Saône et sur le Doubs.* Il les exempta également de tous péages.

Il seroit inutile d'invoquer d'autres preuves

de notre navigation. Témoignage de la bienfaisance des rois français, ces monumens ne nous disent-ils pas assez qu'au milieu de toutes les crises qu'essuya la province Séquanaise, la navigation se faisoit sur nos rivières du Doubs et de la Saône, qu'on y percevoit des péages, enfin que les ressources qu'elle offroit au commerce étoient assez grandes pour être offertes par nos princes aux monastères naissans, comme un moyen de leur faciliter une aisance assurée.

Jusqu'à quelle époque notre navigation s'étendit-elle dans nos rivières du Doubs et de la Saône? Allons encore en chercher les traces dans les titres respectables de la munificence de nos souverains.

Henri Ier. veut, comme ses prédécesseurs, étendre sa protection sur l'abbaye de Tournus. Après avoir confirmé à ce monastère toutes les possessions qui lui avoient été accordées, il défend à tous juges, comtes, percepteurs, etc., d'exiger de ceux qui négocient pour son bénéfice aucun droit de tonlieu, tant sur mer que sur la Loire, le Rhône, la Saône et le Doubs, ainsi que sur tous les autres fleuves navigables de la France : ce diplôme est de l'an 1059.

Ainsi, jusqu'au milieu du onzième siècle, le Doubs et la Saône étoient navigables; comme le Rhône et la Loire, ils portoient bateaux, et leur navigation étoit sujète à des péages dont la bienveillance des rois dispensoit les monastères qu'ils vouloient protéger.

Depuis cette époque, si notre navigation a

décliné, si le Doubs même a cessé d'être navigable, à quelle cause en attribuer les funestes suites, sinon à ce régime désolant qui, dans les âges de barbarie, vint enchaîner les hommes, les terres et nos rivières, qui créa la main-morte des serfs, la servitude des domaines, et les écluses dans le cours libre des eaux (5).

Mais grâces aux destinées qui s'ouvrent devant nous, un nouvel ordre de choses se prépare. Déjà la féodalité a brisé les fers qu'elle étendoit sur nous et sur nos propriétés; les rivières enchaînées se dégagent, et le Doubs voit sa navigation rétablie depuis Dôle jusqu'à Verdun (6). Encore quelque temps, et le Rhin s'alliera avec le Rhône, l'Océan avec la Méditerranée, Amsterdam donnera la main à Marseille; Amsterdam

(5) C'est ce que l'auteur se propose de développer dans un mémoire, où il fera entrer l'histoire de l'établissement de nos moulins, de l'élévation progressive de leurs digues, des inondations qui en ont été la suite, et de la perte de nos ressources commerciales par la perte de notre navigation.

(6) Cette navigation a lieu, non dans le lit ancien du Doubs, mais par le moyen d'un canal nouveau ouvert à quelque distance de la ville de Dole, et qui a son embouchure dans la Saône, près du village de Saint-Simphorien, au-dessus de Saint-Jean de Losne. Depuis plusieurs siècles on s'est occupé non-seulement des moyens de rétablir l'ancienne navigation du Doubs, mais encore de joindre le Rhône au Rhin par l'intermédiaire principal de cette rivière. Dans ces derniers temps, deux rivaux célèbres, MM. Bertrand et Lachiche se sont disputé l'honneur de l'invention et de l'exécution de cette grande entreprise.

où arrivent toutes les productions du Nord, Marseille où se rendent toutes celles du Midi.

Puisse le Génie tutélaire de la France couvrir à jamais de ses aîles le modérateur immortel qui nous promet ces heureux destins !

LITTÉRATURE ORIENTALE.

A M. Millin, Rédacteur du Magasin Encyclopédique.

Mon cher ami,

Un jeune étranger qui a été accueilli à la Bibliothèque impériale et par plusieurs de nos savans, avec cette politesse cordiale et communicative qui, de l'aveu même de nos voisins, caractérise notre nation, s'est permis de faire insérer dans un journal allemand, intitulé *Franzœsische Miscellen*, (9e. vol., p. 20—25) une note injurieuse pour la mémoire du vénérable Anquetil du Perron, qu'il traite de *pénitent gris*, et outrageante pour les Orientalistes français. Ce jeune homme, qui a puisé dans les manuscrits et dans les livres imprimés de notre bibliothèque tout ce qu'il connoît de la littérature indienne, *menace de parler avec énergie contre tous ces vieillards et tous ces jeunes-gens qui s'expriment avec tant d'effronterie et de licence; il n'épargnera pas non plus ces Arabes et ces Persans qui sautent en voltigeant avec fracas de la Grande Bibliothèque.*

Je ne chercherois pas à fixer l'attention du public sur cette misérable diatribe, qu'il suffit de citer pour en faire retomber la honte sur son très-jeune et présomptueux auteur, si elle ne

renfermoit un assertion mensongère dont il nous importe de démontrer la fausseté. Les *véda*, s'écrie le journaliste, *les véda sont* DÉCOUVERTS *à la Bibliothèque nationale. C'est M.* Hagemann *qui les a* DÉCOUVERTS. *Sa première découverte fut un beau Ramayan; sa seconde, le premier véda (rig-véda), sans doute la plus ancienne composition humaine qui nous ait été conservée..... Peu de temps après il* TROUVA *aussi l'athervan-véda, le dernier des quatre véda*, etc.

M. Hagemann seroit-il donc plus familiarisé avec le sanskrit qu'avec le latin, langue dans laquelle est rédigé le catalogue des manuscrits de la Bibliothèque impériale? En consultant ce catalogue, imprimé et publié en 1739, il auroit pu voir, comme toutes les personnes qui ne savent tout simplement que le latin; que dès cette époque la Bibliothèque impériale, alors royale, possédoit et possède encore aujourd'hui non-seulement le premier et le quatrième vêda dont il s'attribue la *découverte*, mais encore le second et le troisième vèda, dont je suis flatté de lui apprendre l'existence, et que je m'empresserai de soumettre à ses doctes élucubrations, pour obtenir de nouveaux droits aux honorables témoignages de reconnoissance dont il nous accable. Pour faciliter ses recherches dans un catalogue dont l'usage ne paroît pas lui être familier, je crois devoir le prévenir que le premier vèda et le quatrième vèda, dont il s'attribue la *découverte*, sont indiqués sous les nos. 31, 40 et 52, pages 435 et 436 du premier volume du

Catalogus

Catalogus Mss. oriental. Bibliothecæ regiæ, Parisiis 1739, et qu'il auroit pu *découvrir*, avec la même facilité, le deuxième et le troisième véda sous les nos. 80 et 81, pages 437 et 438 du même catalogue.

Non-seulement la note dont il s'agit a été insérée dans les feuilles allemandes, mais encore j'en ai vu un extrait dans quelques-uns de nos journaux les plus répandus ; j'ai donc cru devoir prouver à mes concitoyens, que les Orientalistes français n'avoient nullement besoin des lumières de M. Hagemann pour connoître les richesses du plus vaste et du plus précieux trésor littéraire qui existe dans l'univers, et que la France s'honore de posséder.

Ton confrère et ton ami,

L. Langlès, *membre de l'Institut et Conservateur des Mss. orient. de la Bibliothéque impériale.*

POÉSIE.

LE TRIOMPHE DE LA GLOIRE.

TRADUCTION DE MÉTASTASE.

Dans l'oisive Scyros, délicieux séjour,
Achille languissoit esclave de l'Amour;
De l'Amour, qui, jaloux et fier de sa défaite,
Employoit tout son art à garder sa conquête.
Belle Déidamie, ornement de ces lieux,
Il puisoit son pouvoir dans celui de tes yeux;
Et lorsqu'il t'empruntoit, qu'il te devoit ses armes,
A tes charmes encore il ajoutoit des charmes:
Un seul geste, un seul mot, un sourire, un coup-d'œil,
Tout devient pour Achille un dangereux écueil.
Sans relâche, en tous lieux le dieu malin l'assiège;
A son cœur, à ses sens chaque pas offre un piège:
Parcourt-il du palais le superbe séjour,
Tout parle autour de lui la langue de l'Amour.
Erre-t-il dans les bois, dont l'ombre solitaire
Offre un voile propice aux larcins du mystère;
Le souffle carressant du zéphir séducteur,
Des oiseaux amoureux le ramage enchanteur,
Le murmure discret de l'onde fugitive,
Qui vient en se jouant expirer sur la rive;
Et la terre et les cieux, tout inspire l'amour.
Achille, déguisé dans ce fatal séjour,
Usoit dans le repos des jours dus à la gloire:
Le prix de la valeur, les armes, la victoire,
N'ont pour son cœur flétri que des traits impuissans,
Il se plaît désormais aux refus languissans,

Aux propos doucereux, aux promesses nouvelles,
Aux pardons précédés et suivis de querelles,
Aux langoureux soupirs, à mille riens charmans
Qui sont peu pour le sage, et tout pour les amans.
« Toi seule (disoit-il) es mon espoir, ma vie... »
D'un tendre et long soupir, sa voix étoit suivie.
« C'est pour toi que je vis, que je vivrai toujours .... »
Il pressoit sur son sein l'objet de ses amours.
Achille n'étoit plus qu'un amant; mais la Gloire
Voyant l'Amour sur elle emporter la victoire,
S'indigne, accourt, lui parle, et présente à ses yeux
Ulysse revêtu d'un éclat belliqueux.
Achille, à cet aspect qui l'étonne et l'éclaire,
Rougit, pâlit, frémit de honte et de colère.
Une armure remplace un honteux vêtement.
Il brûle d'expier un long égarement.
Il partoit; mais il voit son amante égarée,
Hors d'haleine accourir, pâle, désespérée.
Elle voudroit parler, mais en vain; par trois fois
Ses soupirs, ses sanglots interrompent sa voix.
Ah! si l'infortunée eut pu se faire entendre,
Sans doute à vaincre encore elle auroit pu prétendre.
« Quel injuste transport égare votre cœur?
» Lui dit-il; voulez-vous un amant sans honneur?
» Ma perte à réparer désormais est facile.
» S'il vous faut un héros, que je devienne Achille;
» Mais croyez-en ma foi, si je quitte Scyros,
» Sans cesser d'être amant, je puis être un héros.
» Oui, je n'aurai que vous, vous seule pour amie:
» Adieu.....» Ce mot terrible abat Déidamie;
Le frisson de la mort glace déja son cœur.
De la Gloire ou l'Amour, quel sera le vainqueur?
La Gloire fait briller une palme attrayante;
L'Amour offre à ses yeux sa maîtresse expirante.

L'une l'appelle un lâche, et l'autre un assassin.
Le héros et l'amant confondus dans son sein,
S'y livrent une guerre intestine et funeste.
Il soupire, il frémit; il veut partir, il reste;
Il s'éloigne, il revient. Le héros combattu,
Fait taire enfin l'Amour, recueille sa vertu
Qui bientôt pour la Gloire incline la balance;
Et le fils de Thétis, dans un morne silence,
Etouffe sa pitié, se décide et s'enfuit.
Des pleurs baignent ses yeux; mais la Gloire qu'il suit,
Insensible à ses pleurs, achevant son ouvrage,
Fait des traits de l'Amour triompher le courage.
Tel est ce dieu perfide, et sa bizarre humeur:
Qui le brave est vaincu; qui le fuit est vainqueur.

Auguste DE LA BOUÏSSE.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Angleterre.

On a joué plusieurs nouvelles comédies sur le théâtre de Covent-Garden. Le titre de la première est l'*École de la réforme*, ou *l'Art de gouverner un mari*, donnée le 16 janvier. Cette pièce est de M. Morton. Quoiqu'elle porte le nom de comédie, le sujet en est cependant presque tragique. Elle est fondée sur une histoire véritable très-connue en Angleterre, et que nous allons rapporter ici. M. *Radnor*, jeune homme d'une famille distinguée, avoit épousé secrètement une jeune et belle personne, mais d'une naissance obscure. Il suivit sur le Continent un ambassadeur, et obtint même sa place. Dans son nouvel état il eut honte de sa femme, et pour l'éloigner il la fit mettre dans un couvent, et confia le fils qu'il avoit eu d'elle à un ancien serviteur de famille. Radnor ayant entendu que sa femme étoit morte dans le couvent, promit sa main à une riche héritière, qu'il épousa effectivement. Voici actuellement comment M. Morton a brodé ce sujet. M. Radnor, devenu *lord Aromdale*, épouse une riche héritière nommée Julie; il a pour secrétaire un jeune homme très-vertueux, nommé Frédéric, qui a été élevé par une Société

qui se charge, à Londres, de l'éducation des fils des fripons. On amène de même sur la scène, on ne sait pourquoi, Émilie sa première femme, ainsi que ce coquin de domestique auquel le lord avoit remis son fils. Le lecteur devine bien le dénouement; Arondale reprend Émilie, le jeune secrétaire, qui est le fils du lord, épouse la riche héritière, et le domestique redevient domestique. On ne sent pas bien pourquoi l'auteur a nommé cette pièce l'*Art de gouverner un mari*.

Une seconde pièce du même genre a été donnée le 14 février sur le *théâtre de Drury-Lane*. Celle-ci du moins s'annonce pour ce qu'elle est, et s'intitule: *la Dame du Rocher* (the Lady of the Rock), mélodrame en trois actes. L'auteur est M. Holcroft.

On donna le même jour, sur le théâtre *Covent-Garden*, un nouvel opéra bouffon en deux actes, de M. Kenny, intitulé: *Too many cooks* (Trop de cuisiniers). Cette pièce n'a pas eu de succès. La musique est de M. King.

Nous avons encore à rendre compte de deux opéras. L'un a été joué pour la première fois le 30 janvier. Le sujet est celui de *Zaïre*, arrangé pour la scène lyrique, par M. Dapont. Le compositeur est M. Winter. Cet opéra a eu le plus grand succès. L'autre opéra, donné le 26 février, intitulé *Eriphile*, n'a pas été moins goûté, quoiqu'il soit bien inférieur, pour la musique, au premier. Le sujet n'a rien de commun avec l'histoire d'Amphiaraüs, de sa femme et du fatal collier. C'est une pièce toute d'invention. La musique est de M. Bianchi.

On a donné pour la première fois, le 31 décembre 1804, sur le théâtre de *Drury-Lane*, une comédie nouvelle en cinq actes, intitulée: *Le Pays où nous vivons* (The Land we live in). C'est le début d'un

jeune jurisconsulte, M. Holt, qui donne des espérances, quoique son coup d'essai n'ait pas été heureux. Voici l'esquisse de sa pièce : Sir *Édouard Melville* fait partir son fils pour Norfolk, afin d'y épouser la fille de sir *Roland English*, qu'il n'a jamais vue; mais dont la fortune se monte à 80,000 livres sterlings. Le jeune homme arrive à Lynn, y rencontre dans une auberge son cousin *Harcourt*, qui, n'ayant pas un sou de bien, se charge d'aller jouer à Norfolk le rôle de Melville, et d'y épouser à sa place la fille de sir Roland, quoiqu'on lui ait dit qu'elle n'étoit rien moins que belle. Presqu'en même temps arrive à l'auberge une *lady Lovelace*, à qui Melville a fait la cour à Bath, ne la croyant pas mariée. La vérité est qu'elle étoit alors séparée de son mari pour quelques légers différends; mais qu'elle ne vient à Lynn que pour l'y rencontrer et se réconcilier avec lui. Sir Henri Lovelace arrive en effet bientôt. Melville le reconnoît pour un ancien ami, et le choisit pour confident de l'amour qu'il a pour sa femme, d'où il naît quelques scènes de situation. Dans la suite de la pièce, Harcourt devient aussi amoureux de la beauté de miss English, qu'il l'avoit d'abord été de sa fortune. L'arrivée de Melville père produit alors un imbroglio général; mais enfin sir Roland English se résout à mettre à l'épreuve l'honneur et la sensibilité d'Harcourt. Celui-ci en sort à sa gloire; et après quelques autres incidens, tout s'arrange; Harcourt épouse la fille de sir Roland, et sir Henri Lovelace se réunit à sa femme.

Le *jeune Roscius* a reparu sur le théâtre de *Drury-Lane* à la mi-février, dans le rôle de *Douglas*, qui est son rôle d'affection. Il a été, comme à l'ordinaire, couvert d'applaudissemens.

Cet enfant comédien est de toutes les fêtes que l'on donne ici. Il est de bon ton de l'inviter à dîner, aux bals et aux concerts. Les hommes l'examinent avec intérêt, et les femmes avec curiosité. Sir Charles *Hunlock* lui a fait présent d'une très-belle montre d'or à répétition, avec un cachet sur lequel est gravée une tête de Shakespear. L'administration du théâtre de Drury-Lane vient d'engager pour tout l'été ce petit prodige dramatique, à raison de 100 guinées par représentation, et lui alloue en outre, à son bénéfice, une représentation, pour laquelle elle répond de 1,200 guinées.

Depuis le mois de juin 1803, jusqu'au mois de juillet 1804, l'Angleterre a essuyé de grandes pertes en littérature et dans les différentes parties des sciences. Nous allons indiquer ici les principaux savans qui sont morts dans cet intervalle.

M. *James* Glazebrook, prédicateur de St.-James Latchford en Lancastershire, est mort le 1er. juillet 1803, à Belton. Il a écrit une *Defence of infant-baptism in answer to Gilb. Wakefield.*

James Callander, Écossais qui s'est fait connoître avantageusement par son *Political progress of Britain or an impartial history of abuses in the government of the British empire in Europe, Asia and America, from the revolution in 1668 to the present time*, ainsi que par ses *Sketches of the history of America.* Philad., 1798, in-8°., s'est noyé le 7 de ce même mois, dans le fleuve James, en Virginie.

M. Jackson, organiste à Exeter, connu par ses *Observations on the present state of music in London.* 1791, et *The four ages, together with essays on various subjects.* 1798, est mort le 12.

M. *John* Hoole, traducteur du *Tasse*, *d'Arioste* et de *Métastase*, est mort le 2 août à Dorking en Surray.

M. *James* Beattie est mort le 18 à Aberdeen ; son mérite littéraire est trop connu pour que nous le citions ; nous donnerons un article plus étendu de sa nécrologie dans un prochain numéro.

John Topham, auteur de plusieurs ouvrages de statistique, est mort le 19 à Cheltenham.

M. *Tate* Wilkinson, poëte dramatique très-fécond, qui a publié, en 4 volumes, les mémoires de sa vie, ouvrage très-original, en 1790, ainsi que l'histoire du théâtre de Yorkshire, en 4 vol. 1795, est mort le 25 à York.

M. *Joseph* Galloway, auteur de plusieurs ouvrages théologiques et politiques, est mort le 29, à Watford.

M. *Williams* Bleamire, auteur d'un ouvrage intitulé : *Remarks on the poor laws and the maintenance of the poor.* 1800, est mort le 7 septembre à Londres.

Nicolas Gay, qui a écrit *Strictures on the proposed union between great britain and Ireland, with occasional remarcks.* 1799, est mort le 20 à Margate.

M. *Ralph* Griffiths est mort le 28 à Turnhamgreen; il étoit l'auteur du *Journal Monthly Review*, qu'il a toujours rédigé pendant 54 ans, conjointement avec son fils.

On a perdu, dans ce même mois M. *Joseph* Riston, qui s'est distingué par plusieurs bons ouvrages, tels que *Observations on the three first volumes of* Warton's *history of English Poetry*, 1782; *Remarks critical and illustrative on the text and notes of*

Ms. Steeven's *édition of Shakespear.* 1778. Robin Loud *a collection of ancient poemes. Songs, and Ballads, non extant relative to which are added historical anecdotes, of his life.* 1795; et autres ouvrages.

Le 2 octobre a vu mourir, à New-York, *Samuel* Adams, l'un des membres de la République américaine. On a de lui plusieurs ouvrages de médecine.

Alexander Thomson est mort le 7 novembre à Edinbourg; on a de lui plusieurs poésies très-estimées.

Thomas Astle, ancien archiviste de la Tour, est mort le 1er. décembre à Battersea-Rise; il y a de lui plusieurs ouvrages d'antiquité, et principalement une histoire de l'Art de l'écriture.

Philippe Yorke, membre de la Société des Antiquités de Londres, auteur de *The royal tribes of Wales*, 1799, 4°., est mort le 19 février à Denbigsh.

Le 7 mars *Thomas* Malton, habile artiste, et auteur du *Picturesque tour through London*, 1804; et de *Views in Oxford*, est mort à Long-Acre.

Benjamin Hutchinson, auteur des *Proposals for a natural history and Antiquities of the country of Huntingdon, with a transcript of his Domesday, a map and other plates*, in-fol., est mort le 23 à Holywell.

William Gilpin, prébendier de Salisbury, auteur de plusieurs ouvrages théologiques, et d'ouvrages sur les arts, est mort à Boldre le 5 avril.

Joseph-Dacre Carlyle, professeur de la langue arabe à l'Université de Cambridge, est mort le 12

avril, à New-Cast le Zupon Tyne. On doit d'autant plus regretter la perte prématurée de cet estimable savant, qu'il avoit projeté plusieurs ouvrages dont il auroit enrichi la république des lettres, et dont il ne paroîtra actuellement que les fragmens. Il s'occupoit, peu d'années avant sa mort, d'une nouvelle édition de la Bible arabe et d'une édition du Nouveau Testament, enrichi de notes critiques. On se promettoit de même de voir paroître une relation de son Voyage en Syrie et en Égypte, en Grèce et en Natolie, voyage qu'il a fait en qualité de Secrétaire d'ambassade; il est probable qu'il a tenu un journal; mais il n'y a pas apparence qu'il soit rendu public; et tout ce qu'on peut espérer se réduit à une petite collection de poésies.

John Bruckner, auteur de la *Théorie du Système animal*, du *Criticism on the Diversions of Purley*, *et Thoughts on public Worship*, est mort le 12 mai à Norwich; il a été élève de *Hemsterhuis*, *Valkenaer*, et de *Schultens*. On a aussi de lui quelques poésies qui ne sont pas sans mérite.

Nicolas Revett, qui a accompagné M. James Stuart dans son Voyage en Grèce, et qui a publié avec lui les *Antiquities of Athens*, est mort dans le même mois.

L'antiquaire Anglais, *James* Bryant, connu par ses opinions singulières et ses paradoxes, surtout sur la guerre de Troye, est mort à Cippenham le 19 novembre 1804, à l'âge de 89 ans, des suites d'une blessure qu'il s'étoit faite à l'os de la jambe, en tombant d'une chaise sur laquelle il étoit monté pour prendre un livre dans sa bibliothéque. Bryant a été un des savans les plus distingués de l'Angleterre, et ses ouvrages lui ont valu la con-

sidération de l'Europe littéraire. Nous allons en donner ici l'indication. *Vindiciæ florianæ.* Ed. 1777. — *Gemmarum antiquarum delectus ex præstantioribus desumtus in Dactyliotheca ducis Marlburiensis.* Vol. 2, 1791, fol. — *A further illustration of the analysis of ancient mythology, in answer to some foreign observations* 1778. — *A treatise upon the authenticity of the scripture and the truth of the Christian Religion.* 1791. — *Observations on a controverted passage in Justin Martyr and upon the worship of angels.* London, 1793, in-4°. — *Observations upon the plagues inflicted upon the Egyptians, in which is shewn the peculiarity of those judgments and their correspondance with the rites and idolatry of that people. To these is prefixed a prefatory discourse concerning the Grecian colonies from Egypt.* 1794, 8°. — *Observations upon a treatise, entitled a description of the plain of Troy; by M. le Chevalier.* Eaton, 1796, 4°. — *A Dissertation concerning the war of Troy and the expedition of the grecians as described by Homer, shewing that no such expedition was ever undertaken and that no such city as Phrygia existed.* 1796, 4°. — *The sentimens of Philo Judæus, concerning the λογος or word of God.* 1797. — *Some observations upon the vindication of Homer and of the ancient poets and historians who have recorded the siege and fall of Troy, written by J. B S. Morritt.* Esp. 1799. — *An expostulation addressed to the british critick.* 1799. — *Observations upon some passages in scripture, which the ennemies to religion have thought most obnoxious and attended with difficulties not to be surmounted.* 1803, in-4°. C'étoit son dernier ouvrage.

M. *Charles* Townley, connu par sa belle collection

d'antiquités, une des plus considérables de toute l'Angleterre, est mort à Londres le 3 janvier; amateur éclairé des arts, il les cultivoit lui-même avec goût, il protégeoit l'artiste peu fortuné, et l'étranger a perdu en lui un véritable ami. Il a été constamment en correspondance avec plusieurs antiquaires de l'Europe, tels que MM. Visconti, de Tersan, Bœttiger, Kœhler, Heyne, Millin (1), et le cardinal Borgia. Il eut pour ami intime le célèbre chevalier Hamilton, dont il se proposoit même de publier des œuvres posthumes. Sa mort est une véritable perte pour les arts.

Hollande.

La Société de Haarlem vient d'approuver deux dissertations qui lui ont été envoyées, et dont elle a résolu l'impression. En voici les titres : *Description d'une masse de fer trouvée dans l'Afrique méridionale, par* M. Van Marum; et *Description d'une pierre dans les reins d'un jeune garçon de cinq ans*, par Jacques Puyn.

Allemagne.

Dans la séance que l'Académie des sciences d'Erfort a tenu le 3 décembre 1804, le directeur de l'Académie, M. le président de Dachroeden, a fait lecture d'un mémoire, envoyé par M. le commissaire Hommeyer, qui a pour but de prouver que plusieurs espèces de fruits, provenant de la France, peuvent

(1) La belle collection de M. Townley est décrite dans l'ouvrage de M. Dallaway sur les arts en Angleterre. M. Townley avoit fait graver plusieurs morceaux. Il a eu la bonté de m'envoyer la collection de ces estampes que je conserve comme un souvenir précieux. A. L. M

se propager non-seulement par la greffe, mais encore par la semence; à ce mémoire étoit jointe une boîte de pommes, résultat de ses travaux. La société a chargé M. Spiz de les examiner, et d'en rendre compte dans la séance prochaine. M. le chanoine Lossius a lu ensuite un mémoire fort intéressant sur l'*éducation publique des enfans d'un rang supérieur de la société, et sur leur réunion avec les enfans du peuple;* l'auteur a fort bien prouvé que si les hommes d'une naissance distinguée vouloient interdire à leurs enfans tout commerce avec ceux d'un rang moins élevé, l'état de simple bourgeois seroit trop méprisé, et que de ce mépris même il pourroit résulter des conséquences funestes. Que cette séparation détruiroit enfin toute émulation, germe de beaucoup de vertus. M. le docteur Thielow a présenté ensuite à l'Académie deux dessins représentant des pièces anatomiques, et servant d'application à sa description de quelques pièces anatomico-pathologiques, ouvrage qui a paru à Gotha, 1804.

Le *Gymnase* de Francfort, nouvellement organisé, vient d'offrir une chaire de professeur en langues anciennes à M. Poppe, élève de M. Heyne, qu'il a acceptée. MM. Mathiæ Moschi et Grotefend, professeurs à ce gymnase et tous trois connus dans la république des lettres, ont beaucoup contribué à la splendeur de cet établissement.

La *société de* Hambourg, pour l'*encouragement des arts et de la technologie*, a proposé un prix de 50 ducats, pour le meilleur mémoire sur l'*établissement et l'organisation intérieure d'une maison de force, propre à loger commodément les prisonniers pendant l'examen de leur délit*, avec les plans, les élévations. Elle a fixé de même un prix de 10 ducats pour le pre-

mier accessit. Les mémoires munis d'une devise et d'un billet cachetés, portant le nom de l'auteur, doivent être adressés, francs de port, au secrétaire de la société, M. Meyer. Le terme de rigueur est la Saint-Jean, 1805.

La *Société royale des sciences de* Goettingue a célébré, le 21 novembre, l'anniversaire de sa fondation. M. le conseiller Wrisberg a ouvert la séance par la lecture d'un mémoire intitulé : *Observationes anatomico-pathologicæ de hydrocephalis et hydrope medullæ spinalis ;* après quoi M. le conseiller Heyne a fait un rapport des travaux de la société. — On a encore lu le seul mémoire envoyé sur cette question : *donner une histoire critique de la météorologie, en commençant par les observations faites par les Grecs et les Romains, puis par les modernes, jusqu'à nos jours, et indiquer les sources où on a puisé.* Le mémoire envoyé est écrit en français, il a pour auteur M. Cotte, de Paris ; la société, après l'avoir examiné, a trouvé les observations sur la météorologie des Anciens, très-insuffisantes ; il n'y a que la seconde partie qui traite de la météorologie des Modernes, qu'elle a jugée digne du prix. La question, *quelles sont les vraies espèces et les espèces bâtardes du chou*, est restée sans réponse.

Voici les sujets de prix proposés par la *classe des mathématiques*, pour l'année prochaine : *Quelle est l'influence que les gaz acides, les gaz nitriques, et les autres espèces de gaz exercent, moyennant un frottement, sur l'électricité.* Le terme de rigueur est avant la fin du mois de septembre 1806. Le prix consiste en la somme de 50 ducats.

La Société désire encore avoir une réunion d'observations sur *les effets produits par le feu sur dif-*

fférentes matières, telles que la chair, la graisse, les peaux, les cheveux, la laine, et autres parties animales qui sont d'un usage utile dans l'économie rurale. Les mémoires doivent être envoyés dans le mois de mai 1806 : le prix est de 12 ducats.

Depuis le mois de novembre 1803 jusqu'au mois de novembre 1804, la Société a nommé pour membres externes MM. *J. Bon* Dacier, membre de l'Institut national de France ; son excellence *John* Drayton, gouverneur et président de la Caroline méridionale ; *Joseph* Piazzi, professeur d'astronomie, et directeur de l'observatoire de Palerme, M. le chevalier *Charles-Pierre* Thunberg, professeur de botanique à Upsal ; *Jean* Gadolin, professeur de chymie à Abo, et le comte *François* de Waldstein, chambellan et chevalier de l'ordre de Saint-Jean.

Comme membres correspondans, MM. *Antoine-Maria-Héron* de Villefosse, ingénieur des mines ; *Frédéric* Hausmann, directeur des mines ; Beurard, agent des mines ; *Charles-Guillaume* Beckmann, professeur de physique à Carlsruhe ; *Charles-Théophile* Leihmann, assesseur au collége d'économie ; *François-Joseph* Jekel, conseiller de cour ; *Charles-Sigismond* Ziehen, capitaine d'infanterie de sa majesté le roi de Prusse ; *Conrad* Levezow, professeur d'archæologie au collége de Frédéric Guillaume, en Prusse ; *Jean-Frédéric* van Bukcalkoen, professeur de mathématiques à Leyde ; *Charles* Schenk, conseiller à Bade, en Autriche ; *Philippe* Tidyman, docteur en médecine dans la Caroline méridionale. *Paul* Kitaibel, botaniste ; *Xavier* Agresti, jurisconsulte à Naples ; *Albert* Azuni, ci-devant sénateur à Nice ; *Jacques* Thulis, directeur de l'observatoire de la marine à Marseille, correspondant de l'Institut

l'Institut national; *Aloys-Emmanuel* van Stipsics, professeur d'archæologie à Pesth.

Nous avons déjà parlé plusieurs fois des prix proposés à Weimar par M. le conseiller intime de Goethe, aux artistes allemands et étrangers. L'exposition de l'an 1804 a été une des plus riches et des plus intéressantes; plusieurs salles vastes et bien éclairées ont été remplies.

M. Gœthe avoit proposé trois sujets pour le concours; dont il a laissé le choix aux artistes, savoir: la *représentation du déluge*, ou *celle d'une inondation*, ou enfin un *naufrage*. Cependant aucun des tableaux envoyés n'a paru remplir entièrement les vues de M. Gœthe. Plusieurs, qui ont été distingués pour leur excellente composition, manquoient peut-être du côté de la disposition du sujet même, et il a été difficile, et même presque impossible, d'accorder le prix à un seul tableau, puisque la plupart ont paru être d'un égal mérite.

Parmi les tableaux qui représentent le déluge, celui de M. Gruner a semblé réunir tous les suffrages du public; il est impossible de peindre avec plus de vérité les horreurs du désespoir. M. Grüner a saisi le moment où le déluge paroît être général; partout où l'œil porte ses regards, il ne voit qu'une vaste plaine d'eau, qui semble se grossir à chaque instant par les torrens perpétuels qui ne cessent de tomber. Au milieu des eaux s'élève un arbre presque déraciné, dernier soutien de quatre malheureux qui semblent avoir survécu à la perte générale; mais leur mort doit être plus affreuse que celle des autres hommes; car on voit s'élever du sein des ondes, des monstres marins semblables à ceux du groupe de Laocoon; l'un dirige sa marche vers un vieillard qui se crampone

autour des branches de l'arbre, qui le soutiennent bien foiblement, et qui ne peuvent le défendre contre son ennemi ; le sort de son fils, que l'artiste a mis auprès du père, est encore plus déplorable. Il se soutient à peine ; et pour éviter la morsure du reptile, il trouve la mort dans les flots ; au-dessous de lui, on aperçoit sa femme : c'est ici le dernier degré de la terreur ; l'enfant qu'elle soutenoit a déjà disparu en partie dans les flots ; un second serpent l'a entortillé elle-même, et la morsure est indiquée par des goutes de sang. On ne sauroit disconvenir que l'artiste a bien su représenter ces situations tragiques ; mais son tableau manque entièrement de goût, de grâce et d'harmonie ; ces trois figures ne forment pas un groupe agréable, car elles sont beaucoup trop près l'une de l'autre. Tels sont les défauts de ce tableau.

Le second sujet, l'inondation, semble avoir été préféré au premier et au troisième. Douze tableaux ont été envoyés ; nous allons les indiquer ici.

1. Groupe de plusieurs personnes de différens âges, qui se sont retirées sur le sommet d'une montagne.

2. Un seul individu sur un rocher escarpé, qui a survécu à tous les autres.

3. Plusieurs personnes occupées à sauver un enfant.

4. Plusieurs personnes s'efforçant de se sauver en grimpant sur des arbres ou des rochers.

5. Des bergers qui se sauvent, et leurs enfans.

6. Représentation d'un paysage inondé.

7. Des femmes rassemblées autour du corps inanimé d'un jeune homme.

8. Deux amans sur un rocher escarpé.

9. Inondation générale.
10. Des fleuves débordés et des torrens.

Parmi les tableaux qui représentent le naufrage, deux ont été le plus goûtés; dans l'un on voit le grand mât fracassé par la foudre; les matelots sur des planches et d'autres débris du vaisseau, tâchant de se sauver. Dans un autre il y a une famille entière menacée d'une mort prochaine.

Voici la liste des autres ouvrages qui ont été envoyés à l'exposition :

Simples Copies.

1. La Vierge de Foligno, d'après Raphaël.
2. La Vierge de Loretto, d'après le même.
3. La Vierge *dite* la Madonna della Seggiola, d'après le même.
4. Les Anges, d'après le tableau d'Héliodore, par le même.
5. Marie et les autres femmes qui ont assisté à la descente de la croix, d'après Daniel de Volterra.
6. La Charité, d'après Cignani.

Sujets inventés.

1. Moïse frappant sur un rocher fait jaillir une source.
2. Diane et Endymion.
3. Noé sortant de l'arche.
4. Une sainte Famille.
5. Saint Jean dans le désert.
6. Sainte Cécile.

Paysages.

Représentation de *Terra nuova*, dans la vallée de l'Arno.
Etudes de rochers.
Plusieurs paysages où l'on voit des voyageurs et des troupeaux.

Gravures.

Ossian, d'après Gérard par Godefroy.
Un moulin, d'après Claude le Lorrain, par Gmelin.

On a aussi vu à cette exposition les beaux dessins de feu KARSTENS, achetés de M. le professeur Fernow, par le duc de Saxe-Weimar, et dont voici les sujets:

Les Argonautes écoutant le chant d'Orphée.
Ganymède.
OEdipe à Colonne.
OEdipe, roi.
Etéocle s'apprêtant pour le combat.
La Nuit et les Parques.
L'Antre de Trophonius.
La Création, d'après Sanchoniaton.
Le passage du Tyran, d'après Lucien.
Homère chantant devant une assemblée.
Les Argonautes, dessin à la Sépia.
Socrate dans le panier, d'après Aristophane.
Hélène et les Vieillards sur les murs de Troyes.
Le Repas des Philosophes, d'après Lucien.
Les Parques, simple esquisse.
Les Parques, dans un format plus petit.
La Cuisine des Sorciers, tiré de Faust.
Les Enfers, d'après le Dante.

Bustes.

On a encore vu à cette exposition les bustes du prince héréditaire de WEIMAR, de M. le comte de REUSS, de M. le professeur WOLF, et de M. le conseiller Voss. Ces bustes ont été faits par M. TIEK. Deux autres bustes de femmes, par MM. RATHGEBER et WEISSER; enfin le buste de WINCKELMANN, par Ceracbi.

Plusieurs écrits sur les arts ont été envoyés à ce concours. Nous allons indiquer les principaux : *Discours sur la représentation figurée du déluge; lettres d'un artiste à son ami*, par le même auteur; cet ouvrage contient beaucoup d'observations intéressantes. *Essai d'une symmétrie grecque dans les proportions de la figure humaine*, par M. Pæster, à Manheim.

M. de Gœthe a proposé un nouveau sujet de prix pour l'année 1805 ; c'est la représentation d'un trait de l'histoire d'Hercule, tiré ou de son enfance, ou de sa jeunesse ou de son âge viril; on peut aussi choisir un de ses douze travaux. Le prix proposé est de 120 ducats.

M. Dankelmann, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro (1), est arrivé à Weimar. Il va s'occuper incessamment de rédiger la relation de son voyage.

On vient de publier le catalogue de la bibliothéque physique et médicale de feu M. le professeur Baldinger de Marburg. M. Baldinger étoit un homme infatigable; il avoit cette sorte de curiosité qui veut savoir et approfondir tous les objets. Sa bibliothéque, une des plus complètes pour la science médicale, est composée de seize mille volumes, sans y comprendre les dissertations, traités et mémoires imprimés séparément. Le nombre d'éditions des aphorismes d'Hippocrate, monte seul à plus d'une centaine; mais ce qu'il y a de plus remarquable dans cette belle bibliothéque, c'est qu'il n'y manque rien de nécessaire et d'essentiel. Le possesseur a passé cinquante ans à la composer; ses héritiers cherchent

(1) Voy. Magasin Encyclop. 1805. Tom. II. Avril, p. 402.

à la vendre; mais ils désirent que ce ne soit point partiellement s'il se trouve des amateurs pour l'acquérir en entier.

L'*Université* d'Erlang a toujours été une des plus considérables de l'Allemagne ; pendant la dernière guerre avec la France, elle a souffert beaucoup, et s'en est toujours ressenti; et quoique les chaires de professeurs fussent toujours remplies par des hommes dignes de la considération publique, elle a cependant manqué d'étudians; elle seroit probablement encore dans cet état de léthargie, si le roi de Prusse n'eût assigné des fonds ; il a donné ordre d'avancer en attendant la somme de 18,365 écus pour rétablir les anciennes chaires, et plusieurs changemens sont déjà opérés ; c'est ainsi qu'on a appelé M. Horn de Wittenberg pour remplir une chaire clinique, et pour travailler conjointement avec M. Wendt professeur de matière médicale. On s'occupe de même à transférer la bibliothèque en une salle plus spacieuse, et on a envoyé des vocations à plusieurs professeurs des autres universités. Enfin tout promet que l'université reprendra son ancienne splendeur.

M. *Théophile-Chrétien* Storr, professeur en théologie à l'*Université de* Stuttgardt, est mort dans cette ville le 17 janvier, dans un âge de 58 ans. Il s'est distingué par plusieurs bons ouvrages de théologie qu'il a publiés à différentes époques.

La société d'artistes français, établie à Brunswick, depuis cinq ans, sous la protection de S. A. S. monseigneur le duc de Brunswick, a joué tout le temps de la foire, alternativement avec la troupe allemande. La directrice de ce théâtre, madame *Aurore* Bursay, déjà connue à Paris, sous le nom de mademoiselle *Aurore*, par des vers faciles et gracieux, vient de

débuter comme auteur dramatique, par l'opéra de *Sophie de Brabant*, musique de M. Kalkbrenner. On lui doit aussi une très-bonne traduction de *la Flûte enchantée*, dont les *Mystères d'Isis*, joués à Paris, ne sont qu'une imitation peu fidèle. Les vrais amateurs de musique doivent des remercîmens à madame Aurore Bursay, pour avoir réconcilié l'ombre de notre bon Mozart avec ses propres ouvrages.

Prusse.

Salomon Gessner, dont nous possédons les touchantes idylles, a été aussi habile peintre qu'il a été grand poëte; il a dessiné et enluminé de sa propre main plusieurs petits paysages, des sites agréables et des contrées romantiques de la Suisse; il semble que son intention a été de faire paroître ces dessins avec ses charmantes idylles; on ne sait ce qui l'en a empêché; mais ses peintures méritoient d'être connues; leur mérite est réel, et elles se distinguent par une composition agréable, un dessin léger et gracieux, une noble simplicité dans la disposition des objets, et par un coloris brillant. Ce seroit faire sans doute un vrai plaisir au public que de lui faire connoître ces tableaux, qui viennent de celui dont il a admiré à si juste titre les productions poëtiques. La famille de Gesner, en chargeant M. Kolbe, habile graveur de *Berlin*, de l'exécution de ces peintures, se flatte de pouvoir satisfaire le public à ce sujet.

Le roi de Prusse a fait proposer par le consistoire un prix de 20,000 florins, pour la découverte d'un remède, ou plutôt d'un préservatif contre la fièvre jaune.

M. Kotzebue a lu, le 4 avril, à l'*Académie des Sciences*, un mémoire très-étendu, qui contient des

extraits de manuscrits qui se trouvent actuellement à la bibliothèque du roi de Naples, et qui proviennent originairement de celle du Vatican, à Rome. On voit dans ces morceaux le zèle avec lequel le pape sollicitoit Pierre-le-Grand d'embrasser la religion catholique romaine.

Presque tous les médecins et chirurgiens de Berlin assistent au cours d'*anatomie* du docteur GALL.

MONARCHIE AUTRICIENNE.

Pendant l'année 1802, l'université de VIENNE a compté 985 étudians, dont 113 en théologie, 325 pour la jurisprudence, 393 pour la philosophie, 145 pour la médecine, et 9 seulement pour les hautes mathématiques : parmi ce nombre, il y en avoit 503 qui jouissoient d'une pension, et 128 étrangers. Le nombre des élèves des trois gymnases de cette ville étoit de 925, dont 185 qui étudioient au frais de l'état. Ce qu'on lit à ce sujet dans les Annales de la littérature autrichienne, mois de septembre 1804, est trop important pour ne pas être rapporté. On dit que c'est un vrai bienfait pour le pays que le nombre des étudians à l'université et aux gymnases diminue considérablement depuis quelque temps. On lit dans ce même journal ce qui suit : vu que le professeur extraordinaire de physique, M. DOTTLER, a eu, l'année 1802, 145 élèves, et que l'auditoire du professeur ordinaire, M. AMBSCHELL, a presque été désert, n'ayant eu que 18 élèves, il a été ordonné que tous les étudians en philosophie doivent entendre à l'avenir le cours de M. Ambschell.

La chaire de statistique est toujours remplie depuis la mort de M. de Lucay par M. KONECZNY, qui n'est pas connu en littérature; il a eu pour adjoint M. *Jo-*

seph Rhorer, commissaire général de police à Lemberg. Suivant un ordre de l'empereur, les chaires des professeurs au Thérésianum seront remplies, à compter du mois de novembre 1804, par trente ecclésiastiques Piaristes de la Moravie et de la Bohême. Les anciens professeurs perdront leurs places, et recevront pour dédommagement les appointemens d'un trimestre; mais, comme il se pourroit que les nouveaux professeurs ne fussent pas également versés dans les parties à enseigner, on a donné ordre que M. Thomas Dollinер, professeur pour l'histoire de l'empire et de la politique, ainsi que M. A. Schultes, professeur d'histoire naturelle, gardassent leurs places jusqu'à ce que les professeurs nouveaux soient en état d'enseigner eux-mêmes.

L'empereur d'Autriche vient de faire remercier et récompenser magnifiquement le docteur Fasnuger, professeur de chymie à l'*Académie Thérésienne*, qui avoit présenté au monarque un ouvrage intitulé : *Expériences et Découvertes chymiques, tendantes à économiser une grande quantité de grain, à faciliter et opérer la propagation des bestiaux, et enfin à prévenir les disettes.* L'on assure que le gouvernement va envoyer des exemplaires de cet excellent ouvrage à tous les bourgmestres et à tous les curés.

Le 3 et le 7 novembre 1804, il y a eu des séances générales à l'Université de Prague : ces séances ont été très-solennelles par l'installation de deux nouveaux professeurs, savoir, M. *Charles* Fiedler, qui a remplacé feu M. Ruth, professeur en chirurgie et médecin-accoucheur, et M. *Nicolas* Titze, professeur d'histoire universelle. Le premier a prononcé un très-beau discours sur *l'état de l'art des accouchemens chez les Egyptiens, les Grecs, les Ro-*

mains et les Gaulois, et sur l'état actuel de cet art. A l'occasion de l'installation du second, M. SINKE, professeur de philosophie et de droit, a prononcé de même un discours sur l'état de la chaire d'histoire universelle, sous le règne de Marie Thérèse et sous celui des empereurs suivans.

On prétend que l'Université de Joseph II, à LEMBERG, sera supprimée, et remplacée par un Lycée, et que l'Université de KRAKAU, la seule de toute la Galicie, sera organisée sur un nouveau pied.

SUÈDE.

L'ACADÉMIE SUÉDOISE a fait frapper, en honneur de feu le conseiller du roi, comte *Hans* WACHTMEISTER, une médaille, qui a été distribuée aux descendans du comte, aux membres du corps diplomatique et à autres personnes de distinction; un des membres a lu à cette occasion un éloge du célèbre chancelier AXEL OXENSTJERNA, qui a pour auteur M. C. G. NORDIN; mais comme l'Académie ne l'a pas jugé digne du prix, elle a prolongé le terme jusqu'au 20 décembre de l'année courante. Le prix est une médaille d'or de la valeur de 26 ducats.

DANNEMARC.

La Société royale des sciences de KOPENHAGUE a proposé, pour l'an 1805, plusieurs questions. La classe des mathématiques a donné pour sujet:

Problema isoperimetricum inversum solvere, idest, distinctis à se invicem variis maximorum et minimorum generibus et ordinibus, pro data qualibet curva maxima et minima, ad eandem pertinentia, exhibendi methodum assignare.

Par la classe de physique : — *Quæritur, an immediatus aëris atmosphærici influxus in rimam glottidis per nervum phrenicum ad irritabilitatem musculorum respirationis et diaphragmatis in specie fulciendam vim aliquam habeat ? Si possit probari hanc rem ita se habere, quæritur deinde, an iste aëris influxus sit causa sive unica, sive socia, per quam prima recens nati infantis respiratio efficitur ?*

Quænam sunt conditiones tam internæ quam externæ, sub quibus vita insectorum jam inde ab ovo ad ultimam eorum formam servatur ?

Societas id præcipue spectat, ut viri docti, ad insectorum, sic dictam metamorphosin attenti omnes mutationes, quæ sub diversa eorum forma in organis vitalibus detegi possunt, observationibus et experimentis fide dignis perlustrent ; neque minus societas optat, ut illius, in quo insecta vitam degunt, medii relationem, tam ad ipsam eorum vitam quam ad notabiliora hujus vitæ phænomena, qua fieri possit diligentia, exponant.

La classse de l'histoire a proposé pour sujet : *In quo consistit historiæ, quam pragmaticam vocant, abusus in prisci et recentioris ævi historiographis haud raro obvius, et quibus cautelis opus est, quo narrationum sinceritati et fidei magis conducat quam officiat ?*

Enfin, la quatrième classe de la philosophie a proposé : — *Quænam fuerunt recentiore et recentissimo ævo fata Spinozismi ; si tamen verus est, qui hodiè à quibusdam perhibetur, Spinozismus. Nocuitne, an profuit rei philosophicæ in universum et speciatim philosophiæ de Deo ?*

Le prix proposé pour chacune de ces questions est une médaille d'or de la valeur de cent ducats danois. Les mémoires doivent être adressés francs de

port à M. Bugge, secrétaire perpétuel de l'Académie, avant la fin de l'an 1805 ; on a donné un plus long terme pour la seconde question de physique, savoir, jusqu'à la fin de l'an 1806. Les mémoires devront être écrits en latin, français, anglais, allemand, suédois ou danois.

Le beau cabinet de conchyliologie de M. Chemnitz, dont on avoit déjà annoncé la vente depuis long-temps, et dont il a paru, à Copenhague 1802, un catalogue fort étendu, sous le titre de *Enumeratio systematica Conchyliorum, beat. J. H. Chemnitzii*, a enfin été vendu à un italien, M. Cetti, établi à Copenhague, pour la somme modique de 1800 écus. M. Cetti est parti aussitôt après, avec son cabinet pour la Russie, où il compte faire un profit considérable.

Il paroîtra sous peu un *dictionnaire complet de la langue islandaise*, imprimé aux frais du gouvernement Danois. Ce dictionnaire a pour auteur feu M. Biœrn Haldorson, prédicateur, qui s'est occupé pendant une grande partie de sa vie à étudier cette langue. On attend de même avec impatience une *grammaire* islandaise, par M. Arent, littérateur d'Altona, qui a eu une mission du ministère danois, dans la Finnemarchie, pour faire des découvertes en botanique, et pour publier une nouvelle *Flora danica*.

M. Arent a employé beaucoup de temps à parcourir ces pays si peu connus des naturalistes; sans négliger le sujet spécial de sa mission, il a rempli ses loisirs de la manière la plus utile; en étudiant la langue de ces pays, et rassemblant des inscriptions runiques. Ceux qui connoissent un peu la théologie des peuples du Nord et leurs monumens savent que c'est encore un vrai cahos, et que les re-

cherches des savans sur cette partie ont peu contribué jusqu'ici à débrouiller ces ténèbres; on pourra donc s'attendre à trouver des éclaircissemens importans dans ces ouvrages, qui seront les premiers un peu complets qui auront paru sur cette partie.

Le roi de Danemarck vient d'acquérir le magnifique herbier de feu M. le professeur Vahl. Le prix de cette acquisition est une rente viagère de 100 écus, ce qui fait 480 fr. que l'état assure à chacun des six enfans de ce savant. Le gouvernement a également acheté de sa veuve la collection de ses manuscrits et des matériaux qu'il avoit rassemblés pour la continuation de son ouvrage, intitulé : *Enumeratio plantarum*, ainsi que sa bibliothèque d'ouvrages de botanique, moyennant une somme de 3,000 écus, et une pension de 400 écus. On a de plus donné à la veuve du professeur Vahl l'assurance que la publication de ses ouvrages inédits ne sera confiée qu'à la personne qu'elle même y aura formellement autorisée.

Russie.

Nous ne pouvons donner à nos lecteurs une idée plus juste de l'état actuel des grands établissemens de l'instruction publique de la Russie, qu'en leur indiquant la somme qui a été employée pour eux dans l'année passée; elle monte à 2,149,213 roubles, les 66,910 roubles fournis pour former l'Université de Charkow.

Nous savons déjà que toutes les branches des sciences et de la littérature y sont cultivées; et, suivant un nouvel ordre de l'empereur, le professeur de physique de chaque Université sera tenu de publier des observations météorologiques calquées sur celles de l'Université de Wilna.

D'après le rapport fait par l'Académicien Sewergin, sur sa mission dans les gouvernemens de Nowogorod et de Pskow, la direction générale des écoles publiques de ces provinces, confiée jusqu'ici à des marchands et de simples artisans, a été conférée à des personnes plus instruites; six instituteurs, qui se sont principalement signalés par leur activité et leur zèle, ont été récompensés par une somme de 200 roubles, donnée à chacun par l'empereur.

On vient aussi d'établir à Odessa un *gymnase de commerce*; on y enseignera aux jeunes-gens la technologie, l'art de tenir les livres et les autres connoissances nécessaires aux commerçans; 250 roubles ont été assignés pour l'établissement d'une bibliothèque choisie, et 200 pour l'achat des outils qui servent dans les fabriques et les manufactures.

Nous avons déjà observé que les grands seigneurs imitent les louables intentions de l'empereur; en effet, de nouvelles donations très-considérables viennent d'être faites; c'est ainsi que le conseiller intime Sudienkow a donné une somme de 40,000 roubles pour l'établissement des écoles publiques de la petite Russie; que la noblesse du gouvernement de Padolie a consacré une somme de 65,000 roubles pour la formation de l'école militaire; que le major Chljustin a donné une somme de 3,000 roubles destinée pour l'éducation de jeunes gentilshommes peu fortunés; enfin, plusieurs habitans de Charkow ont donné des sommes très-considérables à l'Université de cette ville.

La commission nommée pour rédiger le recueil de nos lois, vient de publier le premier volume de son travail, en russe, en français, en anglais et en allemand. Ce volume contient le rapport fait à l'empereur sur cet objet, et l'exposition des principes

qui servent de bases à la commission. Le public lit cet ouvrage avec le plus vif intérêt.

L'Université de Charkow vient d'accorder 20,000 roubles à un de ses professeurs, sans intérêt pour dix ans, à l'effet d'établir une librairie.

On se plaint en Russie du grand nombre de mots étrangers qui se sont introduits dans la langue nationale. C'est M. de KARAMSIN qui en a parlé le premier; après lui, M. SHISTZKOW a publié un *Mémoire sur le style russe vieux et nouveau*, où il cherche à prouver que l'on ne comprend plus les ouvrages modernes sans un dictionnaire de la langue moderne, et sans posséder les langues étrangères. Plusieurs auteurs se sont empressés d'écrire contre M. Shistzkow, qui les a de nouveau refutés; mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est qu'il a démontré, par la *version de la Bible* seule et par différens ouvrages de piété, comment on pourroit enrichir la langue sans avoir recours à ces sortes d'innovations.

Outre l'ambassade que l'on envoie en Chine, il y a au Thibet un chargé d'affaires qui est sur le point de partir avec un professeur allemand de l'université de Moscow.

Il va être érigé à Pultava (dans l'Ukraine) une colonne colossale, pour perpétuer la mémoire de la bataille qui a eu lieu près de cette ville, entre Pierre Ier. et Charles XII. Sur cette colonne, qui sera de fer coulé, seront représentées en bas-reliefs, les principales actions de Pierre-le-Grand pendant son règne, et, sur le piédestal en marbre, seront aussi représentées les principales scènes de cette fameuse bataille. Le monument qui existoit déjà sur le champ de bataille même sera augmenté et entouré de cèdres et de peupliers de Silésie.

Italie.

A la dernière éruption du Vésuve, plusieurs naturalistes de Naples se sont rendus sur les lieux pour observer ce grand phénomène de la nature avec plus d'attention. Ils se sont munis d'un instrument propre à retirer et à prendre de la lave brûlante. L'idée leur en a été donnée par les naturalistes de Berlin, et ils leur ont témoigné leur reconnoissance en leur envoyant un grand morceau de lave. Ce morceau a été retiré le 30 novembre; c'est la date qui s'y trouve empreinte, ainsi que les lettres D. T., c'est-à-dire *Duca della* Torre, et W. T. initiales, du nom de *William* Thomson, minéralogiste anglais, établi à Naples.

Voici la description des armoiries adoptées par la Consulte de Milan pour le royaume d'Italie.

L'écu est tiercé en pal; le premier et le dernier parti de deux et un sur le tout, ce qui donne au total six écussons. Le premier pal est parti, au premier, des clefs en sautoir et du dais papal, à cause de Ferrare, Ravenne, Bologne et de la Romagne; au second, de l'aigle de la maison d'Est, à cause du duché de Modène. Le second pal, qui est plein, est la célèbre bisse des Visconti, à cause du duché de Milan. Le troisième pal est parti, au premier, du lion de Saint-Marc, à cause de la partie du territoire de Venise, réunie; au second, de la croix de Piémont, par les mêmes motifs. Le sixième écusson, qui se trouve placé sur le tout, est la couronne de fer des anciens rois lombards, à cause du royaume d'Italie. L'écu est entouré du collier de la légion d'honneur, supporté par l'aigle impériale de France, surmonté d'une étoile rayonnante, au milieu de laquelle est la lettre N. Le tout est recouvert par le manteau

manteau et la couronne royale ; sur le cercle de cette dernière, au lieu de perles on remarque une branche de laurier. Deux hallebardes sont passées en sautoir derrière l'écu.

Les fouilles de Pompéia ont le plus heureux succès. En présence de la reine, on a déterré un ancien édifice dans lequel on a trouvé des vases de la plus grande beauté, des médailles, des instrumens de musique, et une statue en bronze représentant Hercule saisissant la biche qu'il a vaincue à la course. On a trouvé dans le même édifice des peintures très-belles, et entre autres un tableau qui représente Diane surprise au bain par Actæon. Actæon déjà assailli par les chiens, éprouve les convulsions de la douleur, et cherche à se défendre avec un bâton (1); le coloris animé du chasseur forme un contraste heureux avec la délicatesse et la fraîcheur de celui de Diane. Les accessoires du tableau répondent à sa beauté, et le paysage est très-agréable.

On écrit de Bologne que le 4 du courant, après une courte maladie, est mort à Cento, où il étoit professeur de l'analyse des idées, l'abbé *Gaetano* Sertor, connu par un grand nombre d'ouvrages de poésie, et spécialement par celui qui a pour titre : *Le Conclave*. Il a laissé, par ses dernières dispositions, sa bibliothéque, qui est très-bien composée, à la ville de Cento, et le reste de sa succession aux pauvres.

Le célèbre chevalier Felix Fontana, médecin et directeur du Musée royal de Florence, est mort dans cette ville, le 10 mars, à l'âge de 76 ans, après 27

(1) Sans doute un *Pedum* ; peut-être est-il dans l'attitude où on le voit sur le beau vase que j'ai publié dans mes Monumens antiques inédits, t. 1, pag. 30, pl. V.

jours d'une maladie occasionnée par une chute. Il a été enterré dans la chapelle des frères conventuels de la Sainte-Croix, près de Viviani et de Galilée. Son corps a été mis dans un cercueil de plomb, dans lequel on a placé aussi une courte notice de sa vie et de ses travaux, écrite en lettres majuscules sur du parchemin, et renfermée dans une boîte de métal. On connoît les expériences hardies du chevalier de Fontana sur le venin de la vipère, ainsi que les préparations anatomiques en cire, exécutées sous sa direction, qui se trouvent au cabinet d'histoire naturelle de Florence.

Portugal.

Le prince régent de Portugal, qui, par de sages réglemens et par l'augmentation du nombre des écoles, tant pour l'enseignement élémentaire que pour la littérature classique, avoit déjà assuré à ce pays une instruction plus répandue et mieux dirigée, vient de donner une nouvelle preuve de son zèle pour l'avancement et le progrès des sciences dans ses états, par la dernière organisation de l'Université de Coimbre.

L'enseignement des droits naturel, civil et canonique, a été considérablement amélioré, et suivant l'exigence commandée par l'état progressif des lumières et par l'addition de nouvelles chaires pour les exercices de la jurisprudence et du barreau.

Les progrès toujours croissans de l'esprit humain dans les arts et les diverses branches des sciences naturelles, nécessitoient encore plus les améliorations et les changemens que ce souverain a ordonnés dans cette dernière partie de l'enseignement académique. Aux anciennes chaires, il a ajouté celles d'agriculture, d'astronomie, de métallurgie, d'hydrau-

lique ; il ne les a confiées qu'à des professeurs, qu'il a fait précédemment voyager en diverses parties de l'Europe, pour y acquérir les connoissances pratiques de ces sciences. Ces voyages donnent encore à l'Université la facilité de se procurer de bons livres pour sa bibliothèque, et de se pourvoir des meilleurs instrumens d'astronomie et de physique, ou de collections pour ses cabinets d'histoire naturelle et d'anatomie.

Pendant l'année 1804, l'Université de COIMBRE, en PORTUGAL, a compté 1481 étudians, dont 28 seulement en théologie, 176 pour le droit canon, 228 pour le droit civil, 110 pour la médecine, 224 pour les mathématiques, 178 pour la physique et l'histoire naturelle, et 537 pour les humanités; on a nommé depuis à cette même Université des aides naturalistes, qui sont au nombre de cinq, et qui remplaceront les professeurs en cas de maladie.

Dans le cours de cette année et de la précédente, il a paru en Portugal plusieurs écrits estimables sur la jurisprudence, la médecine, la physique, l'histoire naturelle et autres sciences. Nous allons indiquer les principaux.

Pour la jurisprudence : *Memoria sobre a avaliaçao dos Bens de Prato, por Vicente José* FERREIRA. Lisboa, 1803. 1 vol. in-12. Pour la médecine et la physique : *Bosquejo de physiologia por Manoel Joaquim Henriquez de* PAIVA. Lisboa, 1803. L'auteur de cet ouvrage vient d'être nommé professeur de chymie à l'École royale de Lisbonne. Il n'est pas hors de propos d'observer ici qu'on le confond souvent avec son frère François-Antoine de Paiva, qui s'occupe de même des sciences naturelles, et qui a publié en latin un Manuel de Zoologie, ser-

vant d'introduction à la Zoologie de Linné, et destiné aux étudians de Coimbre. *Phytographiæ Lusitaniæ selectiorum, sive novarum et aliarum minus cognitarum stirpium quæ in Lusitania sponte veniunt descriptiones ;* par M. le professeur *Felix* Avellar, connu des botanistes par son Manuel de Botanique, en 2 volumes, qu'il a publié pendant son séjour à Paris.

En mathématiques, il a paru : *Licoes de calculo differencial*, Lisboa, 1804; *por Tristao Alvares* Silveira. — *Taboas para o calculo da longitude pelas distancias lunares segundo o methodo de José Monteiro da* Rocha. L'auteur a été nommé, depuis peu, gouverneur du prince héréditaire. — *Ephemerides astronomicas do Real observatorio da Universidade de Coimbra para o anno de 1804.* Coimbra, 1804.

Pour l'économie politique : *Dissertaçao sobre el melhor methodo de evitar a Pobreza ;* par *Ignacio Paulino de* Morais. Lisboa, 1804.

Pour l'histoire et la géographie : *Bibliotheca historica de Portugal e seus Dominios ultramarinos ;* et il va paroître bientôt *Historia delas Idolatrias que ja se usorao em nossas Terras*, ainsi que *Lusitania antiga illustranda na Geographia e na Genealogia.* On a ouvert pour ces ouvrages, dont on se promet beaucoup, une souscription à Lisbonne. Il en a été de même de deux cartes géographiques, savoir : *Mappa breve da Lusitania antiga em seis toboas*, (carte de l'ancienne Lusitanie, en six feuilles), et *Mappa breve de todo o Portugal e conquistas em dez taboas.* (Carte du Portugal moderne et de ses conquêtes).

On distingue en littérature : *Rimas de Francisco Alvares da* Nobrega. Lisboa, 1804.

Le Journal littéraire le plus accrédité en Portugal et chez l'étranger, est la *Minerva Lusitana, Jornal de Sciencias e Litteratura.* Ce journal traite des sciences et de la littérature, et continue à paroître avec beaucoup de succès. On doit publier incessamment une *Histoire des Cultes idolâtres qui se pratiquent dans les différens pays soumis à la domination portugaise ;* et un ouvrage sur les *Antiquités géographiques et généalogiques du Portugal.*

Amérique.

Le capitaine général Ernouf, commandant à la Guadeloupe, vient d'adresser à M. *Faujas Saint-Fond* une lettre sous la date du 21 messidor dernier, dans laquelle il lui communique quelques observations d'histoire naturelle, et entre autres la notice suivante :

« Votre fils doit vous avoir fait part, à son arrivée » en France, de la tournée que j'ai faite dans l'île, » et vous avoir dit que j'ai visité cette fameuse *Côte* » *du Môle*, où l'on trouve des cadavres de Caraïbes » enveloppés dans des masses de madrepores pétri- » fiés. J'ai donné des encouragemens à un particu- » lier actif et intelligent, dans l'intention de me » procurer quelques-uns de ces squelettes remarqua- » bles. Je destine le mieux conservé pour les galeries » du Muséum d'histoire naturelle. J'ai donné des » nègres, tailleurs de pierre, à la personne qui pré- » side à ce travail, qui offre de grandes difficultés » dans l'exécution, 1°. parce que ces ossemens de » caraïbes sont adhérens à un banc de madrépores » extrêmement dur, et qu'on ne peut attaquer qu'au » ciseau ; 2°. parce que la mer, à chaque flux, couvre » l'endroit où ils sont. J'espère pourtant en venir à » bout.

» Ces restes humains sont de grande taille ; la masse » qu'on doit extraire avec eux est d'environ huit » pieds de longueur sur deux et demi de large, et » pesera environ trois mille livres ; mais la mer rend » le transport facile.

» Les opinions sont partagées sur leur origine; les » uns disent qu'il s'est donné un grand combat en » ce lieu-là entre les naturels de l'île et ceux d'une » autre île ; il y en a qui prétendent que c'est une » flote de Pirogues qui périt dans cet endroit, où » la mer se brise en effet avec violence; d'autres pré- » sument que c'est un cimetière du pays, et que la » mer a envahi le local. »

FRANCE.

La *Société d'émulation* des *Hautes-Alpes* a tenu, le 15 floréal, à GAP, sa séance publique; voici quel a été l'ordre de lecture :

Physiologie du Geste, par M. BILON, associé correspondant.

L'Amour et l'Amitié, stances, par M. ANGLÈS DE VÉRAS, membre résidant.

Rapport de l'Institut National sur les fouilles de Labâtie-Mont-Saléon.

La vengeance de l'Amour, métamorphose en vers; par M. GOBERT, associé correspondant.

De l'Esprit et du Goût, par M. ROLLAND, membre résidant.

Une Soirée d'Automne, épître en vers, par M. MARSOLLIER, associé correspondant.

Les deux Cerisiers et le petit Prisonnier, fables en vers, par M. LADOUCETTE, membre résidant.

Rapport du Juri, sur les Prix à distribuer en l'an 13, à la plus belle action et aux travaux les plus remarquables en agriculture et en industrie.

Distribution des Prix aux Elèves qui se sont distingués dans les derniers cours de l'Ecole Centrale.

Strasbourg, le 23 germinal an XIII.

J'ai encore de grands remercîmens à vous faire, mon cher MILLIN, des gravures de monumens que vous m'avez envoyées. Pour vous donner aussi signe de vie de mon côté, je vous joins ici la notice de petites monnoies des 13e. et 14e. siècles, qu'un paysan a découvertes l'automne passé dans un petit pot en bêchant son champ, près de Fegersheim, à quelques lieues d'ici. Elles sont au nombre de quatre-vingt-douze : elles offrent vingt-sept différences. J'en ai des unes une ou deux pièces, et plusieurs des autres. Je me propose de mettre toute la suite au cabinet de la bibliothèque publique. Je garderai des doubles pour le mien. Vous en trouvezez ci-joint quelques-unes que je vous prie d'accepter.

Outre cette trouvaille j'en ai fait moi-même une autre chez un orfèvre. Il allait fondre une petite médaille, je suis survenu à propos pour la préserver de sa perte. C'est une médaille frappée en mémoire de la naissance du dernier dauphin en 1781. Elle a été frappée *ici* à l'occasion de notre jubilé célébré *votis sæcularibus*. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que je ne l'avois jamais vue, ni mes confrères non plus. Je joins ici l'empreinte de la pièce. Je vous embrasse de tout mon cœur. OBERLIN.

Monnoies d'argent trouvées à Eggersheim (1), *à trois lieues de Strasbourg, en vendémiaire an* XIII (2).

1. Buste de roi regardant à droite, tenant dans sa droite une fleur de lys. — Revers. Porte d'une ville.
2. Roi représenté à mi-corps, regardant à droite, tenant dans la droite une croix posée sur un cercle, dans la gauche un sceptre.—R. Un ange regardant à gauche, tenant une longue croix posée sur une base.
3. Buste de roi regardant à droite, tenant dans la droite une croix, dans la gauche un sceptre. — R. Un ange regardant à gauche, tenant un calyce.
*4. Buste de roi regardant à droite, tenant dans la droite une croix double, dans la gauche un sceptre.—R. Un ange regardant à gauche, tenant une croix posée sur une base.
*5. Buste de roi regardant à gauche, tenant dans la gauche un sceptre fleurdelysé. —R. La porte d'une ville. — (Il y a quelques différences dans ces pièces).
6. Buste de roi regardant à gauche, tenant dans la gauche une fleur de lys. — R. La porte d'une ville.
*7. Buste d'évêque mitré regardant à droite, levant la main droite, tenant la crosse dans la gauche.—R. Un ange regardant à gauche, tenant une croix posée sur un piédestal ou un base. (Il y en a quelques-unes plus petites que les autres).
8. Buste d'évêque mitré regardant à droite, levant la main droite, tenant dans la gauche un gonfanon.—R. Un ange regardant à gauche, tenant une croix posée sur une base.

(1) Ces monnoies sont de la valeur de 2 sous et 1 cent.

(2) Les * marquent les pièces dont le professeur Oberlin a eu la bonté de m'envoyer des doubles.

9. Buste d'évêque mitré regardant à droite, levant la main droite, tenant dans la gauche la crosse.—R. La porte d'une ville.

10. Évêque mitré, à mi-corps, regardant à droite, levant la main droite, ayant devant les yeux une étoile, tenant dans la gauche la crosse.—R. Un ange regardant à gauche, tenant une croix posée sur une base.

11. Buste d'évêque mitré regardant à droite, levant la main droite, tenant dans la gauche une croix.—R. Un ange regardant à gauche, tenant une croix posée sur une base.

12. Buste d'évêque mitré regardant à droite, levant la main droite, tenant dans la gauche la crosse.—R. Un ange regardant à gauche, tenant un calyce surmonté de la croix.

*13. Évêque mitré, à mi-corps, regardant à gauche, tenant dans la droite un livre ouvert, ou..... dans la gauche la crosse.—R. La porte d'une ville dans un cercle, autour duquel on lit : HEINRICV.... (3). (Il y en a de plus petites).

14. Buste d'évêque coiffé, vu de face, tenant dans la droite une croix double, dans la gauche la crosse.— R. La porte d'une ville.

*15. Guerrier à mi-corps, casque en tête, regardant à gauche, tenant dans la droite une épée, dans la gauche un bouclier triangulaire, au dessus duquel se voit une étoile.—R. Un ange tenant une croix posée sur une base.

16. Un homme debout regardant à droite, tenant devant lui une croix posée sur une base, derrière lui une

(3) Il y a eu successivement quatre Henris, évêques de Strasbourg : 1°. Henri Billung, † 1198 ; 2°. Henri de Veringen, † 1223 ; 3°. Henri de Stadeler, † 1260 : 4°. Henri de Geroldseck, † 1273.

étoile. — R. Un ange tenant une croix posée sur une base.

*17. Un cavalier sautant, regardant à gauche, armé d'un écu, tenant un étendard flottant.—R. La porte d'une ville, au dessus un croissant.

18. Buste d'évêque avec une haute coiffure, vu de face, tenant dans la droite..... dans la gauche la crosse. — R. La porte d'une ville. (A comparer avec le n°. 14).

19. Buste d'évêque coiffé, regardant à droite, tenant dans la droite..... (peut-être une clef), dans la gauche la crosse.—R. La porte d'une ville.

20. Buste d'évêque mitré, regardant à droite, levant la droite, tenant dans la gauche la crosse, les deux mains tournées vers la droite. — R. La porte d'une ville.

21. Buste d'évêque coiffé, vu de face, levant la droite, tenant dans la gauche la crosse. — R. La porte d'une ville, au dessus une étoile.

22. Buste de roi regardant à gauche, tenant dans la droite un sceptre fleurdelysé, devant lui une étoile.—R. La porte d'une ville.

23. La même que le n°. 17, derrière le cavalier. Il y a dans le champ : : 1.

24. La même que le n°. 16, l'homme a une épée à côté, et tient des deux mains un étendard.

25. Buste d'évêque mitré, regardant à droite, tenant dans la droite..... dans la gauche..... — R. La porte d'une ville.

26. Buste d'évêque coiffé, regardant à gauche, tenant dans la droite une clef. — R. La porte d'une ville.

*27. Petite tête barbue (apparemment d'un saint) dans un cercle entouré d'un autre cercle, où se trouve, entre les deux, une légende difficile à déchiffrer. J'y vois

ATI NINV. — R. Une croix patée dans un cercle entouré d'un autre ; entre les deux les lettres HLE : REX ; sur d'autres on lit HCV. R...

Le *gymnase* de STRASBOURG, dont nous avons eu souvent occasion de parler, a célébré, le 20 germinal, sa fête pour la distribution des prix. Dans le programme publié à cette occasion, le digne recteur de l'Académie protestante de cette ville, M. OBERLIN, aussi connu dans le monde littéraire qu'il est estimé par ses concitoyens, a parlé de la jeunesse et des études de *Jacques* STURM DE STURMECK, ainsi que des services multipliés rendus par lui à sa patrie, qui lui doit la fondation de son gymnase et de sa bibliothèque publique. Jacques Sturm de Sturmeck (qu'il ne faut pas confondre avec *Jean Sturm*, premier recteur du gymnase, dont M. Oberlin a parlé dans des programmes précédens) étoit aussi un des plus grands hommes d'État du 16e. siècle ; sa société fut recherchée par les savans, les hommes d'état et les princes : sa correspondance est encore conservée en partie dans les archives de la ville de Strasbourg. M. Oberlin rapporte cette lettre, que lui écrivit François 1er. : *Seigneur* STURM. *J'ay entendu par le Sieur de St.Ayl l'affection que vous me portez et le devoir en quoi vous vous estes mis jusques icy pour me faire service, dont je vous mercye. Vous priant vouloir continuer et estre asseuré que vous le ferez à printe. Je n'en demourray ingrat, remettant en demourant sur le dit Sieur de St.Ayl, ne vous feray plus congnoître. Pryant Dieu, Seigneur Sturm, qu'il vous ayt en sa garde. Escript à Villecosteray, du vije. jour de Janvier en* Vcxlvj.

FRANÇOYS.

DELAUBESPINE.

L'Académie des Sciences, des Arts et Belles-Lettres de Caen, a tenu sa séance publique le 24 ventose.

La séance a été ouverte par un rapport de M. Larivière, secrétaire, sur les travaux de l'Académie. Les mémoires sur lesquels il s'est le plus étendu, sont;

1°. des *notes sur les pétrifications du département*, par M. de Roussel;

2°. Une *esquisse historique du système judiciaire en matière criminelle, chez les Romains, depuis le consulat de Valerius Publicola jusqu'à Tibère, c'est-à-dire pendant près de 500 ans, et chez les Anglais, depuis Alfred-le-Grand jusqu'à nos jours, c'est-à-dire depuis près de mille ans*, par M. Lehieulle, juge à la cour d'appel, dont la conclusion est que la distribution des fonctions, qui fait le fond de ce système, pouvant être regardée comme la véritable garantie de la liberté dont jouirent les Romains, et dont les Anglais jouissent encore, il faut être l'ennemi de sa patrie pour ne pas saisir tous les moyens d'y fixer l'institution des jurys, qui consacre cette distribution;

3°. Des *Recherches sur la tapisserie de Bayeux, faussement attribuée à la reine Mathilde, femme de Guillaume le conquérant.* M. Larue, auteur de ce mémoire, entreprend de réfuter l'opinion de Montfaucon et de Lancelot, presque généralement admise, sur l'origine de cette tapisserie. Ses preuves sont tirées de plusieurs pièces inédites qui devroient faire mention de ce monument, s'il eût existé dans le temps auquel on le rapporte; du silence absolu de Wace sur la tapisserie, et même de quelques oppositions frappantes entre son récit et les faits qu'elle représente, desquelles on peut conclure qu'il n'a jamais connu cet ouvrage, qui par conséquent lui est pos-

térieur, puisque personne n'eût été plus à portée de le connoître; enfin de plusieurs autres particularités qui conduisent l'auteur à adopter et à établir l'opinion de Gume, qui attribuoit la tapisserie de Bayeux à l'impératrice Mathilde, petite fille de Guillaume.

Deux notices historiques ont été lues dans cette séance; l'une par M. Moysant, sur M. *Duperré-Délisle*, ancien lieutenant-général du présidial de Caen, et membre de l'Académie; l'autre, par M. Bouisset, sur M. *Quesnot*, aussi membre de l'Académie, et professeur de mathématiques transcendantes au Lycée.

Le surplus de la séance a été rempli par la lecture de deux mémoires, dont le premier, de M. Roussel, a pour titre : *Observations sur l'état actuel de l'agriculture et sur les moyens de la perfectionner;* et le second; de M. Pottier : *Essai sur les Georgiques de Virgile, ou examen analytique de ce poëme;* d'une Epître en vers, *sur la construction du pont du Vay*, adressée à M. Cretet, conseiller d'état, directeur-général des ponts et chaussées, par M. Paltu, ingénieur chargé de cette construction; et de plusieurs pièces de vers de M. le Prêtre, dont les titres sont : *Eloge de la Cigale*, imité de la 43.e ode d'Anacréon; *Eloge de la solitude*, imitation du père Commire *; à un enfant*, romance; *la jeune mère indienne sur la tombe de son nouveau né; Elégie sur la mort de M. Duperré-Delisle*, avec un quatrain pour mettre au bas de son portrait.

Après ces lectures, M. Prudhomme a communiqué à l'assemblée une notice qu'il venoit de rédiger, sur une nouvelle planète, découverte par M. Gardin, qui lui a donné le nom de *Junon*, et aperçue depuis

par plusieurs astronomes, et notamment par M. Burckhardt, associé correspondant de l'Académie.

M. Rigollet, entrepreneur des ponts et chaussées à Lyon, a fait construire dans cette ville un tube en forme de lunettes, de quatre mètres de longueur, à l'aide duquel on peut examiner le fond d'une rivière et d'un port maritime, soit perpendiculairement au-dessous de l'œil, soit obliquement, et voir assez distinctement, quoique dans un cercle étroit, les ouvrages de charpente et autres que l'on a intérêt de découvrir, et même jusqu'à une tête de clou.

Paris.

L'Académie de Législation a tenu, le 13 floréal, une séance générale, sous la présidence de M. Regnaud (de St.-Jean-d'Angély), conseiller d'état. Voici quel a été l'ordre des lectures :

1°. La lecture du procès-verbal de la séance précédente ;

2°. La présentation des candidats, tant résidens qu'affiliés ;

3°. L'analyse de la correspondance de germinal, par M. l'administrateur-général Bruguière (du Gard) ;

4°. Un rapport sur les travaux particuliers de MM. les élèves, depuis la dernière séance générale, par M. Solon, leur président ;

5°. Une thèse latine sur une question de droit romain, par MM. Sauzey, Vilmin et Clerget, suivant le cours de M. le sénateur Lanjuinais ;

6°. Un discours sur les avantages sociaux du cérémonial, par M. de Sobri, ancien avocat, membre de l'académie ;

7°. Une plaidoirie entre MM. les élèves Johannot, Duret et Solon, suivant le cours de M. Bernardi.

La commission de l'Académie de législation, dans sa séance du 6 de ce mois, présidée par le conseiller d'état Regnault (de Saint-Jean-d'Angély), a nommé à la chaire du Droit romain pour les institutes, vacante par la mort de M. Salivet, M. Daniels, ancien professeur en droit, substitut de M. le procureur général impérial, près la cour de cassation, autrefois conseiller d'état du ci devant électeur de Cologne, qui a bien voulu l'accepter; elle a aussi nommé pour suppléer MM. Lanjuinais et Daniels, professeurs de droit romain, M. Dard, avocat à Paris, très-distingué dans cette science.

La Société d'encouragement pour l'industrie nationale, vient de publier le programme des prix qu'elle propose, et qui seront décernés en l'an XIV et en l'an XV; savoir :

	fr.
1°. Pour un métier propre à fabriquer toutes sortes d'étoffes brochées et façonnées; prix.....	3,000
2°. Pour la fabrication du fil d'acier et de fer, propre à faire les aiguilles à coudre et les cardes à coton et à laine.....	3,000
3°. Pour la fabrication des peignes de tisserand.....	600
4°. Pour une machine à tirer la tourbe sous l'eau.....	2,000
5°. Pour la fabrication de l'acier fondu....	3,000
6°. Pour un moyen propre à juger de la qualité du verre à vitre.....	600
7°. Pour l'amélioration des laines.....	500
8°. Pour l'établissement d'un *routtoir*, suivant les procédés de M. Bralle.....	600
9°. Pour la culture d'une plante oléagineuse.	400
	13,700

	fr.
Ci-contre.....	13,700
10°. Pour la culture comparée des plantes oléagineuses.....	600
11°. Pour la culture des prairies artificielles deux prix de 300 fr. chacun.....	600
12°. Pour une reliure économique.....	300
13°. Pour l'encouragement de la gravure en bois.....	2,000
TOTAL.....	17,200

Prix remis au Concours.

	fr.
1°. Pour la purification des fers cassans à froid et à chaud; prix.....	6,000
2°. Pour la fabrication de l'alun; prix doublé.....	2,400
3°. Pour la détermination des produits de la distillation du bois.....	1,000
4°. Pour la culture du navet de Suède.....	600
5°. Pour la culture de la carotte.....	600
6°. Pour la fabrication du fer blanc, d'une qualité aussi parfaite que celui des meilleures fabriques étrangères.....	3,000
7°. Pour la fabrication en fonte de fer de divers ouvrages pour lesquels on emploie ordinairement le cuivre et le fer forgé..	1,500
8°. Pour une couleur propre à marquer aux chefs les toiles mixtes de lin et de coton en écru.....	1,200
9°. Pour la fabrication des vases de métal, revêtus d'un émail économique.....	1,000
TOTAL.....	17,300

La *Société de l'École de Médecine*, entre plusieurs rapports sur divers objets qui lui ont été présentés, a entendu avec un vif intérêt un rapport très-détaillé de MM. Baudelocque et Dubois, sur le mémoire dans lequel M. Gardien a eu en vue de déterminer les cas dans lesquels la symphyséotomie doit être substituée à l'hystérotomie. Ce rapport contient une discussion approfondie et lumineuse de plusieurs points de pratique, sur lesquels les maîtres de l'art n'ont pas encore prononcé.

M. Beauchêne, fils, a lu une notice sur une concrétion biliaire assez volumineuse pour remplir la capacité de la vésicule, et sur une oblitération complète du canal cystique; il a présenté à la Société les pièces pathologiques, et en a fait don aux collections de l'École.

M. Lafargue a aussi déposé dans les cabinets de l'École un anévrisme de l'aorte pectorale, dont une perforation a transmis le sang, à la faveur d'une adhérence, entre le parenchyme du poumon et la plèvre pulmonaire. Ce fluide a soulevé cette membrane, et, après s'être accumulé au-dessous d'elle, s'est épanché dans la cavité de la poitrine, par une ouverture placée à la partie la plus déclive de l'espèce de sac formé par la plèvre.

La Société a reçu de S. Ex. le ministre de l'intérieur, un mémoire de M. Novarro sur la fièvre jaune;

De M. Boistard de Glanville, un éloge historique de feu M. le Pecq de la Clôture;

De M. Mortehan, docteur en médecine de l'École

de Paris, un mémoire sur l'abus des boissons alcooliques;

De M. Paul, chirurgien à Fécamp, une observation sur une rétention des règles causée par l'imperforation de la membrane hymen.

Sur le rapport de MM. Andry et Geoffroy, fils, la Société a donné son approbation à l'ouvrage qui lui a été présenté par M. Desbordeaux, intitulé: *De la cause directe des fièvres primitives qui règnent épidémiquement en Europe, et des moyens de s'y soustraire.*

M. le D. Hébréard, chirurgien en second à Bicêtre, a adressé à la Société le canal intestinal d'un homme qui portoit depuis vingt-quatre ans un anus artificiel, et dont le rectum contenoit une masse très-considérable d'une matière concrète, d'apparence mucoso-albumineuse, probablement formée par l'accumulation du mucus secrété par la membrane interne de la portion d'intestin située au-dessous de l'anus artificiel.

M. le docteur Murat, chirurgien en second à la Salpêtrière, a lu une observation sur une lésion de la colonne vertébrale, à laquelle il donne le nom de luxation, et qui consiste réellement dans le déchirement d'une couche intervertébrale.

La Société a reçu, 1°. de M. Talabère, chirurgien à Lunéville, un Mémoire sur l'anévrisme faux consécutif de l'artère branchiale;

2°. De M. Olombel, médecin dans le département du Tarn, une observation sur un fœtus dont les cris se sont, dit-il, fait entendre pendant la gestation;

3°. De M. Desbout, médecin à Saint-Pétersbourg, des observations qui confirment les avantages de la vaccination.

M. Clarion a lu une monographie d'un nouveau genre de graminées, précédée de recherches sur les caractères du genre de cette famille;

M. Deschamps, fils, un Mémoire sur les mouvemens du cerveau.

M. Vauquelin a rendu compte de l'examen chymique qu'il a fait de la racine de Calaguala. Il résulte de ses recherches, et de celles de M. de Jussieu, qui a examiné cette plante sous les rapports botaniques, qu'elle se rapproche beaucoup des polypodes, et qu'elle ne doit probablement pas tenir, en matière médicale, d'autre rang que ces végétaux eux-mêmes.

MM. Nyston et Péron ont été reçus associés-adjoints.

MM. Péron et Lesueur, naturalistes de l'expédition de découvertes aux terres Australes, ont lu à l'Institut national des observations sur le tablier des femmes Hottentotes.

Il n'est peut-être pas de pays sur lequel on ait autant de relations générales ou particulières que sur le cap de Bonne-Espérance; et cependant il existe une telle contradiction dans le récit des voyageurs sur certaines observations, qu'elles ont encore besoin d'être confirmées par des témoins oculaires, pour qu'on puisse y ajouter une confiance entière. L'un des faits sur lequel les écrivains sont le moins d'accord, est celui de l'existence de cette partie des organes sexuels des femmes Hottentotes, connue sous le nom de *tablier*. Il résulte du mémoire dont nous présentons ici l'analyse, que cette partie existe incontestablement dans certaines femmes; qu'elle se manifeste dans les jeunes filles de même que dans les vieilles femmes, avec la seule différence que peut comporter celle des âges; qu'elle constitue un organe

particulier ; que ce n'est pas un repli simple de la peau, ni de grandes lèvres, et qu'enfin elle ne peut être observée que sur les femmes des peuplades africaines qui habitent la région méridionale au nord du grand Karoo, des montagnes de Snewberg et du pays de Camdebo. Le Vaillant a désigné et fait connoître ce peuple sous le nom de *Houzwâana ;* mais les Hollandais les appellent *Boschismans*, ce qui signifie homme des bois.

Les auteurs du mémoire insistent particulièrement sur l'existence de ce peuple, sur ses mœurs, sur ses formes, qui sont très-différentes de celles des Hottentots proprement dits ; de sorte que, suivant que les observateurs ont eu l'occasion d'examiner des femmes de Hottentots ou de Boschismans, ils ont affirmé ou nié l'existence du tablier, et telle est la raison évidente de leurs contradictions à cet égard.

Le tablier est parfaitement indépendant de toute affection maladive, de toute espèce de tiraillement mécanique. Dans l'état ordinaire et chez une femme adulte, c'est un appendice de huit centimètres et demi de longueur, paroissant provenir de la commissure supérieure des grandes lèvres par un pédoncule étroit, qui se développe en un corps plus considérable, lequel parvenu vers la moitié de la longueur de la vulve, se divise en deux lobes allongés, rapprochés entre eux lorsque la femme est debout, de manière à représenter grossièrement un pénis affaissé sur lui-même. La substance de cet organe est analogue à celle de la peau du dartos ; elle est molasse, ridée, fort extensible, mais entièrement dépourvue de poils. Sa couleur générale participe de celle de l'individu ; cependant elle est un peu plus rougeâtre. Cet organe n'est point un clitoris fourchu et prolongé, car cette dernière partie existe en dessous, ainsi que

le méat urinaire, qui sont ainsi entièrement recouverts par le tablier.

Cet organe est un des caractères particuliers des femmes Boschismans; il s'observe chez elles dès l'enfance; il croît avec l'âge; il disparoît par le croisement des races. Son existence se lie constamment dans les mêmes individus à un développement extraordinaire des fesses, et peut-être encore, suivant Ten Rhyne et Thunberg, à une forme particulière du sein, étranglé dans sa partie moyenne, paroissant comme double, et ressemblant par cela même à une calebasse ou à une gourde.

M. Dartigues à lu à l'Institut un Mémoire sur la dévitrification du verre.

Après avoir considéré le verre comme un corps transparent et homogène, produit par la combinaison de corps de nature différente, à l'aide d'une haute température, M. Dartigues passe à l'examen du phénomène dans lequel cette combinaison vitreuse change de nature, et devient plus ou moins opaque par l'effet d'une sorte de crystallation.

On trouve assez communément, dans les fours de verreries, des masses de verre qui se forment dans les creux produits sur le sol de ces fours, par l'action de la chaleur et des matières qui coulent des creusets. Ces masses vitreuses contiennent quelquefois, dans leur intérieur, des corps opaques d'une forme régulière. M. Dartigues, en examinant ces espèces de crystaux, est parvenu à en distinguer de plusieurs sortes; les uns ne se présentent que comme de légères nébulosités, d'autres en masses confuses, et d'autres encore en prisme ou en aiguilles, et parmi ces dernières, les aiguilles sont ordinairement convergentes à un centre commun. Nous regrettons, avec M. Dartigues, qu'aucuns de ces crystaux n'aient encore été

analysés, et nous désirons vivement de voir terminer le travail que ce physicien a entrepris sur ce sujet.

La circonstance qui favorise la dévitrification du verre, semble être un refroidissement très-lent; mais il paroît encore que cet effet n'a point lieu sur les verres dont les élémens sont dans des proportions convenables, et telles que les affinités de ces substances élémentaires puissent agir réciproquement, même lorsque le calorique ne favorise plus leur action. Dans le cas contraire, la masse vitreuse, en fusion, donne une précipitation lorsqu'elle se refroidit lentement et quelle conserve ainsi, assez long-temps, de la fluidité, pour que les molécules, qui ne sont plus retenues par l'action du calorique, puissent quitter la combinaison, ou pour mieux dire, lorsque la force de cohésion se rétablit assez lentement pour laisser agir les affinités de composition; aussi la plupart de ces dévitrifications se trouvent-elles au centre des masses vitreuses. C'est à de semblables dévitrifications que M. Dartigues attribue la formation de la porcelaine de Réaumur, et toutes les autres productions analogues que l'on attribuait généralement à une sorte de cémentation.

M. Séguin, *correspondant* a lu un *Mémoire sur le dégras.*

Le dégras est employé dans la corroyerie pour donner de la souplesse aux cuirs, et pour les rendre imperméables. On en connoît deux espèces dans le commerce, celui de pays et celui de Niort.

Le premier est un produit immédiat du chamoisage des peaux. Lorsqu'elles sont débourrées et défleurées, on les imprègne d'huile, dont on enlève l'excès par la potasse en liqueur; il en résulte une dissolution qui contient non-seulement du savon, mais encore de la gélatine. C'est cette dissolution

qui, évaporée à siccité, donne pour résidu le dégras de pays. A Niort, on la décompose par l'acide sulfurique, et on en précipite le dégras qui porte le nom de cette ville.

D'après l'analyse de M. Séguin, celui-ci n'est que de l'huile oxygénée, tandis que l'autre est un composé de savon et de gélatine : et en effet il est parvenu à donner, à de l'huile de poisson, toutes les propriétés du dégras de Niort, en en faisant bouillir, pendant cinq minutes, une livre avec une *demi-once* d'acide nitrique à 25 degrés. Il a observé que, dans cette opération, il ne se dégageoit aucun gaz; qu'il se formoit de l'eau, du nitrate d'ammoniaque; il en a conclu que l'huile s'oxygénoit, non pas en absorbant l'oxygène de l'acide nitrique, mais en lui cédant une partie de l'hydrogène qui entre dans sa composition. Ces résultats sont d'autant plus intéressans, que le dégras de Niort étant beaucoup plus estimé que celui de pays, les corroyeurs qui jusqu'ici n'ont pu, à cause de sa rareté, s'en procurer qu'à grand prix, textuellement pourront désormais en fabriquer à peu de frais, autant qu'ils en désireront, en suivant le procédé qui vient d'être exposé.

M. Quatremère-de-Quincy a lu à la classe d'histoire et de littérature ancienne un mémoire très-étendu sur la statue et le trône de Jupiter à Olympie, ouvrage de Phidias. La description que Pausanias a donnée de ce monument est fort obscure; l'abbé Barthelemy, dans le voyage d'Anacharsis, n'a point cherché à dissiper cette obscurité. MM Siebenkees et Vœlkel ont composé chacun une dissertation allemande sur ce singulier monument de l'art. M. Quatremère, après avoir lu ces divers écrits, a pensé qu'on pouvoit présumer que la distribution des ornemens du trône avoient été différens, et il a

joint à son mémoire une figure du monument tel qu'il a dû exister selon son opinion. M. Visconti, qui n'est pas d'accord avec ce savant sur plusieurs points, a aussi composé une dissertation sur le même sujet. Après ces diverses tentatives, on aura sinon des certitudes, du moins les conjectures les plus probables sur ce monument, qui a fait l'admiration de toute la Grèce.

La classe a fait une grande perte dans la personne du célèbre Helléniste, M. d'Ansse de Villoison, qui a si souvent enrichi ce journal de ses doctes observations. Nous insérerons dans le prochain numéro une notice sur ce savant illustre, en qui nous regrettons un ami.

La classe de la littérature française a tenu, le 13 floréal, une séance publique pour la réception de M. Dureau de la Malle. Il a lu un discours intéressant sur l'art de traduire. Après la réponse du président, M. *François* de Neufchateau, M. l'abbé Delisle a lu des vers, dans lesquels il trace le caractère de plusieurs hommes qu'on rencontre dans la société.

M. Millin, membre de l'Institut, conservateur des médailles, des pierres gravées et des antiques de la bibliothèque impériale, commencera, mardi 8 prairial an XIII, un cours public et gratuit d'antiquités.

Il traitera de l'histoire des arts chez les différens peuples de l'antiquité, d'après les monumens dont il exposera les originaux, les empreintes ou les gravures.

Ce cours, dont le programme sera inséré dans le prochain numéro, aura lieu les mardi, jeudi et samedi de chaque semaine, à deux heures précises, dans la salle au fond de la grande cour de la bibliothèque impériale, rue de la Loi.

THÉATRES.

Théatre Français.

Le Tartuffe de Mœurs, ou *l'Homme à sentimens.*

Cette comédie en cinq actes et en vers, jouée au théâtre Louvois, il y a cinq ans, vient d'être remise au théâtre Français, où elle méritoit bien une place. L'idée première, comme l'auteur en convient, a été prise dans *l'Ecole de la Médisance* de Shéridan. Mais il l'a parfaitement accommodée à la scène française. La pièce est bien intriguée, bien versifiée, et joint à ces deux qualités le mérite d'être une comédie de caractère. En un mot, elle méritoit son succès.

Valsain et *Florville*, tous deux frères, et élevés par M. *Gercour*, leur tuteur, ont des caractères entièrement opposés. *Florville* est fou, joueur, prodigue, mais il a un bon cœur. *Valsain* fait le rôle de moraliste, d'homme à sentimens, et cache, sous le masque de la vertu, une ame hypocrite et un cœur dur. *Sudmer*, leur oncle, de retour d'un long voyage, a le dessein d'éprouver ses neveux. Il se présente chez Florville, comme un juif pour lui prêter de l'argent. Florville n'ayant plus aucun gage à lui donner, lui offre de vieux tableaux de famille, que Sudmer lui achète pour 10,000 francs : mais envain il lui offre la même somme pour un seul tableau, le jeune homme refuse constamment de s'en défaire. Ce tableau représente Sudmer lui-même, qui, ravi de ce trait, commence déjà à pardonner à Florville ses étourderies. Bientôt Valsain donne occasion de

juger aussi son caractère. Il avoit refusé à Florville de lui prêter une légère somme, il la lui prête sous le nom du juif, et à gros intérêt. Il cherche à séduire la femme de son ami, renvoie avec brusquerie Sudmer déguisé, qui, sous le nom d'un parent de sa mère, cherche à exciter sa sensibilité. Ces diverses épreuves mettent au jour les deux caractères ; Sudmer récompense Florville en l'unissant à la fille de Gercour, et Valsain, privé de l'héritage qu'il attendoit, se voit démasqué à tous les yeux. On a remarqué entre autres scènes, celle où Florville se défait de ses tableaux de famille, et celle du paravent, où Valsain a fait cacher madame Gercour, lorsqu'il est surpris par son mari; son frère trouve encore un moyen de l'excuser, et paie ainsi par le bien tout le mal que lui fait Valsain.

L'auteur qui avoit gardé l'anonyme, lorsque sa pièce fut jouée au théâtre Louvois, s'est fait nommer au théâtre Français : c'est M. Cheron, auteur de Duhautcourt.

L'Athénée des Femmes.

Ce vaudeville a été reçu au milieu des huées et des sifflets. Ni plan, ni style, ni esprit, rien enfin, ne pouvoit engager à l'indulgence. Aussi la pièce ne reparoîtra sans doute plus.

LIVRES DIVERS (1).

Géométrie.

Application *de l'Algèbre à la Géométrie, des surfaces du premier et second degré, à l'usage de l'École polytechnique;* par MM. Monge et Hachette. 1 vol. in-4°., avec planches. 3 fr. pour Paris, 4 fr. franc de port. — Chez *Bernard*, libraire, quai des Augustins, n°. 31.

Trigonométrie.

Méthode *simple et facile pour lever les plans, suivie d'un Traité du nivellement et d'un Abrégé des règles du lavis; avec 12 planches, dont 9 enluminées;* par F. Lecoy, géographe; nouvelle édition, augmentée et corrigée quant au texte et aux planches, précédée d'un Abrégé du système décimal, applicable à l'arpentage, et de tables pour la conversion des anciennes mesures de superficie en nouvelles, et des nouvelles en anciennes; et suivie d'un Abrégé de la trigonométrie rectiligne, avec une planche. 1 vol. petit in-8°. Prix : 4 fr. 50 cent., et 5 fr. 25 cent. franc de port. — Paris, chez *Duponcet*, libraire, quai de la Grève n°. 34. An XIII — 1805.

On a d'excellens ouvrages sur les différentes parties qui sont l'objet de ce livre. Mais pour s'accommoder au goût et au besoin de ceux qui n'ont ni la

(1) Les articles marqués d'une * sont ceux dont on donnera un extrait.

volonté, ni le temps d'étudier et d'approfondir de longs traités, l'auteur a imaginé de réunir, dans sa méthode, les meilleurs moyens de pratiquer, épars dans les bons auteurs, sur trois sujets différens, qui, à les considérer sous le rapport qu'ils ont entre eux, sembleroient n'en faire qu'un. Cette méthode est divisée en quatre parties. Dans la première, M. Lecoy, après avoir défini et démontré les termes et figures de géométrie indispensables pour l'arpentage, décrit successivement les instrumens propres à la levée des plans, et la manière de s'en servir; la seconde partie contient tout ce qui est relatif aux opérations du nivellement et à l'emploi des instrumens; la troisième, qui a rapport au lavis, enseigne la manière de mélanger les couleurs et de les employer. Les Elémens de trigonométrie rectiligne forment la quatrième partie dont cet ouvrage est augmenté. Les planches ont été retouchées et rectifiées avec soin. Si le mérite d'un livre élémentaire consiste dans la précision et l'exactitude, on peut garantir la bonté et l'utilité de celui de M. Lecoy. L'éditeur prévient qu'en faveur des acquéreurs de la première édition, on a fait imprimer séparément, sous le titre de *Supplément*, tout ce qui est ajouté à cette nouvelle, et qu'il leur sera donné pour 1 fr. 25 cent., et 2 fr. franc de port.

Sciences physiques.

Journal de Physique, de Chymie et d'Histoire naturelle, rédigé par De Lamétherie. in-4°. Mois de germinal an XIII.

Ce cahier contient les articles suivans :

Analyse de la magnésie de Baudissero, en Cana

vais, département de la Doire; par M. Giobert. — *Mémoire sur la mesure des hauteurs à l'aide du baromètre, contenant une détermination plus précise du coëfficient constant à employer dans la formule de* M. de la Place; lu à la première classe de l'Institut, en la séance du lundi 17 nivose an XIII, par L. Ramond, membre de cette classe. — *Observations relatives à différens mémoires de M.* Prous t, *insérées dans le LIXe. volume du Journal de Physique;* par C. L. Berthollet. — *Recherches sur la déliquescence ou l'efflorescence des sels;* par C. L. Cadet, pharmacien. — *Mémoire sur un procédé pour teindre en bleu solide, dit bon teint, la laine en suin;* découvert par *Barthelemi* Favier, membre de plusieurs Sociétés savantes; lu à l'Académie des Sciences de Paris. — *Remarques sur la diminution de la mer et sur les îles de la mer du Sud;* par *Eugène-Melchior-Louis* Patrin, correspondant de la première classe de l'Institut. — *Observations météorologiques faites par* Bouvard, dans le cours du mois de ventose. — *Nouvelles littéraires.*

Histoire naturelle.

Annales *du Muséum national d'Histoire naturelle.* — Paris, chez *Levrault, Schœll* et compagnie, rue de Seine, n°. 1395, vingt-neuvième cahier.

Les articles contenus dans ce cahier sont : *Analyse de l'ichthyophthalmite*, par MM. Fourcroy et Vauquelin. — *Classification des produits volcaniques*, par M. Faujas-Saint-Fond. — *Suite des mémoires sur les fossiles des environs de Paris*, par M. Lamarck; cet article contient les genres *miliole rénuline* et *gyrogone*. — *Sur le* mégalonix, *animal de la famille des Paresseux, mais de la taille du bœuf, dont les os-*

semens ont été découverts en Virginie, en 1796, par M. Cuvier.—*Sur le* mégatherium, *autre animal de la famille des Paresseux, mais de la taille du Rhinocéros, dont un squelette fossile, presque complet, est conservé au cabinet royal d'histoire naturelle à Madrid*, par M. Cuvier.—*Description des os du mégatherium, faite en montant le squelette*, par *D. Jean-Baptiste* Bru, traduite par M. Bonpland, et abrégée. — *Description d'une nouvelle espèce* de Thouinia, par M. Turpin : elle est appelée *Thouinia trifoliata*.— *Correspondance géologique*, par M. Faujas-St.-Fond.

Dictionnaire *des sciences naturelles*, dans lequel on traite méthodiquement des différens êtres de la nature, considérés, soit en eux mêmes d'après l'état actuel de nos connoissances, soit relativement à l'utilité qu'en peuvent retirer la médecine, l'agriculture le commerce et les Arts ; suivi d'une biographie des plus célèbres naturalistes ; ouvrage destiné aux médecins, aux agriculteurs, aux manufacturiers, aux artistes, aux commerçans, et à tous ceux qui ont intérêt à connoître les productions de la nature, leurs caractères génériques et spécifiques, leur lieu natal, leurs propriétés et leurs usages ; par plusieurs professeurs du Muséum national d'histoire naturelle et des autres principales écoles de Paris. — Paris, chez *Levrault*, *Schœll* et compagnie, an XII—1804, 3 volumes in-8°., lettres *A—Bam.*, avec atlas.

Nous avons annoncé dans le temps le prospectus de cet ouvrage ; le nom de ses savans auteurs suffiroit pour le recommander ; mais en l'étudiant, il est aisé de voir combien ce répertoire des connoissances naturelles sera utile par son étendue et son ex-

trême exactitude ; tous les articles sont rédigés avec une précision et une justesse admirables ; les trois volumes que nous annonçons contiennent jusqu'à l'article *Bambou* inclusivement. Les planches sont séparées de l'ouvrage, ce qui le rend d'un usage plus commode. Les gravures sont au simple trait, d'une extrême exactitude, et parfaitement bien choisies. Ce Dictionnaire sera certainement regardé comme un véritable monument élevé à la science de la nature.

A. L. M.

Zoologie.

Johannis Hermann, *Phil. et Med. Doct.. nat, in scholis Argentor. Professor., Instit. Franc. sodalis., Observationes zoologicæ quibus novæ complures, aliæque animalium species describuntur et illustrantur. Opus posthumum*; *edidit Fridericus Ludovicus Hammer. Hist. natur. Prof., societ. agric. Argentor. sodalis.; Argentorati, apud Amandum Kœnig, bibliopolam.*—Parisiis, XII—1804, in-4°.

Le professeur Hermann peut être regardé comme un des observateurs les plus exacts et les plus soigneux qui aient existés. Il avoit fait un nombre considérable de remarques qu'il avoit placées dans ses livres et dans ses manuscrits. M. Hammer, son gendre, rend un vrai service à l'histoire naturelle en les réunissant. Toutes ces notes sont rangées sur le système naturel de Linneus. Ce volume contient celles relatives aux *mammifères*, aux *oiseaux*, aux *amphibies* et aux *poissons*. Un autre volume doit offrir les observations sur les insectes et sur les vers. Ce recueil est d'une extrême importance pour tous ceux qui s'occupent essentiellement de la zoologie.

A. L. M.

Anatomie.

Ramollissement *remarquable des os du tronc d'une femme*, avec des figures dessinées d'après nature, et quelques semblables observations, par Jean-Claude Renard, médecin et membre de la Société départementale des sciences et arts, à Mayence, avec une planche. — Mayence, chez Jean *Wirth*, XII—1084, 4°. de 16 pag.

Art militaire.

Introduction *à l'étude de l'art de la guerre*, par le capitaine de la Rochaymon, aide-de-camp de S. A. R. Mgr. le prince Henri de Prusse, frère du roi Frédéric II, tomes troisième et quatrième, avec plans et cartes. — A Weimar, au bureau d'Industrie, 1803.

Nous avons annoncé les deux premiers volumes de cet ouvrage, qu'on peut considérer comme une Encyclopédie de l'art de la guerre. Les deux volumes dont nous donnons aujourd'hui le titre, le terminent. Le premier, qui est le troisième de l'ouvrage, traite de la fortification. On y trouve une définition des termes qui sont employés dans l'art de fortifier les places; un examen raisonné des différentes espèces d'ouvrages; enfin une analyse de tous les moyens employés pour augmenter la force des places et contribuer à leur défense; l'auteur examine les divers systèmes de *Vauban*, de *Coehorn*, *Alghisi*, *Basea*, *Bora*, *Landsbergen*, *Robillard*, *Struensée*, *Gneuss*, *Virgin*, *Montalembert* : il consacre un chapitre aux mines.

L'auteur s'occupe ensuite de l'attaque et de la défense

fense des places, des fortifications passagères ; les lignes, les retranchemens : de la fortification de campagne. Il applique les règles de la fortification aux grandes opérations de la guerre.

Le dernier volume traite de la castramétation et de la stratégétique. La castramétation est l'art de mesurer et d'assurer les camps. L'auteur entre dans tous les détails relatifs à ce sujet important ; il passe ensuite aux manœuvres des grands détachemens, des convois, etc. ; et parle de la stratégétique, c'est-à-dire de la science des plans de campagne. Il ne nous appartient pas de juger cet ouvrage qui n'est pas dans l'ordre des connoissances que nous devons acquérir ; mais nous l'avons communiqué à des militaires très-instruits, qui nous en ont fait un grand éloge, et qui le regardent comme un manuel dont aucun officier, qui voudra parvenir dans sa profession, ne pourra se passer.

L'ouvrage est terminé par une table alphabétique, et accompagné d'un atlas très-étendu et très-utile pour l'intelligence des faits nombreux qui y sont exposés. A. L. M.

Arts mécaniques.

Annales *des Arts et Manufactures*, par R. O'Reilly, membre de l'Académie de Bologne. — Paris, de l'imprimerie des Annales, rue J.-J. Rousseau, n°. 11, 5e. année, 30 ventose, n°. 60, an XIII.

Les mémoires contenus dans ce numéro sont : *Description d'un treuil ou nouvelle roue à double force. — Suite du mémoire sur l'emploi de l'indigo dans la teinture. — Fin du mémoire sur le blanchissage domestique à la vapeur. — Manière de teindre l'ivoire, les os, la corne, le cuir, les plumes, les pelleteries,*

les poils, le papier, la paille et le bois. — Perfectionnemens à la construction des machines à vapeur. — Fin du mémoire sur la manière de suppléer à l'action du vent sur les vaisseaux, et au hâlage sur les bateaux.

Beaux-Arts.

Annales *du Musée et de l'Ecole moderne des Beaux-Arts ;* recueil de gravures au trait, d'après les principaux ouvrages de peinture, sculpture, ou projets d'architecture, qui, chaque année, ont remporté le prix, soit aux Ecoles spéciales, soit aux concours nationaux; rédigé par C. P. Landon, peintre. — Paris, chez l'auteur, quai Bonaparte, n°. 23. 7e. à 10e. livraisons.

Ces livraisons contiennent : *la Réconciliation de Jacob et de Laban*, tableau de la galerie du Musée, par *Pietre* de Cortone. — *Judith*, tableau de la galerie du Musée, par *Philippe* Vandyck. — L'*Annonciation*, tableau de la galerie du Musée, par *Charles* de la Fosse. — *Aristides*, statue du palais du Sénat, par Cartellier. — *Jésus ordonnant aux Apôtres de laisser approcher de lui les enfans*, tableau de la galerie du Musée, par S. Bourdon. — *Jeune Apollon*, statue antique de la galerie du Musée. — *Saint-François en extase*, tableau de la galerie du Musée, par Gérard Seghers. — La *Sainte Famille*, tableau de la galerie du Musée, par Rubens. — *Saint-Romuald*, tableau de la galerie du Musée, par *Andre* Sacchi — La *Décollation de Saint-Jean Baptiste.* — Le *miracle de Saint-Benoît*, tableau du Musée de Versailles, par Bon Boulogne. — *Sci-*

pion l'Africain, statue du palais du Sénat, par Ramey.—La *Paix confirmée dans le ciel*, tableau de la galerie du Luxembourg, par Rubens.—*Saint-Bruno en prières dans sa cellule*, tableau de la galerie du Sénat, par *Eustache* le Sueur. — La *Victoire et la Renommée*, bas-relief de la cour du Louvre, par J. Gougeon. — Le *comte Roger à genoux devant Saint-Bruno*, tableau de la galerie du Sénat, par *Eustache* le Sueur. — La *descente de croix*, tableau de la galerie du Musée, par Jouvenet. — *Apparition de Saint-Bruno au comte Roger*, tableau de la galerie du Sénat, par *Eustache* le Sueur. — La *Visitation*, tableau de la galerie du Musée, par *André* Sabbatini. — La *Fortune*, tableau du Musée, par le Guide. — *La manne dans le désert*, tableau de la galerie du Musée, par N. Poussin. — Les *bains d'Apollon*, groupe en marbre, des jardins de Versailles, par Girardon et Regnauldin. — *Saint-Bruno enlevé au ciel par les anges*, tableau de la galerie du Sénat, par *Eustache* le Sueur. — *Mausolée du cardinal de Richelieu*, par Girardon, conservé au Musée des monumens français. — *Saint-Bruno se présente devant le pape Urbain II*, tableau de la galerie du Sénat, par *Eustache* le Sueur. — L'*Ange Raphaël et le jeune Tobie*, tableau de la galerie du Musée, par Rubens. — *Euripide*, statue antique de la galerie du Musée. — La *Pièce de monnoie du tribut*, tableau de la galerie du Musée, par Rubens.

Musique.

Manuel *du jeune musicien*, ou *élémens théoriques-pratiques de musique*, par P. Marcou, musicien ordinaire de la chapelle du roi Louis XVI, nouvelle

édition, petit in-12, prix, 2 fr. 40 centimes pour Paris et les départemens. — A Paris, chez *Duponcet*, libraire, quai de la Grève, n°. 34.

Ce petit ouvrage n'est, en quelque sorte, qu'une récapitulation abrégée des principes connus. On y trouve le détail des dièzes et des bémols qui sont nécessaires dans les différentes gammes, tant majeures que mineures; la manière de connoître la gamme dans laquelle on chante; le moyen de savoir combien ces mêmes gammes exigent de dièzes ou de bémols à la clef; et enfin la signification des deux chiffres dans les mesures composées. L'auteur a jugé à propos d'augmenter cette édition d'un précis historique sur la musique en général, et d'un discours sur l'harmonie, par Gresset. L. G.

Médecine.

Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc.; par MM. Corvisart, premier médecin de l'Empereur; Le Roux, médecin ordinaire de S. A. I. le prince Louis; et Boyer, premier chirurgien de l'Empereur; tous trois professeurs à l'École de Médecine de Paris. — Paris, chez *Migneret*, imprimeur, rue du Sépulchre, n°. 28, germinal an XIII.

Ce cahier contient les articles suivans: *Précis d'une adresse de l'administration centrale de santé aux médecins de la république italienne, sur la fièvre de Livourne.* — *Observations sur une espèce singulière de gangrène*, par M. Pérusel. — *Observation sur des tumeurs purulentes survenues sur le trajet des artères crurale et poplité, à la suite d'un ulcère au talon*, recueillie par A. Serrand. — *Observation sur une division du tendon d'Achille*, par M. Lelut. — *Suite des remarques sur la dégénérescence tuber-*

culeuse non enkistée du tissu des organes, par G. L. Bayle.

Géographie.

Allgemeine *geographische Ephemeriden verfasset von einer Gesellschaft Gelehrtenn und herausgegeben von F. J. Bertuch und C. G. Reichard* — c'est-à-dire, Ephémérides géographiques générales, rédigées par une société de gens de lettres, et publiées par F.-J. Bertuch et C.-G. Reichard, cahier de décembre 1804 et de janvier 1805, avec figures et cartes. — Weimar, au bureau d'Industrie.

Le cahier du mois de décembre contient des notices pour servir à l'histoire du pays des Kirguises et des pays limitrophes, traduites du russe, avec une carte géographique. Il a paru depuis, à Riga, un petit ouvrage sur cette peuplade, sous le titre de : *Aventures du persan Wassilii Michailow, parmi les Calmucs, les Kirguises et les Chirvenses.* Riga, 1084. Cet ouvrage a été traduit du persan en allemand, par M. Bergmann, qui connoissoit particulièrement l'auteur. — Traduction d'un morceau du journal de Bandida Saigi, ci-devant député des Zongales auprès de l'empereur de Russie. — *Sur la colonie anglaise établie sur les côtes de Sierra Leona en Afrique*, traduit de l'anglais.

Dans le cahier de janvier, on trouve un *Résumé général des changemens géographiques et des progrès de la géographie, et de la statistique pendant l'année* 1804. — *Supplément à la description des côtes de la Sierra Leona*, traduit de l'anglais. — *Fragment tiré du voyage de Broughton sur les habitans de l'île de Jedso.*

Chaque cahier est terminé par des notices sur dif-

férens ouvrages de géographie qui ont paru nouvellement en France, en Angleterre et en Allemagne.

Voyage.

Description *de Valence*, ou *Tableau de cette province, de ses productions, de ses habitans, de leurs mœurs, de leurs usages*, etc., par *Chrétien Auguste* Fischer, pour faire suite au voyage en Espagne du même auteur; traducteur, Ch. Fr. Cramer. — Paris, chez *Henrichs*, libraire, rue de la Loi, n°. 1231, et chez *Cramer*, imprimeur-libr., rue des Bons-Enfans, n°. 12, an XII-1804.

Le *Tableau de Paris* de M. Mercier a eu beaucoup de vogue en Allemagne, et il a produit un grand nombre d'imitateurs; la plupart des voyages ont été écrits de même par petits chapitres qui n'offrent entre eux aucune liaison, mais dont l'ensemble peut donner une juste idée du pays que l'on décrit; c'est ainsi que M. Fischer a composé *sa description de Valence*. Cavanilles a publié sur ce pays un magnifique ouvrage dont j'ai donné un extrait dans le Magasin Encyclopédique(1); mais la plupart de ses observations portent sur l'histoire naturelle, et principalement sur la botanique, il n'a dit que peu de choses des mœurs et des usages de la contrée. C'est la partie à laquelle M. Fischer s'est principalement attaché dans ses quatre-vingt-dix-neuf chapitres. J'en citerai seulement un pour faire connoître la manière dont l'auteur raconte.

Asuncion de Nuestra Sennora.

C'est la fête de l'Assomption de la Sainte-Vierge, qui, dans l'église catholique, se célèbre le 15 du

(1) Ann. II, t. III, p. 38.

mois d'août, et qui est aussi une des principales fêtes de Valence.

Elle commence toujours par une procession solennelle. Les rues sont jonchées de fleurs, les balcons ornés de riches tapis, les boutiques décorées de glaces; enfin, toute la ville annonce les transports et l'allégresse.

Cette procession réunit tout ce que le culte catholique offre de plus brillant, la musique, l'encens, les ornemens superbes; enfin, tout ce qui peut ajouter à l'illusion religieuse. Rien cependant ne distingue davantage cette fête qu'un groupe de nuages, supporté par des hommes cachés, et que l'on fait mouvoir par un mécanisme intérieur.

Au haut du nuage on voit en pompe l'image de la Madone, qui semble se balancer et s'élever majestueusement dans les airs.

Les églises sont toutes décorées avec le même éclat, surtout l'église principale, où la procession termine sa course. Tous les piliers sont tapissés de damas vermeil; toutes les images illuminées avec des girandoles. Le chœur est garni d'orangers, et le maître-autel tout resplendissant, sous une pyramide de lampions.

Mais ce qui frappe surtout l'étranger, c'est une multitude de serins de Canarie qui voltigent çà et là dans l'église, avec des bandes de papier doré qu'on leur attache à la queue. Il est du bon ton à Valence de tâcher d'attraper un de ces oiseaux pour en faire cadeau à sa belle; ainsi, chacun de son côté s'empresse de leur faire la chasse.

La matinée se passe dans ces actes religieux; toute l'après dînée est consacrée aux plaisirs profanes. On assiste aux courses de chevaux, aux arbres de cocagne, aux combats à coups de poing; on fait ensuite une

procession solennelle de *Maestranza*, ou bien on danse un ballet à la mauresque. Alors toute la ville est en l'air, et le peuple fourmille dans les rues comme des essaims d'abeilles.

A la nuit les illuminations commencent. Partout on voit des pyramides de lampions, des transparens, etc.; ajoutez à cela les étoiles étincelantes sur l'azur rembruni des cieux et les croix des clochers tout en feu; et vous vous formerez une idée de ce spectacle véritablement pompeux. C'est alors que tout se livre à la joie, jusqu'à ce qu'enfin un feu d'artifice vienne terminer ce beau jour.

Assomption de la Vierge !.... Un hérétique a beau se renfrogner à cette idée; elle n'en est pas moins poétique. Quelle image touchante et sublime ! La vie pure et céleste de la mère de Dieu, pouvoit-elle se terminer autrement que par cet événement pompeux ? Celle qui a enfanté le Sauveur que les chrétiens adorent, ne devoit-elle pas obtenir un triomphe aussi glorieux ? Encore une fois, quelle que soit notre résistance à nous prêter à ces dogmes, il faut convenir cependant qu'ils ont été parfaitement bien adaptés aux imaginations ardentes du Midi.

Histoire.

Galerie politique, ou *Tableau historique, philosophique et critique de la politique étrangère*, où se trouve l'aperçu des événemens qui ont contribué à l'élévation, à la gloire ou à l'abaissement de chaque Etat; ses rapports diplomatiques; l'analyse de divers traités, et les portraits des monarques, ministres, généraux, etc., qui ont influé sur le sort et la politique de l'Europe, depuis 1780; par M. A. Gallet, 2 vol. in-8°. de 850 pag., im-

primés sur carré fin ; prix, 9 fr. broch., et 12 fr. par la poste, franc de port. — A Paris, chez F. *Buisson*, libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

Nous ne donnerons pas d'extrait de cet ouvrage, par la même raison qui nous a empêché d'analyser le *Cornelius Nepos francois*, de M. de Maisonneuve. L'histoire des hommes vivans, surtout de ceux qui ont joué un rôle dans les grands événemens politiques, ne peut être écrite avec impartialité; l'ouvrage se sent toujours du pays où l'auteur a vécu, de l'époque à laquelle il a composé son ouvrage ; du reste le livre de M. Gallet peut convenir à ceux qui aiment ce genre de lecture ; on y trouve des notices sur Acton, l'empereur Alexandre, Bedsborodko, ministre russe, le duc de Brunswic, Catherine II, le prince Charles, le général Cobourg, Dgezzar pacha, Charles Fox, Guillaume II, Guillaume III, roi de Prusse; Georges III, Gustave III, Jefferson, Joseph II, Kosciuszko, Léopold II, le colonel Mack, Nelson, Paswan-Oglou, Paul Ier., Pie VI, Pitt, Potemkin, Suwarow, Tipoo-Saïb, Washington, Subow ; l'auteur consacre aussi des articles à l'état des différentes cours, à leur influence, aux suites des différens traités. A. L. M.

Malthe ancienne et moderne, contenant la description de cette île, son histoire naturelle, celle de ses différens gouvernemens, la description de ses monumens antiques, et l'histoire des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'an 1800 ; par *Louis* de Boisgelin, chevalier de Malthe; édition française publiée par A. Fortia (de Pilles), auteur du voyage de deux Français au nord de l'Europe, et autres

ouvrages; 3 vol. in-8°., prix, 16 fr. Ce premier volume est actuellement en vente. — A Paris, chez M. *Hocquart*, rue de l'Eperon, n°. 1; *Petit*, au palais du Tribunat; *Levrault* et *Schoell*, rue de Seine; prix, 5 fr., et 6 fr. 10 cent. franc de port; le deuxième volume est sous presse.

Le second et le troisième volume seront consacrés à Malthe moderne, c'est-à-dire, à l'histoire des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, depuis la création de l'ordre jusqu'à la prise de Malthe par les Anglais. Le lecteur y trouvera un tableau chronologique et critique des grands maîtres, depuis Gérard jusqu'à l'Ile-Adam, avec les dates des principaux événemens de leur règne, dont plusieurs sont inexactes dans les historiens les plus estimés.

Depuis l'Ile-Adm jusqu'en 1798, tous les règnes des grands-maîtres sont traités avec les détails que chacun exige, et selon l'importance des événemens dont il a été l'époque.

Quoique l'édition anglaise de cet ouvrage, qui a paru à Londres en août 1804, soit en 3 volumes in-4°., on est assuré que celle-ci, sans y rien omettre d'essentiel, n'en comprendra que 3 in-8°.; et si, contre toute attente, il y en avoit un quatrième, l'éditeur s'oblige à le livrer gratis aux souscripteurs.

Il n'existe aucun ouvrage aussi complet sur Malthe, et il peut dispenser de tous les autres.

A. L. M.

Biographie.

Vies *de Milton et d'Addisson, auxquelles on a joint un jugement sur les ouvrages de Pope;* le tout tra-

duit de l'anglais, de *Samuel* Johnson, et suivis de divers morceaux de littérature.

Que mes délassemens, s'il se peut, soient utiles.

2 vol. in-18. — A Paris, chez *Perlet*, libraire, rue de Tournon, n°. 1133.

Voltaire disoit : la *vie d'un homme de lettres sédentaire est dans ses ouvrages*, et Voltaire avoit raison. Cependant tous les poëtes, tous les orateurs n'ont pas seulement appartenu à la littérature. Cicéron a payé son tribut à l'histoire de Rome, et Milton..... mais depuis il changea de langage ; et, certes, ce n'est pas le moment de rappeler une conduite qui fut expiée par de vifs repentirs, et assurée par la gloire que lui acquit un poëme immortel. L'avenir ne s'occupera point de savoir si Milton fut enthousiaste fanatique d'une chimérique *liberté ;* elle ne verra dans lui que l'auteur du *Paradis perdu*, composition sublime que M. Delille vient de traduire, sinon avec une grande fidélité, du moins avec un grand talent.

Addisson est connu pour être un excellent critique; Pope a parmi nous une grande célébrité; et le *Rambler* (qui veut dire *rôdeur*) de Johnson, jouit d'autant d'estime que le *Spectateur*. Les deux volumes de traduction, que nous annonçons, ne peuvent donc être lus qu'avec plaisir, par tous ceux qui aiment à recueillir toutes les anecdotes qui concernent les hommes de génie. La diction en est élégante et facile ; les notes qui accompagnent le texte prouvent que l'auteur a fait de nombreuses recherches, et que pensant comme le poëte Roy :

Etude, tu nous préserves
De l'écueil des faux plaisirs.

il est ambitieux d'obtenir cette gloire, qui devient le partage de ceux qui savent instruire et plaire en même temps. Aug. de L.

Alphabetical *Register of all the authors actually living in great-Britain, Ireland and in the united provinces of North-America, with a catalogue of their publications. From the year* 1770, *to the year* 1790. *Supplement and continuation from the year* 1790, *to the year* 1803. *By* Jeremias David Reuss. — Berlin and Stettin printed for Frederic *Nicolaï*, 1804, 2 vol. in-8°.

M. Reuss a publié en 1791 à Berlin une *Angleterre littéraire*, qui a été bien accueillie par ses compatriotes; il en donne aujourd'hui la suite, c'est-à-dire l'indication des ouvrages des auteurs anglais qui ont écrit depuis cette époque jusqu'à nos jours; publier un pareil ouvrage n'est pas une entreprise aussi aisée qu'on le croit; tout le mérite de ce genre de travail consiste dans l'exactitude; pour être exact en bibliographie, il faut être secondé par des littérateurs; or, nous ne savons pas que les littérateurs anglais aient contribué à rendre cet ouvrage complet. M. Reuss a consulté les *literary memoirs of living authors of great-britain, in two volumes.* London 1798, 8°.; ainsi que: *A new catalogue of living english authors*, vol. 1. London 1799, ouvrages qui, comme M. Reuss l'observe très-bien lui-même, sont insuffisans et inexacts. Il lui restoit donc beaucoup à suppléer, tâche difficile à remplir quand on se trouve loin des sources où on pourroit puiser. Au reste, ceux qui connoissent les difficultés d'une pareille entreprise, en savent aussi apprécier le mérite.

M. Reuss a vaincu ces difficultés; son ouvrage se distingue par l'ordre et la clarté. C'est un véritable service que cet infatigable bibliographe a rendu aux lettres. La meilleure *France littéraire* et la meilleure *Angleterre littéraire* sont dues à deux auteurs allemands, MM. Ersch et Reuss, ce qui est très-remarquable.

Comme les titres des livres indiqués sont dans leur langue originale, ces utiles répertoires peuvent servir à toutes les nations. M. Reuss a joint à l'article de chaque auteur, une indication des ouvrages qui font connoître leur vie, leur caractère; il cite aussi les gravures qui les représentent. A. L. M.

De *viris illustribus Romæ, à Romulo ad Cæs. Augustum, in gratiam quintanorum, auctore* C. F. l'Homond, etc. *Recentissima editio quam emendatam, adauctam, notisque gallicis illustratam recensuit* J. S. J. F. Boinvilliers, *ad usum Lycæorum; cum hâc inscriptione :*

> Felix prole virûm, bellis hæc inclyta Roma,
> Imperium terris, animos æquabit Olympo.

— A Paris, chez Aug. *Delalain*, rue Mazarine, n°. 1578, et chez *Hocquart*, rue de l'Eperon, n°. 1; prix, 90 cent. relié.

Cette édition est non-seulement corrigée avec soin, mais encore augmentée. Les corrections consistent dans la coupure de phrases beaucoup trop longues, dans le changement de termes impropres ou même contraires aux règles de la langue latine, dans celui de constructions qui étoient embarrassées ou peu harmonieuses. Les augmentations con-

sistent dans les additions faites à certains articles qui étoient plus courts que les autres, dans un petit vocabulaire de certains noms propres d'hommes ou de villes, dans une table de matières qui étoit essentielle, enfin dans la notice biographique de tous les personnages qui ont illustré le siècle d'Auguste. On reconnoîtra sans peine cette nouvelle édition à tant d'heureux changemens, à l'hommage rendu par M. Boinvilliers à la mémoire de feu l'Homond, et au format in-12 qu'il a substitué avec raison à l'ancien format in-18.

Archæologie.

Notice *des monumens antiques conservés dans le Muséum de Marseille*, sous la direction de M. Gouëaud, de l'Académie de cette ville, professeur de l'Ecole publique et gratuite de dessin. — Marseille, chez *Achard*, imprimeur, an XIII—1803, in-8°. de 28 pages.

Marseille ne possède aucun des monumens publics qui devoient autrefois la décorer; mais elle renfermoit, avant la révolution, des tombeaux, des colonnes, des bas-reliefs, des inscriptions grecques et latines, des idoles et des vases en grand nombre; le port recéloit des statues et des idoles des tombeaux chrétiens, des 4e., 5e. et 6e. siècles. Pendant le temps de la terreur, la plupart de ces monumens avoient été dispersés, et plusieurs ont été perdus. M. Thibaudeau, conseiller d'état, préfet du département des Bouches-du-Rhône, a fait réunir tout ce qui en existe dans un même local, et j'ai eu occasion de les voir, j'ai fait faire des dessins de tous ceux qui ont quelque importance, et je me propose de les faire graver. Mon ami M. de St. V..... vient d'en publier une courte notice; les principaux sont un gnomon

un trépied, avec une inscription grecque; un autel rond, avec une inscription grecque; un beau torse égyptien, plusieurs pierres sépulcrales ornées de figures; le tombeau de Glaucias, sur lequel M. de Villoison a donné dans ce journal (1) une savante dissertation; un beau sarcophage, où l'on voit un combat de centaures contre des griffons; plusieurs sarcophages païens et chrétiens, avec ou sans inscription. On a joint à cette notice l'indication de dix-neuf statues du Musée Napoléon, moulées d'après l'antique. A. L. M.

Antiquités *d'Herculanum*, gravées par Th. Piroli, et publiées par F. et P. Pinaresi frères. — A Paris, chez Piranesi frères, place du Tribunat, n°. 1354, an XIII—1805, tome II, douzième livraison.

Les peintures renfermées dans ce cahier sont les suivantes : *Hercule*, *Telamon* et *Hésione*. — *Dédale* et *Icare*. — *Prêtresse lisant un hymne*.

Énée portant son père Anchise, et tenant par la main Ascagne. Carricature dans laquelle les trois personnages sont figurés avec une tête de porc. — *Femme occupée à peindre une statue de Bacchus. Minerve* et *Uranie*. — *Mars* et *Vénus accompagnés d'Amours*. — *Muse portant les attributs d'Hercule*. — *Hercule tuant les oiseaux Stymphalides*. — *Bacchus avec une panthère*. — *Narcisse se mirant dans une fontaine;* le même sujet représenté sous un autre aspect. — *Nymphe surprise par un Faune*.

(1) Année V, t. III, p. 369 et *suiv*.

Les *monumens antiques du Musée Napoléon*, gravés par Thomas Piroli, avec une explication, par M. *Louis* Petit-Radel, publiés par F. et P. Piranesi frères, à Paris, dans leur établissement chalcographique, à l'ancien collége de Navarre. Treizième livraison. 15 germinal an XIII, 5 avril 1805.

Le présent cahier contient les monumens suivans: *Un bas-relief représentant trois Nymphes. — Statue d'une Nymphe. — Néréides. — Triton*, dit l'*Océan. — Le Nil. — Rome. — Adonis. — Hermaphrodite. — Tête de Méduse.*

Monumens *antiques inédits ou nouvellement expliqués, collection de statues, bas-reliefs, bustes, peintures, mosaïques, gravures, vases, inscriptions et instrumens, tirés des collections nationales et particulières, et accompagnés d'un texte explicatif;* par A. L. Millin, membre de l'Institut, conservateur des médailles, des pierres gravées et des antiques de la bibliothèque impériale de France, professeur d'antiquités, etc, tome II, 4e. livraison. — A Paris, chez *Laroche*, rue Neuve des Petits-Champs, n°. 11, au coin de celle de la Loi; *Schoell*, *Levrault* et compagnie, rue de Seine, hôtel de la Rochefoucault; *Delance*, rue des Mathurins, hôtel de Cluny.

Cette livraison contient, 1°. la description de la peinture d'un vase grec qui représente Cadmus tuant le dragon de Mars; ce beau vase se trouve dans la collection particulière de S. M. l'impératrice, à qui le roi de Naples en a fait présent; 2°. la description d'une statue de Vénus Anadyomène en bronze, trouvée dans la Saône à Pontailler; ce joli monument

ment appartient à M. Lamarche ; 3°. la description d'une cornaline du cabinet de M. le général Hitroff : elle représente les têtes conjuguées de Machaon et de Podalire, les deux médecins de l'armée des Grecs ; 4°. une notice sur un beau candelabre en marbre du Musée Napoléon.

Chaque volume de cet ouvrage, imprimé à l'*Imprimerie impériale*, sur beau papier, est composé de cinquante feuilles de texte, d'au moins quarante planches, et distribué en six livraisons. Chaque livraison coûte 6 fr. prise à Paris, et 6 fr. 60 centimes franche de port dans les départemens. L'ouvrage aura six volumes, et sera terminé en moins de quatre années.

Ceux qui voudront souscrire d'avance pour un volume, ne paieront que 33 fr. au lieu de 36, plus 3 fr. 60 cent. pour le port dans les départemens.

Les acquéreurs et souscripteurs sont priés d'envoyer leur nom et leur adresse, afin d'être compris dans la liste qui sera imprimée en tête du second volume. Cette liste et le titre du tome II seront donnés avec la sixième livraison.

Cet ouvrage, retardé par un voyage de l'auteur dans les départemens, va se continuer avec plus d'activité.

L'impression de la livraison suivante est très-avancée ; ce 5°. cahier paroîtra incessamment, et le second volume sera bientôt terminé.

MÉMOIRES *sur les antiquités du Poitou*, aujourd'hui le département de la Vienne ; par E. M. SIAUVE. — A Paris, chez *Garnery*, libraire, rue de Seine, XII—1804, in-8°.

Ce volume ne contient que deux dissertations, l'une

sur les *sarcophages de Civaux ;* l'autre sur le *temple de Saint-Jean à Poitiers ;* mais l'auteur a intitulé son ouvrage *Monumens sur les antiquités du Poitou*, parce que ces deux dissertations doivent être suivies de plusieurs autres relatives à ce sujet favori de ses occupations.

Dans la première dissertation, celle sur les sarcophages de Civaux, M. Siauve expose d'abord ce qui a été dit sur ce cimetière, par *Benard* Routh ; il le décrit ensuite tel qu'il l'a observé ; il pense que ce cimetière est du neuvième siècle ; j'ai également visité ce vaste amas de cercueils accumulés, et je suis absolument de l'avis de l'auteur ; peut-être insiste-t-il trop sur les preuves qu'il en donne ; il ne falloit pas réunir autant de moyens pour un fait dont l'évidence paroîtra sensible à tous ceux qui auront examiné les lieux.

La seconde dissertation traite du *Temple de Saint-Jean*, à Poitiers. M. Siauve pense que c'est une église du quatrième siècle ; ce bâtiment a en effet, ainsi que M. Visconti l'a remarqué, beaucoup d'analogie avec des édifices construits au temps de Constantin.

M. Siauve a joint à sa dissertation des planches dans lesquelles il a figuré le temple de Poitiers, quelques cercueils de Civaux, et plusieurs inscriptions. Ce premier recueil fait désirer la publication des autres écrits qui y sont annoncés par l'auteur. A. L. M.

Paléographie.

Recueil d'inscriptions camées antiques, tirées du cabinet de M. Van Hoorn Van-Vlooswyck, membre de l'Académie de Cortone et de celle des antiquités de Cassel.—Paris, 1804. 18 planches in-12.

M. de Hoorn possède un magnifique cabinet de vases.

colonnes, de marbres précieux, de tableaux d'anciens maîtres, de meubles de Boule et de curiosités de toute espèce Il a aussi une dactyliothèque bien moins considérable que celle qui lui a été volée il y a quelques années, mais dont le choix atteste l'excellence du goût du propriétaire. J'en ai publié quelques pierres, ainsi que ses vases de marbre, dans ma collection de monumens antiques inédits. Le petit recueil que j'annonce, pour le faire connoître aux antiquaires, quoiqu'il ne se vende pas, contient toutes ses pierres, accompagnées d'inscriptions.

A. L. M.

Mythologie.

Bibliothéque d'Apollodore l'Athénien ; traduction nouvelle, avec le texte revu et corrigé, des notes et une table analytique, par E. Clavier, membre de la Cour de justice criminelle séante à Paris. A Paris, chez *Henrichs*, libr. rue de la Loi, n°. 1231 ; *Jardé*, lib. rue de Vaugirard ; *Delance*, imprim.-libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

L'ouvrage dont M. Clavier vient de publier la traduction est attribué à Apollodore, célèbre grammairien d'Athènes, qui vivoit environ 150 ans avant notre ère. Il avoit fait un grand nombre d'ouvrages. Plusieurs critiques ont pensé que celui-ci n'est pas de lui. Tannegui le Febvre le regarde comme un abrégé de celui d'Apollodore. *Thomas* Gale et M. Heyne combattent cette opinion, que M. Clavier croit cependant très-probable ; il pense même qu'Apollodore n'avoit pas composé une bibliothèque, mais que cet ouvrage que l'on a sous son nom est un abrégé de divers écrits, qui étoient un traité sur les

Dieux, un commentaire sur le catalogue des vaisseaux et sa chronique.

Il importe peu de savoir si Apollodore est l'auteur de cette bibliothèque. Il est plus essentiel de considérer s'il méritoit les honneurs d'une traduction, et il est incontestable que M. Clavier a rendu service aux lettres, en le mettant en français, parce que cet ouvrage contient un foule de faits qui ne se trouvent point ailleurs, et qui sont d'une haute importance pour l'explication des monumens des arts et pour la connoissance de l'ancienne histoire des nations.

M. Clavier trace en peu de mots le caractère des poëmes cycliques, épiques, lyriques et tragiques, relativement aux anciennes traditions qui y sont plus ou moins altérées, et il explique les causes de ces altérations.

Il rend compte ensuite des secours qu'il a eus pour son travail; il a fait usage de toutes les éditions et traductions qui ont précédé la sienne, parmi lesquelles il cite, avec l'éloge qui lui est du, celle du savant professeur de Goettingue, l'illustre Heyne. Il a aussi eu communication d'un commentaire manuscrit, composé en latin par l'abbé Sevin, qui est conservé dans la bibliothèque impériale, et l'abbé Sevin avoit beaucoup profité d'un autre commentaire composé en français par Bachet de Meziriac. M. l'abbé Sallier possédoit celui-ci en 1730, mais M. Clavier a fait d'inutiles recherches pour le retrouver. Il ne faut pas croire cependant que M. Clavier n'ait fait qu'extraire ces ouvrages; il a lu tous les auteurs grecs et latins où il a espéré trouver des choses relatives à son travail. D'ailleurs, il est aisé de voir par la lecture de son livre, qu'il ne peut avoir été composé que par un homme qui possède parfaitement la langue, qui connoît l'antiquité et qui est maître de son sujet.

L'ouvrage est précédé d'une table rédigée par M. Jeanet, libraire au Palais. Elle est bien plus ample encore que celle de la traduction de Passerat, et même que celle des éditions de M. Heyne, et elle sera d'une très-grande utilité pour ceux qui auront à faire des recherches dans le texte d'Apollodore.

Un semblable ouvrage est peu susceptible d'analyse ; il suffit de dire qu'il sera d'une très-grande utilité et à ceux qui aiment les recherches mythologiques et à ceux qui commencent l'étude de la langue grecque. Ce travail ne peut que faire bien augurer d'un autre plus important que l'auteur a promis, et qui est attendu impatiemment par tous ceux qui s'intéressent aux progrès des lettres, la *traduction de* Pausanias. Cette entreprise seroit digne de la protection du gouvernement, et les presses impériales ne pourroient pas être mieux employées que pour une semblable publication. A. L. M.

Littérature.

De ἀκριβείᾳ cuilibet scriptori necessaria ad Horat. de arte poetica. v. 386 — 389. Dissertatiuncula ad renunciationem doctorum philosophiæ et magistrorum liberalium Artium, ad diem XVI Febr. 1804, in auditorio philosoph. ritu solemni habendam rectorem Academiæ magnificum, invitat Joh. Georgius Ecocius *Decanus.* — in-4°. de 15 pages.

Le savant auteur de cette courte dissertation traite en peu de mots du soin que les auteurs doivent apporter dans la composition de leurs ouvrages. Les grecs appeloient cette précieuse qualité ἀκριβείᾳ. Les romains la nommoient *diligentia :* il établit que les hommes ne doivent pas se presser d'écrire

dans leur première jeunesse, qu'ils doivent chercher des censeurs sévères, laisser reposer leurs ouvrages et méditer pendant quelques années avant de les publier. Ces préceptes sont bons, mais la manie contraire est si à la mode, qu'il est difficile d'espérer que leur auteur fasse des prosélytes.

A. L. M.

Les Agrestes; par l'auteur des *Nuits Elyséennes*, 1 vol. in-18. Prix : 1 fr. 25 cent. et 1 fr. 50 cent. par la poste. — A Paris, chez *Capelle* et *Renand*, lib.-com., rue J. J. Rousseau.

Le souvenir des *Nuits Elyséennes*, ouvrage rempli d'une douce mélancolie, nous a fait lire avec empressement *les Agrestes*. Mais pourrons-nous le dire sans offenser l'auteur dont nous estimons le caractère et les talens? Il nous semble que cette petite brochure est trop décousue. Le meilleur style, les pensées les plus profondes, ne font point la fortune d'un livre, quand on ne lui donne point cet ensemble, cette harmonie, qui seuls peuvent rendre une lecture amusante et facile. On trouve dans celui-ci une vue des *Pyrénées*, des *Elégies* en prose, des méditations sur les ruines d'un *vieux temple*. On reconnoît une plume exercée et même une imagination poétique. Si l'auteur des Agrestes eût laissé davantage murir ses idées; s'il les eût enchassées dans un plan moins vague, il eut fait certainement grand plaisir, parce qu'il possède les qualité essentielles pour rendre un ouvrage agréable et intéressant : c'est-à-dire que sa diction est gracieuse, naturelle et fleurie.

Aug. DE L.

Poésie grecque.

OMHPOY ΕΠΗ. *Homeri et Homeridarum opera et reliquiæ ; ex recensione Frederici-Augusti* Wolfii. — Lipsiæ, apud bibliopolam G. J. *Gœschen.* 1804, 2 vol. 8°.

Un savant très-versé dans la connoissance de la langue grecque, M. Caillard, a donné, dans la première collection de ce journal (1), un excellent extrait de l'édition de l'*Iliade* d'Homère, publiée par M. Wolf ; il en a fait connoître le mérite en indiquant plusieurs de ses heureuses corrections. Nous ne pouvons revenir sur ce sujet sans nous exposer à redire ce qu'il a déjà parfaitement bien exposé. M. Wolf vient de donner une troisième édition de son Texte, imprimée à Leipsick chez M. Gœschen, avec une grande élégance et les nouveaux caractères de son invention, dont nous avons déjà parlé en rendant compte de la belle édition du Nouveau Testament grec, donnée par M. Griesbach (2). Nous ne devons donc parler que de ce qui distingue cette troisième édition de l'Iliade des deux précédentes.

M. Wolf traite d'abord la question qui a été agitée dans ses prolégomènes. Il se plaint de l'esprit de parti qui a dirigé quelques-uns de ses adversaires ; il loue au contraire la sincérité de ceux qui ont discuté ses opinions de bonne foi.

Il cite à cet égard les dissertations insérées dans le Magasin Encyclopédique, quoiqu'elles ne soient pas toutes favorables à la thèse qu'il a établie. M. Wolf traite ensuite des difficultés de la critique, de l'impos-

(1) Année III, t. III, p. 202.
(2) Année IX, t. II, p. 423.

sibité de rétablir les textes des anciens auteurs dans leur première pureté. Pour restituer celui d'Homère, il faut comparer tous les passages cités par les anciens et lire les scholiastes, les grammairiens et les autres auteurs qui ont fait des écrits de ce divin poëte, leur occupation favorite. M. Wolf range les leçons d'Homère en cinq classes : celles absolument *fausses*; celles tout à fait *invraisemblables*, ce sont celles qui répugnent tout à fait au sens et au génie du poëte; celles qui sont *supportables*, qu'il faut souvent conserver pour ne pas trop donner aux conjectures; enfin celles *vraisemblables*. Les leçons *certaines* sont celles qui sont si évidentes, qu'aucun témoignage ne les réprouve et même ne les contredit. Il faut donc, pour donner un bon texte d'Homère, posséder les connoissances variées et si étendues qui sont indispensables à un habile critique, avoir surtout une connoissance exacte du système métrique des Grecs; il faut encore se pénétrer de l'esprit de l'auteur; mais il doit surtout avoir le génie de la critique, et M. Wolf le possède à un suprême degré.

Outre les portraits d'*Homère*, d'*Achille* et d'*Hector*, plusieurs exemplaires sont enrichis de figures gravées d'après les belles estampes de M. Flaxman, qui jouissent d'une estime si bien méritée; la correction typographique est d'une extrême exactitude. La réputation du texte, l'importance de l'ouvrage, la commodité du format, tout concourt à faire de cette élégante édition un livre de prédilection pour tous ceux qui aiment la littérature grecque.

A. L. M.

Poésie française.

L'Homme des Champs ou *les Géorgiques Françaises*; par *Jacques* Delille. Nouvelle édition,

augmentée, avec figures. — Paris, de l'imprimerie de P. *Didot* l'aîné. Chez *Levrault, Schœll* et compagnie, rue de Seine, hôtel de la Rochefoucault, 1805. In-8°., papier vélin, avec gravures.

Cette édition se distingue par son élégance typographique. Outre le frontispice, chaque chant est accompagné d'une gravure et de deux vignettes d'un très-bon goût, ce qui rend surtout cette édition précieuse, c'est le rétablissement des vers qui avoient été supprimés dans les précédentes.

A. L. M.

Œuvres *complètes de Malfilatre*, 1 vol. in-12, papier fin. Prix : 2 fr. 50 cent. et 3 fr. 25 cent. par la poste. — A Paris, chez Léopold *Collin*, libraire, rue Git-le-Cœur, n°. 18.

M. Auger, éditeur des Œuvres de Malfilatre, a choisi pour épigraphe du volume qu'il publie ce vers de Gilbert :

La faim mit au tombeau Malfilatre ignoré.

Il auroit pu ajouter cet autre vers du même auteur :

S'il n'eut été qu'un sot il auroit prospéré.

Malfilatre ne fut plus *ignoré* après sa mort; mais quoique un poëte n'écrive que pour occuper la Renommée, c'étoit jouir un peu tard de ses faveurs, et l'on n'est pas fâché d'entendre, pendant qu'on vit encore, la voix de l'immortelle qui proclame et les victoires du champ de Mars, et les succès littéraires.

Jacques-Charles-Louis Malfilatre naquit dans la même ville où Malherbe reçut le jour. « Elle

» possédoit et possède encore» (dit M. Auger en parlant de la ville de Caen dans une notice historique fort bien écrite) « tous les établissemens qui ont » pour objet l'enseignement et la culture des lettres. » Les moyens gratuits d'instruction qu'elle offroit, » la considération dont y jouissoit le savoir, et la » fortune qu'il y procuroit quelquefois, engageoient » beaucoup de parens pauvres à faire faire des *études* à » leurs enfans. Ce fut ainsi que Malfilatre, destiné par » sa naissance à n'être qu'un obscur artisan, mais ap- » pelé par la nature à devenir un poëte distingué, » put développer, par l'éducation, le germe d'un ta- » lent qui n'auroit point existé sans elle. Il *étudia* » au collége du Mont, où les Jésuites enseignoient » alors. On s'est long-temps souvenu, dans cette » maison, des succès qu'il y avoit obtenus, et ses » ouvrages sont en cela d'accord avec la tradition; » ils prouvent que le jeune écolier faisoit une *étude* » approfondie des grands modèles de l'antiquité. »

Très-jeune encore, Malfilatre remporte quatre fois le prix de l'ode à l'académie de Caen. Une d'elles parvint jusqu'à Paris, et fut insérée avec éloge dans le *Mercure* par Marmontel; aussi dit-il, dans ses *Memoires* qui viennent de paroître : « Je publiai » les brillans essais de Malfilatre, et je fis concevoir » de lui des espérances qu'il auroit remplies, » si une mort prématurée ne nous l'avoit pas en- » levé. » C'étoit aussi l'avis de plusieurs célèbres critiques : Fréron, Laharpe, M. Clément de Dijon, M. Sabatier de Castres et M. Palissot ont tous fait connoître leur sentiment sur les talens de l'infortuné Malfilatre. Il mourut d'une mort cruelle en 1767, âgé de 34 ans, au moment où il venoit de terminer son poëme de *Narcisse*.

On a recueilli peu de choses de sa plume; il avoit

donné plus d'espérance que de certitude ; mais peut-être se fut-il placé au rang des plus grands génies, s'il eut pu terminer un poëme épique dont le sujet étoit la *Découverte du Nouveau Monde*, sujet qui a été traité un peu foiblement par madame DU BOCCAGE et par un autre auteur ignoré aujourd'hui. Cependant un ami de Malfilatre possède une correspondance où il a peint son âme douce et sensible, et si

> Pour bien peindre l'amour il faut avoir aimé,
>
> LEGOUVÉ.

on peut assurer que ces lettres inspireroient le plus grand intérêt ; il est fâcheux que des motifs de délicatesse en empêchent la publication.

La mythologie est pleine d'aventures piquantes dont la poésie s'est enrichie souvent. Celle de *Psyché*, décrite d'une manière si touchante et si naturelle par LA FONTAINE ; celle d'*Adonis*, chantée par le même ; enfin *Héro et Léandre*, *Péristère*, le *Jugement de Pâris* et *Narcisse*, ont fourni divers poëmes à BERNARD, à M. CASTERA, à IMBERT et à MALFILATRE, et l'on trouve dans tous ces ouvrages des morceaux très-agréables ; mais il faut le dire, tous ces sujets ne sont pas heureux, et surtout celui choisi par ce dernier. Cependant nous devons avouer qu'il le traite comme si le sujet eut été favorable, et les peintures qu'il renferme annonçoient à la France un poëte de plus. Je dis un *poëte*, car tous ceux qui font des vers ne le sont pas. Sans cette destination nous serions trop riches, et notre Parnasse seroit trop peuplé.

OVIDE a fourni plusieurs traits à Malfilatre. Ses vers précèdent le poëme de *Narcisse* ; ils ont en regard la traduction que M. de SAINT-ANGE en a

faite; traduction un peu roide. On a, je le sais, beaucoup loué ses efforts, et moi-même j'admire sa patience. Pourquoi faut-il qu'elle ait été malheureuse? J'aurois trouvé plus heureux qu'il prouvât, par son expérience, ce mot attribué à Buffon : *Le génie n'est que la patience;* qui probablement n'est pas de lui. C'est Hérault de Sechelles qui l'en accuse; Buffon aura dit : *Le génie est fils de la méditation*, ce qui est incontestable; car si la patience seconde le génie, elle ne le donne pas. Le génie, comme la beauté, naît avec celui qui le possède; et en dépit d'Helvétius, tous les hommes sont loin d'être doués de la même aptitude.

Mais il faut prouver ce que j'avance contre ces vers de M. Saint-Ange; voyons: Junon maudit Écho qui l'a empêchée de surprendre son époux infidèle.

Va, pour prix de tes ruses,
Tu parleras si peu que jamais tu n'abuses.
L'effet suit la menace : Echo depuis le jour
Ne peut plus qu'écouter, répondre, et tour à tour
Rendre des derniers mots la redite frivole,
Qui répète le son et double la parole.
Quand elle eut vu Narcisse, Écho de ses attraits
S'étonne, et pas à pas le suit dans les forêts.
Elle approche, elle cède au penchant de son âme;
Et plus elle s'approche, et plus elle s'enflâme.
Tel voisin de la flâme, etc.

Que de fautes contre la clarté, l'harmonie et l'élégance poétique. Pour nous consoler, lisons quelques vers de Malfilatre. Tirésias raconte son histoire à Vénus; il est conduit à Samos par la tempête.

Ce fut, déesse, en ce triste séjour,

Que de Junon j'excitai la colère.
Comme à Cadmus, le Ciel m'offrit un jour
Deux grands serpens, qui, près d'une onde claire,
Gardoient ses bords et les bois d'alentour.
L'Amour s'apprête à les unir ensemble:
Mais, quel amour! à la haine il ressemble.
Ces fiers dragons, près de se caresser,
En s'abordant sembloient se menacer.
Entre les dents dont leur gueule est armée,
Sort en trois dards leur langue envenimée,
Organe impur qu'anime le désir,
Signal affreux de leur affreux plaisir.
D'un rouge ardent leur prunelle enflammée
Jette autour d'eux des regards foudroyans.
Mais tout à coup ils sifflent et s'embrassent,
Etroitement l'un l'autre ils s'entrelacent
Dans les replis de leurs corps ondoyans:
De vingt couleurs l'éclat qui les émaille
Varie au gré de ces longs mouvemens,
Et mon œil voit dans leurs embrassemens,
D'un feu changeant s'allumer leur écaille.
Telle est Iris, quand un nuage obscur,
Chargé de pluie, altéré de lumière,
Boit le soleil, et vers notre paupière
Réfléchit l'or et la pourpre et l'azur.

Certainement voilà le langage d'un poëte. Sans doute tout le poëme n'est pas écrit de cette force; mais Malfilatre travailloit un peu vîte; il écrivoit pour *vivre*; et peut-être même la continuité du style noble et figuré, peut-être aussi le même genre de beautés finiroient par fatiguer le lecteur.

Trop de grâce à la fin cesse d'être une grâce.

L'Abbé DE VILLIERS.

La négligence de La Fontaine et l'abondance de Gresset ont prouvé qu'elles pouvoient, ménagées adroitement, être goutées et admirées. C'est précisément l'effet des ombres en peinture et des contrastes dans un paysage.

Outre le poëme de *Narcisse*, ce volume offre encore quelques fragmens d'une traduction de Virgile, que Malfilatre avoit achevée, mais qu'il n'eut pas le temps de corriger et de rendre digne de son modèle. Auprès de ses essais on a placé les mêmes morceaux rendus par M. Delille. Ce rapprochement auroit pu être dangereux à d'autres poëtes. Quelle gloire pour Malfilatre d'avoir pu supporter la concurrence sans désavantage !

Tout le monde connoît l'ode intitulée : *Le soleil fixe au milieu des planètes ;* elle est suivie d'une autre sur le *prophète Élie ;* ensuite vient la *prise du port Saint-Philippe*, puis un chant sur la convalescence de *Louis-le-Bien-Aimé*, et enfin la traduction du 136e. pseaume. On croit entendre la lyre de David gémissant sur les malheurs de Sion ; c'est la même force dans les images et la même harmonie. Que ces accords divins, ces regrets et ces larmes, pour ainsi dire prophétiques, rendent touchante l'infortune du poëte, dont la misère ouvrit la tombe.

Aug. de L.

Mélanges.

Acta litteraria societatis Rheno-Traiectinæ, tomus quartus, 1803.

La suite de *Chph.* Saxii *Scholia litterario-critica in Muratorii thesaur. inscript.*, occupe la plus grande partie de ce volume. On trouve après Car. *Ferdinandi* Wagel, *Observationes in auctores latinos et græcos.*

Ce sont des conjectures sur quelques passages de *Tibulle*, *Horace*, *Ciceron*, *Saluste*, *Tite-Live*, *Justin*, *Aquila Romanus*, *Eutrope*, *Lucrèce*, *Euripide*, *Platon* et *Sophocle* : suit une *Diatribe critica in Livii librum XXI* ; par Nyhott. — E. Epkema *observata in Theognidem. Pars prima et altera.* — *Thomæ* Wopkensii, *in C. Cornelii Taciti opera animadversiones criticæ*, est une suite : ces observations sont sur les XIe. et XIIe. livres des Annales.

Journal *des Luxus und der Moden*, *herausgegeben von F. J.* Bertuch *und G. M.* Kraus. Zwanzigster Band. Jahrgang 1805. Jænner. — C'est-à-dire, Journal *du Luxe et des Modes*, *rédigé par F. J.* Bertuch et *G. M.* Kraus. Vingtième volume. Année 1805 janvier; Weimar, au comptoir d'industrie.

Nos lecteurs connoissent déjà cet intéressant journal, par les annonces et les extraits que nous avons coutume d'en faire. C'est avec ce numéro que commence l'an 1805. Les auteurs l'ont enrichi d'un frontispice qui représente *Juno pronuba* entre un jeune homme et une jeune fille qu'elle marie. Le sujet est pris d'un bas-relief très-curieux qui a été publié et expliqué par *Pietro Sancto* Bartoli, dans son *Admiranda Romanorum Antiquitatum vestigia.* — Ce numéro renferme un *Poëme dédié aux Dames de Weimar*, par M. Falk. Un autre poëme intitulé *Le Tombeau miraculeux*, par M. Kind.—*Description du portrait de la princesse Caroline de Saxe-Weimar*, peint par M. Jagemann.—*Notice sur un tableau représentant Brutus*, peint par M. Füger gravé par M. Pichler. Ce tableau doit être de la plus grande beauté, d'après la description que nous en donne l'auteur de ce journal ; il est dans le cabinet

du comte de Fries, à Vienne. L'artiste a choisi le moment le plus critique ; savoir, celui où Brutus prononce le jugement fatal qui doit donner la mort à ses deux fils. On voit Brutus assis sur le siége consulaire, à côté de celui de son collègue. Les regards de Brutus expriment la sévérité ; son attitude est tranquille. Il n'en est pas de même de son collègue, qui semble être ému par la compassion et la pitié. Dans le fond on aperçoit les sénateurs, dont les attitudes et les traits expriment à la fois l'étonnement, la pitié et la sévérité. En face du siége sont les deux fils de Brutus à demi-nus et portant des chaînes. L'artiste a représenté l'aîné dans une attitude qui n'est rien moins que suppliante ; ses regards sont fixés à terre, et il semble garder un morne silence, qui exprime la fureur qui le dévore. Tandis que le plus jeune fixe ses regards supplians sur son père, et semble lui reprocher sa dureté. Ce tableau est bien pensé et bien exécuté ; les personnages sont groupées avec art, le coloris est à la fois vif et agréable. Ceux qui l'ont vu, et qui connoissent aussi le tableau de David, pourront faire un parallèle intéressant entre ces deux tableaux. — *Quelques mots sur le costume des acteurs du théâtre national de Berlin. — Sur la vente du cabinet de tableaux et de gravures de Bremer, à Brunswick. — Sur un trousseau de la princesse héréditaire de Saxe-Weimar. — Voyage à la chapelle de Guillaume Tell. — Sur la manière dont on célèbre l'année anniversaire de l'avènement au trône du Grand-Mogol. — Nouvelles des Modes.*

Zoologie.

Johannis *Hermann*, Observationes zoologicæ quibus novæ complures, aliæque animalium species describuntur et illustrantur. Opus posthumum; edidit Fridericus Ludovicus *Hammer*. 207

Anatomie.

Ramollissement remarquable des os du tronc d'une femme. 208

Art militaire.

Introduction à l'étude de l'art de la guerre, par le capitaine *de la Rochaymont*. tomes 3 et 4. *Ibid.*

Arts mécaniques.

Annales des Arts et Manufactures, par R. *O'Reilly*. 209

Beaux-Arts.

Annales du Musée et de l'Ecole moderne des Beaux-Arts; par *Landon*. 4e, 5e, 6e, 7e, 8e, 9e, et 10e livraisons. 210

Musique.

Manuel du jeune Musicien, par M. *Marcou*. 211

Médecine.

Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc.; par MM. *Corvisart*, *Leroux* et *Boyer*. Mois de Germinal. 212

Géographie.

Ephémérides géographiques générales, rédigés par une Société de gens de lettres, et publiés par F. J. *Bertuch* et C. C. *Reichard* (en allemand). 213

Voyages.

Description de Valence, par Ch. Aug. *Fischer*, trad. par M. *Cramer*. 214

Histoire.

Galerie politique, par M. A. *Gallet*. 216

Malthe ancienne et moderne; par Louis *de Boisgelin*. 217

Biographie.

Vie de Milton et d'Addisson, traduit de l'anglais, de Samuel *Johnson*. 218

Alphabetical register of all the authors actually living in great-britain. By Jeremias-David *Reuss*. 120

De viris illustribus Romæ, à Romulo ad Cæs. Augustum, in gratiam quintanorum, auctore C. F. *L'Homond*, etc. 221

Archæologie.

Notice des Monumens antiques conservés dans le Muséum de Marseille, sous la direction de M. *Goubaud*. 222

Antiquités.

Antiquités d'Herculanum, gravées par le même. Tom. II. 12e livrais. 223

Les Monumens antiques inédits du Musée Napoléon, gravés par Th. *Piroli*. 13e livraison. 224

Monumens antiques inédits ou nouvellement expliqués; par A. L. *Millin*. Tome II, 4e. livraison. *Ib.*

Mémoires sur les Antiquités du Poitou; par E. M. *Siauve*. 225

Palæographie.

Recueil d'inscriptions camées antiques du cabinet de M. *Van-Hoorn*. 226

Mythologie.

Bibliothèque d'Apollodore l'Athénien, trad. par E. *Clavier*. 227

Littérature.

De *ἀκριβείᾳ* cuilibet scriptori necessaria, aut. *Eccio*. 229

Les Agrestes; par l'auteur des *Nuits Elysées*. 230

Poésie grecque.

Homeri et homeridarum opera et reliquiæ; ex recensione Friderici-Augusti *Wolfii*. 231

Poésie française.

L'homme des Champs; par Jacques *Delille*. 232

Œuvres complètes de *Malfilatre*. 233

Mélanges.

Acta litteraria societatis Rheno-Trajectinæ, tomus quartus. 238

Journal des Luxus und der Moden, herausgegeben von F. J. *Bertuch* und G. M. *Kraus*. 239

Desgenettes, Desault, Despontaines, Dumeril, Fontanes, Fourcroy, Geoffroy, Hallé, Haüy, Hermann, Labouisse, Lacépède, Lagrange, Lalande, Lamarck, Langlès, Leebrun, l'Heritier, Léveillé, Marron, Mentelle, Morellet, Noel, Oberlin, Sainte-Croix, Schweighæuser, Sicard, Silvestre de Sacy, Suard, Traullé, Van-Mons, Ventenat, Visconti, Villoison, Usteri, Willemet, Winckler, et d'autres Savans ou Littérateurs estimables.

On y insère les Mémoires les plus importans sur toutes les parties des Arts et des Sciences; on choisit principalement ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie également les Découvertes ingénieuses, les Inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des Expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les Séances des Sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'Arts et de Sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des Notices sur la Vie et les Ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin les Nouvelles littéraires de toute espèce.

La correspondance que le Rédacteur entretient avec plusieurs Savans étrangers, et principalement en Allemagne, lui procure beaucoup de Notices qu'on ne trouve point ailleurs.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, chez Delance, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny,

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Henget. / chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
A Genève, { chez Mangét. / chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsic, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Bolle, *Gerard Street*.
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.

Juin, 1805 — Prairial, An XIII.

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

Membre de l'Institut, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothèque Impériale, Professeur d'Archæologie, Membre de l'Académie de Goettingue, etc. etc.

Prix de ce Journal, tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port:

pour trois mois,..... 9 francs.
pour six mois,..... 18 francs.
pour un an,..... 36 francs.

Les hommes les plus célèbres dans chaque partie des Sciences et de la Littérature, se sont plû à coopérer à cette entreprise utile, et la collection des neuf années du *Magasin Encyclopédique* est devenue précieuse, en ce qu'elle présente une réunion de Mémoires intéressans, qui ne se trouvent point ailleurs, et dont les Auteurs jouissent d'une grande réputation. On y trouve, en effet, des Dissertations, des Mémoires, ou des Opuscules de MM. Alibert, Barbier, Barbier du Boccage, Barthelemy, Bast, Bichat, Caillard, Cavanilles, Chardon la Rochette, Cuvier, Daubenton, Delille,

Table des Articles contenus dans ce Numéro.

LITTÉRATURE GRECQUE.

Les Dix Livres des AEthiopiques d'Héliodore, publiés en faveur des Grecs; par D. *Coray*. 241

ANTIQUITÉS.

Programme du Cours d'Histoire chez les Anciens; par M. *Millin*. 256

NUMISMATIQUE.

Description des Médailles chinoises du Cabinet impérial de France; par J. *Hager*. 271

MÉTAPHYSIQUE.

Eloge de Dumarsais, discours qui a remporté le prix à l'Institut; par M. *Degérando*. 325

SCULPTURE.

Recherches sur l'Art statuaire, considéré chez les Anciens et chez les Modernes; ouvrage couronné par l'Institut. Premier Extrait 337

LITTÉRATURE DU NORD.

Essai sur la Mythologie et l'ancienne Littérature du Nord; par M. *Rozen*. 356

BIOGRAPHIE.

Notice sur M. d'Ansse de Villoison. 380

POÉSIE.

Le Cimetière de Campagne, stances élégiaques, traduites de l'anglais de *Gray*. 395

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Nouvelles d'Angleterre. 400

— d'Allemagne. 403

— d'Autriche. 420

— de Prusse. *Ibid.*

— de Suède. 423

— de Dannemarck. 426

— de Russie. 431

— de Suisse. 436

— d'Italie. *Ibid.*

— d'Amérique. 441

— de France. 443

— de Paris. 444

THÉATRES.

Acis et Galatée 447

Les Templiers. 448

Delia et Verdikan. 450

Le Portrait du Duc. 451

La Parisienne à Madrid. 452

LIVRES DIVERS.

Géométrie.

Nouvelle Découverte qui embrasse toute la Géométrie, qui donne la solution de ses plus grands problèmes, et qui va reculer les bornes de l'esprit humain; par Laurent *Potier des Lauzières*. 453

Histoire naturelle.

Annales du Muséum national d'Histoire naturelle. 30e. cahier. 454

DELANCE, Imprimeur-Libraire à Paris, rue des Mathurins, hôtel Cluny,

A MM. les Abonnés au Magasin Encyclopédique.

VOUS ayant trouvé sur la Liste des Abonnés au *Magasin Encyclopédique*, j'ai eu l'honneur de vous avertir par une circulaire, que M. MILLIN m'avoit confié la suite de cette entreprise, et que ma gestion commençoit au 1er. janvier 1805. Depuis cette époque, tous les Numéros qui ont paru vous ont été fidèlement expédiés. Indépendamment des Nos. XXI, XXII et XXIII, complétant, avec le No. XXIV, (que vous recevez aussi) la neuvième année du *Magasin*, dont j'ai pris la charge de vous remplir, à défaut de M. Fuchs, le Numéro que vous recevez en ce moment est le sixième, formant les trois volumes de mon entreprise.

Trouvez bon que je réclame le prix de l'abonnement qui m'est dû. Je vous prie de me le faire parvenir, *franc de port*, sous quinzaine.

Cet avis ne s'adresse point aux abonnés qui ont payé.

M. LAMY, Libraire à Paris, rue du Hurpoix, s'est rendu propriétaire à la vente de M. Fuchs, du fonds des neuf années du *Magasin Encyclopédique*. Le désordre dans lequel il a trouvé cette collection, quand il a voulu assembler des corps, lui a fait penser qu'il feroit une chose agréable à MM. les Abonnés, en dressant une table numérique de toutes les feuilles, tome par tome et année par année, où les premiers mots de chaque feuille se trouveront indiqués : muni de cette table, il est impossible que le relieur commette la moindre transposition. Cette table sera composée de neuf demi-feuilles, dont le prix sera

On trouvera, chez M. Lamy, des collections complètes, et tous les Numéros des neuf années du *Magasin*, qui pourroient manquer à MM. les Abonnés.

M. BERTRAND-POTTIER, Imprimeur, rue Galande, no. 56, s'est chargé de rédiger et d'imprimer la Table susdite, et les Numéros devenus rares.

LITTÉRATURE GRECQUE.

ΗΛΙΟΔΩΡΟΥ ΑΙΘΙΟΠΙΚΩΝ ΒΙΒΛΙΑ ΔΕΚΑ, ἃ χάριν Ἑλλήνων ἐξέδωκε μετὰ σημειώσεων, προσθεὶς καὶ τὰς ὑπὸ τῶ Ἀμιότ συλλεγείσας, τέως δὲ ἀνεκδότας, διαφόρας γραφὰς, προτροπῆ, καὶ δαπάνῃ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΒΑΣΙΛΕΙΟΥ, ὁ Δ. ΚΟΡΑΗΣ.

*Les Dix Livres des Æthiopiques d'Héliodore, publiés, en faveur des Grecs, sur l'invitation, et aux frais d'*Alexandre *Basili, par D. Coray, avec un Commentaire et des Variantes inédites, recueillies par Amyot.* A Paris, de l'imprimerie d'*Eberhart*, 1804. 2 vol. in-8°.; le premier de LXXXVIII et 448 pages, le second de 418. — Cet ouvrage se vend chez Théophile *Barrois*, rue Hautefeuille, n°. 22; *Jardé*, rue de Vaugirard, n°. 1202; *Allais*, quai des Augustins, n°. 44. Prix, 16 fr., et 19 fr. par la poste (*).

La Grèce paroît enfin sortir de son long assoupissement, et l'on voit se dissiper peu à peu les ténèbres qui la couvroient depuis plusieurs

(*) On trouve chez les mêmes libraires les *Caractères de Théophraste*, grec et français, in-8°, et le *Traité d'Hippocrate, des Airs, des Eaux et des Lieux*, 2 vol. in-8°. publiés par le même.

siècles. Ce n'est encore, il est vrai, qu'un foible crépuscule, mais tout annonce que le grand jour luira bientôt pour elle. Déjà quelques-uns de ses enfans, heureusement échappés à la tyrannie, semblent, depuis quelques années, se donner la main d'un bout de l'Europe à l'autre, pour éclairer leurs compatriotes, en traduisant dans leur langue les ouvrages instructifs des nations hospitalières qui leur avoient offert un asyle. Les riches négocians grecs ne voyagent plus uniquement pour des spéculations de commerce. Ils vont puiser chez les peuples polis le goût des sciences, des lettres, des arts, de la solide instruction; et à leur retour ils répandent ces semences précieuses, qui ne tardent pas à germer. Ainsi tout prépare les esprits et les idées à une révolution qui s'avance à grands pas.

Parmi les savans qui ont bien mérité de leur patrie, la Grèce reconnoissante assignera sans doute une place distinguée au docteur Coray. Il avoit déjà donné, en 1802, la traduction en grec vulgaire du célèbre traité *De' Delitti e Delle Pene*, accompagnée d'une préface et d'un commentaire, qui ne pouvoient sortir que d'une plume brûlante, conduite par l'amour de l'humanité, de la liberté (**). Il nous donne aujourd'hui une nouvelle édition du roman d'Héliodore, précédé d'une préface en grec vulgaire, suivi d'un commentaire en grec littéral.

(**) Cette traduction se trouve aussi chez les mêmes libraires.

La préface, en forme de lettre, est adressée à M. Alexandre Basili, l'un de ces heureux voyageurs, dont nous venons de parler. Ce négociant, qui réunit à des connoissances très-étendues l'aménité, l'amabilité, qui les rendent plus précieuses, s'étoit lié très-étroitement, pendant son séjour à Paris, avec le docteur Coray. Lorsqu'il partit, il le pressa de s'occuper d'une nouvelle édition des *Amours de Théagènes et de Chariclée*, en l'accompagnant d'un commentaire pour les Grecs modernes, afin de les détourner de la lecture de quelques romans fades ou insignifians, pour lesquels ils témoignoient déjà du goût. Le docteur Coray s'est rendu aux instances de son ami; ainsi le meilleur des romans grecs, venus jusqu'à nous, devra une nouvelle vie à la générosité de l'un et à la critique lumineuse de l'autre.

La lettre à M. Alexandre Basili ne doit point être confondue, et l'auteur en prévient son ami en la commençant, avec ces dédicaces fastueuses qu'on met souvent à la tête des livres. C'est un entretien familier, pareil à ceux qu'ils avoient ensemble, lorsqu'ils se promenoient au *Céramique* de Paris, c'est-à-dire, dans le jardin des Tuileries. Nous en donnerons une idée succincte.

Le docteur Coray parle d'abord du roman en général; il trouve peu juste la définition qu'en donne Huet, dans son Traité sur l'*Origine des Romans*. « *Ce qu'on appelle Romans*, dit ce savant prélat, *sont des fictions d'aventures amou-*

reuses, écrites en prose avec art, et pour le plaisir et l'instruction du lecteur. » En effet, on exclut par cette définition incomplète les romans en vers et cette autre espèce de romans, malheureusement assez nombreux, dont le but est de corrompre le cœur et l'esprit.

Comme les Anciens n'ont point donné un nom particulier à cette sorte d'ouvrages, qu'ils désignoient ordinairement par la nation ou la ville qui avoit donné naissance aux principaux acteurs, les *Babyloniques*, les *Æthiopiques*, etc.; et comme la dénomination *roman* n'a été inventée que par les Européens, le docteur Coray propose pour les Grecs celle-ci, ΜΥΘΙΣΤΟΡΙΑ, *Histoire fabuleuse*. Il passe ensuite en revue les Romanciers grecs. On met ordinairement à leur tête Cléarque, disciple d'Aristote, qui avoit écrit sous le titre d'Ερωτικά, *Narrations érotiques*, différentes aventures amoureuses, ou entièrement fabuleuses, ou mêlées de fables. Théophraste avait aussi laissé un ouvrage qui portoit le même titre. C'est ainsi que Parthénius a écrit, Περὶ Ερωτικῶν Παθημάτων, *des Affections amoureuses*, et Plutarque ses Ερωτικαὶ Διηγήσεις, *Narrations amoureuses*. Mais tous ces recueils d'anecdotes, quoiqu'en partie fabuleuses, ne méritent pas le nom de roman.

Le plus ancien est celui d'Antoine Diogène, qui avoit pour titre; *Des choses incroyables que l'on voit au delà de Thulé*. Photius, qui nous en donne l'analyse dans sa *Bibliothèque* (1),

(1) Cod. CLXVI.

s'exprime ainsi : « Ce romancier (Antoine Diogène) paroît être le plus ancien de tous ceux » qui ont couru la même carrière, tels que » Jamblique, Achilles Tatius, Héliodore et Damascius. Son histoire fabuleuse semble même » avoir été la source où Lucien a puisé son » *Histoire véritable*, et Lucius ses *Métamorphoses*. Bien plus, Dercyllis, Ceryllus, Thrusanus, Dinias » (ce sont les personnages principaux du roman de Diogène) « paroissent avoir » fourni le modèle d'après lequel on nous a » peint ensuite Sinonis et Rhodanès, Leucippe » Clitophon, Théagène et Chariclée, ainsi que » leurs aventures, leurs courses errantes, leurs » amours, leurs enlèvemens et leurs périls. Mais » nous ne pouvons fixer d'une manière positive le temps auquel florissoit ce père des ré» cits merveilleux. Cependant il est probable » qu'il n'étoit pas éloigné de celui d'Alexandre, » puisqu'il fait mention d'un certain Antipha» nes, qui, long-temps avant lui, s'étoit amusé » à débiter des contes pareils. »

Outre l'analyse de ce roman par Photius, Porphyre a conservé presque textuellement ce que ce romancier avoit dit de Pythagore (2).

Les *Fables Milésiennes* avoient pour auteur Aristide de Milet. Elles furent célèbres par la licence qui y régnoit et par la fureur avec laquelle les Romains dévorèrent la traduction qui en fut faite sous Sylla. Surena, général des

(2) Vie de Pythagore, §. 10—16, et 32—48.

Parthes, les ayant trouvées parmi les dépouilles ennemies, après la défaite de Crassus, ne put s'empêcher de déplorer la corruption des Romains, qui, même au milieu des horreurs de la guerre, ne pouvoient s'abstenir de pareilles lectures.

Lucius de Patras vivoit sous Antonin et Marc Aurèle. Ses *Métamorphoses* étoient extrêmement licencieuses, si l'on en juge par l'*Ane* de Lucien, qui n'est, au rapport de Photius, qu'un abrégé des deux premiers livres de Lucius.

A peu près vers le même temps florissoit Jamblique, auteur des *Babyloniques*, c'est-à-dire, des *Amours de Sinonis et de Rhodanès* (3). Photius nous a laissé un long extrait de ce roman, qui fait vivement regretter sa perte.

Héliodore devoit trouver ici sa place; mais comme l'éditeur se proposoit de traiter son article avec quelque étendue, il passe aux autres romanciers.

Achilles Tatius, dans ses *Amours de Leucippe et de Clitophon*, a imité Héliodore dans plusieurs endroits; mais quoique son roman soit très-agréable, que ses descriptions soient vives et piquantes, et que sa lecture soit plus amusante que celle d'Héliodore, on lui reproche, avec raison, de montrer trop souvent le Sophiste et le Rhéteur. Il a aussi quelques pages qu'on n'ose

(3) Voyez dans le *Magasin Encyclopédique*, IIIe. année, tome III, page 364, une dissertation sur ce romancier.

traduire dans nos langues modernes, ce qui le fait appeler, par notre éditeur, Συγγραφεὺς τῆς αἰσχρολόγε Μυθιστορίας, *auteur d'un roman obscène.* Mais cette apostrophe nous paroît un peu dure, car, à ce compte, il faudroit aussi l'adresser, je ne dis pas au *divin* Platon, auteur du *Banquet*, mais à quelques pères de l'église grecque et latine, qui nous ont laissé des pages bien autrement licencieuses. Le discours de Ménélas, qui termine le second livre, et que le docteur Coray avoit sans doute en vue, est un de ces tours de force, si nous osons nous exprimer ainsi, qui plaisoient tant aux rhéteurs Grecs; mais avec quelle grâce, quelle vivacité, quelle élégance et quelle mollesse de style il est écrit! c'est là véritablement le *molle atque facetum* d'Horace.

Longus, dont on ignore la patrie et le siècle où il a vécu, mais qui florissoit probablement vers la fin du quatrième ou le milieu du cinquième, n'a pas trouvé grâce devant notre éditeur. Il lui accorde à la vérité la clarté du style, la propriété des termes, l'atticisme; il trouve ses périodes élégantes et bien arrondies; mais il lui refuse le *bon sens et le jugement* ΝΟΥΝ ΚΑΙ ΚΡΙΣΙΝ. Ce n'est, selon lui, qu'un sophiste, dont la lecture est insipide, non-seulement à cause des obscénités répandues dans son livre, mais parce qu'il ressemble à ces Amphytrions qui font servir à leurs convives des vases du plus grand prix, sans aucun mets dedans. Nous en demandons bien pardon au docteur Coray, mais nous ap-

pelons de ce jugement injuste à ceux qui ont lu les *Amours de Daphnis et Chloé*, nous ne disons pas dans le texte grec, mais dans la version d'Amyot, et nous souscrivons à l'éloge mérité qu'en a fait notre savant ami d'Ansse de Villoison dans les prolégomènes de son excellente édition de Longus (4).

Suidas fait mention de trois Xénophons; l'un d'Antioche, auteur, comme Jamblique, des *Babyloniques;* l'autre de Chypre, auteur des *Cypriaques*, et le troisième d'Ephèse. Les ouvrages des deux premiers ont péri; mais nous avons celui du troisième, les *Amours d'Anthias et d'Abrocome*, que Jourdan a si horriblement défigurés dans notre langue. Le baron de Locella, qui a donné à Vienne, en 1797, une édition soignée de ce romancier, le croit antérieur à Héliodore; mais d'Orville (et non pas Dorville) le fait, avec raison, postérieur à Héliodore, à Achilles Tatius et même à Longus.

Chariton nous a laissé les Amours de Chéréas

(4) Longi oratio pura, candida, suavis, minutis articulis membrisque concisa, et tamen numerosa, sine ullis salebris, melle dulcior profluit, tanquam amnis argenteus virentibus utrinque silvis inumbratus, et ita florens, ita picta, ita expolita est, ut in ea verborum omnes, omnes sententiarum illigentur lepores. Translationes, cæteraque dicendi lumina ita apte disponit, ut pictores colorum varietatem. Elegantes fabellas, vividas descriptiones, quæ res ipsas oculis subjiciant, perite intexit, et similitudines ac imagines e rustica pastoraliqué vita petitas feliciter adhibet. Xenophontis simplicitatem, Theocriti veneres, Moschi et Bionis flosculos consectatus et sæpissime consecutus est. Pag. xxxvi.

et Callirhoé, que d'Orville publia pour la première fois à Amsterdam en 1750, et dont M. Larcher nous donna, en 1763, une traduction française, accompagnée de notes érudites et instructives, comme toutes celles qui sortent de la plume de cet estimable savant.

Le roman d'Eumathe, *Hysminias et Hysmine*, et celui de Prodromus, *Rhodanthe et Dosiclée*, écrits tous les deux en vers, sont des ouvrages insipides.

Le dernier de tous, encore inédit, mais que nous avons promis de publier à la suite de nos *Mélanges Philologiques*, avec une traduction libre en français, est *Nicetas Eugenianus*. Son roman, écrit également en vers, à l'imitation de celui de Prodromus, contient, en neuf livres, les *Amours de Drosille et Chariclée*. Ses imitations d'Anacréon, des Bucoliques, des épigrammatistes Grecs, etc., que nous aurons soin d'indiquer, le feront lire avec quelque plaisir, *meminisse juvabit*. Rien n'est plus propre à former le goût que ces rapprochemens; on voit comment l'idée mère, l'expression simple, se sont peu à peu dénaturées.

Venons enfin à Héliodore. En rendant compte, dans ce journal (5), de la nouvelle traduction de son roman, par M. Quenneville, nous avons exposé modestement et succinctement notre opinion sur Héliodore et sur son livre; nous avons réfuté la fable de Nicéphore, et l'éditeur

(5) IXe. année, tome III, page 197.

la rejette aussi. Il s'élève encore contre ceux qui lui ont attribué un poëme sur la chimie, c'est-à-dire sur l'art de faire de l'or et de l'argent, poëme que Fabricius a inséré dans sa bibliothèque grecque (6), parce qu'il suffit d'en lire quelques vers pour se convaincre que le jour et la nuit ne diffèrent pas plus que le style élégant et pur d'Héliodore et le style rocailleux, et comme l'appelle l'éditeur, trois fois barbare, τριβάρβαρον, de ce poëme.

Le docteur Coray examine ensuite, en critique judicieux et impartial, les beautés et les défauts du Roman d'Héliodore; mais nous ne pouvons le suivre dans cet examen, rempli de réflexions très-sages, parce que les bornes d'un journal s'y opposent. Nous citerons seulement une observation qu'il nous paroît avoir faite le premier, c'est qu'Héliodore a beaucoup emprunté des anciens écrivains grecs, surtout d'Homère, source éternelle, à laquelle, dans tous les siècles, ont puisé, sans la tarir, les anciens et les modernes (7). Mais ces emprunts ont été faits avec un

(6) Tome VI, page 790 de l'ancienne édition; tome VIII, page 119 de celle de M. Harles.

(7) On peut appliquer à ce poëte divin ces vers sublimes où il peint, avec des couleurs si vives, le vaste et profond Océan, nourrissant de ses eaux les mers, les fleuves, les fontaines.

..... Βαθυρρείταο μέγα σθένος Ὠκεανοῖο,
ἐξ οὗπερ πάντες ποταμοὶ, καὶ πᾶσα θάλασσα,
καὶ πᾶσαι κρῆναι, καὶ φρείατα μακρὰ νάουσιν.
Iliad. XXI. 195.

tel art, que les traces du plagiat ont presque disparu.

La première édition du texte d'Héliodore fut publiée à Bâle, chez Hervagius, en 1534, in-4°., par les soins de Vincent Obsopœus. Ce savant en avoit acheté le manuscrit d'un soldat, après le pillage de la riche bibliothéque de Mathias Corvin, à Bude.

En 1596, Commelin donna la seconde, in-8°.; il avoit collationné différens manuscrits, dont on trouve les variantes à la fin du volume, et il y ajouta la version latine du polonais Warschewiczki.

Cette édition fut répétée en 1611 à Lyon, également in-8°. On y ajouta deux tables, l'une des sentences, l'autre des choses mémorables, et cette jolie épigramme latine, qu'on ne trouve dans aucune autre édition : l'auteur est inconnu.

Per terras comitem dat se Chariclea, per undas,
Theagenemque suum, sed patienter, amat.
Fidus amans sociam, sed caste, asservat amantem;
Oscula eunt teneræ plena pudicitiæ:
Et quum legitimis venerunt tempora tædis,
Senserunt Veneris gaudia prima suæ.
Vos, ô vos omnes huc appellamus, amantes,
Ut tam castus agat, non furiatus, amor.

Bourdelot, assez mauvais critique, donna la quatrième à Paris, 1619, in-8°., et l'accompagna de notes dont on fait, en général, peu de cas.

En 1631, un libraire de Francfort, G. Fitzer,

fit réimprimer purement et simplement l'édition de Commelin; et comme il pensa que le nom d'un savant, mis à la tête de la sienne, en faciliteroit le débit, il choisit celui de Daniel Parœus.

L'édition de Bourdelot fut répétée à Leipsick en 1772, in-8°., par les soins de M. Schmid, mais sans la version latine. L'anglais Harwood en fut si content, qu'il s'exprima ainsi dans sa *View of Classics*, avec une politesse vraiment remarquable : *Execrable type, execrable paper, the editor equally execrable.*

Enfin M. Mitscherlich donna l'an VI, à Strasbourg, dans l'imprimerie célèbre, connue sous le nom de *Deux-Ponts*, en 2 vol. in-8°., une belle et élégante édition grecque, latine, de ce Roman, avec des notes critiques. Elle ouvre la collection intéressante des Romans grecs, que ce savant doit publier, et dont il a déja paru quatre volumes, qui contiennent Héliodore, Achilles, Tatius, Longus et Xénophon.

Mais il est temps de rendre compte de celle du docteur Coray. Cet habile critique avoit sous les yeux toutes les éditions dont nous venons de parler, excepté celle de Francfort; il avoit surtout l'exemplaire précieux de l'édition de Bâle, sur lequel Amyot avoit porté les variantes qu'il avoit trouvées dans les manuscrits du Vatican, et que l'on conserve aujourd'hui, non dans la bibliothèque de Saint-Victor, qui n'existe plus, mais dans celle du Panthéon. Il a pris pour base de son texte celui de Commelin; mais en y introduisant les leçons qui lui ont paru préférables

parmi celles que lui ont fournies les variantes de Commelin et d'Amyot, et les corrections qui lui ont paru nécessaires. Dans son commentaire il rend compte de ces changemens, et il les discute avec sa sagacité ordinaire.

Le second volume, qui renferme le commentaire, n'est pas susceptible d'analyse; mais nous ne craignons pas de dire : qu'Héliodore a trouvé dans l'éditeur un savant scholiaste, et que les personnes qui sont médiocrement avancées dans l'étude du grec, et qui cependant désirent d'y faire des progrès, y trouveront des secours importans, non-seulement pour l'intelligence du Roman d'Héliodore, mais encore pour la connoissance intime de la langue grecque. La discussion de quelques passages obscurs ou difficiles de ce romancier, fournit au docteur Coray l'occasion d'éclaircir beaucoup d'autres passages de différens auteurs, et de faire des réflexions sages sur l'analogie et les principes de cette belle langue. Ainsi quoique cette édition soit destinée à être répandue dans la Grèce, nos compatriotes studieux feront bien d'en retenir un bon nombre d'exemplaires, et de relire le Roman intéressant d'Heliodore, le commentaire à la main. Il leur sera bien plus utile que ces versions latines, que souvent on ne peut entendre qu'à l'aide du texte. D'ailleurs le nom seul de l'éditeur est un garant sûr de la bonté de l'ouvrage.

CHARDON-LA-ROCHETTE.

Nismes, 29 ventose an XIII.

P. S. Le savant éditeur n'ayant pu donner à son travail sur Héliodore tout le temps qu'il auroit voulu y consacrer, s'est aperçu trop tard de quelques distractions qui échappent à l'esprit le plus attentif. Il m'autorise à rétablir deux passages, l'un dans la préface, et l'autre dans le commentaire, d'après son manuscrit qu'il m'a fait passer.

Au bas de la page 31 de la lettre à M. Alexandre Basili, le docteur Coray, qui ne partage pas l'enthousiasme ridicule de beaucoup d'éditeurs, avoue franchement qu'on trouve, dans le roman d'Héliodore, des incohérences et des épisodes déplacés. Il donne pour exemple des derniers celui d'Isias, dans ce passage du livre VI (1), qu'il propose de lire ainsi :

« Ἄρτι γὰρ ἐξήεντα πᾶ σταδία διανύσαι, καὶ ἤδη τῇ » κώμῃ, καὶ ἦν ὁ Μιτράνης διῆγε, πλησιάζει, γνώριμος » τις τῶ Ναυσικλέους ἐντυγχάνει, καὶ ὅποι προθυμοῖντο ἔτως » ἐσπεδασμένως ἀνηρώτα. Ὡς δὲ, ὅτι παρὰ τὸν Μιτράνην » ἐσπεδάκασιν, ἀπεκρίναντο, ἀλλὰ μάτην ὑμῖν, ἔφη, καὶ » εἰς κενὸν ἡ σπουδή, Μιτράνης, τὰ νῦν, κατὰ χώραν ἐκ ὀν- » τος, ἀλλ' ἐπὶ τὰς Βῆσσαν τὴν κώμην ἐνοικοῦντας βακόλους, » ταύτης τῆς νυκτὸς ἐκστρατεύσαντος, ὅτι δή τινα νεανίσκον » αἰχμάλωτον Ἕλληνα, πρὸς Ὀροονδάτην εἰς τὴν Μέμφιν ἀπεσ- » ταλκότος, ὡς ἂν ἐκεῖθεν, οἶμαι, βασιλεῖ τῷ μεγάλῳ δῶρον » ἀναχθείη, βησσαίης, καὶ ὁ τάτων ἔναγχος ἀποδειχθεὶς ἔξαρ- » χος Θύαμις ἐξ ἐπιδρομῆς ἑλόντες ἔχουσι. Καὶ ὁ μὲν ἔτι λέγων

(1) Page 227 de cette édition, 267 de celle de Commelin, et de celle de Bourdelot; 275 de celle de Lyon; tom. II, p. 89 de celle de Strasbourg.

» ἀπέτρεχεν. οἱ δὲ, ὡς τότων ἤκουσαν ἀχανεῖς. κ τ. λ. » Ὑπὲρ τὰς εἴκοσι ὁλοκλήρους στίχους ἐξαλίφω.

A la page 365, ligne 7 du second volume, depuis ces mots : σημειωτέον δ' ἐνταῦϊα, jusqu'à la ligne 22 : πλάττει τὸν Χαρικλέα, effacez et mettez à la place :

Σημειωτέον δ' ἐνταῦθα τὸ μνημονικὸν Ἡλιοδώρου ἁμάρτημα. Ἐν μὲν γὰρ τοῖς πρόσθεν ἐπλάσατο τὸν Σισιμίθρην, τὰς ἀληθεῖς τῆς Χαρικλείας πατέρας ἐκ τῆς ταινίας καταμαθόντα μὴ φθῆναι δηλώσαι τῷ Χαρικλεῖ (Σελ. 98); τοῦτον δ' οἶα εἰκὸς, ἀνιαρῶς ἄγαν διατεθεῖναι, ὅτι δὴ οἱ γνῶναι μὴ ἐξεγένετο τὰ κάτα τὴν κόρην, τίς, ἢ πόθεν, ἢ τίνων (Σελ. 100), νῦν δὲ, ἔν τε τῷ προκειμένῳ χωρίῳ, καὶ τοῖς μικρὸν ὕστερον ὑπὸ Σισιμίτρα ῥηθησομένοις τῷ Χαρικλεῖ, « Θυγάτηρ ἀληθῶς » ἅσα καὶ εὐσεβεῖσα ὧν γιγνώσκεις (Σελ. 443), » προεγνωκότα, ἢ γὰρ ὑπονενοηκότα, τὰ κατὰ τὴν τῆς Χαρικλείας γένεσιν ὑποτίθησι τὸν Χαρικλέα.

CHARDON-LA-ROCHETTE.

Avignon, 9 floréal an XIII.

ANTIQUITÉS.

Programme du Cours d'Histoire des Arts chez les Anciens; par M. Millin, Membre de l'Institut, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothèque impériale de France, Professeur d'Antiquités, etc. — A Paris, chez *Delaunay*, imprimeur-libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny (*).

GÉNÉRALITES.

Origine des arts. — Définition des mots *art*, *artiste*. — Qualités qui distinguent le véritable artiste. — Honneurs que les artistes ont reçus. — De l'*Æsthétique*, c'est-à-dire, de la manière de sentir et de juger. — Coup-d'œil sur l'histoire des arts. — Exposition de la méthode adoptée pour ce cours.

De l'Archaeologie, *ou* Science des antiquités. — Définition des mots, *monumens*, *antiques*, *antiquités*. — De la manière d'expliquer les mo-

(*) Les personnes qui jusqu'ici m'ont fait l'honneur d'assister à mes différens cours d'antiquités, ont paru désirer d'avoir un précis qui leur en indiquât l'ordre et le plan, afin de pouvoir les suivre avec plus de facilité. C'est pour leur usage que j'ai fait imprimer ce programme. Il sera en effet commode pour ceux qui voudront n'en suivre qu'une partie, qui rédigeront des cahiers, ou qui désireront prendre des notions préliminaires sur les divers objets que j'y dois traiter.

numens.

numens. — Utilité de l'étude des monumens antiques pour la connoissance de la théorie et de la pratique des arts, pour visiter les cabinets avec intérêt et pour voyager avec fruit.

SCULPTURE.

Définition de ses différentes parties. — Statuaire. — Plastique. — Toreutique. — Leur histoire chez différens peuples.

Sculpture chez les AEgyptiens. — Ses différentes périodes. — Depuis les temps les plus reculés jusqu'à Psammétichus. — Depuis ce prince jusqu'au règne d'Alexandre. — Sous les rois grecs, style græco-ægyptien. — Sous les Romains depuis Hadrien, style d'imitation. — Substances que les AEgyptiens ont employées. — Bois, sycomore. — Pierres, exploitation des carrières, pierre calcaire, albâtre, serpentine, granite, porphyre, basalte des Anciens, différent de la substance à laquelle nous donnons ce nom. — Métaux, exploitation des mines, or, argent, bronze. — Statues : à tête humaine, à tête d'animal, assises, debout, colosses, avec ou sans inscriptions. — Hiéroglyphes. — Vêtemens : coiffure, chaussure, barbe. — Attributs, Lotus, Persea. — Dieux : Isis, Osiris. — Rois. — Prêtres. — Animaux sacrés : Sphinx, Épervier, etc. — Bas-reliefs. — Monumens divers. — Momies. — Instrumens civils, religieux et militaires. — Considérations sur le style ægyptien. — Collections de monumens. — Recueils. — Histoire littéraire.

Sculpture chez les Hébreux. — Imitateurs des AEgyptiens.

Sculpture chez les Persans. — Monumens de Persépolis. — Bas-reliefs. — Tombeaux de Nakschi Roustam. — Costumes. — Animaux. — Figures avec ou sans inscriptions. — Caractères persépolitains et babyloniens. — Style des figures persépolitaines.

Sculpture chez les Indiens. — Statues des grottes d'Eléphanta, d'Ambola, etc. — Bas-reliefs. — Considérations sur l'art chez les Indiens. — Figures mexicaines.

Sculpture chez les Etrusques. — De l'Étrurie. — Périodes de l'art. — Depuis les temps les plus reculés, jusqu'à celui où les Étrusques ont perdu leur liberté. — Sous les Romains. — Depuis que les Romains eurent conquis la Grèce. — Style toscan, ses caractères. — Anciens ouvrages des Grecs, faussement attribués aux Etrusques. — Statues. — Bas-reliefs. — Avec ou sans inscriptions. — Caractères étrusques. — Différentes écoles de l'Italie. — Collections de monumens étrusques. — Recueils. — Histoire littéraire.

Sculpture chez les Grecs. — Origine de l'art. — Temps mythologiques. — Chez les rois de Lydie, Candaule, Gygès. — Sous les Pisistratides. — Depuis leur expulsion jusqu'à la défaite des Perses. — Ancien style grec. — Gouvernement de Périclès. — Phidias, statue de Jupiter à Olympie, de Minerve à Athènes. — Grand style de l'art depuis Périclès jusqu'à Alexandre; Alcamènes, son *Encrinoménos*; Mys; Ctésilaüs;

Polyclètes, ses joueurs d'osselets, son *apoxyoménos*, son doryphore, appellé le canon ou la règle. — Scopas. — Myron, son discobole, sa genisse. — Praxitèles, sa Vénus, son Amour, son Faune, appelé le *périboetos*. — Beau style. — Lysippe. — Sculpture des Grecs sous la domination romaine. — Au temps d'Auguste. — Transport des plus belles statues de la Grèce en Italie. — Caractère du style grec. — Sculpture depuis les premiers Empereurs jusqu'à Antonin Caracalla. — Depuis cet Empereur jusqu'à Constantin. — Dans le Bas-Empire.

Partie mécanique de l'art. — Matériaux employés par les artistes grecs et Romains. — Substances animales, écailles, cornes, dents, ivoire, corail, succin, cire. — Substances végétales, bois, chêne, olivier, buis, cèdre, ébène, citronnier, etc. — Substances minérales, terres, argiles, pierres. — Généralités sur les marbres. — Utilité des connoissances lithologiques pour la détermination de l'âge et de la patrie des monumens. — Histoire littéraire de la minéralogie archæologique. — Pierres calcaires, marbre de Paros, Pentélicien, du Mont Hymète, divers marbres grecs, marbre de carrare, marbres de couleurs. — Roches. — Métaux, leur origine, mines, or, argent, cuivre, étain, plomb, fer, orichalque. — Verre, émaux. — L'emploi des substances étoit souvent allégorique.

Procédés de l'art. — Plastique. — Céroplastique, c'est-à-dire, art de modeler en cire. — Statuaire, art de fondre les statues. — Sculp-

teur. — Ses instrumens. — *Statues.* — Bosse. — Anatomie. — Parties du visage, front, nez, œil, oreilles. — Membres, pieds, bras, mains. — Barbe, chevelure, cheveux postiches. — Idéal. — Allégorie. — Iconologie. — Attributs. — Vêtemens, draperies, chaussures. — Statues : vêtues de la tunique, du péplum, de la toge, de la pénule, de la chlamys, du paludamentum, de la palla. — Couvertes de la cuirasse. — Armées de la haste. — Ornées de la bulle, d'un anneau au doigt. — Coiffées du voile, de la mitre, du diadème, du crédemnon, de la tutule, du casque, du pétase, du pileus, ou portant sur la tête le modius. — Statues ailées, entourées du nimbe. — Debout. — Assises. — Equestres. — Dans un char, marche. — Géans, enfans, nains. — Caryatides. — Hermes. — Colosses. — Torses. — Statues iconiques ou grandes comme nature. — Dieux : Saturne, Jupiter, Apollon, Bacchus, Eros ou Amour, Hyménée, Sommeil, Neptune, Fleuves, Vulcain, Génies. — Déesses: Cybèle, Vesta, Junon, Minerve, Cérès, Proserpine, Vénus, Diane. — Héros : Hercule, Thésée, Castor et Pollux, Méléagre, Atys, Ganymède, Pâris, Hermaphrodite, Narcisse, Endymion, Achille, Agamemnon, Ménélas, Diomède, Priam, Hector, Ulysse, etc. — Êtres imaginaires : Minotaure, Centaures, Satyres, Faunes, Tritons, Néréides, Sirènes, Scylla. — Prêtres, prêtresses, Camilli. — Magistrats, sénateurs, statues honoraires. — Guerriers combattans, mourans. — Soldats légionaires, signi-

fères, allocutions. — Athlètes : Pancratiastes, lutteurs, gladiateurs, discoboles, auriges, danseuses. — Figures scéniques. — Rois prisonniers, provinces soumises. — Esclaves, personnages exerçant des fonctions serviles ou mécaniques, le rémouleur, le tireur d'épines, pêcheurs. — Portraits, princes. — Rois grecs. — Personnages consulaires. — Empereurs, impératrices, depuis Cæsar jusqu'à Constantin. — Groupes : Laocoon, Niobé, Médée, taureau Farnèse. — Support et défense des statues, base, parasol, niche. — Inscriptions mises sur les statues. — Noms des artistes, Critique. — Statues dont les têtes ont été changées pour y appliquer successivement celles de différens personnages. — Usage et emploi des statues. — Critique des statues. — Collections. — Recueils. — Histoire littéraire.

Bustes. — Détermination de ce mot. — Bustes au temps d'Alexandre ; sous les Romains. — *Imagines Clypeatæ.* — Images des ancêtres. — Fabrication des bustes. — Quelquefois ils ont des mains. — Inscriptions, Critique. — Authenticité des portraits, Critique. — Collections. — Recueils. — Histoire littéraire.

Animaux. — Utilité de la zoologie, son application à l'étude des antiques. — Quadrupèdes, chien-louve, lion, panthère, cheval, éléphant, hippopotame, rhinocéros, chèvre, lièvre. — Oiseaux : aigle, coq, paon. — Insectes : papillon, abeille. — Animaux imaginaires : chimère, hippocampe, dragon, licorne, *grylli.* — Collections. — Recueils. — Histoire littéraire.

Toreutique. — Définition de ce mot. — Bas-reliefs chez les Grecs et chez les Romains ; — leur utilité pour la connoissance de la mythologie, celle des mœurs et des usages, et pour l'explication des autres monumens. — Ouvrages ornés de bas reliefs, coffre de Cypselus, trône d'Amyclée, trône de Jupiter Olympien. — Frontons des Temples, frises. — Tables d'instruction dans les gymnases, Apothéose d'Homère, table iliaque, table odysséenne. — Autels, candélabres, trépieds, margelles de puits, sarcophages, urnes cinéraires, ornemens des tombeaux, *ascia*, inscriptions. — Diptyques consulaires. — Recueils de diptyques. — Histoire littéraire. — Critique des bas-reliefs. — Collections. — Recueils. — Histoire littéraire.

Meubles, instrumens. — Costume, utilité de son étude. — Ciselure, damasquinure, dorure, figurines. — Laraires. — Instrumens religieux : instrumens des sacrifices, secespite, aspersoir, præféricule, patère, etc. ; mains votives, boucliers votifs, cistes mystiques. — Instrumens militaires : casques, cuirasses, jambières, armes offensives, enseignes, aigles romaines, chaise curule. — Instrumens civils : lits, lectisterne, tables, chaises, lampes, tessères, masques, instrumens de toilette, bijoux, scrinium, cassettes, miroirs, agraffes, aiguilles, bracelets, colliers, pendans d'oreilles, anneaux, ustensiles de ménage, de cuisine, instrumens de chirurgie, pierres oculaires, vases d'ornement en terre, vases peints, leur histoire, leur forme, leurs usages, genres

de peinture qui les décorent, inscriptions sur les vases, critique des vases, collections, recueils, histoire littéraire; vases de marbre, de bronze, vases thériclées, murrhins, de sardonyx; jouets d'enfans. — Verres peints. — Émaux. — Critique des instrumens. — Collections. — Recueils. — Histoire littéraire.

PEINTURE.

Définition. — Origine. — Peinture chez les *Æ:yptiens* — Couleurs. — Monumens qui existent encore. — Bandelettes de momies. — Temples. — Critique. — Collections. — Recueils. — Histoire littéraire. — Peintures *indiennes*, *persépolitaines*, *mexicaines*.

Peinture chez les *Etrusques*. — Monumens. — Collections — Recueils. — Histoire littéraire.

Peinture chez les *Grecs* et chez les *Romains*, son origine. — Histoire. — Écoles de Corinthe et de Sicyone. — Peinture linéaire, contours. — Peintures les plus anciennes; peintres, Bularchus, Panænus, frère de Phidias, Polygnote, Myron, Apollodore, Zeuxis, Parrhasius, Théon, Aristide, Echion, Apelles, sa Vénus, sa Roxane, Protogènes de Rhodes, Nicomaque, Persée, Euphranor, Antidote, Athénion, Timarète. — Peintres romains, Fabius Pictor, Arellius, Antistius Labeo, etc. — Transport des peintures de la Grèce à Rome.

Partie mécanique de l'Art. — Matières subjectives. — Bois. — Fresque. — Ivoire. — Instru-

mens des peintres. — Couleurs. — Encaustique. — Peintures monochromes, polychromes. — En miniature. — Peintures historiques. — Paysages. — Fleurs. — Fruits. — Animaux. — Batailles. — Marines. — Trompe-l'œil. — Plafonds. — Arabesques. — Noms des peintres, Critique. — Peintures modernes données pour antiques, Critique. — Peintures célèbres aujourd'hui existantes. — Collections. — Recueils. — Histoire littéraire.

MOSAÏQUE.

Définition. — Origine. — Histoire de la mosaïque. — Mosaïques encore existantes. — Collections. — Recueils. — Critique. — Histoire littéraire.

GLYPTIQUE.

La glyptique est l'art de graver en pierres dures. — Son origine. — Son histoire. — Substances propres à la glyptique, substances animales, végétales, minérales. — Les pierres dures seules lui conviennent. — Gemmes : diamant, rubis, opale, émeraude, saphir, améthyste, hyacinthe. — Pierres dures demi-transparentes, ce sont celles qui conviennent proprement à l'art : agathe, chalcédoine, sardoine, cornaline, onyx, sardonyx. — Pierres opaques : jaspes. — Partie mécanique de l'art. — Instrumens du graveur : Touret, bouterolle, pointe de diamant, naxium, émeril, poudre de diamant, poliment des pierres : Montures. — Intailles. — Camées.

— Glyptique chez les *Ægyptiens*, scarabées. — Glyptique en Asie, pierres indiennes, persépolitaines. — Glyptique chez les *Etrusques*. — Pierres gravées étrusques les plus célèbres. — Collections. — Recueils. — Histoire littéraire. —Pierres gravées chez les *Grecs*.—Graveurs antérieurs au siècle d'Alexandre : Heius, Phrygillus. —Depuis ce prince jusqu'au siècle d'Auguste: Admon, Tryphon, Chronius, etc. —Sous Auguste : Aulus, Dioscoride, Acmon, Solon, apothéose d'Auguste. — Sous Tibère: Allius. — Sous Caligula : Alphée et Arethon. — Sous Titus : Evodus. —Sous Hadrien : Antiochus. —Sous Marc-Aurèle : Æpolianus. — Sous Septime-Sévère. — Sous Caracalla. — Graveurs d'une époque incertaine ou inconnue, Allion, Aspasius, Hyllus, Philémon, Pamphile, Sosthénes, etc. — Décadence de l'art. — Glyptique dans le *Bas-Empire*. —Dans le *moyen âge*. — Renaissance de l'art. — Du style des Grecs. — Gravures d'artistes romains : Félix, Rufus. — Noms des graveurs. — Critique. — Pierres célèbres, intailles, camées. — Pierres astrifères. — Pierres lettrées, c'est-à-dire, avec des inscriptions. — Critique des pierres gravées — Leur usage chez les Anciens et chez les Modernes. — Leur utilité. — Dactyliothèques ou collections. — Recueils. — Histoire littéraire.

NUMISMATIQUE.

La numismatique est la connoissance des médailles : elles ne sont considérées ici que sous

le rapport de l'art. — Origine. — Histoire. — Métaux : or, argent, bronze, potin, billon. — Fabrication : instrumens des monétaires, médailles saucées, incuses, sciées. — Module, grand, petit, moyen bronze, médaillons, contorniates. — Type. — Légende. — Exergue. — Contremarques. — Périodes de l'art numismatique — Classification des médailles. — Médailles fausses, critique. — Collections. — Recueils. — Histoire littéraire.

ARCHITECTURE.

Origine. — Grottes. — Huttes. — Tentes. — Architecture chez les *Ægyptiens*. — Histoire. — Détails : bâtisse, fondations, toits, colonnes, bases, fût, chapiteaux, corniches. — Edifices : temples, obélisques, pyramides, labyrinthe. — caractère de l'architecture ægyptienne sous les Perses. — Architecture *græco-ægyptienne*, sous les Ptolémées. — Architecture sous les Romains.

Architecture des *Assyriens*. — Des *Syriens*. — Des *Mèdes* — Des *Phœniciens*. — Des *Hébreux*. — Temple de Jérusalem. — Architecture des *Indiens*. — *Architecture persanne*. — Persépolis.

Architecture *étrusque*. — Construction : murs, colonnes, bases, fût, chapiteaux, corniches. — Edifices : villes, temples, monumens sépulcraux, tombeau de Porsenna.

Architecture *grecque*. — Origine. — Histoire. — Ses différentes périodes. — Premières villes, Athènes, Thèbes, Sparte, grottes sacrées, Colonies. — Après la prise de Troye. — Après le retour

des Héraclides, colonies, Athènes, Ægine, Corinthe, Sicyone. — Artistes depuis les temps les plus reculés, jusqu'à la guerre des Perses, Dædale, Trophonius, Rhœcus, etc... — Monumens de cette période, temples de la Sicile, Segeste, Pæstum, caractères de l'architecture dans cette période. — Architecture depuis la guerre des Perses jusqu'à Alexandre-le-Grand. — Siècle de Périclès. — Le Pirée. — Temple de Jupiter olympien à Athènes, Parthénon, Ictinus, temple d'Apollon à Delphes, de Diane à Éphèse, Scopas. — Hermogènes. — Guerre du Péloponèse; monumens de cette période. — Caractère de l'art. — Architecture sous Alexandre. — Alexandrie. — Monument de Lysicrate, style pendant cette période. — Architecture depuis Alexandre jusqu'à la soumission de la Grèce par les Romains. — Style de cette période.

Architecture chez les *Romains*. — Sous les rois, Romulus, Numa, Tarquin l'ancien, Servius Tullius. — Caractère de cette période. — Architecture romaine depuis l'établissement de la république jusqu'à la première guerre punique; temples, divers édifices, — Depuis cette guerre jusqu'au règne d'Auguste. — Les Romains apprennent à connoître l'architecture grecque, et abandonnent celle des Etrusques. — Édifices, théâtres. — Pompée. — César. — Agrippa, Panthéon, maison carrée. — Auguste, édifices construits par lui et par ses amis dans Rome et dans les Provinces. — Tibère, décadence de l'art. — Néron, incendie de Rome. — Luxe, profusion des orne-

mens. — Vespasien, temples, amphithéâtres. — Titus, arc de triomphe. — Nerva, Forum. — — Trajan, colonne triomphale. — Hadrien, Hadrianeum. — Antonin, Marc-Aurèle, Colonne Antonine, introduction du mauvais goût. — Septime Sévère. — Alexandre Sévère. — Aurélien, Balbeck, Palmyre. — Dioclétien, Spalatro. — Constantin. — Bas-empire.

Partie Méchanique, matériaux. — Bois. — Tuf. — Pierres calcaires. — Marbres, noir antique, verdantique, rouge antique, jaune antique. — Briques, tuiles. — Mortier, cimens, mastic. — Métaux.

Construction : machines, fondemens, murs, voûtes, pavés, escaliers, portes, serrures, fenêtres. — Ordres : dorique, ionique, corinthien. — Colonnes : base, fût, chapiteau, cannelures, entrecolonnement, colonnes engagées, accouplées. — Pilastres. — Corniche, architrave, frise, métopes, modillons, attique, entablement, fronton. — Plafonds. — Façades. — Décoration, sculpture, peinture, compartimens, lierre, acanthe, arabesques, mæandre, langues de serpent, œufs, etc.

Edifices religieux, temples : origine, emplacement, bois sacré, forme, fronton, portique, degrés pour y monter, porte, fenêtres, cella, temples, tétrastyle, hexastyle, octostyle, hypæthros. — Statue du Dieu. — Décoration, peinture. — Temples encore existans. — Temples sur les médailles.

Edifices militaires, arcs de triomphe : d'Auguste,

de Drusus, de Titus, de Sévère, de Trajan, de Constantin. — Hors de Rome, arcs de Suze, d'Orange. — Colonnes : rostrales, triomphales, historiées, de Trajan, d'Antonin, de Théodose.

Grands chemins, bornes miliaires. — Villes : fondation, Herculanum, Pompeii. — Portes d'entrée. — Ponts. — Places publiques : céramique, forum, macellum, lesche, lycée, athénée. Greniers publics. — Constructions pour l'écoulement des immondices : Émissarium, cloaques, latrines. — Pour procurer de l'eau dans les villes : aquéduc, citernes. — Lieux d'assemblées : curia, comices, ovile, basilique, chalcidicum. — Bains : baignoires, bains encore existans, thermes. — Gymnases, palæstres. — Hippodrome. — Odéon. — Monumens choragiques. — Amphithéâtres : arène, euripe, spina, méta, carceres, siéges, podium, vomitoires, colysée, arènes de Nîmes, d'Arles. — Théâtres : orchestre, décoration, machines, échos pour renforcer la voix, théâtres de Bacchus, de Marcellus ; théâtres de Sagunte, d'Orange. — Palais. — Maisons de particuliers, maison de ville, cavædium, cour, atrium, vestibule, portes, serrures, escaliers, étages, distribution, appartemens, cœnaculum, gynæcées, fenêtres, Hypocaustum, cheminées, décoration extérieure et intérieure. — Maisons de campagne, *villæ*, histoire. — Situation, environs, aspect. — Maisons de campagne de Lucullus, de Néron, de Hadrien, description de celle de Pline. — Distribution d'une villa. — *Villa*

urbana, destinée au logement du propriétaire, distribution, galerie, bibliothèque, cryptoportique.—*Villa rustica*, habitation de l'économe, sa distribution. — *Villa fructuaria*, habitation où étoient les grains, les pressoirs où on conservoit l'huile, le vin, etc., bâtimens divers, manège, volières pour les paons, pour les oies, *chenoboskion*, lieu destiné au soin des abeilles, parcs pour la chasse, *gliraria*, *leporaria*, étangs, viviers pour la pêche, jardins d'agrément, nymphées, Fontaines. — Mausolées. — Tombeaux. Hypogée. — Columbarium. — Catacombes. — Elysées.

NUMISMATIQUE.

Description des Médailles chinoises du Cabinet impérial de France, précédée d'un Essai de Numismatique chinoise, avec des éclaircissemens sur le commerce des Grecs avec la Chine, et sur les Vases précieux qu'on y trouve encore ; par J. Hager. — A Paris, de l'Imprimerie impériale. An 13 — 1805. Vol. in-4°. de 188 pag. et xiv pag. de préface (*).

Pessimum vitæ scelus fecit, qui aurum primus induit digitis ;..... proximum scelus fecit, qui primus ex auro denarium signavit (1). Pline lui-même, en prononçant cet arrêt contre l'inventeur de la monnoie d'or et d'argent, ne s'est pas interdit les recherches savantes sur l'origine d'un usage qu'il affectoit de regarder comme si pernicieux à l'humanité. Combien le goût de ces recherches ne doit-il pas paroître plus légitime, si, laissant de côté ces hyperboles philosophiques, on apprécie de sang-froid le service rendu au genre humain par celui qui, le premier, imagina d'employer les métaux comme

(*) Cet ouvrage se trouve chez *Treuttel* et *Würtz*, libraires, rue de Lille, et chez les principaux libraires de l'Europe.

(1) Plin. *Hist. natur.* liv. xxxiii.

terme moyen d'échange pour toutes les productions de l'art et de l'industrie. Par là, sans changer la nature du commerce, il en augmenta seulement l'activité ; par là, devint plus facile et plus assuré l'accomplissement du vœu de la nature, qui a fait l'homme pour la société ; en distribuant sur tous les points du globe les objets destinés à satisfaire à ses besoins ou à augmenter ses jouissances, elle a voulu sans doute entretenir entre tous les membres de la grande famille une communication utile aux développemens de leurs talens et à l'exercice de leurs facultés intellectuelles. Dans l'invention dont il s'agit, comme dans toutes celles de l'esprit humain, comme dans l'ouvrage même de l'être souverainement bon, juste et tout-puissant, le mal, il est vrai, est à côté du bien ; mais les abus que l'humaine perversité fait des meilleures choses, ne doivent pas nous rendre injustes envers les hommes dont le génie a ouvert au genre humain de nouvelles sources de bonheur et de prospérité ; et, certes, si l'on pouvoit connoître le premier inventeur de la monnoie métallique, il auroit droit de réclamer une place parmi les bienfaiteurs de la Société.

Mais le voile qui couvre l'origine des arts de première nécessité et les découvertes les plus utiles, enveloppe aussi l'établissement primitif de la monnoie chez les peuples mêmes de l'antiquité dont l'histoire nous est le mieux connue, parce qu'elle forme en quelque sorte les premiers chapitres de nos propres annales : ne

nous

nous attendons donc pas à trouver des données certaines et parfaitement satisfaisantes sur le même objet dans les histoires des autres peuples, quelque idée que nous nous fassions d'ailleurs de leur antique civilisation ; et néanmoins sachons gré aux savans laborieux qui ne craignent pas de s'enfoncer dans des recherches longues et pénibles pour jeter quelque lumière sur ces obscures origines, et qui s'efforcent de lier les fragmens épars de l'histoire des premières institutions à l'aide de conjectures ingénieuses et de rapprochemens heureux.

L'ouvrage que nous annonçons, sera certainement rangé au nombre des écrits qui réunissent l'utile à l'agréable : tous ceux qui aiment l'instruction et qui attachent encore quelque prix à l'érudition, le liront avec plaisir ; et nous croyons pouvoir assurer que quand même ils ne seroient pas toujours de l'avis de l'auteur, ils ne quitteront pas son ouvrage sans en avoir retiré quelque fruit, et sans lui payer le tribut de leur estime et de leur reconnoissance.

Nous allons tâcher de faire connoître cet écrit sans donner trop d'étendue à notre extrait ; et nous croirons avoir rempli la tâche que nous nous sommes imposée, si, par une analyse fidèle des matières traitées dans l'ouvrage de M. Hager, nous inspirons à nos lecteurs le désir de le lire et de le connoître par eux-mêmes.

Lorsque l'on remonte aux plus antiques monumens de l'histoire, ou que l'on consulte le témoignage des modernes sur l'état actuel des

nations qui sont encore dans l'enfance de la civilisation, on voit partout le commerce commencer par de simples échanges. Dans ce genre de commerce, toutes sortes de denrées s'échangent immédiatement les unes contre les autres, au gré et dans les proportions déterminées par les besoins des parties contractantes; alors aucun genre de production naturelle ou artificielle ne sert exclusivement aux autres de terme moyen, d'échelle commune sur laquelle viennent se mesurer tous les objets d'échange. Mais pour peu que les rapports entre les membres de la société se multiplient, que les échanges deviennent plus fréquens, il doit arriver, et il arrive effectivement, que celui qui veut acheter de son voisin du blé, de l'huile, du lin, ou telle autre denrée, n'ayant point entre les mains les objets dont celui-ci a besoin, l'échange ne peut pas s'effectuer immédiatement : pour qu'il se réalise, il faut que ce dernier consente à recevoir pour prix de son blé, de son huile, de son lin, quelque denrée qui ne lui est pas nécessaire, mais dont il est sûr de pouvoir se défaire aussitôt qu'il rencontrera chez un autre membre de la société, les choses qui lui manquent. Par là il arrive qu'un genre de propriété mobiliaire devient bientôt le moyen commun de tous les échanges, la monnoie courante, et que tout le superflu dont chaque particulier veut se défaire pour se procurer ce qui lui manque, s'évalue sur cette monnoie qui sert de terme de comparaison à toutes les valeurs. C'est ainsi que chez les anciens Russes

des peaux de castor ou autres fourrures, qu'en Abyssinie des briques de sel, au Sénégal des barres de fer, en Islande des poissons, ont fait ou font la fonction de monnoie. Chez les peuples pasteurs, ou qui avoient passé depuis peu de l'état de nomades à celui d'agriculteurs, des bestiaux durent naturellement faire la même fonction : aussi voyons-nous dans l'Ecriture, Jacob au service de Laban stipuler son salaire en bestiaux; chez Homère, des bœufs servir à l'estimation d'une armure, d'une esclave et d'autres propriétés; chez les habitans de l'Italie, des brebis employées au même objet; et par suite de cet usage primitif nous voyons les premières monnoies de métal emprunter leurs noms de ces moyens d'échange, de ces monnoies vivantes dont elles prennent la place. Ainsi, chez les Hébreux, le mot *kesita* paroît avoir signifié une *brebis* et une *pièce de monnoie ;* chez les Arabes, le mot *mâl*, qui signifie toute sorte de richesses mobiliaires, et particulièrement l'or et l'argent, ne signifioit dans l'origine que des richesses ambulantes, des troupeaux. M. Hager croit que les chiens ont autrefois rendu le même service aux Chinois. Pour appuyer cette conjecture, il observe que la partie septentrionale de la Chine, qui fut la première habitée, n'étoit pas la patrie du bœuf, de la brebis, du cheval et du cochon; que dans les contrées voisines de cette partie de la Chine, les chiens sont le quadrupède dont les hommes tirent le plus d'utilité, soit pour le transport de leurs effets et même de leurs personnes, soit

pour se faire des vêtemens ; que le caractère qui, en chinois, signifie *chien*, entre dans la composition de ceux qui désignent le plus grand nombre des quadrupèdes, et le mot *quadrupède* lui-même, et qu'encore aujourd'hui la chair de chien est un mets commun à la Chine.

Si tout cela ne forme pas une démonstration, du moins en résulte-t-il une grande vraisemblance en faveur de l'opinion de M. Hager. Il me semble que l'on pourroit encore l'étayer d'une autre observation qui m'est, suggérée par M. Hager lui-même, quoiqu'il paroisse en avoir négligé l'application à ce sujet. Le mot *koupek* ou *keupek* en turc et en tartare, signifie *chien*. Or ce nom est aussi celui de plusieurs monnoies. Dans la vie de Tamerlan, par Schéref-eddin Ali Yezdi, il est plus d'une fois question de dinars *copéghi* (2); ce sont, suivant le savant traducteur, Petis de Lacroix, des ducats d'or valant 7 l. 10 s., monnoie de France (3); les Russes donnent le nom de *copèque* à des pièces de cuivre de peu de valeur. « Il seroit assez curieux, dit à cette occa-

(2) Il ne faut pas confondre cette monnoie avec une monnoie de cuivre du même pays, que Chardin nomme *kasbequi*, Th. Herbert *cosbeg*, Oléarius *kasbequi*, Hanway *kazbeki*. Chardin dérive ce mot « de *kas* monnoie, d'où est » venu le mot de *kasne* qui signifie *trésor*, et de *bek* sei» gneur, comme qui diroit *la monnoie du roi*. » Je n'ai pas vu ce mot écrit en caractères persans ; mais je doute de la justesse de cette étymologie. Voy. de Chardin, tom. IV, p. 278, éd. de 1711, in-12.

(3) Voy. l'ouvrage cité, tom. II, p. 71, et t. III, p. 341.

» sion M. Hager, de rechercher si, comme *pecu* » a donné aux Romains l'origine du mot *pecu-* » *nia*, *koupec* ne seroit pas, par une semblable » raison, devenu le nom de la monnoie des » Tatars et des Russes. » Le mot βοῦς paroît avoir été de même, chez les Grecs, le nom d'une pièce de monnoie, et l'observation présentée ici me paroît d'autant plus propre à fortifier la conjecture de notre auteur, que le mot *copeque* n'est pas russe d'origine, et, selon l'opinion la plus vraisemblable, ne signifie rien en cette langue.

M. Hager ne s'est pas dissimulé que l'on pourroit lui opposer un passage du *Chou-king* (4), traduit ainsi par le P. Gaubil : « Un chien, un » cheval, sont des animaux étrangers à la Chine ; « il n'en faut pas nourrir. » Mais il fait voir que cette traduction est en contradiction avec l'histoire, qu'il s'agit seulement, dans l'endroit cité, de chiens et de chevaux de races étrangères au climat de la Chine, et que l'on auroit dû traduire en suivant d'aussi près qu'il est possible la construction chinoise : « Des chiens et des chevaux qui ne » sont pas de ce pays-ci, il n'en faut pas nourrir. » On ne sera pas étonné que l'habile misssionnaire et son éditeur aient pu se méprendre sur le sens de ce texte, si l'on réfléchit aux difficultés que présente le style des livres canoniques de la Chine, difficultés avouées par le P. Cibot, dans un passage que cite notre auteur, et par M. de Guignes, qui, dans la préface du *Chou-king*, observe que « ce

(4) Chou-king, p. 176.

» qui contribue beaucoup à rendre ce style serré « et en même temps très-difficile à entendre, » c'est qu'en chinois il n'y a aucune marque de » déclinaison, de conjugaison, de temps, de » personnes, ni presque point de particules, en » un mot, ajoute-t-il, tout ce que nous avons ima- « giné pour rendre le langage plus clair, en est » banni (5). » Veut-on se convaincre par soi-même de cette vérité ? Il suffit de lire la traduction littérale du texte chinois donnée par M. Hager : *Chien, cheval, non cette terre nature, non nourrir.*

Des coquilles furent aussi à la Chine, comme elles le sont encore aujourd'hui dans plusieurs pays de l'Asie, le moyen ordinaire des échanges. Il est vraisemblable que cet usage y fut général, et subsista long-temps, parce que le caractère chinois qui exprime le mot *poei, coquille,* signifie aussi *argent, richesses, précieux. dépenser,* et entre dans la composition de ceux qui veulent dire *payer, acheter, être débiteur, gagner, vendre* (6). M. Hager fait à cette occasion une remarque que confirme l'histoire de la littérature chinoise, c'est « que les caractères chinois sont en grande partie » historiques, qu'ils ont servi à éclaircir beau- » coup d'anciens usages, et sont les médailles » des Chinois. »

(5) Préface de l'éditeur du *Chou-king*, p. xiij.

(6) Poei, *clavis divitiarum et paupertatis, ditescendi et egescendi, avaritiæ, prodigalitatis, venditionis et tributorum. Itaque divitiæ et dispendere. (Medit. Sin.* cl. 154, p. 106.)

Il paroît vraisemblable que les coquilles furent employées comme moyen d'échange, avant la monnoie métallique ; mais elles servirent encore, dans les transactions commerciales, concurremment avec cette dernière, pendant un assez long intervalle de temps.

On sait que la monnoie usuelle des Chinois est de bronze ou d'un cuivre plus ou moins mélangé d'autres substances métalliques, qu'elle est ronde et percée dans le milieu d'un trou carré qui sert à l'enfiler pour en rendre l'usage plus commode. Si l'on adoptoit certaines traditions hasardées, l'usage de cette monnoie remonteroit à *Fo-hi* et même plus haut, puisque l'on nous dit que *Hien-yuen*, 7.e empereur du 9.e *Ki*, *fit battre de la monnoie de cuivre, et mit en usage la balance* (7) ; mais en s'en tenant aux traditions qui portent le caractère de la vraisemblance, et auxquelles seules les meilleurs écrivains chinois eux-mêmes accordent une autorité historique, l'établissement de cette monnoie remonte au plus au commencement de la dynastie des *Tchéou*, onze siècles environ avant l'ère chrétienne. M. Hager examine à cette occasion l'âge de deux médailles ou monnoies chinoises en argent, que le P. Duhalde avoit cru beaucoup plus anciennes que la dynastie des *Tchéou* ; et, suivant en cela le traité Chinois des monnoies qui lui a servi de guide dans son travail, il fait voir qu'elles appartiennent à *Ou-ti* ou *Vou-ti*, 6.e empereur de la 5.e dy-

(7) Chou-king, discours préliminaire, ch. IX, p. [illegible]

nastie, qui monta sur le trône 140 ans avant Jésus-Christ. Ces pièces semblent avoir été plutôt des médailles du genre de celles dont nous parlerons plus bas, que des monnoies.

L'usage de la monnoie trouée est commun à la Chine, au Japon, à l'isle de Formose et à la Corée. Cette monnoie est répandue dans le Tonquin, la Cochinchine, aux isles de Java, Bornéo, Sumatra, sur la côte de Malabar et à Ceylan. Elle circuloit au 9.e siècle jusqu'à Siraf, fameux entrepôt du commerce de l'Asie la plus reculée, sur le golfe Persique.

Une autre espèce de monnoie métallique d'une forme plus singulière, est celle que les Chinois appellent *kin-tao*, *(couteau de métal)*. M. Hager fait voir que l'usage d'une monnoie de cette forme n'est pas aussi surprenant qu'il le paroît d'abord; il le compare avec beaucoup de raison aux petites broches de fer que les Grecs employoient pour monnoie dans des temps très-reculés, et dont le nom a formé dans la suite celui des oboles (8); il explique les inscriptions que portent plusieurs de ces couteaux-monnoies, met sous les yeux des lecteurs leurs formes variées, et remarque qu'encore aujourd'hui différens peuples tributaires viennent offrir aux Chinois de petits couteaux.

Il y a de ces couteaux-monnoies en divers métaux, même en or, et leur usage n'étoit pas

(8) Histoire d'Hérodote, trad. de M. Larcher, 2.e édition, tom. V, p. 537.

encore aboli dans le 1er. siècle de l'ère chrétienne. On retrouve même ce genre de monnoie plus tard, comme le prouvent et le témoignage des écrivains chinois et les inscriptions de deux de ces couteaux publiées par le P. Duhalde, et dont notre auteur donne l'explication.

Il est cependant très-naturel de supposer que l'usage d'une semblable monnoie remonte à une époque bien antérieure à celui de la monnoie proprement dite. Nous observons que les plus anciens couteaux-monnoies n'avoient aucune inscription; et nous croyons que l'on peut conjecturer de là qu'ils n'étoient point fabriqués à la Chine, mais que les Chinois les recevoient comme objets d'échange, de quelque nation étrangère avec laquelle ils commerçoient; que l'utilité d'un pareil instrument le leur faisant beaucoup rechercher, l'aura rendu insensiblement l'objet le plus propre à devenir le terme moyen de leur commerce intérieur. C'est ainsi que notre menue clincaillerie sert à acheter les productions de l'Afrique et les hommes eux-mêmes, et que les souverains de diverses tribus Maures ou Nègres, en permettant le commerce de la gomme, du morfil et des esclaves, aux Européens que ces objets attirent sur leurs côtes, stipulent les droits qui leur seront payés, en couteaux, ciseaux, peignes, miroirs, objets pour lesquels ils semblent n'avoir pas même de mot dans leurs langues (9).

(9) Voy. le Voyage au Sénégal par M. Durand, et les

Il est plus difficile d'assigner la première époque d'une autre sorte de monnoie, nommée *pou* par les Chinois, et que M. Hager compare avec les anciennes tessères. Plusieurs de ces *pou* portent des inscriptions dont les caractères sont reconnus pour indéchiffrables par les écrivains chinois eux mêmes, et ceux-là peuvent, ce me semble, prétendre à une haute antiquité. D'autres offrent des caractères qui appartiennent tous au genre d'écriture nommé *tchuen-tsé*, le même sans doute que M. de Guignes (10) nomme *tsi-tsee-tchouen* (*les merveilleux*), et que l'on trouve dans les tableaux des caractères anciens publiés par M. Hager à la suite du monument de *Yu*, sous le n.° 2. Notre auteur, qui cite ses garans, attribue ces derniers *pou*, dont quelques-uns avoient été pris par divers savans pour des monnoies tartares, à *Ouang-mang* ou *Vang-mang*, usurpateur fameux, contemporain d'Auguste. *Ouang-mang* fit, suivant le récit des historiens chinois, fondre des *pou* de dix sortes différentes, distingués par des épithètes jointes au mot *pou*, comme *ta-pou*, *tsé-pou*, *ti-pou*, *héou-pou*, c'est-à-dire *grand pou*, *pou postérieur*, *pou subordonné*, *gros pou*. M. Hager, qui a le mérite de corriger encore ici de fausses conjectures, offre au lecteur quelques-unes de ces monnoies d'*Ouang-mang*, et fait voir par leurs

Traités de commerce en arabe et en français joints à l'Atlas de ce voyage.

(10) Voy. l'Eloge de Moukden, p. 129.

inscriptions mêmes, à quelle classe chacune d'elles appartient.

Si toutes les monnoies chinoises portoient des légendes ou inscriptions, et si ces légendes contenoient toujours quelque désignation du temps où les monnoies ont été fabriquées, il seroit bien aisé de les classer dans un ordre chronologique, et de déterminer au règne de quel prince chacune d'elles se rapporte. Mais il n'existe, suivant M. Hager, aucune monnoie chinoise proprement dite avec date, avant l'année 405 de l'ère chrétienne. Près de mille ans avant cette époque, il existoit déjà des monnoies avec une légende, si l'on ajoute foi à une tradition qui attribue à l'empereur *King-ouang*, contemporain de Confucius, certaines monnoies qui portent deux caractères destinés à indiquer qu'elles sont une monnoie publique. Environ quatre siècles plus tard, on commence à connoître des monnoies dont la légende, composée aussi de deux caractères, indique seulement leur poids. D'autres dont on ne peut fixer précisément l'époque, portent quatre caractères, deux perpendiculaires et deux horizontaux, ce qui forme deux légendes différentes, sans que ni l'une ni l'autre puisse servir à connoître à quel temps elles appartiennent. M. Hager présume, avec beaucoup de vraisemblance, que la monnoie a porté d'abord deux caractères horizontaux seulement, et que ce n'est que par la suite qu'on y a ajouté une nouvelle légende perpendiculaire composée de deux autres caractères. Aussi conteste-t-il la

grande antiquité accordée par le savant et respectable P. Amiot à une monnoie ou médaille chinoise du cabinet de France, à quatre caractères; et à cette occasion il explique la légende perpendiculaire formée des deux mots *ta-tsuen*, c'est-à-dire, *grande source*, *grande fontaine*. « C'est, dit M. Hager, le nom dont on se servoit autrefois pour désigner ce que nous appelons *monnoie*. Duhalde observe que c'est » dans un sens figuré, parce que la monnoie » est une espèce de métal qui passe continuellement de main en main. Selon notre opinion, » ce mot vient de ce qu'on appelle l'argent » *ho-tsuen*, qui signifie *fontaine*, ou *source des* » *richesses*. C'est ce qu'on peut voir dans le dictionnaire de *Kang-hi*, à la lettre *tsuen (source,* » *fontaine)*, et par une médaille du cabinet de » France, qui porte cette épigraphe : *Ho-tsuen* » *(source des richesses)*. On a appelé les grands » deniers *ta-tsuen (grande source)*, et les petits » *siao-tsuen (petite source)*... De pareilles métaphores sont très-familières à la Chine; on les » rencontre non-seulement sur la monnoie, mais » aussi sur d'autres objets. Par exemple sur une » boîte à thé..., on lit en haut cette inscription... » *La précieuse source qui contient des perles.* La » source, c'est la boîte; les perles, ce sont les » feuilles roulées du thé. »

J'ai rapporté cette explication de M. Hager pour la confirmer par une autre observation. Il me paroît digne de remarque que les Arabes emploient de même le mot *aïn*, qui en leur

langue signifie *œil*, *source*, *fontaine*, pour la *monnoie d'or et d'argent.*

Ce n'est que vers le 7e. siècle de l'ère chrétienne, ou au commencement du 8e., que les monnoies chinoises commencent à offrir les mêmes légendes que celles d'aujourd'hui, c'est-à-dire le nom de l'empereur, dont les caractères sont posés perpendiculairement, et une autre légende horizontale, composée des deux caractères *toung-pao*, qui se lisent de droite à gauche, et signifient, selon M. Hager, *prix universel*, et non *prix en cuivre*, comme l'a cru M. Amiot. « *Toung*, dit M. Hager, signifie aussi » *cuivre*, mais avec un autre caractère et dans » un autre ton. » Je passe quelques osbervations relatives à l'époque où l'on a commencé à mettre ces légendes sur les monnoies, pour m'arrêter à une singularité remarquable, et qui fait voir qu'en ce qui concerne la Chine, comme dans toutes les autres parties de l'histoire, la connoissance des médailles peut servir à éviter ou à corriger des erreurs. La seule observation faite par M. Hager, que la légende *toung-pao* qui se trouve aujourd'hui sur les monnoies de la Chine et du Japon date au plutôt du 7e. siècle de l'ère chrétienne, lui donne le moyen de réformer une erreur de quelques savans, qui avoient cru pouvoir prouver que la religion chrétienne avoit été établie à la Chine dès le milieu du 6e. siècle, peut-être même dès le 3e. siècle. Ils fondoient cette assertion sur une médaille trouvée en 1722 dans la ville de *Lin-tching*, qui porte

des signes assez évidens du dogme et du culte des Chrétiens, et qui se trouvoit attachée à une monnoie à laquelle elle avoit été unie par la même fonte. Cette monnoie porte deux légendes; l'une horizontale, est composée des mots *toung-pao*, l'autre perpendiculaire, offre les deux caractères *taï-ping*. Ces deux mots *taï-ping* ont servi de surnom ou *nom d'année* à plusieurs empereurs de la Chine. L'on a donc cherché à connoître la date de la monnoie dont il s'agit, par ce surnom, et ayant remarqué qu'il avoit été porté par deux empereurs, dont l'un régnoit vers l'an 266, et l'autre vers l'an 556, on en a conclu que la monnoie, et par conséquent la médaille qui y étoit attachée, remontoient au moins au temps du second de ces deux empereurs.

« Mais, dit M. Hager, quand l'inscription perpendiculaire, qui est *taï-ping*, prouveroit un tel fait, l'inscription horizontale, qui, quoique un peu effacée, est *toung-pao*, prouve aux *numismaticiens* que cette médaille n'est pas antérieure au 7e. siècle. A peine à cette époque rencontre-t-on l'inscription *toung-pao*; et si le P. Castorano (auteur de la prétendue découverte) eut poussé ses recherches plus loin, il auroit trouvé dans le 10e. siècle un troisième empereur, *Taï-ping*, qui régna vers l'an 976 de J. C. La monnoie de cet empereur porte l'inscription horizontale *toung-pao*, comme on peut le voir sur une médaille du cabinet de France. »

La médaille dont il s'agit ici, est ainsi décrite par M. Hager dans le catalogue des médailles chinoises du cabinet impérial, qui se trouve à la fin de son ouvrage. « N°. XI. Horizontale-» ment, *Toung-pao*; perpendiculairement. *Taï-» ping*, surnom de *Tai-tsoung*, second empe-» reur (de la dynastie des *Soung*), qui ré-» gna sous le nom de *Taï-ping*, depuis l'an 976 » jusqu'à l'an 984. »

Puisque la légende *toung-pao* ne se trouve pas sur les monnoies avant le 7e. siècle, et que l'on sait que *Taï-tsoung*, qui régnoit dans le 10e. quand cette légende étoit en usage, a porté le surnom de *Taï-ping*, il paroît fort naturel de rapporter au règne de cet empereur, tant la monnoie du cabinet impérial, citée par M. Hager, que celle trouvée à *Lin-tching*.

Jusqu'ici M. Hager n'a parlé que des monnoies chinoises, et s'il leur a donné quelquefois le nom de *médailles*, c'est en se conformant, comme il le dit lui même, à l'usage reçu en numismatique, de désigner sous ce nom les monnoies anciennes, soit qu'elles portent des effigies, soit qu'elles n'en portent point. Les médailles dont il s'occupe dans les chapitres 9 et 10, sont d'une autre espèce. « Les Chinois, » dit notre auteur, possèdent de vraies médailles, » des pièces qui ne sont aucunement destinées » à avoir cours. Ils en ont et en bronze, comme » est leur monnoie, et en or aussi, quoique ce » métal, d'ailleurs, ne soit considéré à la Chine » que comme marchandise. Ce sont des médailles

» en or, que l'empereur distribue aux gouver-
» neurs des provinces, et dont il est fait men-
» tion dans les mémoires concernant les Chi-
» nois. » On ne peut mieux comparer ces médailles, en suivant l'idée qu'en donne le savant P. Amiot, et après lui M. Hager, qu'à la canne que le gouverneur de la colonie hollandoise du Cap de Bonne-Espérance donnoit aux chefs des hordes hottentotes, pour marque du pouvoir qu'il leur déléguoit sur leurs compatriotes.

« Ces monumens en forme de monnoie, con-
» tinue M. Hager, sont désignés en chinois par
» le mot *paï* : ce mot signifie un écu *(scutum,*
» *clypeus)*, et comme une médaille a la forme
» d'un petit écu, il signifie aussi une médaille.
» C'est ainsi, qu'au rapport du P. Parennin, on
» appelle aussi les anciennes monnoies dont la
» valeur a cessé avec la dynastie, et que les en-
» fans ont coutume de porter sur la poitrine. On
» les appelle *kou-paï*, ce qui veut dire *mé-*
» *daille antique ;* et nous voyons par là que les
» Chinois eux-mêmes reconnoissent que leurs
» monnoies qui n'ont plus de cours, ne sont
» plus des monnoies *(tsien)*, mais que ce sont
» des médailles *(paï)*, des médailles anciennes
» *(kou-paï)*. »

Une médaille chinoise en or, du nombre de celles que l'empereur distribue au jour anniversaire de sa naissance, avoit été produite par Bayer, qui en avoit expliqué la légende d'une manière peu satisfaisante, et qui ne présente pas une idée claire : *decies mille exordia negotiorum*

tiorum quæ imperator animo destinavit. M. Hager relève cette erreur avec tous les égards dus à un savant aussi justement célèbre, et donne de la légende de cette médaille une nouvelle explication qu'il justifie par d'autres exemples, et qui seroit d'ailleurs presque justifiée par le sens clair et convenable qu'elle présente : *Que toutes vos affaires puissent succéder selon votre désir !*

D'autres médailles consacrées à exprimer des idées religieuses, superstitieuses et astrologiques, exercent ensuite la sagacité de M. Hager ; mais c'est surtout dans l'explication d'une médaille du cabinet du comte Ostermann, publiée à Pétersbourg par Bayer, que notre auteur nous paroît développer beaucoup d'érudition et d'habileté. Il fait voir que tous les emblèmes et les caractères que cette médaille présente de l'un et de l'autre côté, appartiennent à l'astrologie, et se rapportent à un seul et même objet. L'explication qu'il donne de chacun de ces emblèmes, est fondée sur des autorités incontestables, et il en résulte évidemment, ce semble, que cette médaille est une sorte de talisman, et non, comme l'a cru Bayer, qui d'ailleurs n'a pas même essayé d'expliquer plusieurs des emblèmes qu'elle offre, une récompense donnée à un mandarin dans quelque examen pour prix de son habileté, ou comme un témoignage de sa promotion, *aucti mandarini promota felicitas.* Suivant M. Hager, le sens de la légende est : *Que le bonheur rentre suivant les douze maisons célestes*, ce qui répond fort

bien aux figures des douze animaux du cycle duodénaire, employées aussi comme emblèmes des douze mois, des douze heures et des douze signes du zodiaque, que présente l'autre côté de la même médaille.

Puisque les Chinois, chez lesquels on trouve le germe de toutes les inventions, soit utiles, soit funestes à la société, ont eu, dès une époque assez reculée, des monnoies de papier, il ne convenoit pas que ce sujet fut omis dans un traité de numismatique chinoise. Il étoit d'autant plus convenable d'en parler, que le papier-monnoie des Chinois n'a pas été seulement un numéraire fictif destiné à faciliter les opérations du commerce et à accroître ses moyens, un papier dont le cours fut libre et volontaire, mais une monnoie forcée, faite pour remplacer la monnoie métallique, et introduite par le gouvernement pour acquitter, avec cette monnoie fictive, des obligations que son épuisement ne lui permettoit pas de remplir.

L'usage du papier-monnoie à la Chine, date du milieu du 12e. siècle; peut-être même cet usage avoit-il déjà eu cours précédemment; c'est du moins ce que l'on pourroit induire, ce semble, des expressions même de l'historien chinois qui raconte ce fait, et qui dit que la monnoie de cuivre étant venue à manquer, « on suivit l'art ou la méthode imaginée par *Kao-tse*, » et l'on fabriqua du papier scellé pour représenter l'argent. » Ce *Kao-tse* appartient à la dynastie des *Soung*, comme le prouvent les ex-

pressions chinoises traduites ainsi à la lettre : *cuivre manquer*, *suivre Soung Kao ts'art*, *fabriquer papier-monnoie*. L'événement dont il s'agit étant de l'an 1155, et la dynastie des *Soung* ayant commencé vers 960, il seroit possible que *Kao-tse*, inventeur du papier-monnoie, fût antérieur de près de deux siècles au fait dont nous parlons. Le papier-monnoie est nommé par les Chinois *tchao;* et, ce qui est remarquable, le caractère qui représente ce mot est un composé de deux caractères, dont le premier signifie *métal*, et le second *manquer*. Ce caractère peint donc d'une manière sensible la circonstance qui donna lieu à l'invention de la monnoie de papier. Malgré les inconvéniens inévitablement attachés au cours forcé d'une monnoie fictive sans valeur réelle, le papier-monnoie a été employé à la Chine à diverses époques. Les Mogols conquérans de ce pays, sous Genghiz-khan, l'adoptèrent aussi; et une autre branche des descendans de Genghiz-khan essaya d'en introduire l'usage par des moyens violens, dans une partie de la Perse. Ce dernier fait, rapporté par Khondémir (11), a été le sujet d'un mémoire de

(11) M. Hager, d'après M. Langlès, attribue le récit dont il est fait ici mention, à Mirkhond. Je ne sais pas si Mirkhond en a parlé dans son *Rouzat alsafa;* mais l'ouvrage intitulé *Habib-alsaïr*, duquel M. Langlès a tiré ce récit, n'est pas de Mirkhond, mais de son fils Khondémir. On a souvent confondu ces deux écrivains. Voyez la notice sur Mirkhond que j'ai mise à la tête de mes *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, p. IX et suiv.

M. Langlès, inséré dans le tome IV des Mémoires de la classe de littérature et Beaux-Arts de l'Institut. M. Hager rappelle cet événement qui eut lieu à Tauriz, vers la fin du 13e. siècle (12). J'observerai en passant que Grégoire Bar-Hebræus, plus connu sous le nom d'Abou'lfaradje, ou plutôt son continuateur, n'a pas oublié un événement aussi remarquable dans sa chronique syriaque; il nomme ce papier-monnoie *tchao* (13). Makrizi, dans un de ses ouvrages, parle aussi de la monnoie de papier des Chinois, sur le rapport de quelques négocians musulmans qui faisoient le commerce avec la Chine.

Une circonstance qui peut avoir suggéré l'idée du papier-monnoie, comme l'observe M. Hager, c'est l'usage où sont les religieux de la secte de *Fo*, de brûler pour le repos des âmes des défunts du papier argenté ou doré, en guise de monnoie : il y a de ces papiers qui passent pour des pains d'argent de cinquante *taëls*, payables dans l'autre monde.

Les *tchao* sont aujourd'hui, comme l'on sait, très-recherchés à la Chine : on y attache des idées superstitieuses qui les transforment en autant d'amulettes ou de talismans. Sans doute le souvenir des assignats se conservera aussi parmi nous, et il pourra du moins servir de talisman

(12) On lit dans le texte *du VIIIe. siècle*; c'est une faute d'impression qui est corrigée dans l'*errata*.

(13) Voyez *Gregorii Abulpharagii sive Bar-Hebrei Chronicon syriacum*, p. 600 du texte syriaque, et 632 de la traduction latine.

contre le retour des maux qu'a causés ce nouveau genre de numéraire, dont on pourroit dire, avec plus de vérité, en se servant des expressions de Pline : *Pessimum vitæ scelus fecit, qui ex charta denarium signavit.*

La soie, cette production naturelle à la Chine, qui a toujours fait une des principales richesses de ce pays, et le premier objet de son commerce d'exportation, tant que le thé n'a point été connu des étrangers, a aussi tenu souvent lieu de numéraire, suivant M. Hager. Cette assertion ne nous paroît pas devoir être prise à la lettre. Que les Chinois aient été imposés par des conquérans étrangers à leur payer un tribut en soie; que les souverains aient récompensé les talens ou des services importans rendus à l'état, par un don de mille ou de deux mille pièces de soie; qu'au lieu de la *sportule* que les empereurs romains faisoient donner à leurs courtisans, des distributions d'huile, de vin, ou d'argent représentatif de ces denrées, que sous le nom de *congiarium* et de *donativum*, ils accordoient à leurs armées ou au peuple, les empereurs de la Chine aient distribué avec profusion des soieries de plus ou moins grand prix; que la soie enfin ait attiré de tout temps à la Chine, les nations étrangères, et ait servi aux Chinois à payer les marchandises importées chez eux par ces nations; tout cela n'autorise pas à affirmer que des pièces de soie aient fait à la Chine la fonction de numéraire.

M. Hager ayant envisagé la soie comme une

sorte de numéraire, prend de là occasion d'examiner de nouveau tout ce qui concerne les *Sères* et la situation du pays connu dans l'antiquité sous les noms de *Sérique* et de pays des *Sines*.

Cellarius parlant des Sères et de leur pays, avoit dit : « La Sérique, suivant Ptolémée, a » pour limites au couchant la Scythie au-delà » de l'Imaüs ; au septentrion et au levant, des » terres inconnues ; au midi, une partie de l'Inde » au delà du Gange. Telle est la plus certaine » description de ce pays, que nous devons à » Ptolémée, et suivant laquelle la Sérique ré- » pond à peu près au Cathai ou Chine septen- » trionale (14).

» Quant aux Sines de Ptolémée, les derniers » peuples qu'il connoisse au-delà du grand golfe » à l'orient, ou plutôt au sud-est, il faut bien » se garder de les confondre avec les Chinois, » quoique leur pays s'étendît au nord jusqu'à la » Sérique. Ptolémée place au-delà des Sines à » l'orient et au midi, une terre inconnue, et à » l'occident, l'Inde au-delà du Gange (15).

M. Hager pense au contraire que les Sères et les Sines sont une même nation ; que si leur pays est représenté tantôt comme limité au levant par des terres inconnues, tantôt comme comprenant toute l'extrémité orientale de l'Asie, et n'étant borné que par l'océan Sérique ou mer

(14) Voy. *Notit. orbis antiqui*, liv. III, ch. 24, sect. 4, p. 759.

(15) *Ibid.*, ch. 23, sect. 3, p. 749.

orientale ; si l'on voit le commerce de la Sérique se faire par terre, et celui des Sines par l'océan indien ; si à l'occident la Sérique paroît avoir tantôt plus, tantôt moins d'étendue, toutes ces différences ne tiennent qu'aux diverses époques auxquelles se rapportent les notions qui nous ont été transmises sur ces pays, à l'étendue plus ou moins grande qu'a eue en divers temps l'empire des Sères ou de la Chine, et qu'elles ne doivent pas nous empêcher de reconnoître les Chinois dans les Sères comme dans les Sines, et leur capitale dans *Sera*, autrement nommée *Thina* et *Thinæ*, malgré les difficultés élevées contre cette opinion par d'Anville et par M. Gossellin. Je vais exposer de suite les preuves sur lesquelles M. Hager établit son opinion ; je les ferai suivre de quelques réflexions.

Quelque soit l'étymologie du nom donné par les Grecs aux Sères, à la Sérique, à la soie et au vers qui la produit ; soit que cet animal et le produit de son admirable industrie aient donné le nom à la nation située à l'extrémité orientale de l'Asie, chez laquelle on alloit chercher la soie, soit que la soie et le ver aient reçu leur nom de celui que les Grecs donnoient aux contrées d'où ils étoient indigènes, toujours est-il certain que la soie étoit un produit du pays habité par les Sères, et qu'elle doit servir à nous le faire reconnoître.

M. Hager établit d'abord que la Chine doit le nom sous lequel elle est connue parmi les autres peuples plus occidentaux de l'Asie et en Europe,

à la dynastie des *Tsin*, qui, par leurs conquêtes, rendirent puissante et célèbre la nation à laquelle ils commandoient. Avant ces conquêtes, l'empire de la Chine ne comprenoit que les provinces septentrionales arrosées par la rivière Jaune ou *Hoang-ho*, et il étoit borné au midi par le plus grand fleuve de la Chine, le *Kiang*. Environ 240 ans avant J. C., un souverain de la dynastie des *Tsin* s'étant emparé de tout le pays situé entre le *Kiang* et la mer, recula les bornes de l'empire au midi jusqu'à la mer des Indes. D'autres conquêtes l'accrurent encore, ensorte qu'il embrassa dès lors, du septentrion au midi, tout ce qui est entre les déserts de la grande Tartarie et l'île de *Haï-nan*, et d'orient en occident depuis la presqu'île de Corée jusqu'au royaume d'Ava. Eratosthène, contemporain, dans sa vieillesse, du souverain conquérant qui valut à l'empire, parmi les étrangers, le nom de *Tsin*, a connu la capitale de la Chine sous le nom de Θίναι qui n'est autre chose que *tsin*; et la position qu'il assigne à cette ville ne s'éloigne pas de celle de *Sigan-fou*, qui étoit alors la capitale de la Chine. On retrouve cette même ville sous la dénomination de *Thina* dans l'auteur du Périple de la mer Erythrée; et ailleurs elle paroît sous le nom de *Sinæ*, comme capitale du pays des Sines. Quelques-uns des caractères, il est vrai, que les écrivains anciens appliquent à *Thinæ*, *Thina*, ou *Sinæ*, ne peuvent se concilier avec la vraie position géographique de la Chine; mais ces caractères sont des erreurs dont M. Hager croit

pouvoir expliquer l'origine, et que surtout il tâche de démontrer en faisant valoir d'autres caractères indiqués par les mêmes écrivains, qui conviennent parfaitement à la Chine, mais qui sont dans une contradiction manifeste avec les positions par eux admises. C'est ainsi que le Périple, en disant que l'on alloit chercher la soie à Thina, dément lui-même la position qu'il assigne à cette ville, sous la petite ourse.

M. Hager, pour établir son opinion sur l'identité de la Sérique des anciens et de la Chine des modernes, se sert principalement des détails que Ptolémée, d'après Marin de Tyr, nous a donnés de l'itinéraire d'une caravane grecque qui avoit fait le voyage de Séra. Les marchands qui composoient cette caravane, après avoir passé l'Euphrate près d'Hiérapolis, traversé le Tigre et être entrés en Assyrie, se rendirent à Ecbatane : de là, prenant par les portes Caspiennes, la Parthie, l'Hyrcanie et la Margiane, pays situés au nord de la Perse, ils arrivèrent à Bactres. Là, dirigeant leur route au nord, ils s'avancèrent dans le pays des montagnes occupées par les Comèdes, et gagnèrent un endroit de la Scythie, nommé le *Château de pierre*, λίθινος πύργος. Du Château de Pierre à Séra, capitale de la Sérique, leur route dura encore sept mois.

Jusqu'à Bactres cet itinéraire est sans difficultés, et d'ailleurs elles seroient indifférentes pour l'objet qui nous occupe. Entre Bactres, ou Bokhara et Séra un seul point fixe nous est donné, le *Châ-*

teau de pierre, dont il est par conséquent bien important de connoître la position. Ptolémée le place fort à l'Orient, à 19 deg. de Bactres ; mais si l'on admettoit cette position, il seroit impossible de se rendre compte des sept mois de route qui restoient encore à la caravane, du Château de pierre à Séra, et la difficulté deviendroit d'autant plus grande que l'on rapprocheroit davantage Séra et la Sérique vers l'ouest. M. Hager, pour prouver que le Château de pierre ne pouvoit pas avoir une longitude aussi orientale, observe que, suivant Ptolémée, la route jusque-là avoit été fréquentée par les Grecs, et même mesurée par schœnes ou milles égyptiens ; mais qu'à partir de ce point, elle ne s'évaluoit plus que par journées : il en conclut que le Château de pierre devoit être sur le bord du Jaxartès, que l'on peut regarder comme la dernière limite des conquêtes des Grecs et de leurs établissemens vers l'Orient, dans cette partie septentrionale de l'Asie.

En adoptant cette induction, on se trouve déterminé à donner à ce lieu, si important dans cette discussion, la même longitude à très-peu de chose près qu'à Bactres. L'éloignement entre ces deux places est donc précisément dans la direction du midi au nord ; quant à la latitude, elle est assez exactement indiquée par Ptolémée, qui place le Château de pierre sous le parallèle de Lyzance. Or, ces deux données en longitude et en latitude combinées conduisent à *Tasch-kend*, ville ancienne qui paroît avoir subi plusieurs ré-

volutions (16), mais dont le nom, dans l'idiôme des Turcs, signifie littéralement *Château de pierre. Tasch* veut dire *pierre*, et *kand*, *kend*, ou *kent*, *bourg*, *Château* (17). Le πύργος λίθινος de Ptolémée est donc la traduction la plus exacte de *Tasch-kend*, et par conséquent ces deux noms doivent indiquer le même lieu.

Notre auteur s'occupe ensuite à prouver que les sept mois de route de la caravane, depuis le Château de pierre jusqu'au terme de son voyage, étoient plus que suffisans pour atteindre la capitale de la Chine, mais qu'en même temps la durée de cette route ne permet pas de rap-

(16) Voy. l'Histoire généalogique des Tartares d'Abou'lgazi, p. 49.

(17) Ce dernier mot se trouve dans plusieurs autres noms de lieux de cette même partie de l'Asie, comme *Bicand*, *Khowakand*, *Kend-gah*, *Kend*, *Samarcand*, *Timourkand*; il répond aux mots *cart*, *schehr*, *patan*, *abâd*, *pour*, *burg*, *gorod*, *dun*, *town*, qui, suivant la diversité des langues, entrent dans les noms de lieux, et signifient, *ville*, *bourg*, *lieu habité*. Si l'on pouvoit en douter, on en trouveroit la preuve dans le nom d'une ville de la Transoxiane, nommée par les indigènes *Jenghikend*, et par les Arabes *Kurya djédida*, dénominations qui sont synonymes et signifient *bourg neuf*. *Bicand*, ville de la Transoxiane, à une journée de Bokhara, peut en fournir une autre preuve. « C'est, » dit Abou'lfé'da, une ville bien fortifiée de bonnes mu» railles. Ebn-Haukal dit avoir appris qu'il y a dans cette » seule ville mille forts ou tourelles. (*ribat*, Grævius a traduit *mille vigilum speculas*.) C'est précisément l'étymologie du nom de cette place, que l'on auroit dû prononcer à la manière turque, *bin-kend*, c'est-à-dire, *mille bourgs ou châteaux*. Voy. *Chorasm. et Mawaraln. descriptio*, p. 28, 38, 42. The oriental Geogr. of Ebn-Haukal, p. 250.

procher davantage Séra vers l'occident ; que la latitude assignée par Ptolémée à Séra, en la réformant, comme il convient de le faire, conduit en dedans de la grande muraille, et que si *Sigan-fou*, et *Honan-fou* qui, à l'époque dont il s'agit, étoient les deux capitales de la Chine, sont de deux degrés plus méridionales que la position assignée par Ptolémée à Séra, une semblable erreur dans ce géographe ne doit pas surprendre pour des pays peu connus, puisqu'il en a commis de pareilles dans la détermination des latitudes de plusieurs des villes principales de l'Europe.

Un autre moyen de reconnoître si la Sérique est la Chine, est d'examiner quelles sont les limites assignées à la Sérique. Ce pays communiquoit son nom à la mer qui baigne l'Asie à son extrémité orientale ; d'où il suit que les Sères occupoient les dernières terres de l'Asie de ce côté-là. Quant aux limites occidentales de la Sérique, l'opinion de M. Hager est que les conquêtes des Chinois ayant embrassé tous le pays des Igours, leur nom se communiqua aux contrées qui s'étendoient vers l'ouest jusqu'aux montagnes voisines du Jaxartès, ensorte que, dès que l'on avoit passé ce fleuve, on se trouvoit sur les terres des Sères. Au soutien de cette hypothèse, il produit le nom même de ce fleuve, nommé *Sir ;* les *Issedones Serici* de Ptolémée, peuple nomade, dont le surnom indique qu'ils appartenoient aux pays des Sères, ou du moins qu'ils en étoient bien voisins, tandis

que le nom d'Issédons, qui leur est commun avec une peuplade Scythe, ne permet pas de les chercher dans un grand éloignement vers l'est de l'Asie; enfin les *Ser-Indi*, dont le nom, composé de ceux des Sères et des Indiens, prouve qu'ils appartenoient en même temps à l'Inde et à la Sérique.

M. Hager se fait ici l'objection suivante : si les Sères et les Sines ne sont qu'un même peuple, pourquoi cette distinction entre le pays des Sères et celui des Sines? Pourquoi la capitale des uns est-elle nommée *Séra*, tandis que celle des autres est appelée *Thinæ* ou *Thina*? Pourquoi enfin cette position assignée aux Sères vers le nord, et aux Sines vers le midi? Nous allons laisser parler ici M. Hager lui-même.

« Sur cela, dit-il, il faut remarquer que la » soie n'étoit alors *cultivée* que dans la partie » septentrionale de la Chine : la partie méridio- » nale étoit un pays à moitié désert, qui n'étoit » habité que par des fugitifs des autres provinces » qui s'y étoient cantonnés. Le premier empe- » reur de la dynastie des *Tsin* est aussi le pre- » mier souverain qui ait entrepris de la policer. » Il y envoya plus de 500,000 habitans, et ceux-ci » n'y trouvèrent point de soie. Ce dernier fait » est si certain, dit Cibot, que plus de quinze « cents ans après, la soie y étoit encore fort rare, » et n'y étoit guère connue que par le com- » merce que l'on faisoit avec les autres provinces » de l'empire.

» La soie se trouvoit donc seulement dans les

» provinces septentrionales éloignées de la mer » des Indes. Là, elle avoit été cultivée long- » temps avant la dynastie des *Tsin*. Soit donc » que les Grecs y aient voyagé par terre avant » cette époque, soit qu'ils en aient reçu la soie » par les Persans leurs voisins, il n'est pas éton- » nant qu'ils aient donné à cette partie le nom » de Sérique.

» Marin de Tyr, en composant sa géographie, » trouva apparemment deux noms différens. Les » itinéraires de ceux qui alloient dans la Chine » septentrionale pour en rapporter de la soie, » parloient ou continuoient à parler de la Sé- » rique ou du pays de la soie. Les journaux des » navigateurs de la côte méridionale de l'Asie » parloient du pays nouvellement conquis par » l'empereur des *Tsin*, pays appelé par les In- » diens et autres, *Tsin*, *Tchin*, *Sin*, et qui » s'étendoit jusqu'à Siam. Voilà assez de raisons » pour imaginer deux pays différens, la Sérique » au nord et le pays des Sines au midi.

» D'ailleurs il faut toujours avoir devant les » yeux l'immense étendue de l'empire de la » Chine. C'est un carré de plus de 400 lieues » en longueur, sur plus de 350 en largeur, dont » la latitude égale celle qui est entre Stockholm » en Suède, et Rome en Italie. Ce grand carré » est divisé par une grande rivière en deux par- » ties, celle du nord et celle du midi. Aussi la » Chine fut presque toujours divisée en empire » du Nord et empire du Midi : elle a eu deux » capitales, comme le prouvent encore les noms

» de *Pé-king*, Cour du nord, et de *Nan-king*, » Cour du midi.....

» Il ne doit donc pas nous paroître étonnant » que Marin de Tyr (copié par Ptolémée) ait » imaginé deux pays différens. Il suffit que nous » apprenions que ce géographe a placé *Thinæ* » exactement au midi de *Séra*, et ce qui est » encore plus, sous le même méridien. Il suffit » que nous sachions que la soie n'a été *cultivée* » qu'au nord, et que le midi étoit un pays dé- » sert qui n'a été connu que par l'empereur » des *Tsin*; enfin il suffit que nous trouvions » cette *Séra* dans les environs de la *Thinæ* d'Éra- » tosthène.

» Si Ptolémée a pris la capitale de quelque » province méridionale pour la capitale du pays » des Sines, nous ne devons pas en être surpris; » il a commis plusieurs erreurs dont Ératosthène » a su se garantir; nous en citerons une entre » autres qui a rapport à notre sujet. Ératosthène » avoit terminé l'Asie par la mer orientale, et » le divin Ptolémée a imaginé une terre in- » connue à l'est et au sud, qui retourne vers » l'occident, et s'unit avec la côte orientale de » l'Afrique.

» C'est cette terre inconnue qui a séduit les » géographes postérieurs;.... Ils ont éloigné la » Sérique de la mer, et l'ont reculée vers l'oc- » cident. Cependant la Sérique étoit au bord de » l'Océan sérique; c'étoient là ses limites orien- » tales, comme ce sont celles de la Chine au- » jourd'hui. »

Nous ne pouvons, dans un simple extrait, rappeler toutes les autorités et tous les raisonnemens dont M. Hager appuie son opinion; mais nous ne devons pas omettre le témoignage de Moyse de Chorène, qui dit que le roi du *Tchenastan* ou *Tcheni*, c'est-à-dire de la Chine, pays qui produit de la soie, fait sa résidence à *Syria* (la Séra des autres écrivains). Ce témoignage paroît à M. Hager avoir d'autant plus de poids, que l'écrivain arménien assure qu'il a composé sa géographie d'après l'ouvrage de Pappus.

Telles sont les preuves sur lesquelles M. Hager croit pouvoir établir son opinion sur l'identité de la Sérique des anciens, avec la Chine. Je crois dans cet exposé ne leur avoir rien fait perdre de leur force, peut-être même les ai-je présentées de manière à augmenter leur autorité. Si j'en ai omis quelques-unes, c'est qu'elles m'ont paru ne rien ajouter à celles que j'ai rapportées.

Cependant, ou je me trompe fort, ou il n'est aucune de ces preuves en particulier qui soit hors d'attaque, et il s'en faut de beaucoup qu'il résulte de leur ensemble une démonstration.

En général, il suffit d'opposer à ces preuves tout ce que d'Anville, dans ses deux mémoires *sur les limites du monde connu des anciens* et sur *la Sérique*, a opposé aux géographes précédens et à M. de Guignes, dont M. Hager fait revivre les opinions; et il étoit si naturel de voir la Sérique et les Sines des anciens dans la Chine

et les peuples qui l'habitent, que l'on peut même, sans entrer dans l'examen de la question, être porté à présumer que cet habile géographe a dû être déterminé par de très-fortes raisons à soutenir l'opinion contraire ; et c'est en effet ce dont on se convainc quand on entre dans le détail des autorités et des motifs sur lesquels il s'appuie. Sans renouveler ici cette discussion, nous nous bornerons à quelques observations.

Si la soie a été connue très-anciennement, ce qui n'est pas vraisemblable à la manière inexacte dont les auteurs que l'on cite en faveur de cette hypothèse s'expriment à ce sujet, il ne s'ensuit pas encore que l'on connut exactement le pays qui la produisoit. On pouvoit la recevoir de main en main ; et comme on ne connoissoit rien au delà de la Sérique, il étoit naturel qu'on crut que la soie appartenoit à ce pays. D'ailleurs, M. d'Anville a répondu à cette objection.

On ne sera pas étonné que les géographes parlent d'une mer Sérique et qu'ils placent les Sères sur les rivages de cette mer, à l'extrémité orientale de l'Asie, et on n'en concluera pas qu'ils connoissoient véritablement toute l'étendue du continent de l'Asie vers l'Orient, et la mer qui la borne de ce côté-là, si l'on fait attention que leur océan Sérique peut n'être qu'une mer imaginaire qu'ils supposoient servir de limite à l'Asie vers l'Est, et s'unir à la mer septentrionale qui, dans leur hypothèse, la bornoit au nord au-dessus des régions hyperboréennes, et dont la mer Caspienne n'étoit qu'un golfe ; et cette

idée sera confirmée en voyant que quelques-uns placent les Sères à l'extrémité orientale de l'Asie, entre les Scythes au nord, et les Indiens au midi.

C'est sans doute une rencontre heureuse et une observation ingénieuse que celle du rapport établi par l'étymologie entre le *Château de pierre* et *Taschkend*; mais il n'est pas absolument nécessaire d'en conclure que le Château de pierre de Marin de Tyr soit la Taschkend d'aujourd'hui. Ce nom étant appellatif, a pu être commun à plusieurs endroits, et pour y trouver l'identité admise par M. Hager, il faut supposer le Château de pierre, par rapport à Bactres, dans une direction qui n'est pas celle qu'indique Ptolémée. M. Hager, il est vrai, fonde sa correction sur ce que la route de la caravane dont il s'agit étoit mesurée en schoenes jusqu'au Château de pierre, au lieu que de là jusqu'à Séra elle n'étoit plus estimée que par journées, et qu'il ne paroît pas vraisemblable que les Grecs eussent jamais eu occasion de mesurer aucune route au delà du Jaxartès; mais cette dernière assertion n'est pas prouvée. Ptolémée ne fait point de difficulté de croire que toutes les distances depuis le passage de l'Euphrate jusqu'au Château de pierre ont pu être connues des voyageurs ou de Marin de Tyr, comme étant fréquentées (18); il lui reproche seulement de n'a-

(18) Καὶ τῆς προτέρας δὲ διαστάσεως, λέγω τῆς ἀπὸ τοῦ Εὐφράτου ἐπὶ τὸν λίθινον πύργον, τὰς ὀκτακοσίας ἑβδομήκοντα ἓξ σχοίνους καθαιρετέον, διὰ τὰς τῶν ὁδῶν ἐκτροπὰς, εἰς μόνας τὰς ὀκτακοσιοὺς σχοίνους..... Πεπιστεύθω γὰρ αὐτῷ

voir pas diminué sur ces intervalles les détours de route au nord et au midi; et comme il résultoit de leur récit que de Bactres jusqu'à la descente des montagnes des Comèdes la route s'inclinoit d'abord au nord et ensuite au midi, et que du pied des montagnes jusqu'au Château de pierre, dans un espace de 50 schoenes, elle déclinoit de nouveau au nord (19), il trouve nécessaire de réduire la distance d'occident en orient indiquée par Marin de Tyr (20). Puisque Ptolémée cherchoit tous les moyens de réduire la longitude des distances indiquées par Marin, il n'auroit pas manqué de supprimer totalement

τὸ συνεχὲς, ὅτι καὶ κατὰ σύμμετρα μέρη, καὶ τετριμμένα ἤδη τῆς ἀναμετρήσεως ἔτυχεν· ὅτι μὲν τοι πλέιστ' ἐκτροπὰς ἔχει, δῆλόν ἐστιν ἐξ ὧν κ' ὁ Μαρῖνος ὑποτίθεται. Ch. 12.

(19) Ἀφ' ἧς μὲν (τῆς ἀντιοχείας) ἐπὶ τὰ ϐάκτρα ὁδὸς ἐκτείνεται πρὸς ἀνατολὰς, ἡ δ' ἐντεῦθεν, ἐπὶ τὴν ἀναϐάσιν τῆς τῶν κωμηδῶν ὀρεινῆς πρὸς ἄρκτους, ἡ δὲ τῆς ὀρεινῆς αὐτῆς μέχρι τῆς ἐκδεχομένης τὰ πεδία φαράγγος, πρὸς μεσημϐρίαν. Τὰ μὲν γὰρ ϐόρεια καὶ δυσμικώτατα τῆς ὀρεινῆς, ἔνθα ἐστὶν ἡ ἀναϐασις, τίθησιν ὑπὸ τὸν διὰ ϐυζαντίου παράλληλον, τὰ δὲ νότια καὶ πρὸς ἀνατολὰς, ὑπὸ τὸν διὰ ἐλλησπόντου..... Καὶ τὴν ἐντεῦθεν πεντηκοντάσχοινον ἐπὶ τῷ λιθίνου πύργῳ, πρὸς ἄρκτους εἰκὸς ἐστιν ἀποκλίνειν· ἀναϐαίνων, γάρ, φησι, τὴν φάραγγα διαδέχεται ὁ λίθινος πύργος, ἀφ' οὗ εἰς τὰς ἀνατολὰς τὰ ὄρη χωροῦντα, συνάπτει τῷ ἰμάῳ, ἀνίοντι ἀπὸ παλιμϐόθρων πρὸς ἄρκτους. Ch. 12.

(20) M. Hager, dans une note, p. 141, regarde comme une méprise ces différens détours de la route de la caravane au nord et au midi. Mais Ptolémée en fait un argument contre les mesures en longitude de Marin; ainsi, on ne peut supposer que ce soit de sa part que vienne la méprise; et si on la met sur le compte des voyageurs, autant vaudroit-il rejeter entièrement leur récit.

celle de Bactres au Château de pierre, si ces deux lieux eussent été sous un même méridien, et seulement sous des parallèles différens ; et si le motif que fait valoir M. Hager pour changer la position du Château de pierre étoit vrai, Ptolémée, qui n'auroit pu l'ignorer, auroit contesté à Marin de Tyr l'évaluation en schoenes donnée entre Bactres et ce lieu, au lieu qu'il l'accorde. D'ailleurs en plaçant, comme le fait M. Hager, le Château de pierre à Taschkend, sur le bord du Jaxartès, où trouvera-t-on les montagnes des Comèdes, qu'il falloit monter en déclinant au nord et redescendre en inclinant vers le midi, pour aller de Bactres à cette place ?

Moyse de Chorène n'a certainement pas emprunté de Pappus tout ce qu'il dit de la Chine, ou plutôt du pays des Tchines. Il doit avoir fait usage ici des lumières que l'on avoit acquises de son temps par les communications que les Perses avoient avec les parties orientales de l'Asie. Peut-on en douter quand on trouve dans son récit les noms *Tchéni et Tchénastan ?* Non-seulement la première lettre de ces mots indique une origine persanne, le second même est purement persan. Entre les productions de ce pays, le même écrivain nomme le *dar-tchénik* et le *bouï-tchenik*. Or, les mots *dar-tchénik* et *bouï-tchénik* sont évidemment de la même langue ; *dar-tchini*, ou, suivant la prononciation arabe, *dar-sini*, comme qui diroit *bois de la Chine*, est le nom que les Persans et les Arabes donnent à la canelle ; *bouï-tchini* est composé de deux mots persans qui

signifient *odeur de la Chine*, et ce doit être le nom de quelque plante aromatique. *Hostboac*, nom d'une autre production du même pays, pourroit bien encore être une altération des mots persans *khosch-bouï* qui doivent signifier une substance d'une odeur suave ou aromatique. Le souverain du Tchénastan est nommé par Moyse de Chorène *Tchenbakhour*, ce qui ne peut être autre chose qu'un composé de *Tchin* et de *fagfour*, et signifie le *fagfour*, c'est-à-dire l'empereur de la Chine. *Fagfour* est le nom que les Arabes, les Persans et les Turcs donnent à ce souverain. Si donc la *Siuria* ou *Siyria* de cet auteur est la Séra des anciens, c'est vraisemblablement qu'il a réuni ce que lui fournissoit Pappus avec les notions qu'il tenoit d'ailleurs. Ce qui prouve évidemment cela, c'est qu'il fait des Sines un peuple voisin des *Tchines*, ou habitans du Tchénastan; *Sinæ*, dit-il, *Zenensibus proximi sunt, atque ad incognitam terram pertinent.* Il est aussi question en quelques endroits de l'histoire de ce même écrivain, du pays des Tchines, qui peut-être est la Tartarie ou le Mogolistan (21).

Il est si difficile, en fait de géographie ancienne, de s'écarter des opinions de d'Anville, sans se jeter dans des erreurs, et sans risquer de replonger cette science dans la confusion d'où il l'a tirée, que ces objections feront peut-être plus d'impression sur la plupart des lec-

(21) Mos. Chor. Hist. Arm., p. 205.

teurs que les raisonnemens de M. Hager. Au reste, nous n'ignorons pas que notre auteur a pour lui M. de Guignes, et que ce savant qui, contre l'ordinaire, n'étoit pas enthousiaste du peuple dont l'histoire lui doit tant, croyoit fermement à d'anciennes communications de la Chine avec les nations occidentales. Il a même prouvé, d'une manière presque sans réplique, que près de deux siècles avant J. C., il y avoit des familles juives établies à la Chine, et il ne doutoit point que les Romains, sous Marc-Aurèle, n'eussent envoyé une ambassade dans ce pays. En admettant tout ce qu'il rapporte de ces communications de la Chine avec les Parthes et les Romains (22), il est difficile de comprendre comment les géographes n'auroient eu aucune connoissance de cet empire. L'on se trouve donc ici, comme dans la plupart des questions qui concernent les connoissances des anciens, entre deux écueils, dont l'un est de leur accorder trop, l'autre de leur accorder trop peu, ce qui doit rendre très-circonspect pour porter un jugement, surtout quand on n'a pas étudié à fond tout les titres de ce grand procès, et qu'on ne se trouve pas, pour parler ainsi, sur son propre terrein. Nous nous garderons donc de prononcer ici entre les deux opinions, et nous passerons au dernier objet des recherches de M. Hager.

L'énumération des savans qui, depuis la re-

(22) Mém. de l'Acad. des Inscr., tom. XXXII, p. 355 et suiv.

naissance des lettres jusqu'à ces derniers temps, ont cherché à reconnoître qu'elle étoit la matière des *vases murrhins*, et l'exposition de leurs opinions diverses formeroient seules la matière d'une assez longue dissertation. Dans les mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, il s'en trouve deux sur ce sujet (23), et M. Mongèz a, de nouveau, traité cette matière dans un mémoire inséré dans le tome II des Mémoires de la Classe de Littérature et Beaux-Arts de l'Institut national (24). Ce dont on demeure bien convaincu, quand on a lu ces mémoires et les passages classiques qui y sont allégués et discutés, c'est que la matière des vases murrhins n'étoit point un produit de l'art, que l'art la recevoit de la nature, et que ses divers caractères ont dû la faire ranger parmi les pierres précieuses; mais entre les diverses pierres auxquelles on a cru pouvoir accorder l'honneur d'avoir fourni ces précieux vases au luxe des Romains, il n'en est aucune qui ne paroisse manquer de quelqu'une des qualités qui caractérisent les vases murrhins, et l'on est porté à souscrire, même après les savantes et exactes recherches de M. Mongèz, au jugement de M. Larcher, qui dit : « En un mot, » parmi toutes les pierres que nous connoissons, » je n'en vois aucune qui ait les caractères que » Pline assigne aux murrhins (25). »

(23) Mém. de l'Acad. des Inscr., tom. XLIII, p. 217; *ibid.*, p. 228.

(24) P. 133 et suiv.

(25) Mém. de l'Académie, t. XLIII, pag. 238.

Plusieurs savans ont cherché à la Chine les vases murrhins ; les uns ont cru les trouver dans la porcelaine de la Chine et du Japon ; les autres ont pensé que la pierre de lard étoit la matière de ces vases. M. Hager se croit bien fondé à assurer que la pierre de *yu*, sorte d'agathe propre à la Chine, offre tous les caractères assignés par l'antiquité à la pierre murrhine. M. Hager établit l'identité de cette pierre et de la pierre de *yu* sur les qualités reconnues de cette dernière, qui sont une dureté extrême, la variété des couleurs, la grande pesanteur, la fragilité, le volume, l'usage qu'en font les Chinois qui en fabriquent, entre autres bijoux et ustensiles, des vases ou coupes ; enfin, le prix excessif de cette pierre travaillée, prix qui dut être encore plus grand à l'époque des premiers empereurs romains, où elle étoit fort rare (26).

(26) *Yu* signifie *pierre précieuse*. Le nom générique des pierres précieuses étant, comme par excellence, le nom de cette pierre, cela seul prouve le cas qu'en font les Chinois. Parmi les voyageurs et les missionnaires qui nous ont donné des relations ou des descriptions de la Chine, les uns ont appelé cette pierre *une espèce de jaspe*, les autres *une sorte d'agathe*. Peut-être cette belle agathe, longue de quatre pieds, et sculptée en paysage, que l'ambassade anglaise admira dans l'une des salles du palais de l'empereur à *Zhé-hol*, n'est-elle autre chose qu'une pierre de *yu*. C'est d'une pierre de cette espèce que parle M. Staunton dans la relation de l'ambassade du lord Macartney, quand il dit, que l'empereur, pour premier présent, donna à l'ambassadeur une pierre appelée par les Chinois *pierre précieuse*, de plus d'un pied de long, et sculptée dans la forme du sceptre qui est

On ne peut nier que ce rapprochement des qualités de la pierre de *yu* avec les caractères assignés par les anciens, et surtout par Pline (27), à la matière des vases murrhins, n'ait quelque chose de frappant. Nous croyons cependant que l'on peut faire à M. Hager plusieurs objections, qu'il a prévues en partie, mais sans les résoudre d'une manière péremptoire.

1°. Pline dit positivement que la pierre murrhine se trouve en terre dans plusieurs lieux, principalement de l'empire des Parthes, mais surtout dans la Caramanie. Ceux qui ont supposé que les vases murrhins étoient la porcelaine, ont plutôt éludé que réfuté l'objection qui résulte de cette assertion de Pline contre leur système, en supposant que c'étoit de la Perse, et en particulier de la Caramanie, que les Romains tiroient ces vases, parce que ce pays servoit d'entrepôt aux marchandises de l'extrémité orientale de l'Asie; que cette circonstance avoit donné lieu de supposer que c'étoit dans ce pays qu'on tiroit de la terre cette matière précieuse, et qu'on la travailloit, et que Pline n'avoit été, en parlant comme il le fait, que l'écho des fables débitées par ceux qui faisoient ce commerce. C'est là, comme nous l'avons dit, éluder la difficulté d'une manière injurieuse pour l'écrivain romain, dont l'assertion reçoit encore un nouveau poids de

toujours placé sur le trône impérial. (Voyage dans l'intérieur de la Chine, trad. franç., tom. III, p. 291).

(27) Plin. *Hist. natur.*, liv. xxxvii.

l'époque même où les vases murrhins commencèrent à être connus à Rome, après la victoire de Pompée sur Mithridate, victoire qui multiplia les rapports des Romains avec les Parthes, et augmenta le contact entre les deux empires. M Hager se contente de répondre que de ce que les vases en pierre de *yu* se trouvent aujourd'hui à la Chine, il ne s'ensuit point que l'on n'en ait pas travaillé ailleurs ; il ajoute que la pierre de *yu* se trouve encore à *Hami*, à l'ouest de la Chine, et dans les montagnes de Caschgar, et effectivement suivant Martini et les premiers missionnaires, c'est de Caschgar que les pierres de *yu* étoient portées à la Chine. M. Hager va même jusqu'à penser que quand l'auteur du Périple de la mer Erythrée parle de vases murrhins faits à Diospolis, il ne s'agit point de la fabrication d'une pierre murrhine artificielle, mais de véritables pierres murrhines que le commerce de l'Inde apportoit en Egypte, et que l'on travailloit à Diospolis. Ce passage du Périple a été discuté par M. Larcher, qui a montré que le sens le plus naturel étoit d'entendre le texte de cet ouvrage, d'une pierre murrhine que l'on trouvoit dans le territoire de Diospolis (28).

Cette réponse de M. Hager ne nous paroît pas lever suffisamment la difficulté ; nous avons peine à nous persuader que si la pierre de *yu* se trouvoit dans l'empire de Perse, les voyageurs qui nous ont donné tant de lumières sur ce pays,

(28) Mém. de l'Acad. des Inscr., tom. XLIII, p. 234.

et notamment Tavernier, Chardin et Kæmpfer, n'eussent point trouvé à la cour de Perse des vases ou des bijoux faits de cette pierre, qui eussent attiré leur attention. Nous convenons cependant que l'on pourroit conjecturer que les pays plus occidentaux où l'on trouvoit anciennement la matière des vases murrhins, auroient cessé d'en fournir : une pareille révolution dans les productions minérales d'un pays, n'est pas sans exemple.

2°. Les pierres de *yu* travaillées ont non-seulement de l'éclat et de la finesse, mais aussi une transparence qui fait une de leurs beautés, et qui les tire de la classe des cailloux. C'est M. Hager qui s'exprime ainsi d'après les missionnaires Amiot et Cibot. Ce caractère semble opposé à ce que dit Pline : *Translucere quidquam aut pallere vitium est*, ce que M. Mongèz nous paroît avoir rendu très-exactement ainsi : « On » regarde les murrhins comme défectueux, lors» qu'ils ont quelques parties transparentes ou » colorées d'un blanc pâle (29). L'absence de toute transparence étoit donc une qualité de la pierre murrhine ; et quand elle avoit de la transparence, ce n'étoit que dans quelques endroits seulement, et par une sorte d'accident qui interrompoit l'homogénéité de ses parties : cette qualité des vases murrhins est fortement appuyée par l'épigramme de Martial contre Ponticus (30). M. Hager croit

(29) Mém. de l'Inst., Littér. et Beaux-Arts, t. II, p. 130.

(30) *Nos bibimus vitro; tu, murrhâ, Pontice : quare?*
Prodat perspicuus ne duo vina calix.
(Liv. IV, épigr. 6.)

que Pline n'a pas voulu dire que les murrhins fussent parfaitement opaques, mais que ce que l'on n'y vouloit pas trouver, étoit une parfaite transparence dans quelques points ; et quant aux vers de Martial, il croit que, pour que l'expression ait toute sa justesse, il suffit de l'entendre d'un verre fait d'une pierre murrhine de couleur. Ces réponses sont foibles pour expliquer le *translucere* de Pline, et le *perspicuus calix* de Martial, opposé à la pierre murrhine.

M. Hager auroit pu tirer quelque avantage de la manière dont M. Larcher explique le passage du Périple, où il croit voir la preuve que la pierre murrhine de Diospolis étoit transparente. « Il est » très-vraisemblable, dit-il, qu'Arrien a voulu » parler de la même substance naturelle ou factice » dont Pline a fait mention :... en l'indiquant sous » son véritable nom de *pierre murrhine*, et en » ajoutant *qu'elle étoit transparente*, il croyoit » la désigner suffisamment. Il est vrai que Pline » remarque que la transparence est un défaut » dans les murrhins.... mais cela même prouve » qu'il y en avoit de transparens, etc. (31) » S'il m'étoit permis néanmoins de faire une observation sur cette opinion de M. Larcher, je dirois que le texte ne me semble pas offrir cette conséquence. Car l'auteur disant λιθίας ὑαλῆς πλέονα γένη, ἢ ἄλλης μυρρίνης, il ne s'ensuit pas que l'on doive sous-entendre après ἄλλης les mots λιθίας ὑαλῆς γένος ; il suffit de sous-entendre, comme le fait M. Lar-

(31) Mém de l'Acad. des Inscr., tom. XLIII, p. 234.

cher lui-même λίθιας γένος, et alors on traduira avec lui « beaucoup d'espèces de pierres transparentes, » et une espèce d'autre pierre murrhine ; » ce qui n'oblige point à supposer que cette dernière fut transparente.

3°. Pline indique encore un autre défaut des murrhins, *item sales verrucæ que non eminentes, sed ut in corpore etiam plerumque sessiles*, ce que M. Mongèz a rendu ainsi : « Lorsqu'on y » aperçoit des parties crystallisées et des ma- » melons qui, sans être proéminens, paroissent » cependant appliqués sur la matière » (32). Il a entendu par *in corpore* la matière même de la pierre ; mais le mot *etiam* prouve que Pline a comparé, pour se faire mieux entendre, ces défectuosités des murrhins aux poireaux du corps humain. Je crois que le sens est celui que M. Larcher a exprimé en disant, *des verrues, sans proéminence, mais couchées, comme cela arrive très-souvent sur le corps.* Le mot *sessiles* indique donc une sorte de callosités qui ne dépassent pas la surface du corps, et sont dans le tissu même des tégumens. Rien ne nous apprend que ce défaut se trouve dans les pierres de *yu*.

Un autre caractère dont Pline fait mention en ces termes : *Aliqua et in odore commendatio est*, ne doit pas nous arrêter. Il est peu vraisemblable que cette odeur fût autre chose qu'une qualité purement accidentelle, due soit aux marchandises qui accompagnoient les murrhins dans

(32) Mém. de l'Institut, à l'endroit déjà cité.

le transport, soit à l'usage d'y boire des liqueurs aromatiques.

4°. Mais ce qui me paroît mériter plus d'attention, ce sont les couleurs assignées par Pline aux pierres murrhines. M. Hager croit avoir retrouvé ce caractère dans les pierres de *yu*, parce que, suivant le témoignage des missionnaires, « il y » en a de toutes les couleurs et de tous les de- » grés..... d'une seule teinte ou sans nuances, » et avec des nuances de blanc de lait, de cou- » leur de chair et de pourpre, rouge de cinabre, » jaune orangé, citron, vert pâle, vert foncé, » bleu céleste, etc., sans taches ou mêlés de » taches. »

Pour ne point affoiblir la preuve que tire de là M. Hager, j'y joindrai un passage du *Tcheouly*, cité dans les notes sur l'éloge de Moukden, qui porte : « Il y avoit dans le *Tien-tan* (ou » Temple du Ciel) six ustensiles de pierre de » *yu* qui avoient chacune leur couleur particu- » lière... La pierre verte étoit consacrée pour » les sacrifices qu'on offroit au ciel ; la jaune pour » les sacrifices offerts à la terre ; la pierre violette » étoit pour l'Est, la blanche pour l'Ouest, la » noire étoit pour la partie du Nord, et la rouge » pour celle du Midi (33). »

» Les beaux *yu*, dont la teinte est unie, dit » M. Hager, sont les plus estimés des Chinois. » Ceux qui sont marbrés ou nuancés ont aussi

(33) Eloge de Moukden, p. 53.

» leur prix... Cependant les Chinois font plus » de cas du *yu* qui est d'une seule couleur sans » nuances ni dégradations, à moins qu'il ne soit » marbré agréablement de cinq couleurs. Le plus » estimé aujourd'hui est le blanc de petit lait. » Ces couleurs du *yu*, dit Cibot, n'ont pas l'é- » clat des marbres panachés et de l'agathe, mais » elles ont une douceur et un vernis qui sont » d'une grande beauté. »

Tout ceci ne donne, ce me semble, d'autre idée que celle d'une grande variété de couleurs, telle qu'en offrent diverses sortes de marbres, mais ne répond pas à la description de Pline. Cette description est assez difficile à rendre avec précision : j'emprunterai en partie la traduction qu'en a donnée M. Mongèz, mais j'y ferai quelques changemens : « Leur éclat n'a point de vi- » vacité : cette matière reluit plutôt qu'elle » ne brille ; mais ce qui en fait le prix est la » variété des couleurs produite par des taches » changeantes, où l'on voit, selon les différens » points de vue, le violet pourpre, le blanc, et » une troisième couleur, formée de l'union de » ces deux-là, dans laquelle, comme par un » passage d'une couleur à l'autre, une teinte de » feu se mêle au pourpre violet, ou au blanc de » lait tirant sur le rouge (*Subindè circumagentibus se maculis in purpuram candoremque, et tertium ex utroque ignescentem, veluti per transitum coloris, in purpura, aut rubescente lacteo.*) « Il y a des amateurs qui prisent surtout les bords » de ces vases et certains reflets de couleurs,

» tels qu'on en voit dans l'arc-en-ciel ; d'autres » aiment les taches d'un œil gras. »

De quelque manière que l'on traduise ce passage, on y trouvera toujours des couleurs qui changent suivant la position où elles se trouvent par rapport à l'œil, des reflets de couleurs pareils à ceux qu'offre l'arc-en-ciel, tels à peu près qu'on en voit dans la nacre. Si ces raisons ont paru suffisantes pour se refuser à reconnoître la pierre murrhine dans la sardonyx (34), elles s'opposent aussi, ce me semble, à ce qu'on la croie identique avec la pierre de *yu*.

Au reste, comme en proposant ces réflexions, mon but n'est aucunement de prévenir le jugement des hommes instruits sur la conjecture de M. Hager, qui satisfait du moins à une grande partie des caractères exigés, et où l'on les reconnoîtroit peut-être tous, si on avoit sous les yeux la pierre de *yu* ; je terminerai cette discussion par le récit d'une expérience faite depuis la publication de ce volume, et qui paroît favorable à cette conjecture.

On buvoit chaud dans les vases murrhins. Il semble même que quand on vouloit boire chaud, on leur donnoit la préférence sur les vases de toute autre matière ; et M. Hager a observé que les Chinois aussi boivent toutes sortes de vins très-chauds, et puisqu'ils font usage de vases de pierre de *yu*, il en a induit que cette pierre pouvoit supporter une grande chaleur.

(34) Voy. le mémoire cité de M. Larcher, p. 237, et celui de M. Mongèz, p. 170.

L'expérience

L'expérience suivante, dont je tiens les détails de lui-même, paroît justifier cette conjecture.

Dans la pensée que la pierre précieuse, connue des minéralogistes sous le nom de *spath adamantin*, qui n'existe qu'en Chine et dans quelques autres contrées de l'Asie, qui se distingue par son extrême dureté, sa grande variété de couleurs et sa grande cherté, pourroit bien être une espèce de *yu*, on a voulu essayer quel seroit l'effet du feu sur cette pierre. D'après l'expérience qui a été faite au Muséum d'histoire naturelle par M. Haüy, en présence de M. Hager, il est avéré que le spath adamantin soutient le feu, sans que ses couleurs éprouvent aucune altération; que le bleu seul pourroit s'altérer, mais qu'il faudroit pour cela l'exposer à un degré de feu bien plus violent que celui qui est nécessaire pour faire bouillir du vin et de l'eau.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot sur ce vers de Properce:

Murrheaque in Parthis pocula cocta focis;

dans lequel les savans qui ont cru que les vases murrhins étoient de la porcelaine, ont trouvé la seule autorité un peu forte en faveur de leur système. On a déjà écarté cette difficulté en disant que *focis* désigne ici les feux naturels et souterrains occasionnés par la chaleur du soleil ou par une autre cause, et on a observé que le meilleur commentaire sur ce vers est contenu

dans ces expressions de Pline, qui dit de la pierre murrhine : *Humorem putant sub terrâ calore densari* (35).

M. Hager, prenant le mot *pocula* dans une autre acception, pense qu'il s'agit dans ce vers *de vins précieux* ou *aromatisés cuits en Perse*, ou *de vins chaud bu dans des vases murrhins, à la manière des Parthes.*

Cette explication me semble peu naturelle, le vers qui précède exigeant que *pocula* soit pris ici pour le *vase* et non pour la liqueur :

Seu quæ palmiferæ mittunt venalia Thebæ,
Murrheaque in Parthis pocula cocta focis.

Pour donner à ces deux vers un sens qui revint à l'interprétation de M. Hager, et qui se conciliât avec l'acception qu'exige ici le mot *pocula*, il faudroit dire :

« Soit les vases murrhins que Thèbes fournit » au commerce, soit ceux qui nous viennent par » la Perse, dans lesquels on a coutume de servir » du vin chaud. »

Mais il faut pour cela faire violence aux expressions, et l'explication dont nous avons d'abord fait mention nous paroît encore préférable. Au surplus le poëte ne se seroit-il pas trompé, et n'auroit-il pas pris pour un produit de l'art une matière fournie par la nature?

Pour ne pas allonger cet extrait, je passerai sous silence plusieurs observations de M. Hager,

(35) Mém. de l'Acad. des Insc., tom. XLIII, p. 222.

qui ne tiennent pas essentiellement au sujet : telles sont ses conjectures sur l'origine des chiffres romains qu'il croit pouvoir tirer de la Chine ; et aussi l'étymologie et l'explication du nom de *Siam*. J'ajouterai seulement que l'ouvrage est orné d'un assez grand nombre de caractères chinois, de monnoies de différentes formes et de médailles, d'une carte de la route de la caravane grecque à la Chine, dressée par M. Barbier du Bocage, géographe des Relations extérieures, dont le talent et les connoissances n'ont pas besoin de notre suffrage, et enfin d'une planche représentant un vase en pierre de *yu*. Il est terminé par un catalogue des médailles et monnoies chinoises du cabinet impérial de France et par l'explication de l'inscription chinoise qui se lit sur deux vases en bronze, faisant partie, l'un de la collection de M. Van-Hoorn, l'autre du cabinet de M. Denon.

La préface, dont j'ai cru inutile de rendre compte, renferme deux choses dont je dois dire un mot. La première est la notice d'un traité chinois des médailles qui finit vers le milieu du 10e. siècle, et dont il existe au moins deux copies à Paris; l'une parmi les manuscrits de la bibliothéque impériale, l'autre dans la collection de de M. l'abbé de Tersan. M. Hager fait connoître ce traité et les secours qu'il en a tirés. Le second objet dont je veux parler, est l'état des travaux faits pour disposer les caractères chinois destinés à l'impression du dictionnaire. On apprend avec plaisir que ces caractères, au nombre de plus

de 116,000, sont aujourd'hui presque tous dans leur ordre, ensorte qu'il est aisé de trouver en une minute celui que l'on cherche. Il semble donc que rien ne doive retarder l'impression du dictionnaire.

S. M. l'empereur a bien voulu agréer la dédicace de l'ouvrage que nous venons d'analyser, et la manière dont il est exécuté ne peut que soutenir la gloire justement méritée de l'Imprimerie impériale.

S. DE S.

MÉTAPHYSIQUE.

Éloge de Dumarsais, discours qui a remporté le prix à l'Institut; par J. M. Degérando, correspondant de l'Institut, membre de plusieurs Sociétés savantes. 1 vol. in-8°. Paris, chez *Henrichs*, libraire, rue de la Loi, n°. 1231. An 13—1805.

M. Degérando ne s'est-il pas mépris dans l'exorde du bel ouvrage qu'il a consacré à la mémoire de Dumarsais? Je sais que suivant l'expression de Bacon, *les langues sont l'instrument universel de l'esprit humain*; et qu'elles sont encore, comme dit Leibnitz, *le miroir de l'entendement.*

Mais si Dumarsais n'eut été qu'un simple grammairien comme Despautère et Restaut, on n'eut pas eu la pensée de proposer son *éloge* au concours, et personne n'eut songé à le faire. M. Degérando croit-il, en raisonnant avec profondeur sur la combinaison des idées et la métaphysique du langage, n'être qu'un grammairien? C'est comme penseur que la mémoire de Dumarsais se présente à la reconnoissance nationale. « Il chercha dans l'art de penser la source » de l'art de bien dire; il opposa aux lois es- » sentielles du langage, les usages divers qui pré-

» sident à chaque idiôme ; il porta dans les mé-
» thodes d'enseignement les lumières qu'il avoit
» puisées dans ses hautes méditations. » Et ces paroles de M. Degérando rendent avec précision et avec force précisément ce que je voulois dire.

Dumarsais fut loin de vivre *ignoré*. Il n'obtint pas des distinctions littéraires, il ne jouit pas de la faveur, du crédit et des grâces, il est vrai; parce qu'il étoit studieux, modeste, et peu propre aux intrigues qui occupoient alors les gens de lettres ; parce qu'il étoit plus appliqué aux soins de donner des hommes à la patrie, en développant les germes de leur intelligence, qu'à songer à sa fortune.

En vain Quintilien plaçoit la grammaire au premier rang; elle ne s'y trouve que parce qu'elle est la première chose qu'on doive apprendre, et quoiqu'indispensable, elle n'est pas la plus essentielle. Dumarsais la possédoit aussi; mais il mêla, comme l'auteur romain que je viens de citer, la logique et la critique à la grammaire. « Il l'a
» rattachée d'un côté à la philosophie par ses
» principes, de l'autre à la littérature par ses
» applications, et il a donné à sentir quelle di-
» gnité nouvelle elle peut recevoir de cette dou-
» ble alliance. »

Le style est l'homme a dit Buffon; c'est le choix des expressions qui fait le style. Il est donc important de connoître, d'approfondir leur propriété usuelle; mais les grammairiens ne font trop souvent attention qu'aux formes matérielles

du discours. Ils croient qu'elles sont le véritable et seul *manuel de la langue.* Tandis qu'il est un ordre, une sorte de combinaison créatrice, connue des seuls grands orateurs, et que Dumarsais sut analiser et expliquer dans son ouvrage sur les *Tropes*, ouvrage fécond en aperçus vastes et profonds, en réflexions fines et justes ; ouvrage enfin aussi agréable à lire qu'il est utile à méditer.

« Cependant quelle sagacité n'exigeoit pas encore, au commencement du 18e. siècle, la » formation de cet *eclectisme* raisonné que Du- » marsais s'étoit prescrit! Quelle incertitude n'é- » toit pas répandue à cette époque sur l'ensei- » gnement de la philosophie? Aristote, Des- » cartes, Locke se disputoient l'empire... Mais » les doctrines du premier sont encore défigu- » rées par la trace des commentaires de l'école. » On emprunte du second bien plus ses hypo- » thèses que sa méthode. La sage théorie du troi- » sième, quoique née d'abord en France, y a » été méconnue à son origine, et à peine a-t- » elle osé retraverser les mers. L'opposition des » trois systèmes a été exagérée par leurs secta- » teurs. Dumarsais se montre digne d'être leur » juge pour devenir leur conciliateur. »

M. Degérando s'enfonçant toujours, mais sans s'égarer, dans les épaisses forêts de la méditation, décompose en quelque sorte les richesses de la langue française, et s'écrie : « On peut le remar- » quer, c'est presque toujours de la bouche des » écrivains médiocres que sortent ces plaintes

» sur le défaut d'énergie, d'harmonie et d'éclat » dans la langue; et certes, à la manière dont » ils la tourmentent, on voit bien qu'ils n'en » connoissent pas toutes les ressources. Je ne » prétends point disconvenir que cet appareil de » termes accessoires ne soit au moins une gêne » assez pénible pour l'orateur; mais ces incon- » véniens, qu'on exagère peut-être, ne sont » pas sans compensation et sans remède. La » clarté aussi sert à l'énergie, et ce n'est pas » assez, ainsi que Dumarsais l'observe, d'avoir » employé moins de mots, si l'esprit incertain » est obligé d'employer plus de temps et d'ef- » forts pour vous entendre. L'effet des grandes » pensées est d'autant plus assuré, que le lan- » gage, comme un crystal fidèle et pur, les laisse » mieux passer telles qu'elles sont. De même une » grande portion de l'éloquence est dans la vé- » rité; car rien n'arrive à l'âme que par le canal » de l'intelligence. » C'est pourquoi Voltaire, qui a dit tant de bonnes choses en littérature, prétendoit que *ce qui n'est pas clair n'est pas français*; et Vauvenargues a fort bien dit que la *clarté est la bonne foi du philosophe*. Nous ne s'aurions trop louer l'auteur de s'élever contre des reproches renouvelés tous les jours, quoique repoussés avec force par le raisonnement et par l'expérience. Il fait plus, et il donne de fort bonnes leçons aux novateurs, qui devroient moins souvent s'écarter des préceptes pour obéir aux caprices d'une imagination fantasque. « Il n'est, » dit-il, que trop d'écrivains peut-être aujour-

» d'hui qui auroient besoin de venir apprendre,
» à l'école de cette grammaire qu'ils dédaignent,
» à faire un juste emploi des termes, croyant
» exciter l'admiration, lorsqu'ils ne font naître
» que la surprise; cherchant à tirer d'une bizarre
» association de mots les effets qu'ils ne peuvent
» trouver dans la seule élévation de leurs pen-
» sées; n'étant pas assez grands pour oser être
» simples. Écrivains corrupteurs qu'il est de notre
» devoir de signaler dans une occasion où tout
» nous rappelle à des maximes austères; qui
» comme si la langue de Pascal et de Fénélon
» n'étoit pas digne d'eux, viennent la défigurer
» en nous promettant de l'embellir, et qui,
» s'appuyant sur je ne sais quel contraste exa-
» géré de l'imagination et de la raison, ne sa-
» vent s'annoncer comme inspirés par l'une,
» qu'en se montrant rebelles à l'autre! »

M. Degérando a su adroitement jeter au milieu de ses discussions, qui sembloient devoir être arides, des mouvemens d'éloquence qui réveillent l'attention et attachent le lecteur. Il a saisi avec art l'occasion qui s'offroit à lui de parler de Boileau. L'Académie française a proposé à la fois l'éloge du plus habile poëte et du meilleur grammairien. « Boileau a donné
» une logique aux écrivains, aux poëtes; Du-
» marsais aux grammairiens. Le premier a im-
» posé aux productions les plus brillantes du
» grand art de la parole, des lois que le génie
» lui-même a dû reconnoître; le second a porté
» dans la constitution intime et essentielle de

» cet art, des lois auxquelles se soumet l'uni-
» versalité des hommes. Également simples,
» courageux et sévères, ils ont, dans des sphères
» correspondantes, combattu le pédantisme, le
» mauvais goût, et découvert le prix inconnu
» de ce qui est vrai, droit et naturel. » Qui ne peut en effet profiter des leçons, des conseils que l'on doit à tous deux ? et combien nous sommes loin de leur sagesse !

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.
BOILEAU.

C'est ainsi que pensoit l'oracle du 17e. siècle. Dans le 18e. on fut plus hardi, et l'on s'aperçut qu'il étoit bon de suivre ce précepte nouveau :

Travaillez vos succès autant que vos ouvrages.
DORAT.

Aujourd'hui peut-être on va encore plus loin, et on ne travaille que ses succès. Ce n'est pas ainsi qu'agissoit Dumarsais ; il résumoit lentement les résultats de ses longues expériences. » Nouvel exemple propre à frapper nos jeunes
» auteurs, trop empressés à produire, trop lents
» à méditer, qui rabaissent le prix de l'érudi-
» tion, peut-être pour s'autoriser à en éviter les
» fatigues, et qui trop confians dans ce don
» brillant et quelquefois frivole, qu'on appelle
» l'esprit, paroissent supposer qu'il peut même
» dispenser de l'étude et improviser la science. »
On a dû voir, par les divers fragmens que

nous avons enchâssés dans notre analise, combien de traits remarquables et lumineux s'offrent à l'admiration du lecteur dans le *Discours* de M. Degérando; mais pour le faire connoître encore mieux, et d'une manière digne de l'assemblée qui a couronné cet ouvrage; nous allons lui emprunter une période assez étendue pour faire juger de l'élégance du style et de la force des pensées employées par l'auteur; car la meilleure manière de louer un bon livre, c'est de beaucoup citer.

« Reconnoîtrai-je donc la philosophie dans ces » systèmes nés de la tristesse de l'âme, qui dis- » putent aux institutions existantes le respect des » peuples; à l'homme lui-même, sa dignité; au » malheur, ses consolations; aux cœurs élevés, » leurs plus chères espérances, et semble flétrir » à la fois, d'un souffle de mort, la nature, la » morale et l'avenir? Justifierai-je ainsi les calom- » nies que dirigent, contre la science de la sagesse, » de nouveaux *Cléons* et de nouveaux *Anytus?* » Accorderai-je un tel avantage à l'intolérance? » Prolongerai-je de tristes débats qui ont fait le » scandale du siècle dernier? ou bien éviterai-je » de m'expliquer sur un sujet si grave, et me » bornerai-je à rappeler, dans les écrits qu'on » nous oppose, quelques-unes de ces observa- » tions fines et judicieuses, que la plus sévère » censure ne peut refuser d'y découvrir?

» Je répondrai sans détour, et devant un tri- » bunal aussi respectable, je ne déguiserai rien » de ce qui me semble commandé par la vérité.

» Les intérêts de la philosophie sont trop chers » à mon cœur, pour que je confonde ses ma- » ximes avec ses abus, pour que des doctrines » qui affligent l'humanité soient, à mes yeux, » les filles de la science auguste que fonda So- » crate, et je n'entreprendois point cet éloge, » s'il devoit m'engager, contre ma conviction, » à approuver même par le silence ce qui ne » me paroît point juste et bon. Nous pouvons » croire que Dumarsais a eu ses erreurs ; mais » nous ne devons point consentir à lui en prê- » ter sans des témoigna es authentiques. Ces té- » moignages attestent, au contraire, qu'on a » emprunté le nom de Dumarsais pour des écrits » qui ne lui ont point appartenu. Je ne sais » d'ailleurs ; mais il me semble que ces pages » pleines de chaleur et de véhémence, sorties » d'une âme mécontente et presque indignée, » se refusent elles-mêmes à reconnoître pour » auteur ce philosophe tranquille, dont la plume » nous paroît, dans ses autres écrits, si étran- » gère, je ne dirai pas seulement aux passions, » mais aux émotions de l'âme, auquel nous se- » rions en droit de reprocher plutôt l'immobi- » lité de l'imagination que ses écarts. Aucun » de ces ouvrages d'ailleurs n'a été avoué par » lui, et les éditeurs de ses œuvres, en les lui » attribuant, nous ont bien annoncé des preu- » ves, mais ne les ont point fournies.

» Ce que nous savons avec certitude, c'est » que Dumarsais marqua la mesure du juste » respect qui est dû aux gouvernemens établis

» et aux institutions religieuses ; qu'en fixant
» avec sagesse la limite des deux puissances, il
» établit les principes qui seuls peuvent main-
» tenir leur harmonie ; qu'il défendit ces ma-
» ximes de nos libertés qui avoient exercé et
» l'érudition de Pithou, et le génie du grand
» évêque de Meaux, maximes dont la justifi-
» cation exigeoit alors une sorte de courage, et
» dont les défenseurs ont un droit particulier à
» notre reconnoissance, aujourd'hui qu'elles ser-
» vent de base à un pacte garant de la plus pré-
» cieuse des paix, de la paix des consciences. »

Ensuite M. Degérando déduit avec chaleur les raisons qui doivent disculper un grand homme outragé dans sa croyance, dans son génie et dans ses principes. Je me rappelle, et je conserve encore un article où un critique (célèbre alors par ses écarts et l'imprudence de ses opinions, mais honoré depuis par un sage repentir), où ce critique, dis-je, que la délicatesse m'empêche de nommer, osa louer Dumarsais de son athéïsme. (C'étoit en 1792). L'homme vertueux, et qui n'eut d'autre besoin que l'extrême passion d'être utile, athée ! ne savoit-il pas, cet écrivain, que les écrits attribués à Dumarsais appartenoient au baron d'Holbach, *qui* (dit M. Degérando) *pouvoit avoir le courage de faire des livres funestes, mais n'avoit pas celui de les avouer.*

Le même homme, en effet, pouvoit-il avoir écrit la défense de l'*Histoire des oracles* et l'*Essai sur les préjugés ?* Quelle différence de dic-

tion ! Dans l'un netteté et sagesse, dans l'autre néologisme et audace ; dans l'un conviction et bonne foi, dans l'autre certitude sur les erreurs et scepticisme sur les choses saintes. Il semble même que Dumarsais avoit prévu et voulu repousser d'avance ces calomnieuses accusations, lorsqu'il se plaignoit *de la légèreté des soupçons que l'on forme en matière de religion.* C'étoit une sorte de protestation faite en présence de la vérité, qu'on peut cacher quelques instans, mais qui ne meurt jamais. Les méchans le savent bien, et c'est tant mieux.

« Repose en paix, toi qui eus à gémir de l'in-
» justice des hommes ; je ne viendrai point ici
» offenser ton ombre, en renouvelant ces mêmes
» soupçons ! Je m'arrête à ce qui t'appartient vé-
» ritablement, à ces écrits auxquels tu as mis
» le sceau de ton nom et de ton caractère, et
» dans lesquels les intérêts des mœurs furent
» constamment respectés, à ta vie surtout, qui
» te défend si bien. Elle nous retrace l'image
» de cette simplicité naïve et ingénue, si digne
» d'accompagner le mérite, et qui devient pres-
» que sublime à côté de lui, caractère certain
» d'une âme honnête et pure, de cette simpli-
» cité dont le charme se fait sentir à tous les
» cœurs droits, qui commande une sorte de res-
» pect, et qui, mieux que tout le reste, nous
» peint *le La Fontaine des philosophes* (1). Nous

(1) On sait que ce nom a été donné à Dumarsais par d'Alembert.

» nous rappelons ces malheurs, qui commencèrent avec sa vie et la remplirent toute entière; ces revers de fortune qui lui enlevèrent, » dès l'enfance, son patrimoine, quoiqu'il n'en » ait regretté qu'un seul trésor, celui dont il » eût pu jouir par l'étude; ces disgrâces qui, » d'une condition distinguée, le firent descendre » à une situation dépendante et incertaine; ces » peines domestiques qui empoisonnèrent ses » plus belles années; cette pauvreté, honorable sans doute, mais si défavorable aux talens eux-mêmes, dans un pays, dans un siècle » où la frivole opinion des hommes sait trop peu » honorer ce qui ne brille pas d'un vain éclat; » ces longues fatigues, ces vicissitudes continuelles, ces privations dans la vieillesse, cet » oubli même et ces injustices qui furent presque son unique partage. De tels souvenirs » suffiroient pour me rendre chère la cause » que je soutiens; ils doivent désarmer les ennemis de Dumarsais. Chez les anciens, le » malheur étoit une sauve-garde sacrée, *res* » *sacra*. Homme de bien! nous ne violerons » point ton infortune. Mais ces revers, tu les » supportas avec courage, avec constance; ah! » je m'interdis toute inquisition arbitraire sur » tes sentimens intimes; je me repose sur une » plus sûre garantie, et je crois au philosophe » qui sait souffrir.

Pour moi je crois au philosophe qui a de si belles pensées; au philosophe qui (suivant l'expression de d'Aguesseau, *que le changement des*

travaux doit suffire au délassement de l'esprit) se livre à de continuelles méditations, s'occupe sans cesse du soin d'instruire les hommes, et emploie tous ses loisirs à louer ce qui est bon, et par conséquent utile; car il n'y a d'utile que ce qui est vertueux.

Aug. DE L.

N. B. Depuis que notre article est terminé. M. Degérando a été reçu membre de l'Institut. Cette agrégation est la récompense de plusieurs écrits profonds sur la création des idées et la métaphysique; il a montré la filiation de l'une et de l'autre en faisant l'analise de l'*influence des signes sur la faculté de penser.* Avec de pareils titres et de semblables récompenses, on se console aisément de quelques critiques plus malignes que justes; il a, de plus, composé *une histoire de la philosophie*

SCULPTURE.

Recherches sur l'Art statuaire, considéré chez les Anciens et chez les Modernes, ou *Mémoire sur cette question proposée par l'Institut :* « *Quelles ont été les causes de* » *la perfection de la Sculpture antique, et* » *quels seroient les moyens d'y atteindre.* » *Ouvrage couronné par l'Institut le 15 vendémiaire an XI.* Paris, chez la veuve *Nyon* aîné. An XIII.

PREMIER EXTRAIT.

Le plaisir que l'ami zélé des Beaux-Arts éprouve lorsqu'il examine les chefs-d'œuvres des anciens dans l'art statuaire, est très-souvent troublé par un sentiment pénible. Tandis que ces respectables restes de l'antiquité le remplissent des plus hautes idées du génie de Phidias et de Praxitèle, ils lui présentent des comparaisons qui ne sont pas toujours à l'avantage de nos artistes. S'il met à côté de l'*Apollon Pythien* le *Moïse* de *Michel Ange*, s'il oppose à la Vénus de *Médicis* l'*Hébé* de Canova, s'il compare tout ce qu'il y a de plus parfait parmi les ouvrages de nos sculpteurs avec les plus belles statues antiques que le hasard n'a encore conservé pour nous que mutilées et dégradées, il voit, à son grand regret, que cette comparaison ne sert

qu'à mieux faire ressortir le mérite des sculpteurs anciens. Les Musées, les galeries, les salons, ornés de plusieurs ou de quelques-uns seulement de ces premiers monumens de la gloire de l'art antique, paroissent des trophées de la victoire que l'antiquité remporte tous les jours sur les modernes; et les ouvrages immortels des anciens éclipsent toujours ce que le ciseau de nos artistes a pu produire de mieux jusqu'à présent.

Mais pourquoi dans ce jugement a-t-on une faveur si déclarée, une si grande prévention pour les Grecs? Ces anciens maîtres du monde, dans les sciences et les Beaux-Arts, étoient-ils supérieurs à nous à tous les autres égards? N'aurions-nous pas à opposer à *Homère*, *à Sophocle* et *à Euripide*, dont ils se glorifient tant, *le Tasse*, *Milton*, *Klopstock*, *Corneille* et *Racine;* à leurs *Pythagore* et *Ptolémée*, nos *Gallilée*, *Copernic*, *Kepler*, *Newton* et *Cassini;* leurs *Démocrite* et *Théophraste* vaudroient-ils mieux que nos *Priestley*, *Lavoisier*, *Ingenhousz*, *Klaproth*, *Werner* et *Vauquelin? Strabon*, *Ptolémée*, et *Pomponius Méla* pourroient-ils rivaliser avec nos géographes? Avoient-ils des hommes tels que nos *Fust*, *Guttenberg*, *Harris* et *Vaucanson ?* Enfin les peintures de *Raphaël*, de *Michel Ange*, de *Léonard*, du *Poussin* et de *Claude le Lorrain*, sont-elles inférieures à ce qu'on trouve encore parmi les tableaux de l'antiquité ou aux descriptions que les auteurs anciens nous en ont laissées? Je ne crois pas qu'on puisse repondre par

l'affirmative à toutes les questions qui viennent d'être proposées; et il ne paroît pas que l'énergie, le génie et le talent supérieur par lesquels les Grecs se sont si fort élevés au dessus des autres nations contemporaines, se soient entièrement perdus pour nous. Les efforts de nos grands hommes, depuis le court espace de la renaissance des lettres en Europe jusqu'à nos jours, nous ont montré en créant et en cultivant des sciences nouvelles, inconnues même aux anciens, que les siècles qu'ils illustrèrent sont dignes d'être cités après les siècles d'or d'*Alexandre*, de *Ptolémée* et d'*Auguste*. Les ouvrages de nos statuaires sont les seuls qui ne peuvent soutenir la comparaison.

Mais quels furent les moyens par lesquels le ciseau des sculpteurs anciens a produit les chefs-d'œuvres dont nous n'admirons dans ce moment qu'un très-petit nombre; et quelles étoient les entraves qui, malgré tous leurs efforts, ont empêché nos meilleurs artistes d'atteindre le même degré de perfection dans leurs ouvrages? Ces deux questions ont été agitées pendant long-temps, mais plus par les connoisseurs de l'art antique que par nos artistes; elles méritoient bien que l'Institut national les proposât pour sujet de prix. Elles sont du plus grand intérêt pour l'art, et on pourra regarder les discussions qu'elles ont amenées, comme un des meilleurs moyens de conduire l'art statuaire dans la route que les anciens avoient suivie pour remporter tant de couronnes. Les savans y trouveront une

occasion très-favorable pour se rendre utiles aux arts par des recherches et des observations neuves et fines, et les artistes y recevront le témoignage le plus pur de l'estime que notre siècle a pour l'art qu'ils pratiquent.

Ce fut dans l'an VIII de la république que l'Institut national proposa le prix dont nous venons de parler; la question étoit conçue en ces termes : « *Quelles ont été les causes de la perfection de la sculpture antique, et quels seroient les moyens d'y atteindre ?* » M. *Emmeric* David, savant très-distingué par ses connoissances approfondies de la littérature ancienne qu'il réunit à un goût fin et délicat pour les beaux-arts, concourut pour le prix, et l'a obtenu. Mais jusqu'à présent son mémoire n'avoit pas encore été publié, malgré les sollicitations qui avoient été adressées à son auteur à cet égard, par M. Dutheil, secrétaire de la Classe de littérature et Beaux-Arts de l'Institut. L'auteur a sans doute voulu mûrir encore son ouvrage, et il en a produit un très-beau; par ce travail, son digne auteur vient de se ranger à côté de *Lessing*, *Winkelmann*, *Heyne*, *Visconti*, et *Boettiger*; il est du nombre de ceux qui doivent faire époque dans l'histoire des progrès de l'art statuaire. On y trouve des recherches aussi étendues que neuves, des explications des faits aussi ingénieuses que sûres, des principes aussi vrais que bien sentis, et partout on remarquera un goût fin et délicat joint à la sagacité la plus pénétrante; à tous

ces mérites enfin, l'auteur a su ajouter encore celui d'un style clair, animé et plein de chaleur. *Sed pectus est quod facit disertum!*

Cet ouvrage doit attirer sur lui l'attention de tous les savans antiquaires de l'Europe; il mérite d'être choisi pour guide par les amateurs, pour les éclairer sur les points les plus essentiels pour la connoissance parfaite des productions des beaux-arts : il seroit à désirer qu'il se trouvât entre les mains de tous nos statuaires. L'amitié intime qui lie depuis long-temps son auteur à M. Giraud, un des sculpteurs français les plus savans et les plus distingués, lui a procuré les moyens de faire entrer les vrais principes de l'art statuaire dans l'exposition de son travail. Ce ne sont donc pas les idées abstraites et purement imaginaires de quelque antiquaire étranger aux connoissances pratiques de l'art du sculpteur; ce ne sont pas non plus des suppositions fausses, prises de mauvais modèles, et qui pourroient égarer les jeunes artistes, qu'on trouve dans l'ouvrage de M. *David;* rien de tout cela n'a défiguré ce beau travail. Ce qu'on y découvre, c'est plutôt un choix accompli, une suite d'observations sur l'art des sculpteurs, tel qu'il s'est montré dans tous les temps, faites sur les ouvrages anciens et les modernes de toutes les écoles, et enrichies d'une quantité de réflexions précieuses sur le même sujet, extraites des meilleurs écrits des auteurs classiques de l'antiquité. M. David a non-seulement étudié les Grecs, mais il a vécu avec

eux, en se transportant parmi ce peuple admirable, où le premier de tous les philosophes ambitionna le titre d'artiste, et où les artistes étoient des philosophes ; notre auteur paroît avoir été élevé et avoir vieilli chez cette nation. Il a conversé avec Socrate, Xénophon, Platon et Aristote ; il a assisté aux lectures qu'Hérodote et Thucydide ont faites de leurs histoires ; il a entendu les accords harmonieux de la lyre d'Anacréon et de la flûte de Théocrite ; il a connu Phidias, Myron et Praxitèle, et il est entré dans les ateliers de ces grands maîtres et de leurs élèves. Il nous rapporte les idées, peu connues parmi nous, que les premiers de ces grands hommes avoient sur l'art plastique et sur son objet ; et en nous introduisant dans les ateliers de ces anciens maîtres, il nous fait connoître les moyens dont ils se sont servis pour assurer l'immortalité à leurs noms ainsi qu'à leurs ouvrages. C'est donc un grand mérite à M. David, d'avoir su rappeler parmi nous les plus belles époques de l'histoire des Grecs, et d'avoir su influer avec tant d'adresse sur nos statuaires. Bien sûr que son ouvrage ne tardera pas à occuper l'attention de la plupart des littérateurs de toutes les nations de l'Europe, nous nous félicitons d'avoir été du nombre de ceux qui en ont parlé les premiers.

L'auteur a divisé son ouvrage en trois parties, dont chacune a été sous-divisée en deux sections. Pour préparer ses lecteurs à son tra-

vail, il débute:, dans la *première* partie, par une explication très-circonstanciée des causes générales de l'amour des Grecs pour l'art statuaire, ainsi que des causes générales de l'excellence de leur goût; et, dans la seconde section, par des réflexions sur les causes particulières qui firent perfectionner les arts dans de certains états de la Grèce plutôt que dans les autres contrées. La *seconde* partie de l'ouvrage, qui répond principalement à la question proposée par l'Institut, contient l'histoire la plus détaillée de l'art statuaire considéré chez les Grecs, dans ses études et dans ses procédés, ainsi que l'explication des principes généraux qui dirigèrent les sculpteurs grecs dans leur manière de voir ou dans la théorie. La *troisième* partie enfin nous fait voir l'art statuaire considéré chez les modernes; elle nous explique les causes des progrès de nos sculpteurs, et pourquoi ils sont demeurés inférieurs aux Grecs. L'ouvrage est terminé par un excellent développement des moyens d'atteindre à la perfection de la sculpture antique; on y trouve de très-sages conseils données aux jeunes artistes, et des vœux très-bien motivés, adressés aux gouvernemens pour rendre de leur côté aussi, à l'art admirable des Grecs, son ancien lustre. Tel est le résumé de l'ouvrage; l'analyse qu'on en va tracer le fera assez connoître pour diriger sur lui l'attention et pour exciter le désir de le lire et de le méditer.

L'histoire des arts, dit l'auteur, soit que l'on

compare les Grecs entre eux, soit qu'on les oppose aux autres nations, présente des phénomènes qu'on ne peut expliquer que par des considérations très-multipliées. Un climat où se choquoient tous les contrastes, un ciel tantôt d'azur et tantôt surchargé de nuages épais et brûlans; des vents destructeurs; des chaleurs extrêmes, des froids excessifs; de fraîches vallées que parfumoient des violettes et des myrtes, et par un effet de ces circonstances physiques des organes déliés et irritables; un esprit actif, curieux, mais capable de tous les excès; un caractère mobile, turbulent, passionné, également disposé à l'amour, à l'orgueil, à la superstition : voilà ce que les Grecs avoient reçu de la nature.

Mais tous les divers peuples de la Grèce, réunis sur une étendue de pays peu considérable, ne cultivèrent pas les arts avec le même succès. Il n'y eut que la puissante Athènes et la faible Sicyone qui s'y élevèrent au premier rang; et ces Athéniens, d'ailleurs si légers, si imprudens, si irascibles, montrèrent presque seuls, dans leur goût pour les arts, une sagesse vraiment admirable qui les garantit, pendant une longue suite de siècles, de toute nouveauté, de toute erreur, de tout système. A quoi cela pouvoit-il tenir?

L'auteur observe d'abord que ce ne fut pas Athènes qui, seule de toutes les villes de la Grèce, avoit fourni aux artistes la beauté la plus parfaite dans les formes humaines, et qui, par

cela, auroit pu garantir ces derniers de toute erreur à cet égard. Prhyné étoit de Thèbes, Glycère de Thespies, Aspasie de Milet, et les beautés Ioniennes occupèrent chez les Athéniens le rang auquel nous plaçons aujourd'hui les beautés que nous appelons grecques. Mais même s'il y avoit eu à Athènes plus de belles femmes qu'ailleurs, on n'auroit pas trouvé dans cette ville plus de facilité pour voir le nu qu'il n'y en a à présent; retirées dans des appartemens impénétrables, les femmes grecques ne paroissoient pas même aux jeux olympiques, et les artistes n'avoient pour modèles que des courtisanes. Ce n'est pas non plus la religion des Grecs, proprement dite, à laquelle on peut attribuer les progrès que l'art statuaire a faits chez les Athéniens, et, en général, chez tous les Grecs. Les usages civils, les mœurs, le goût général, eurent heureusement plus d'influence sur la religion que celle-ci n'en pût avoir sur les habitudes et sur les mœurs. Sans la révolution que le génie national, le goût et les arts eux-mêmes opérèrent dans la croyance, ce peuple, si célèbre par la beauté de ses dieux, seroit demeuré courbé devant les monstres du Nil, et sous le despotisme de leurs ministres. Il faut donc regarder les mœurs, et surtout les institutions civiles du peuple grec, comme un des plus puissans moyens qui formèrent son goût, et qui élevèrent chez lui les arts à un si haut degré de perfection, que nul autre peuple ne pourra facilement le surpasser. Le nom de

Matrie que le patriotisme donnoit aux cités ; celui de *Fratries*, cercles ou districts ; les *Syssities* ou repas communs de Crête ou de Lacédémone ; les *Hétairidées*, ou fêtes des amis, célébrées à Magnésie ; la *Troupe sacrée* de Thèbes ; les *aimans et les aimées* des Crétois et des Spartiates ; l'hymne à Castor, que chantoient ces derniers en allant au combat ; le sacrifice qu'ils faisoient à l'Amour dans ce moment terrible ; l'autel antique de la *Pitié*, toujours debout sur une place publique d'Athènes ; celui des *Grâces*, etc. ; toutes ces institutions tendoient à un même but, et il est facile de voir à quelles affections la sculpture dut son origine. L'amour, l'amitié, la reconnoissance, le pieux souvenir des morts durent invoquer de bonne-heure le génie de l'imitation ; ce n'étoit donc pas sans raison que les Grecs considérèrent l'Amour comme le dieu qui avoit inventé les arts.

Pour appuyer cette opinion, l'auteur a cité plusieurs fables et des allégories ingénieuses, qui, à son avis, renferment d'importantes leçons. Telles sont la fable de la fille de Dibutade, racontée par Pline ; celle de Prométhée, celle de Pandore, et celle enfin des deux mariages de Vulcain avec Vénus, la déesse de la beauté, et avec la plus jeune des Grâces, qui lui paroissent prouver beaucoup pour la vérité de son opinion. L'Amour a plus fait à cet égard qu'aucune religion ; la sculpture civile fut perfectionnée avant la sculpture religieuse ; et il est

évident que pour concevoir l'idée de représenter des êtres imaginaires comme les dieux, il falloit avoir connu la possibilité de représenter des êtres réels. Si les premières figures des dieux devoient exprimer les traits de l'homme ou imiter la forme des animaux, c'étoit des modèles vivans, et par conséquent la nature, qu'il falloit avoir étudiés pour les exécuter. Homère parle d'un bas-relief que Dédale avoit exécuté, représentant un chœur de danses, modèle de tous les ballets qui imitèrent dans la suite les actions et les mœurs des hommes. Les idoles des Grecs et celles des Troyens étoient encore barbares lorsqu'Ulysse portoit une agraffe sur laquelle on voyoit en relief un faon dans les pattes d'un chien ; le faon, dit le poëte, trembloit de tous ses membres ; le chien ardent étoit prêt à l'étouffer. Homère et Hésiode ont chanté le bouclier d'Achille, la coupe de Nestor et les siéges roulans de l'Olympe ; ils ont gardé le silence sur les statues qui représentoient les Dieux dans les temps héroïques. Mais si ces images des Dieux immortels avoient mérité leurs éloges, auroient-ils manqué de les célébrer ?

Il est donc nécessaire autant qu'il est naturel, de supposer que les artistes grecs commencèrent par étudier les formes humaines avant qu'ils eussent pu ennoblir les formes hideuses des statues de leurs dieux. Mais ici le goût chercha d'abord la vérité de l'imitation, et il voulut ensuite la beauté des formes. Il devoit amener la vérité de l'imitation, parce que, dans les productions

des arts, l'artiste ne devoit que donner une représentation fidèle de l'objet qu'il vouloit copier ; et il devoit y joindre la beauté des formes, parce que c'est dans cette beauté que nous cherchons surtout chez tous les êtres le but de leur création, la convenance de leurs moyens avec leur objet. La nécessité où l'on se trouva chez les Grecs de demander au corps humain tous les services auxquels la nature l'a rendu propre, et de découvrir par conséquent, dans les formes de toutes ses parties les signes de leur convenance avec leur destination, établit sur la beauté une opinion générale, juste, sentie. Cette opinion ou plutôt ce jugement, avoué par la raison comme par l'amour, fut adopté par les philosophes, solennisé par les artistes, sanctifié par les législateurs. Les fantaisies particulières furent impuissantes pour le détruire. On avoit vu dans les premiers temps qu'un homme grand et robuste renversoit, suivant l'expression des poëtes, des bataillons de héros ; qu'un coureur rapide portoit, dans quelques instans, l'impatiente nouvelle d'une victoire. On remarqua bientôt, avec la même facilité, en considérant l'extérieur de ces hommes utiles, que leur force, leur souplesse, leur légèreté, que leur aptitude particulière enfin, pour des exercices différens, dépendoit de la différence de leur conformation. L'intérêt public et l'émulation des guerriers firent attacher un grand prix aux qualités corporelles. Les villes se félicitèrent de posséder beaucoup d'hommes bien faits, c'est-à-dire beaucoup de soldats agiles et robustes. Les

réunions solennelles d'Olympie et de Nemée, et l'éclat attaché au jeux qu'on y célébroit, secondèrent puissamment cette opinion. Chacun des cinq exercices auxquels on se livroit, le saut, le disque, la course, le javelot et la lutte, demandoit une constitution particulière, qui étoit *belle*, parce qu'elle étoit *bonne*, c'est-à-dire, parce qu'elle répondoit à son but. Voilà l'origine de l'expression si familière aux Grecs : καλος κ'αγαθος, ou, *bon* et *beau;* de cette expression, qui étoit devenue pour les arts plastiques, un principe exprimé par : *rien n'est beau que ce qui est bon.* Ce fut aussi ce principe, par lequel le goût général demeura vainqueur des dieux bizarres, que les AEgyptiens et les Phéniciens avoient apportés dans la Grèce. Outre cela, l'orgueil national et la politique apportèrent beaucoup de changemens dans la religion de ces étrangers, et très-souvent elles créèrent, sous des noms anciens, des divinités nouvelles. Les poëtes et les philosophes se réunirent pour opérer ce changement et pour donner à leur peuple des divinités qui leur ressemblassent, des divinités qui fussent orgueilleuses, inquiètes, turbulentes comme lui, et qui cependant fussent belles : car elles n'auroient pas été des dieux pour les Grecs, si leurs corps n'eussent pas offert des modèles accomplis de force, de souplesse, de grandeur et de majesté. Ce ne fut plus la *Vénus d'Amathunte* qui portoit la barbe, ni l'*Appollon Amycléen*, représenté sous la forme d'une colonne, ni le *Jupiter Patroüs*, qui

avoit trois yeux, qu'on célébra dans les ouvrages des poëtes. Homère et Hésiode se sont empressés, par les épithètes, dont ils sont prodigues envers leurs divinités, de nous faire voir le *radiant Apollon*, le *Mars aux reins vigoureux*, le *joyeux Bacchus*, les *Muses aux tresses d'or*, les *Grâces aux joues brillantes*, la *fraiche Hébé*, *Trittogène* (Minerve) *aux yeux bleus*, *Proserpine aux beaux bras*, *Junon aux bras blancs*, *Diane aux belles jambes*, *etc.* Ce fut enfin un dogme fondamental de la religion populaire, que les dieux avoient des formes semblables à celles du corps humain. C'étoit là, suivant le témoignage d'Hérodote, un des caractères qui distinguoient la religion des Grecs d'avec celle des AEgyptiens et des peuples orientaux. Mais si cette religion poétique, en quittant l'ancienne religion astronomique, favorisa les progrès des arts, les artistes en profitèrent d'une manière très-sage, et les prêtres, qui ne formoient point un corps particulier et indépendant, reçurent les ouvrages de ces derniers dans leurs temples avec un empressement noble qui les rendit dignes de leur nation. Les prêtres grecs, dit l'auteur avec vérité, furent les *bienfaiteurs* des arts, et ne s'en firent jamais les arbitres. C'est pourquoi on enrichit les temples et on appela les arts au secours de chaque dieu ou plutôt de ses ministres. Toute la Grèce étoit comme couverte de temples et de statues. Qu'on pense seulement à Eleusis et au temple de Delphes, où chaque état se construisit un édifice particulier, qu'il appeloit son

trésor, et où il déposoit les tableaux qui représentoient ses victoires les plus célèbres, les statues des hommes qu'il vouloit particulièrement honorer. Mais si les poëtes, si les artistes grecs, faisoient tant pour la religion de leur pays, ils en furent récompensés par un autre bienfait de la religion même envers les arts. Ce bienfait consistoit en ce qu'elle opposa son immutabilité à l'excessive légèreté de la nation. Elle sanctifia le bon goût et l'empêcha de céder au caprice. — Tel est le court exposé des causes générales de l'excellence du goût des Grecs qui ont coopérés ensemble à conduire les artistes de cette nation vers ce degré de perfection auquel ils atteignirent. Voyons maintenant les causes particulières qui favorisoient leurs études.

Quelles furent les villes de l'antiquité qui ont porté les arts à la plus haute perfection? Ce sont celles, répond l'auteur, qui étoient commerçantes, soit que le gouvernement fut démocratique, soit qu'elles fussent régies par des princes. C'est *Argos*, dont le gouvernement fut constamment démocratique; c'est *Samos*, *Sicyone*, *Rhodes*, *Agrigente*, *Syracuse*, c'est *Athènes* enfin et ses colonies. Il paroît donc que c'est le commerce et la liberté, mais dirigés par la volonté d'un sage législateur, qui peuvent conduire les arts vers la perfection; et alors deux causes particulières auroient favorisé les efforts des artistes. Mais ces deux causes étant communes à toutes les villes que nous venons de citer, quelles furent les causes particu-

lières qui, à cet égard, élevèrent Athènes au premier rang des autres villes de la Grèce? — Là l'auteur, en rendant hommage au talent descriptif de Pausanias, se transporte en idée dans l'ancienne Attique, et il y entraîne ses lecteurs. « Qui peut lire, dit-il, sans émotion, » la description que Pausanias fait de l'Attique? » Chaque pas, chaque monument, chaque ruine » rappelle ou des actions éclatantes, ou des actes » de piété. Partout vous voyez la vertu récompensée, la postérité honorant les morts; vous » marchez parmi des tombeaux, des colonnes, » des inscriptions, qui éternisent autour de vous » la gloire de plusieurs siècles. Oh! quelle manière sublime d'écrire l'histoire? Est-ce Pausanias qui a écrit avec tant d'éloquence celle d'Athènes? Non, elle est tracée sur d'innombrables » monumens. Le génie d'Athènes fait entendre » sa voix du milieu de leurs débris. Le modeste » Pausanias n'a fait que décrire les ouvrages des » artistes.

» Entraînés par la vérité des tableaux que cet » auteur nous présente, cédons à une illusion » plus agréable encore. Persuadons-nous que » nous allons visiter la patrie de Socrate et de » Phidias, que nous en parcourons la vénérable » enceinte, à une époque où tant de chefs-» dœuvres subsistoient encore dans leur entier. » Que dis-je! Je crois y arriver. Mon imagination me devance; mon cœur tressaillit. »

» Je venois en effet de Corinthe; je venois » d'Eleusis, où j'avais admiré le vaste et magni-

» fique

» fique temple, construit par les soins de Périclès. J'étois avec un des plus grands hommes » qui aient honoré les arts, avec le peintre *Métrodore*, cet artiste philosophe, que les Athéniens envoyèrent dans la suite auprès de Paul-Émile, et qui instruisit, dans les sciences et » dans la vertu, le jeune Scipion. Déjà nous » pouvions distinguer les colonnes du Parthénon, et l'aigrette éclatante du casque de Minerve. Lisez ces inscriptions, me dit Métrodore : elles étoient gravées sur un grand » nombre d'Hermès élevés dans les campagnes » et sur les bords des chemins ; elles nous rappeloient ou des faits glorieux ou des leçons » de sagesse. »

» Tandis que nous approchions de la ville, » des tombeaux toujours plus nombreux frappoient nos regards et captivoient nos pensées. » Voilà celui de *Périclès*, me dit Métrodore ; » vous voyez ceux de *Ménandre*, d'*Euripide*, de » *Thrasybule*, de *Léosthènes*, de *Tolmidès*, » d'*Apollodore*. Vous voyez les Cénotaphes de » tous les braves Athéniens qui ont péri dans » les combats. Voilà ceux des *Thessaliens*, des » *Argiens*, des *Cléoniens*, qui vinrent au secours » d'Athènes durant la guerre du Péloponèse. Voilà » ceux des esclaves généreux qui sont morts dans » diverses batailles en défendant leurs maîtres. » Ce bas-relief honore la mémoire de deux cavaliers, *Melanopus* et *Macartus*. Athènes, » qui eut toujours de vaillans fantassins, avoit

» besoin d'encourager par des récompenses la » cavalerie.

» Toutes les villes de la Grèce sont environnées » de tombeaux. Athènes me sembloit riche d'un » plus grand nombre de ces monumens. Une » lionne, me disoit Métrodore, ne veille pas » avec plus d'inquiétude à la garde de ses nour- » rissons, que le peuple d'Athènes à la conser- » vation des tombeaux de ses pères. Vous voyez » une des causes principales de notre passion » pour la gloire, de notre attachement pour les » opinions de nos aïeux, peut-être de la cons- » tance de nos goûts, et surtout de cet amour » d'une terre sacrée, qui, après plusieurs gé- » nérations, fait encore éprouver aux familles » qui en sont éloignées le besoin d'y revenir.

» Je m'inclinai devant les dieux qui veillent » à la gardes des portes. La figure de *Mars* est » au-dehors, celle de *Minerve* est en dedans: » il est facile d'entendre cette éloquente allé- » gorie.

» Je visitai avec transport le *Pœcile*, le *théâtre*, » la *citadelle*. De nombreux et vastes portiques, » élevés pour la commodité du peuple, étoient » chargés des boucliers qu'il avoit enlevés à ses » ennemis, et couvert de peintures qui lui rap- » peloient sa propre histoire. Ce n'étoit pas les » hauts faits des Babyloniens, des Egyptiens, » ou de quelque nation plus ancienne encore, » que les peintres y avoient représentés sous ses » yeux, c'étoient les siens. Combien d'intéres- » sans tableaux destinés à immortaliser les ac-

» tions héroïques des grands hommes de la » Grèce, et plus encore celle des citoyens » d'Athènes. Nous vîmes la *prise de Troye*, » peinte à Fresque, par POLYGNOTE ; la *bataille de* » *Marathon*, peinte par PANOENUS, où l'on re- » connoissoit les portraits des chefs des deux » armées ; la victoire que le peuple avoit rem- » portée sur les Lacédémoniens à *OEnoé* ; le » *combat de cavalerie de Mantinée*, où Gryllus, » fils de Xénophon, attaqua les Thebains, et » blessa mortellement Epaminondas ; *Olympio-* » *dore chassant les Macédoniens d'Athènes, et* » *rappelant la liberté* ; *le poëte AEschyle faisant* » *des prodiges de valeur à Marathon.*

» Dirai-je les statues qui me frappèrent le » plus ? Je remarquai celles de *Solon*, de *Thé-* » *sée*, de *Callïadès*, de tous les hommes qui, » par de sages lois, ont assuré la gloire d'A- » thènes. — La ville entière me paroissoit un » temple rempli des statues des dieux. »

Appliqués à tant de travaux, continue l'auteur, utiles à la religion, à l'amour, à l'orgueil, à la politique, chargés d'embellir la ville de Minerve, et de l'élever par leurs ouvrages au-dessus des villes ses rivales, combien les arts durent faire d'efforts pour se montrer dignes du peuple qui les employoit, et, si j'ose le dire, de l'espèce de magistrature qui leur étoit confiée.

SICKLER.

LITTÉRATURE DU NORD.

Essai sur la Mythologie et l'ancienne Littérature du Nord, extrait des écrits originaux en ancienne langue scandienne ou gothique; par M. Rozen, docteur en l'université d'Upsal, et naturalisé français.

Quoique l'on connoisse sept générations des rois de la Scandie (1), antérieurs à *Gylfe*, l'histoire du Nord, avant son règne, n'offre aucun point de contact avec celle des anciennes nations civilisées.

Mais depuis cette époque, la chronologie et l'histoire présentent un caractère d'évidence auquel il est difficile de se refuser. Des monumens aussi nombreux que dignes de foi, attestent que sous le règne de Gylfe arrivèrent, des confins de l'Asie, de puissantes colonies qui se répandirent dans tout le nord, et apportèrent beaucoup de changemens dans les mœurs et dans le culte des anciens Scandiens, en s'alliant avec eux, pour ne plus former qu'un seul et même peuple.

(1) *Noregs Feudreng*, ou la Découverte de la Norvège, publiée à Stockholm par Bioerner, avec traduction latine, dans un recueil intitulé *Facta heroum hyperboreorum*, in-folio.

Voici les renseignemens que donnent les historiens sur les causes et les circonstances de l'arrivée de ces colonies.

Un prince turc (2) nommé *Sig*, régnant dans la *Swithiod* (la Scythie), sur les bords de la mer Noire, se voyant pressé par l'ambition toujours croissante des Romains (3), et ayant fait de vains efforts pour y mettre des bornes, résolut de leur faire place; il leur auroit abandonné la terre plutôt que de subir leur joug. Il avoit envoyé des gens affidés pour reconnoître les pays situés entre la mer Noire et la Baltique. Il n'ignoroit pas que, plus loin, régnoit une race sortie anciennement de la Scythie, et à laquelle l'influence du culte donnoit la suprématie de tout le nord, et il apprit, par ses émissaires, que le roi *Gylfe*, déjà avancé en âge, n'avoit point de fils, mais plusieurs filles distinguées par leur beauté et par leurs autres qualités éminentes. *Sig* regardoit cette circonstance comme très-favorable pour former des alliances, et marier avantageusement ses fils. Ayant eu tous les renseignemens qu'il désiroit sur l'étendue qu'il avoit à parcourir pour arriver à *Upsal*, où *Gylfe* avoit établi sa résidence,

(2) Il est remarquable que les auteurs scandiens du neuvième siècle s'accordent avec *Pomponius Mela* [livre Ier, chap 21], et *Pline* [livre VI, chap. 7], pour donner le nom de *Turcs* aux anciens habitans de la Tauride et des pays voisins. Cette concordance est assurément une preuve en faveur de leur authenticité.

(3) Voyez *Ynglinga Saga*, de *Sturleson*, chap. 5.

il assembla tous les hommes capables de porter les armes, et leur proposa une entreprise qui promettoit des conquêtes en assurant leur indépendance. Son projet fut accueilli avec un tel enthousiasme, que même les femmes voulurent partager la gloire de l'exécution, et que celles qui n'étoient pas chargées d'enfans demandèrent des armes pour combattre à côté de leurs époux et de leurs frères. De tous les habitans, il ne resta dans le pays que ceux dont l'âge ou les infirmités les avoient mis hors d'état de partager les fatigues de l'expédition.

Quoique l'armée de *Sig* fut supérieure à toutes les forces qu'on auroit pu lui opposer dans les pays qu'il avoit à parcourir, il aima mieux gagner les esprits par la persuasion que les subjuguer par la violence. Dans ce dessein, le prestige du culte lui fut d'un grand secours. Il réussit à s'attacher les peuples autant par le lien des opinions religieuses, que par l'appas de l'alliance, prétexte dont il sut couvrir sa domination. La plupart des guerriers, rassemblés d'abord pour le combattre, se réunirent sous ses drapeaux, et remplacèrent ceux qu'il laissoit partout pour la garde du pays. Ayant de cette manière poussé sa marche jusqu'au nord de l'Allemagne, connue alors sous la dénomination générale de *pays des Saxons*, il y laissa trois de ses fils (4) avec une partie de son ar-

(4) D'après l'*Edda* publiée par Résenius, l'un auroit fondé l'empire des Saxons, un autre celui des Francs, et le troisième celui des Belges en Westphalie. C'est dommage

mée, et se rendit lui-même sur les bords de la Baltique, précédé de la réputation de ses conquêtes et de sa vaste puissance; et ayant envoyé une ambassade magnifique à *Upsal*, il fut invité amicalement, par le roi *Gylfe*, à la fête du grand sacrifice, dont l'époque approchoit.

Sig ne se fit pas accompagner par un grand cortége militaire, mais il amena avec lui ses devins, ou préposés aux sacrifices. Ils étoient au nombre de *douze*, dont les principaux étoient *Niord* avec *Frey* son fils, et sa fille *Freya*, que *Sig* avoit épousée à cause de sa grande beauté et de ses profondes connoissances dans l'art de la divination.

Sig lui-même n'étoit pas moins distingué par les avantages de sa figure que par ceux de son esprit. Son apparition à la cour d'*Upsal* excita une grande admiration (5). Il étoit d'une haute stature et d'une physionomie des plus heureuses.

que ce monument de la mythologie des Goths soit si étrangement défiguré par les interpolations de l'éditeur et de son aide l'Islandais *Argrim Jonæ*, qu'on ne sait quelle foi y ajouter. Ces deux collaborateurs ont fait d'un vrai trésor d'antiquité un livre des plus ridicules qui existent. Mais comme il est très-répandu, ce seroit une entreprise vraiment méritoire envers l'ancienne littérature du Nord, que de séparer ici l'or de l'alliage, restituer ce beau monument à sa première pureté, et d'en faire une nouvelle traduction, d'après le manuscrit de la bibliothèque d'Upsal, dont le texte est intact et a été fidèlement copié par *Gœranssson*, à qui les antiquités du Nord ont aussi beaucoup d'autres obligations.

(5) *Ynglinga Saga*, chap. 6.

Ses traits exprimoient d'une manière surprenante les différens mouvemens de son âme. Ses regards foudroyoient ceux qui osoient l'offenser; mais dans le commerce paisible de la vie, ils portoient l'empreinte d'une douceur qui s'insinuoit dans tous les cœurs. Il avoit de plus une éloquence qui portoit la persuasion dans l'esprit de tous ceux qui l'entendoient. Il avoit cultivé le talent des vers au point de pouvoir employer le langage poétique dans les récits de ses voyages et de ses conquêtes; nouveauté qui excita une grande émulation et donna naissance à tous ces poëmes historiques qui nous ont conservé les événemens remarquables de cette partie du monde, et dont l'assemblage forme, pour les temps anciens et le moyen âge, le corps d'histoire le plus complet dont aucun peuple puisse se vanter.

Jusqu'à l'arrivée de *Sig*, l'histoire du nord ne consistoit qu'en *traditions* vagues, transmises d'âge en âge. Mais outre que l'introduction du rythme dans les récits fournissoit à la mémoire de nouveaux secours pour conserver ces traditions dans leur intégrité, il y a beaucoup d'apparence que *Sig* apporta l'art de l'écriture dans le nord. Au moins est-il certain que les historiens les plus anciens du pays lui attribuent l'invention des caractères *runiques*, écriture qui a laissé tant de monumens impérissables, quoique grossiers, dans ces obéliques de granit qui décorent les tombes des personnages distingués de ces anciens temps.

Plus de mille de ces monumens restent encore sur pied. *Sturleson* assure que l'usage en avoit été introduit par *Sig* (6).

Le roi d'Upsal n'avoit aucune raison pour désavouer la parenté que cet illustre étranger cherchoit à établir avec lui. C'étoit une opinion reçue dans le Nord, que la race de *Gylfe* remontoit à un *prince turc* nommé *Othin*, ou *Odin* qui étoit venu anciennement s'établir dans ces contrées, avec une colonie sortie de même du grand *Swithéod* ou de la Scythie ; et s'il y avoit eu quelques doutes à cet égard, la même langue et le même culte auroient été des preuves suffisantes d'une même origine.

Gylfe se plut beaucoup à la conversation de son hôte, et adopta avec empressement ses idées, qui tendoient à rendre plus imposantes les cérémonies du culte (7). L'on convint de charger *Niord* et ses compagnons du soin de veiller aux sacrifices, de consulter les dieux, et de communiquer leurs décisions au peuple. Ils devinrent ainsi membres du tribunal supérieur, présidé par le roi, et devant lequel les autres princes du Nord plaidoient leurs différends, à l'assemblée solennelle du grand sacrifice. Au lieu du titre de devin ou *this*, que ces sacrificateurs avoient porté auparavant, on leur donna

(6) *Yuglinga Saga*, chap. 8. Les monumens *Runiques* de la Suède ont été copiés par l'ordre du grand *Gustave Adolphe*, et les dessins déposés dans les archives du royaume.

(7) *Yuglinga Saga*, chap. 5.

celui de *Drott*, ou seigneur, d'où dérivent les mots danois et suédois *Drotning*, reine, et *Drotz*, suprême chef de la justice. Le nombre de *douze* est aussi conservé dans les usages du Nord. Les tribunaux territoriaux ont douze assesseurs, nommés dans la langue du pays *Tolfman*, ou membre des douze.

Les occupations des préposés aux sacrifices s'étant ainsi étendues aux objets politiques et civils, l'art de la divination fut abandonné aux femmes (8); et *Freya*, l'épouse de *Sig*, s'y fit une si grande réputation, qu'elle fut regardée comme participant elle-même de la nature divine, opinion déjà préparée, tant par sa rare beauté que par les agrémens de son esprit, et qu'elle soutint si bien par la suite, que son nom devint l'expression d'une supériorité éminente dans les personnes de son sexe, de sorte que le plus grand compliment que l'on pût faire à une femme, ce fut de l'appeler de ce nom (9). Peu à peu les femmes d'un certain rang parvinrent à se l'arroger comme un droit; usage qui a été conservé jusqu'à nos jours, avec de petits changemens dans la prononciation, suivant l'altération successive de l'idiôme. On l'écrit à présent *frue*, et c'est un titre d'honneur que l'on donne à la reine et autres femmes d'une classe relevée, dans les trois royaumes du Nord.

(8) *Ynglinga Saga*, chap. 5.

(9) *Idem*, chap. 13.

Sig, s'étant ainsi préparé une grande influence, acheva de s'attacher les peuples du Nord par les mariages de ses fils avec les filles de *Gylfe*. Les ayant ainsi naturalisés dans ces contrées, il partagea entre eux ses conquêtes, donnant le *Gardarike* ou Novogorod, en Russie, à *Sigurlame* (10); la Cimbrie ou *Jutlande* à *Schiœld* (11); la Norwège à *Semesigr* (12), sans parler de ceux qu'il avoit établis en Allemagne et dans l'intérieur de la Russie. Il se réserva seulement une autorité paternelle pour les guider par ses conseils, et maintenir entre eux l'union et la paix. Lui-même, étant déjà avancé en âge sentit le besoin de repos, et établit sa demeure sur les bords pittoresques et fertiles du lac *Mélar*, en Suède : il fonda une ville qui fut appelée *Sigtuna*, ou ville de *Sig*, nom qu'elle porte encore aujourd'hui.

Sig étant persuadé que l'opinion est le soutien le plus ferme du pouvoir, ne songeoit qu'aux moyens de la captiver de plus en plus. Dans cette vue, il consacra les loisirs de sa vieillesse aux recherches des secrets de la nature les plus propres à étonner les esprits (14), et à les disposer à une soumission volontaire. Il est très-probable que dans sa jeunesse il s'étoit

(10) *Hervoror Saga*, chap. 2.

(11) *Rundfedyn-tal*, dans l'*Edda*.

(12) *Idem*.

(13) *Tuna*, ville ; en anglois, *Town*.

(14) *Ynglinga Saga*, chap. 7.

fait initier dans les mystères des mages. Il avoit beaucoup voyagé, et une fois son absence avoit été si longue, sans qu'on eut reçu de ses nouvelles, que les Scythes, le croyant mort, avoient décerné la succession à ses frères (15). Il avoit rapporté de ce voyage l'art d'embaumer les cadavres, qui, dans les temps anciens, n'étoit bien connu qu'en Égypte. Il l'employa d'abord à conserver la tête d'un de ses serviteurs fidèles, nommé *Mimer* (16), qui avoit été assassiné par les Tartares Nomades, près desquels il étoit en ôtage, et la tête fut envoyée à *Sig* pour le braver. Il s'en vengea en leur faisant un épouvantail de cette même tête, et donnant à croire qu'elle lui révéloit tous les secrets de leur camp. Elle le suivoit partout, et peu à peu l'opinion s'établit qu'elle lui découvroit les choses les plus cachées, et même les décrets de l'avenir. Il n'eut garde de détruire cette croyance. Elle étendoit son ascendant et favorisoit l'exécution du grand projet qui occupoit constamment sa pensée et dirigeoit toutes ses démarches depuis qu'il s'étoit vu forcé d'abandonner le sol natal. Son ressentiment contre les Romains lui fit envisager les pays qu'il avoit conquis comme une vaste pépinière de vengeurs. La prééminence dont jouissoit le royaume d'*Upsal*, tant par l'influence des opinions religieuses que par la fertilité de son sol, et la force de sa

(15) *Ynglinga Saga*, chap. 4.

(16) *Idem.*

population, lui avoit fait choisir ce point pour y fixer le centre de sa domination, et avoir une communication facile avec tous les peuples du Nord. Il profita de la fête annuelle du grand sacrifice pour exposer, avec son éloquence irrésistible, quelque nouveau dogme favorable à ses vues, et embelli de toutes les richesses d'une imagination orientale. Ayant d'abord établi la croyance de l'immortalité de l'âme, ce dogme consolateur qui est toujours saisi avec avidité, il y ajouta de nouveaux charmes pour des peuples encore grossiers, en faisant consister le bonheur de l'autre vie en des plaisirs sensuels et dans la satisfaction des goûts particuliers de chaque individu, au point de leur promettre de jouir constamment à *Vahlhall* (17), ou dans la demeure des morts, de tout ce qu'ils voudroient emporter de ce monde, et que l'on feroit entrer dans leur tombe. Chacun pourroit aussi se choisir pour compagne une *Vahl Kyria* (18), ou vierge de l'Élysée, d'une beauté incomparable, et qui lui verseroit, en des cornes dorées, un hydromel exquis, et d'autres boissons délicieuses.

(17) *Vahl* signifie encore, en suédois, la mort, en certains mots composés, tels que *Vahl plats*, champ de bataille ou couvert de morts; *Vahl hœnds*, ayant les mains mortes de froid, etc. *Hall* est conservé dans l'anglais moderne pour exprimer le mot *habitation*, et beaucoup de noms de maisons de campagne.

(18) Voyez *Edda*, chap. 32 de la Mythologie hyperboréenne. Il y a une ressemblance remarquable entre *Kyria* et le mot arabe *Houri* (*Khouri*), qui a la même signification.

Cette doctrine ayant été reçue avec enthousiasme, et répandue avec une sorte de triomphe, il y ajouta des modifications, qui n'assurèrent la jouissance de tous ces avantages qu'à ceux qui se seroient distingués par une loyauté sans reproche, et des actions d'éclat à la guerre. Il annonçoit encore que ceux qui trouveroient la mort dans les combats auroient un rang distingué et de grandes prérogatives à *Vahlhall*. C'est ainsi qu'il excita parmi les peuples du Nord une ardeur guerrière, qui devint, par la suite, fatale aux Romains, et eut une grande influence sur les destinées de l'Europe. Les Scandiens, entourés de la mer de tous côtés, ne pouvoient atteindre les autres peuples que par le moyen de la navigation, et ils s'y livroient avec beaucoup de succès. Les princes, à la tête de la jeunesse du pays, débutoient ordinairement dans la carrière des armes, par quelque expédition maritime. Il y avoit même des rois qui ne possédoient d'autres royaumes que leurs vaisseaux. C'est à tort que plusieurs historiens traitent ces armemens de piraterie; car ils ne faisoient jamais des prises au détriment des particuliers, et ne combattoient que des vaisseaux armés. Leur principal but étoit des descentes et des conquêtes. Aussi est-il connu que les guerriers du Nord ont subjugué, à différentes reprises, une partie de l'Allemagne, l'Ecosse avec les Orcades, l'Angleterre, les Pays-Bas, et les côtes septentrionales des Gaules. On auroit donc tort de chercher, autre part que dans

l'ancienne Scandie, l'origine de ces peuples belliqueux, qui, sous les noms d'*Ostrogoths*, *Visigoths*, *Vandales* et *Longobardes*, ont morcellé l'empire romain; d'autant que l'*Ostrogothie*, la *Visigothie*, la *Vandalie* y existent encore, sans avoir changé de dénomination (19), et qu'il n'est point étonnant que des guerriers qui avoient combattu avec quelque avantage les braves Gaulois, aient pu vaincre les restes dégénérés des légions romaines en Italie et en Espagne. Ils y ont même laissé leur langue, mêlée aux débris du latin. Ajoutons à ces vraisemblances des preuves tirées des anciens monumens historiques recueillis par les Islandois. Ils nous donnent non-seulement les noms de ces conquérans, mais encore les détails de leurs exploits guerriers, et jusqu'à leurs généalogies rapportées à une origine scandienne. Mais on demandera comment une population de six à sept millions auroit pu fournir à des émigrations aussi nombreuses? L'on n'y verra rien d'étonnant, lorsqu'on saura qu'encore aujourd'hui un grand excédant de la population de ces mêmes pays, reflue tous les ans vers la Russie, l'Angleterre, l'Allemagne, la Hollande et l'Espagne; que ces émigrations doivent nécessairement continuer, autant que les lois de ces pays ne permettront pas la division des

(19) Quant aux *Longobardes*, leur nom fait aussi foi de leur origine. Il signifie dans l'ancien gothique, des combattans armés de *longues épées*; arme dont l'usage a été introduit par les peuples septentrionaux.

fermes (20), et interdiront au paysan de garder, près de lui, ses fils majeurs, à l'exception d'un ou deux, selon la grandeur de la ferme. Cette dernière mesure, dont le but est de trouver aisément des recrues pour les troupes à la solde du roi, employées dans les garnisons, et pour les antichambres des grands, donne toujours un surplus de quelques milliers de jeunes-gens, qui vont d'abord surcharger les métiers et le cabotage, et finissent par sortir du pays, pour gagner leur subsistance dans les pays étrangers. Quant aux classes plus relevées, la fécondité y est de même beaucoup trop forte pour les ressources que leur offre la patrie. Un grand nombre de jeunes-gens bien élevés se voient dans la nécessité de chercher fortune ailleurs. Le seul moyen d'employer ce surcroit de population, c'est la guerre. Aussi a-t-on vu *Gustave Adolphe* trouver dans un seul des royaumes de l'ancienne Scandie, des armées assez nombreuses pour en-

(20) Une des causes qui jusqu'ici ont le plus empêché de diviser les fermes en Suède, c'est la manière dont la conscription militaire y est établie. Telles fermes entières (*Helman* ou *Heman*) fournissent chacune un cavalier tout équipé, et s'affranchissent ainsi de la dîme royale. Telles autres, sujettes aux dîmes, partagent entre elles la charge de fournir un fantassin, avec armes, habillemens et entretien. Elles doivent, de plus, lever des recrues prêtes pour les remplacemens, aussi souvent que le soldat ordinaire viendra à manquer. Trois fermes entretiennent un soldat, et dans la crainte que les fermes affoiblies par la subdivision ne pussent pas fournir leur contingent, on a garanti leur intégrité par les lois.

vahir

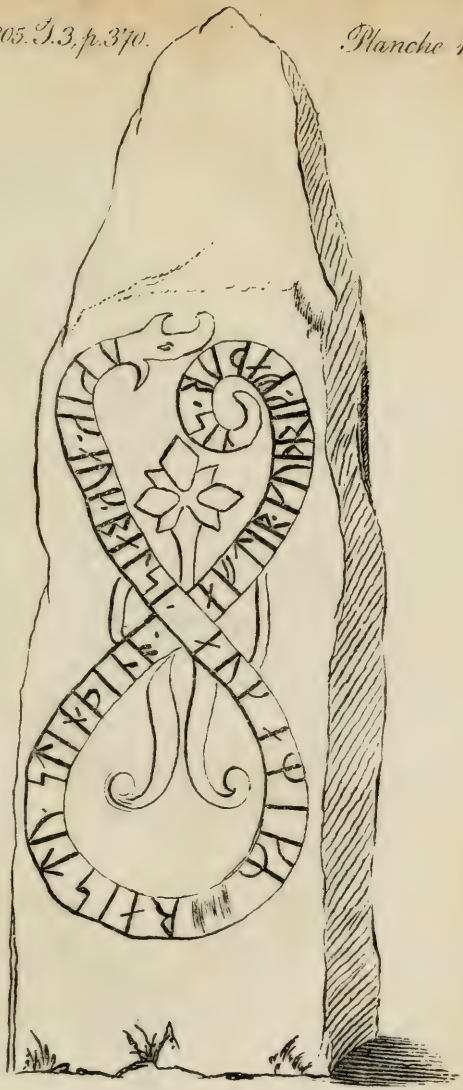
vahir toute l'Allemagne, et ébranler, jusques dans ses fondemens, la puissance colossale de la monarchie autrichienne. Il ne doit donc pas être surprenant que tout le Nord réuni ait pu fournir autrefois, à différentes reprises, des colonies de trente à quarante mille hommes, pour aller partager les dépouilles de l'empire romain, et remplir les derniers vœux de *Sig.*

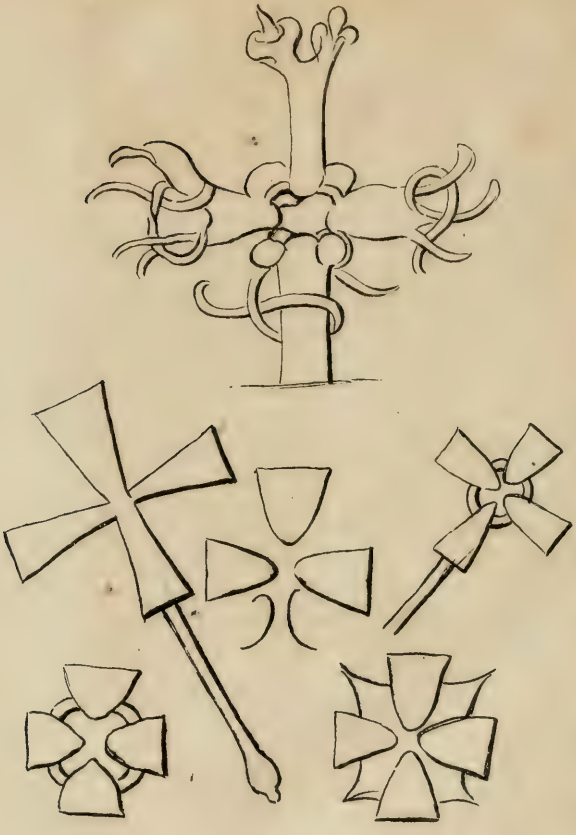
Pour en revenir à ce conquérant législateur, il vécut assez pour voir consolider son ouvrage. Plusieurs expéditions lointaines eurent lieu déjà de son temps. Il les dirigea par ses conseils; en prédit les succès, et se fit la réputation de rendre les guerriers invincibles, en posant ses mains sur leurs têtes (21); lorsque malgré cela il en restoit quelques-uns dans les combats, il annonçoit qu'ils n'étoient pas morts, mais qu'ils s'étoient rendus à *Vahlhall*, où il les avoit invités à le devancer, et où il iroit bientôt les joindre. Par ces discours, il donna à penser qu'il étoit d'une nature supérieure aux autres hommes; et bientôt la croyance s'établit qu'il étoit, lui-même, cet *Odin*, dieu des combats, dont il ne se disoit que le descendant. Bientôt il ne fut plus nommé que de ce nom, qui lui est aussi resté dans l'histoire, et que nous lui donnerons dorénavant. Etant parvenu à un grand âge, et s'apercevant qu'il approchoit de sa fin, il se fit ouvrir la poitrine avec la pointe d'une épée, pour ne pas avoir l'air d'être mort

(21) *Ynglinga Saga*, chap. 2.

de vieillesse ; et adopta en même temps tous ceux dont les jours seroient tranchés dans les combats, ou par quelque autre genre de mort courageuse (22). Il avoit ordonné que l'on brûlât son corps. On lui fit des obsèques pompeuses, et ses fidèles devins assurèrent qu'il s'étoit envolé vers le ciel dans la flamme du bûcher. Son exemple et sa doctrine attachèrent, par la suite, une grande ignominie à une mort amenée lentement par les infirmités de l'âge. Une existence qui n'étoit plus d'aucune utilité, fut regardée comme un opprobre ; et l'on aima mieux se jeter du haut d'un rocher, la tête la première, que de traîner des jours languissans dans l'attente de la mort. Chaque famille avoit choisi un précipice écarté, consacré à ces cérémonies, et le vieillard s'y rendoit gaîment, accompagné de ses enfans et de ses amis, dans la persuasion qu'il alloit à une fête préparée à *Vahlhall* pour sa réception. Le cadavre étoit brûlé, et les cendres recueillies dans un vase, et déposées dans la tombe, avec tous les ustensiles que le défunt y avoit destinés. Ces tombes n'étoient, le plus souvent, qu'un monceau de terre, de différente élévation, suivant le rang et d'autres convenances. Mais lorsque les moyens de la famille le permettoient, l'on y ajoutoit un monument en pierre, sur lequel étoit sculpté un serpent, chargé d'une inscription en caractères runiques (voyez la planche 1). Le sens

(22) *Ynglinga Saga*, chap. 10.





de l'inscription est *Ugig Balfi et Amygr élevèrent cette pierre en mémoire de Gothric, leur père.* Elle contient le nom et les principaux exploits du défunt, avec le nom de ceux qui avoient eu soin de conserver ainsi sa mémoire, et les vœux qu'ils faisoient pour son bonheur dans l'autre monde. Ces monumens sont aussi le plus souvent marqués de l'emblême du dieu *Thor*, qui est une masse d'arme composée de trois ou quatre haches réunies (voyez les figures de la planche 2), et appelée dans les poésies des Scaldes, le *marteau de Thor.* On croyoit que la foudre n'étoit qu'une hache en pierre, détachée du marteau de ce dieu. On montre encore, dans le pays, plusieurs de ces haches que l'on prétend être tombées du ciel, et que l'on nomme vulgairement *Thor-Vigge* ou traits de Thor. Quelques-uns de ces monumens sépulcraux sont ornés d'une épée, d'une poignée d'épée, ou de quelque autre emblême d'exploits militaires. Mais le marteau s'y rencontre le plus communément. Malgré la grande destruction que l'on a faite de ces pierres runiques, dans les premiers temps du christianisme, tant par un motif de zèle, qu'afin d'avoir des blocs de granit tout façonnés, pour la construction des églises; il en reste encore beaucoup, comme j'en ai fait l'observation ci-dessus. Les figures de la plus grande partie sont publiées dans les recueils de *Verelius*, *Wormius*, *Perengschœld* et *Gœransson.* Il s'en trouve dans le nombre, dont quelques phrases, ayant rapport à la religion chrétienne, indiquent une

époque où l'on vacilloit entre l'ancienne croyance et la nouvelle, de sorte que l'on étoit bien aise d'être en règle avec toutes les deux. Feu le chevalier *Thre*, professeur à Upsal, qui aimoit à se distinguer par des opinions nouvelles, voulut, d'après ces indices, rapporter tous ces monumens à une origine très-moderne. Il soutint que le marteau de Thor n'étoit qu'une croix défigurée, et que les caractères runiques offroient une imitation grossière des lettres majuscules romaines. Mais il n'avoit pas considéré que cette figure, qu'il regarde comme une croix, se trouve bien rarement sur les monumens runiques dont l'inscription porte quelques indices du christianisme, au lieu qu'elle est très-fréquente sur les autres; qu'elle ne ressemble jamais parfaitement à la figure reçue pour emblême de la passion du Christ; que les enterremens dans les champs avoient cessé avec l'introduction des cérémonies de la religion catholique-romaine; que l'on a découvert beaucoup de ces pierres dans la maçonnerie des premières églises chrétiennes, lorsqu'on les a fait rebâtir, et que l'histoire fournit beaucoup d'exemples du zèle des premiers apôtres de la religion dans le Nord, à proscrire les caractères runiques, comme des instrumens de superstition et de sortilége, et des souvenirs dangereux du paganisme. Au reste, on n'a qu'à jeter les yeux sur les caractères en question, et faire attention à leur série et aux noms qu'ils portoient, pour se convaincre qu'ils sont d'une origine païenne. Ainsi

donc les rapports que quelques-uns paroissent avoir avec l'alphabet romain, doivent s'attribuer à une communication fort antérieure à l'introduction du christianisme, ou peut-être encore à une origine commune. *Venantius Fortunatus*, écrivain du sixième siècle, parle déjà des lettres runiques, apportées en Italie par les Goths, en disant :

Barbara fraxineis pingatur RUNA *tabellis.*

Ces tablettes de hêtre, marquées de lettres runiques, étoient sans doute les calendriers des anciens Goths. On en voit encore des restes dans le Nord, soit en forme de bâton, de gaîne d'épée, ou de quelque autre objet nécessaire et portatif. Pour compléter les dix-neuf lettres du *nombre d'or*, ils doubloient quelques-unes de leurs anciennes lettres, ou les marquoient d'un point, comme on en verra des exemples ci-dessous.

Une particularité qui distingue l'alphabet runique de tous les autres connus, c'est que les trois premières lettres forment ensemble le nom de *Thor*, par lequel il commence (23). Il paroît même que la série de toutes les lettres ensemble

(23) Wormius et Vérélius donnent une autre série, qu'ils ont prise dans les calendriers runiques. Elle commence avec les deux dernières lettres, et remonte ensuite à la première, d'où elle continue de suivre l'ancienne série, jusqu'à M, qui est la dernière lettre de la nouvelle série. Il semble que ce changement a été la suite de quelque innovation dans le calendrier, qui avoit été adoptée par les Goths, pour être d'accord avec les nations du midi de l'Europe.

présente un sens mystique, dont l'expression a motivé leur arrangement. V. pl. 3. J'ose en proposer une explication, sans insister sur son exactitude. C'est seulement une idée qui m'est venue en écrivant les noms de ces lettres. La voici :

Les dieux *Thor* et *Odin* ont d'abord formé la nature brute et sauvage. Les orages, les désastres, les frimats désoloient la terre inculte ; mais les révolutions du soleil ayant fait naître l'idée *d'armer de fer le bouleau*, bois dont on construit les charrues dans le Nord, alors l'eau du ciel devint pour l'homme une source de richesses, et les travaux de l'agriculture amenèrent l'aisance et la longévité.

Ce qui m'a donné lieu de croire qu'il pouvoit y avoir un sens caché dans l'arrangement de ces caractères, c'est que le mot *runa* signifie originairement un langage mystique (24), et s'emploie souvent pour désigner ces métaphores hardies, dont les *Scaldes* ornoient les récits des événemens, pour fixer d'autant mieux l'attention, et les graver dans la mémoire. Je tâcherai d'en donner un échantillon en traduisant un petit poëme du scalde *Bragne*, qui vivoit dans le neuvième siècle. Le sujet est une visite qu'une des filles du roi *Gylfe*, mariée à un des fils d'*Odin*, rendit à son père, dont cette princesse avoit encouru la disgrâce, pour avoir contracté, dans sa première jeunesse, une union qu'il avoit désapprouvée.

(24) Voy. le *Voluspa*, publié par Résenius, avec traduction latine.

LETTRES RUNIQUES.

Caractère.	Valeur.	Noms.	Signification.
ᚦ.	Th. d.	Thor.	Dieu du ciel.
ᚬ.	O.	Odin.	Dieu des combats.
ᚱ. ᛕ.	R.	Reid.	Oeuvre.
ᚴ.	G. K.	Koen.	Nature.
ᚼ.	H.	Hagl.	Grêle, orage.
ᚾ.	N.	Naud.	Détresse.
ᛁ.	I.	Is.	Glace.
ᛅ.	A.	Ar.	An, retour de l'an.
ᛋ.	S.	Sun.	Soleil.
ᛏ.	T.	Tyr.	Armure, fer.
ᛒ.	B.	Biark.	Bouleau.
ᛚ.	L.	Laugr.	Eau.
ᛘ.	M.	Madr.	Homme.
ᚠ.	F.	Fae.	Richesse.
ᚢ.	U.	Ur.	Longévité.

A ces anciennes lettres, l'usage avait ajouté par la suite la voyelle ᛖ. E *son que l'on avait d'abord exprimé par deux lettres, A, I.* l'on marquait d'un point les lettres* ᚦ, & ᚴ, *Th & K pour en adoucir le son & exprimer D & G. L'on doublait aussi la lettre* ᚦ *de cette manière* ᚧ *qu'on appellait alors Belgthor, & de la lettre* ᛘ *l'on fit* ᛯ, *ou Tvi-Madr (double madr) mais ces lettres ne se trouvent que dans les calendriers.*

* *Il est remarquable que l'origine des diphthongues de la langue française se trouve au fond du nord, où elle se prononçaient de la même manière que dans le français moderne.*

C'est peut-être une entreprise trop téméraire, surtout à un étranger, que de vouloir conserver à la traduction une ressemblance de versification avec l'original ; mais comme les vers des scaldes sont de quatre et de six syllabes et dépourvus de rimes, et que deux vers réunis forment un vers moderne de dix syllabes, j'ai cru pouvoir hasarder un essai, qui donne au moins une idée de l'ancienne poésie du Nord. Il fera juger, s'il n'est pas vraisemblable, que c'est sur les mêmes modèles que *Shakespear* et *Milton* ont réglé leur versification.

Du haut d'un trône ombrageant la Scandie,
Gylfe veilloit sur le culte et les lois.
Un jour ce prince assis, chargé d'années,
Dans une fête, en honneur de ses dieux,
Voit arriver sa fille *Géfione*,
Unie à *Schiold*, fils du célèbre *Odin*,
Qui gouvernoit les peuples de Cimbrie.
— Voici, seigneur, voici mes quatre fils,
Lui dit la reine à ses pieds prosternée ;
Daignez pour eux avoir plus de bonté
Que n'éprouva leur malheureuse mère,
Loin de vos yeux, et loin de son pays,
Sans héritage et sans dot exilée,
A la merci d'un monarque étranger.
Envers mes fils, seigneur, soyez plus tendre :
A ma prière, accordez-leur un don,
Un souvenir de votre bienveillance ;
Et consentez que, de mon sol natal,
Mes quatre enfans reçoivent en partage
De terre autant qu'ils pourront emporter.
Leurs jeunes mains y planteront un chêne ;

Prêtant son ombre au déclin de leurs jours,
Et rassemblant une race nombreuse,
Qui bénira le nom de leur aïeul.
Le roi, surpris de l'étrange demande,
Soit, lui dit-il; de plus, malgré tes torts,
Je te destine en dot, en héritage,
De l'or autant que vous porterez tous;
Mais viens t'asseoir, et prends part à la fête:
Sois bien venue avec tes vaillans fils.
Elle prend place, et ses fils, auprès d'elle,
Font admirer leur audace et leurs traits.
Mais voici l'heure où le festin s'anime,
Déjà paroît la hure du sanglier.
Douces liqueurs coulent en abondance,
Tous les soucis font place à la gaîté;
Toutes les voix se mêlent, se confondent.
On offre aux dieux force libations:
La reine en fait pour les jours de son père;
Pour le bonheur de son époux absent;
Pour le succès d'entreprises hardies.
Le second jour, au reveil du monarque,
La jeune reine annonce son départ:
Alors le roi, fidèle à sa promesse,
Surcharge d'or ses robustes neveux;
Leur mère insiste encor sur sa prière;
Le roi, de même, y consent en riant.
Le jour d'ensuite, au lever de l'aurore,
Déjà la reine, en emmenant ses fils,
Pénètre au fond d'une caverne obscure,
Invoque Odin, et suivant ses leçons,
Frappant trois fois, d'une baguette noire,
L'airain (25) couvert de la peau d'un serpent,

(25) Les Lappons, qui ont conservé beaucoup de l'an-

Et prononçant les *alrunes* puissantes
Dont les arrêts égalent ceux du sort,
Dans l'eau du ciel, sur le fer distillée,
Elle trempa trois plumes d'un vautour,
Et l'eau jaillit sur le front intrépide
De ses enfans, prêts à la seconder.
Prenez, mes fils, la forme vigoureuse
Du signe au ciel qui préside au printemps:
A cette ardeur, dédaignant les obstacles,
Joignez encor sa force mille fois;
Allez ensemble opérer un prodige
Dont le renom ne périra jamais;
Soit dit, partons. En sortant des ténèbres
Marchent de front quatre taureaux fougueux,
Qui, parsemés d'étoiles éclatantes,
Rendent plus noir l'ébène de leur flanc.
D'un œil constant regardant son ouvrage,
La mère suit; détache de son cou,
A tours nombreux, une chaîne enchantée
Et l'entrelace aux cornes des taureaux,
Les bouts tombans, et traînés sur la terre
A longs replis, embarrassent leurs pas;
Mais Géfione avance et les relève:
Elle en entoure un rocher isolé,
Qui porte au loin des racines profondes:
Prompte, elle étend la main, et les taureaux,
A ce signal, d'un même effort s'élancent,
Frappant du pied le sol épouvanté,
Poussant avant leur tête menaçante:
Le rocher tremble et la terre avec lui;

cienne superstition païenne, se servent encore, pour leurs enchantemens, d'une petite timbale, nommée, en langue du pays, *Lapp-trumma*.

Il cède, il suit leur course impétueuse,
Entraînant tout, les champs et les forêts,
Et ne laissant après lui qu'un abîme
Et le fracas de ses bords écroulans.
L'eau jaillissant des sources déchirées,
Et réunie en des torrens fougueux,
Avec grand bruit précipite ses ondes
Contre les creux de ce gouffre effrayant.
Les flots serrés se heurtent, s'amoncèlent,
En s'élevant l'un sur l'autre s'étend,
Formant ensemble une mouvante plaine,
Dont le miroir, peint des rayons du jour,
Balance ensemble et la roche immobile
Et du bouleau le plumet vacillant.
Cette étendue, autrefois si fertile,
Riche en moissons, en ombrage, en troupeaux,
N'est aujourd'hui que le champ des tempêtes,
Qui, sillonné par d'énormes serpens,
Aux pieds nombreux, aux ailes déployées,
Ne produit plus que carnage et terreur (26).
Où retrouver ces fertiles campagnes
Que les taureaux entraînoient sur leurs pas?
O Déité protectrice des Scaldes,
Viens au secours de mes foibles efforts;
Elève-moi sur l'aile du génie!
Que mon regard plane au dessus des mers!
Ne vois-je pas une terre flottante
Vers le couchant du rivage des Goths,
Caressant l'œil de l'émail de ses plaines?
— Oui, son aspect, ses angles, sa grandeur,

(26) Le lac *Mélar* étoit souvent infesté par des pirates livoniens et estoniens, avant que sa communication avec la mer fut fermée par des forteresses.

Au lac nouveau sur tous les points répondent.
Posant déjà sur des piliers cachés,
De l'heureux *Schéold*, elle étend le domaine,
Et laisse *Gylfe* en proie aux vains regrets.

Par cette allégorie, le poëte a voulu conserver le souvenir des artifices employés par *Géfione*, pour engager une partie des habitans des bords du *Mélas* à se réunir sous le commandement de ses fils, et à venir former une colonie dans l'île de *Zélande* en Danemark.

Le petit-fils de *Schéold* et de *Géfione*, nommé *Frode*, obtint le surnom de *Pacifique*, à cause de la paix profonde dont le Nord jouit pendant tout le règne de ce prince; règne qui coincide avec la clôture du temple de *Janus* sous Auguste. Pendant long-temps, en Danemark, on compta les années de l'époque de la *paix de Frode.*

Cette indication, parfaitement d'accord avec le calcul de trois générations par siècle, et avec la somme des années que les historiens du Nord ont marquées pour le règne de chaque roi, rapproche l'émigration de *Sig* du temps de l'expédition de Pompée contre les Scythes, et fixe ainsi l'époque de son arrivée sur les bords de la Baltique.

BIOGRAPHIE.

Notice sur M. Dansse de Villoison.

Cette notice sera, je le prévois, trouvée insuffisante et sèche, et ne pourra pleinement satisfaire la curiosité publique, toujours avide de connoître dans les moindres détails la vie des hommes célèbres. Ma plume n'est point assez exercée, et mes relations avec M. de Villoison ont été beaucoup trop bornées pour que je puisse écrire convenablement et avec une juste étendue sa vie littéraire et privée. Il sera loué dignement par l'élégant et docte écrivain que l'Académie, qui le regrette, a choisi pour historien. J'ai voulu simplement recueillir quelques faits, rassembler quelques notes, et je ne prétends avoir en tout ceci d'autre mérite que celui d'un peu d'exactitude.

M. de Villoison, né à Corbeil sur Seine, le 5 mars 1750, fit ses études à Paris, au collége de Beauvais, et les fit avec le plus brillant succès. Il obtenoit constamment tous les prix de grec, très-souvent ceux des autres compositions, et dans toute l'Université on ne parloit de lui qu'avec admiration. Maître d'une assez grande fortune, il put, en sortant du collége, se livrer tout entier à l'étude, et il n'eut pas, comme tant d'autres, à lutter contre les obstacles sans nombre qu'oppose à la culture des lettres le défaut d'indépendance.

En 1772, il fut nommé membre associé de l'Académie des Inscriptions (1). Telle étoit déjà sa célébrité et la renommée de ses travaux, que ce choix d'un jeune homme de vingt-deux ans, qui n'avoit encore rien publié, n'étonna personne, sembla juste à tout le monde.

Le premier ouvrage de M. de Villoison parut en 1773, et annonçoit déjà une grande connoissance de la langue grecque et une érudition peu commune: c'étoit l'édition du *Lexique Homérique* d'Apollonius (2), qu'il publia d'après un manuscrit de la bibliothèque de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés. Les prolégomènes et les notes sont remplis d'excellentes remarques; il en augmenta encore l'intérêt en y insérant plusieurs passages de grammairiens inédits, et entre autres tous les meilleurs articles du *Dictionnaire de* Philémon, dont la bibliothèque de Paris possède le manuscrit. Au reste, je remarquerai en passant que ce Lexique est d'assez peu d'importance. Je l'ai copié tout entier, et j'ai observé qu'il n'a presque rien qui ne soit déjà dans Eustathe, Thomas Magister, etc.

Dans la même année, il lut à l'Académie des Belles-Lettres deux dissertations dont elle a fait imprimer les extraits dans ses Mémoires. La première est intitulée : *Recherches historiques sur les jeux*

(1) Acad. des B. L., t. 38. Hist., p. 4.

(2) Apollonii *Sophistæ Lexicon græcum Iliadis et Odysseæ. Primus è codice manuscripto Sun-Germanensi in lucem vindicavit*, etc. etc., Joh. Bapt. Gasp. d'Ansse de Villoison, etc. etc. 2 vol. in-4°. Lutet. 1773.

Néméens (3); la seconde, *Recherches critiques sur le grec vulgaire* (4). Vers le même temps, il écrivit aux auteurs du *Journal des Savans* une lettre sur un passage de l'*Œdipe-Roi* (5). Il y proposoit une correction qu'il reproduisit encore dans son *Longus* (6), mais que M. de Vauvilliers critiqua justement (7), et que M. Brunck n'adopta point.

Je trouve qu'en 1776 il donna quelques soins à l'édition du *Voyage littéraire de la Grèce*, par M. Guys (8). A la fin d'un ouvrage de M. Dutens (9), publié cette même année, il y a une lettre de M. de Villoison à l'auteur, sur le sens du mot ἄιθων sur une médaille de Cydon.

Le *Longus* parut en 1778 (10). M. Schæfer de Leipzig, qui a publié, il y a deux ans, une édition de cet auteur, avec des remarques excellentes, a repris quelques fautes échappées à M. de Villoison, avec un ton d'ironie qui, je le dirai franchement, m'a paru peu convenable. Quand on a raison contre un homme d'un tel mérite, il faut, si je ne me trompe,

(3) *Acad. des belles-lett.*, t. 38. Hist., p. 29.

(4) *Ibid.* Hist., p. 60.

(5) Juin 1773, p. 349.

(6) *Animadv.*, p. 85.

(7) *Not. ad OEd. R.*, 464.

(8) Edit. de 1776. Avert., p. iij.

(9) Explication de quelques médailles grecques et phénic., etc. Londres, 1776. In-4°. p. 229.

(10) *Longi Pastoralium de Daphnide et Chloe libri IV, ex recensione et cum animadversionibus* Joh. B. G. d'Ansse de Villoison, etc.

avoir raison avec modestie; et véritablement quand on songe qu'en 1778 M. de Villoison n'avoit que vingt-huit ans, il faut s'étonner, non pas qu'il soit tombé dans quelques erreurs légères et sans importance, mais qu'il ait pu, à cet âge, avoir déjà tant de lecture, et une si parfaite connoissance des mots et des choses.

Ce fut vers cette époque que M. de Villoison fut envoyé à Venise (11), aux frais du gouvernement, pour visiter la bibliothèque de Saint-Marc. « Les » savans, dit l'abbé Auger (12), ont vu avec plai» sir M. de Villoison, de l'Académie des Inscrip» tions et Belles-Lettres, se retirer dans un pays » étranger pour s'y occuper à publier des ouvrages » qui n'ont jamais vu le jour; et l'on ne sait ce » qu'on doit admirer d'avantage, ou l'ardeur du » jeune académicien qui s'est arraché à sa famille » et à la tendresse d'une nouvelle épouse, pour » aller loin de sa patrie recueillir et communiquer » à l'Europe savante des richesses inconnues, ou le » zèle du gouvernement français qui soutient et pro» tège cette courageuse entreprise. » C'est à Venise que M. de Villoison trouva les précieux manuscrits d'après lesquels il donna cette édition d'Homère (13), qui est son plus beau titre de gloire, et

(11) Villoison. *Præf. novæ vers. græcæ*, etc., p. 1.

(12) Auger. *Trad. de Lysias*, p. lvj.

(13) *Homeri Ilias ad veteris codicis Veneti fidem recensita. Scholia in eam antiquissima ex eodem codice aliisque nunc primum edidit cum asteriscis, obeliscis, aliisque signis criticis.* J. B. G. d'Ansse de Villoison, etc. Venet. 1788. in-folio.

qui fera vivre son nom aussi long-temps que celui du prince des poëtes. Il n'est personne qui ne sache que les Scholies publiées par M. de Villoison contiennent des variantes prises dans les antiques éditions d'Aristarque, de Zénodote, d'Aristophane, de Philémon, d'Antimaque, etc., etc., et qu'à la marge de presque tous les vers se trouvent les différens signes dont les premiers critiques se servoient pour indiquer les passages supposés, obscurs, corrompus ou remarquables, les fausses leçons de Cratès, les corrections d'Aristarque et de Zénodote, les lieux douteux transposés; enfin tout ce qui, dans Homère, pouvoit donner lieu à quelque observation (14). Ce n'est que depuis cette édition que le texte des poëmes d'Homère est véritablement connu (15); et quand M. Scheid (16) a dit de M. de Villoison qu'il ne falloit pas le compter *inter editores, sed inter sospitatores Homeri*, tous ceux qui ont une juste connoissance des choses, n'ont pas vu dans cette phrase le langage d'une épître dédicatoire, mais celui de la vérité.

M. de Villoison publia aussi à Venise les deux volumes de ses *Anecdota græca* (17). Le premier contient le recueil historique et mythologique composé par l'impératrice Eudocie, sous le titre d'*Ionia* (*Violarium*),

(14) Voy. Villoison. *Anecdot.*, t. 2, p. 183.

(15) Wolf. *Præf. nov. edit.*, p. xxxiij.

(16) *Dedicat.* Valcken. *et* Lennep. *observ. analog.*

(17) *Anecdota græca è Regia Parisiensi et è Veneta S. Marci deprompta edit.* J. B. G. d'Ansse de Villoison, etc. Venetiis, 1781. 2 vol. in-4°.

larium) : le second, différens extraits de grammairiens, de sophistes et de philsophes, inédits. Il y a dans ce second volume une érudition littéraire vraiment prodigieuse.

M. de Villoison copia aussi dans la bibliothèque de Saint-Marc une traduction grecque anonyme des Proverbes, de l'Ecclésiaste, de Ruth, des Lamentations, de Daniël et du Pentateuque. Il la fit imprimer à Strasbourg (18), à l'exception du Pentateuque dont il ne donna que des fragmens, se proposant de le publier tout entier à son retour de la Grèce (19); mais il ne put exécuter ce projet, non plus que beaucoup d'autres qu'il avoit conçus pour les progrès de la littérature.

Je ne connois que le titre d'un petit ouvrage critique qu'il adressa de Venise, sous la forme de lettre au docteur Lorry : *Epistola ad virum cl. Lorry, de locis quibusdam Hippocratis*, etc. Venet. 1783. 4°.

A son retour d'Italie, M. de Villoison visita l'Allemagne. Ce fut pendant son séjour à Weimar qu'il composa ses *Epistolæ Vinarienses*, recueil important de variantes et de corrections sur Nonnus, Homère, Hésiode, Hipparthus, Joseph, et d'autres auteurs. Il vécut à Weimar, dans la société particulière du duc régnant dont il possédoit depuis long-temps l'amitié, et auquel il avoit, quelques années auparavant, dédié

(18) *Nova versio græca Proverbiorum*, etc., *ex unico S. Marci biblioth. codice Veneto, nunc primum erata et notulis illustrata à* J. B. G. d'Ansse de Villoison, etc. Argentorati. 1784, in-8°.

(19) *Ibid. Præf.*, p. 26.

son *Longus*. Il fut lié avec M. Wieland, auquel il a adressé une de ses *Epistolæ*; et avec M. Gœthe, pour le portrait duquel il fit les vers suivans (20):

Augusto et Musis charus tractavit amores
Lethiferos juvenum, fortia facta ducum,
Atque pari ingenio commissa negotia; doctæ
Mœcenas aulæ, Virgiliusque simul.

Je transcrirai aussi ceux qu'il composa pour le portrait de M. Wieland.

Jupiter in terris dixisset voce Platonis;
Voce Wielandi diceret ipse Plato,
Mœoniusque senex, Ariostus et ille sepultis
Qui salsas voces ingeniumque dedit.

Dans les *Recherches* de M. Sainte-Croix *sur les mystères du paganisme*, publiées en 1784, on trouve une longue dissertation de M. de Villoison, *de triplici Theologia mysteriisque veterum.*

Ce fut cette année ou la suivante qu'il partit pour la Grèce avec M. de Choiseul-Gouffier (21). Il visita pendant trois ans (22) le Continent, les îles de l'Archipel, les bibliothèques des monastères, et s'y perfectionna singulièrement dans la connoissance de la langue vulgaire, qu'il parloit avec beaucoup de facilité.

M. de Villoison passa les années dangereuses de la révolution à Orléans, vivant dans une retraite

(20) *Epistolæ Vinarienses*, p. 71.
(21) *Præf. novæ vers. gr. Proverb.*, p. xxvij.
(22) *Magasin Encyclopédique*, 5e. année, t. 3, p. 524.

absolue, et ne sortant presque de chez lui que pour aller s'enfermer dans la bibliothèque publique, riche en livres précieux. Il y trouva un très-grand nombre d'éditions grecques dont les marges étoient couvertes de notes manuscrites de Henry de Valois. Il les copia toutes avec un zèle et une patience admirables, et en forma un recueil très-volumineux qu'il communiquoit avec une rare bonté à toutes les personnes qu'il savoit occupées de quelqu'un des auteurs annotés par Valois. C'est ainsi qu'il donna à M. Bast, notre commun ami, les notes sur Lucien, à M. Weiske celles sur Xénophon. Je citerai une autre preuve de son extrême complaisance, et je le ferai avec d'autant plus de plaisir qu'elle m'est personnelle. Je n'étois en quelque sorte connu de lui que de nom et de vue; mais ayant entendu dire que j'avois préparé une édition des *Héroïques* de Philostrate, il m'envoya, sans que je les demandasse, et accompagnées de la lettre la plus aimable et la plus obligeante, les notes de Valois sur l'ouvrage qui m'occupoit.

Le 6 du mois de brumaire an VIII, M. de Villoison ouvrit un cours particulier de littérature grecque, pour lequel les conservateurs de la bibliothèque lui accordèrent l'usage d'une de leurs salles. Il dit dans le prospectus de ce Cours (23), que totalement ruiné par la révolution, il se trouve réduit à tirer parti des connoissances qu'il n'avoit jusqu'alors cultivées que pour son plaisir. Il avoit fixé à la somme modique de 24 liv.

(23) *Magasin Encyclop.*, 5e. année, t. 3, p. 523.

par mois le prix de la souscription. Ce Cours ne dura pas, je crois, plus de quelques mois : le petit nombre de personnes qui avoient souscrit s'éloigna insensiblement, et bientôt il ne resta plus personne. Qu'on me permette de le dire, M. de Villoison étoit quelquefois dans ses leçons ce qu'il est souvent dans ses livres : il abusoit de sa vaste érudition, de sa prodigieuse mémoire, et se jetoit dans des digressions sans mesure et sans terme, qui lui faisoient totalement oublier son auteur.

Dans ce même temps le gouvernement créa une chaire provisoire de grec moderne à l'école spéciale des langues orientales vivantes établie à la Bibliothéque : elle fut obtenue par M. de Villoison.

Environ deux ans après, la mort de M. Sélis ayant laissé une place vacante à l'Institut, M. de Villoison se mit sur les rangs, et fut nommé (24). Les mémoires de sa classe n'étant pas encore complétement imprimés, je ne puis dire avec exactitude quels furent ses travaux académiques ; je sais seulement qu'il lut une fois des *observations sur les inscriptions grecques des pierres gravées, inédites, et sur celles qui avoient déjà été publiées, mais mal expliquées par les plus célèbres antiquaires* (25). Il a été aussi chargé de plusieurs rapports, mais je n'ai point à cet égard de notions certaines.

Le *Magasin Encyclopédique* contient un grand nombre de dissertations de M. de Villoison, presque

(24) *Magasin Encyclop.*, 7e. année, t. 6, p. 541.
(25) *Ibid.*, 8e. année, t. 5. p. 251.

toutes d'un grand intérêt et traitées avec une étonnante érudition. En voici une liste que je crois à peu près complète :

Lettre à M. de la Rochette, sur un passage des Hymnes de Synésius (26). — *Lettre au même, avec sa réponse* (27), *sur le fameux passage* d'Horace, Art. Poet. 128.

Difficile est proprie communia dicere....

— *Lettre au même* (28), *sur quelques usages de l'antiquité, et restitution d'un passage de* Saint-Chrysostôme. — *Notice sur Jules* Malmignati (29), poëte italien, auteur d'une *Henriade* imprimée à Venise cent ans avant celle de Voltaire, et dont aucun bibliographe n'a parlé. — Explication d'une inscription en vers grecs, qui se trouve sur une urne sépulcrale, découverte à Marseille, dans le mois de prairial, an 7 (30). — *Lettre au C. Millin* (31), *sur une inscription grecque d'Egypte, publiée par le C.* Sonnini, *et expliquée par le C.* Gail.—*Extrait d'une lettre à M. Millin* (32), *sur la singulière méprise d'un éditeur hollandais qui a pris une lettre grecque de M. le baron Van Swieten pour l'ouvrage d'un ancien juris-*

(26) *Magasin Encyclop.*, 3e. année, t. 5, p. 428.
(27) 4e. année, t. 1, p. 559.
(28) 4e. année, t. 4, p. 187.
(29) 5e. année, t. 1, p. 299.
(30) 5e. année, t. 3, p. 373—379.
(31) 6e. année, t. 2, p. 477.
(32) 6e. année, t. 4, p. 342.

consulte grec. — *Remarques* (33) *sur quelques inscriptions grecques de marbres antiques, et de pierres gravées, principalement sur celles qui sont en forme de dialogue.* — *Lettre à Fl. Lécluse* (34), *sur la prononciation, l'accentuation, la prosodie et la mélodie de l'ancienne langue grecque.* Cette lettre avoit déjà été imprimée dans le *Manuel de la langue grecque*, par M. Lécluse : l'édition du *Magasin* offre des corrections et des augmentations considérables. — *Extrait* (35) *du Prospectus écrit en grec vulgaire, d'un Dictionnaire grec ancien et moderne, avec des observations.* — *Annonce* (36) *d'ouvrages relatifs à l'éducation, par feu Adam, professeur d'éloquence à l'Université de Paris.*—Genethliacon Hieron. Landii (*de Lalande*) clarissimi Astronomi (37). — *Extrait d'une lettre à M. Millin* (38), *sur l'inscription grecque de la prétendue colonne de Pompée.* — *Notice* (39) *de quelques ouvrages nouveaux des Grecs modernes, et notamment de la traduction en grec vulgaire de la* Philosophie chymique de M. Fourcroy. — *Trois lettres à M. Akerblad* (40), *sur l'inscription grecque de Ro-*

(33) *Magasin Encyclopéd.*, 7e. année, t. 2, p. 451.
(34) 7e. année, t. 5, p. 456.
(35) 8e. année, t. 1, p. 214.
(36) *Ibid.*, p. 119.
(37) *Ibid.*, p. 238.
(38) *Ibid.*, t. 5, p. 55.
(39) *Ibid.*, p. 482.
(40) *Ibid.*, t. 6, p. 70 et 378. 9e. année, t. 2, p. 174 et 513. — M. Akerblad, qui a été le dernier chargé des affaires de Suède en France, et que je me fais un honneur et un plaisir

sette. — *Extrait* (41) *de différentes lettres d'Italie, sur Alfieri*, etc. — *Remarques* (42) *sur deux inscriptions runiques trouvées à Venise et publiées par M.* Akerblad, *et sur les Varanges.*

M. de Villoison a donné, dans le *Voyage en Troade* de M. Chevalier (43), un long morceau sur l'*état de ce pays au temps du Bas-Empire.* Il a enrichi de curieuses remarques le *Dictionnaire étymologique* de M. Morin. Dans la notice que M. de Saint-Vincens a publiée (44) sur son père, le président Fauris de Saint-Vincens, on trouve *les observations de M. de Villoison sur une inscription grecque*, citées plus haut à la note 30, *sur le digamma Éolique.*

Les volumes des Mémoires de l'Académie des Inscriptions qui restent encore à publier, offriront plusieurs dissertations de M. de Villoison. Il y en aura une, entre autres, sur l'*Art que les Orientaux avoient de charmer les serpens* (45).

Il avoit préparé une édition du *Traité de* Cornutus

de compter au nombre de mes plus chers amis, s'est fait un grand nom parmi les Orientalistes, par la découverte de l'écriture cursive Copte. (Voy. *Magas. Encycl.*, année VII, t. 5, p. 489—494), et ses recherches sur la partie de l'inscription de Rosette, écrite dans l'idiôme du pays, consignées dans une lettre adressée à M. Silvestre de Sacy, Voy. *Mag. Encycl.*, année VIII, t. III, p. 141.

(41) *Magasin Encyclop.*, 9e. année, t. 4, p. 387.

(42) 9e. année, t. 5, p. 25.

(43) Tom. 2, p. 103—150.

(44) A Aix. An VIII. In-4°.

(45) Traduction d'Hérodote par M. Larcher, nouv. édit., t. 3, p. 556.

ou Phurnutus *de Naturâ Deorum*, et elle étoit prête pour l'impression dès 1778 (46) ; une *Palæographie critique* (47) ; un *Traité de la Théologie physique des* Stoïciens (48) ; une édition du Sophiste Choricius (49). Il travailloit depuis vingt ans à un ouvrage *sur la Grèce ancienne et moderne, considérée sous tous ses rapports* (50).

Cet homme si laborieux, si savant, avoit obtenu, le 23 décembre de l'année dernière (51), que sa chaire provisoire de grec moderne, à l'École spéciale des langues orientales, fût fondée au Collége de France sous le titre de Chaire de langue grecque ancienne et moderne. Il jouit peu de temps de cette glorieuse récompense de ses longs travaux. Le mois suivant, il fut attaqué d'une violente jaunisse causée par des obstructions au foie et des calculs biliaires. Les secours de l'art lui furent inutilement prodigués, et il est mort le vendredi 26 avril, à 55 ans, lorsqu'il étoit encore dans toute la force de son talent.

On dit que lorsque M. de Villoison ne put pas

(46) *Animadv. ad Long.*, p. 52. *Prolegom.*, p. lv. *Heyne Epist. ante Heraclid.* Schow, p. xiv. Larcher. Venus, p. 273. Villoison. *Anecdot.* 2, p. 243.

(47) *Prolegom. ad Long.*, p. lv. Anecd. 2, p. 171.

(48) *Ibid.*, p. 243.

(49) Villebrune. *Præf. Hippocr. aphor.*; p. 1.

(50) *Magasin Encyclop.*, 5e. année, t. 3, p. 524.

(51) M. Ersch s'est trompé lorsqu'il a dit, dans le *Supplément à la France littéraire*, p. 458, que M. de Villoison étoit professeur au Collége de France depuis janvier 1800.

douter que sa fin ne fût prochaine, il supporta l'idée de la mort avec tranquillité et courage. Et comment, en effet, ne pas mourir avec courage, lorsqu'on est sûr de vivre dans la postérité, lorsqu'on laisse après soi de grands monumens de gloire, surtout lorsque l'on a dans le cœur le sentiment à la fois philosophique et religieux qu'il est une vie future et meilleure que celle d'où l'on va sortir; lorsque l'on croit que ce n'est pas au hasard que nous fûmes créés, et qu'il est un pouvoir suprême qui n'a pas produit et nourri les êtres humains pour les jeter, après les rudes maux de cette vie, dans le mal éternel de la mort, mais qui s'intéressant à notre bonheur, nous prépare hors de cette terre un port et un asyle. *Non enim temere nec fortuito sati et creati sumus, sed profecto fuit quædam vis, quæ generi consuleret humano, nec id gigneret aut aleret, quod, cùm exanclavisset omnes labores, tùm incideret in mortis malum sempiternum : portum potiùs paratum nobis et perfugium putemus* (52).

BOISSONADE.

Les amis des lettres, et tous ceux qui s'intéressent à la réputation de M. de Villoison; regretteront sans doute qu'il n'ait pas fait lui-même quelques dispositions pour assurer la conservation de ses travaux manuscrits. Les précautions qui ont été prises immédiatement après sa mort par un de ses amis et le notaire auquel il avoit donné sa confiance, suf-

(52) CICERO, *Quæst. Tusculan.*, I, 49.

fisent pour assurer que rien n'a été détourné de ses trésors littéraires. Leur sort ultérieur dépendra de la volonté des personnes appelées par la loi à recueillir la succession de ce savant. Jusqu'ici il ne s'est présenté aucun parent de son nom, ni même aucun héritier du côté paternel. Les seuls héritiers qui se soient fait connoître, sont des cousins issus de germain dans la ligne maternelle, tous petits-fils d'un frère de l'ayeule maternelle de M. de Villoison. Quoique leur condition ne les mette guères à portée d'estimer les talens de celui dont ils sont appelés à recueillir la succession, on espère qu'ils déféreront aux conseils des personnes qui suivent cette affaire, et que les manuscrits de M. de Villoison ne seront ni perdus ni dispersés.

A. L. M.

POÉSIE.

LE CIMETIERE DE CAMPAGNE,

STANCES ÉLÉGIAQUES,

Traduites de l'anglais de GRAY

Le jour baisse ; du soir j'entends les sons funèbres ;
Le troupeau qui mugit, abandonne les champs ;
Le bouvier fatigué se retire à pas lents ;
Me voilà resté seul au milieu des ténèbres.

L'ombre a du paysage effacé les couleurs ;
Le silence et la nuit s'étendent sur le monde ;
L'escarbot seul encor, bourdonnant à la ronde,
Endort, dans la campagne, et brebis et pasteurs.

Des créneaux d'une tour que tapisse le lierre,
A l'astre de la nuit, le hibou solitaire
Se plaint de l'importun dont les pas indiscrets
De son muet empire osent troubler la paix.

A l'ombre de ces ifs, sous ces ormes antiques,
Où des monceaux poudreux se couvrent de gazons,
Dorment des villageois les ancêtres rustiques,
Pour toujours resserrés dans leurs sombres prisons.

Le souffle parfumé de l'aurore nouvelle,
Le cor retentissant dans les échos lointains,
Le chant aigu du coq, le cri de l'hirondelle,
Rien ne peut les tirer de leurs lits souterrains.

Ils ne verront donc plus la flamme pétillante
Du foyer où l'épouse apprêtoit leurs repas;
Ni des enfans joyeux la troupe bégayante,
Pour ravir le baiser, se suspendre à leurs bras.

Qu'ils aimoient, triomphant d'une glèbe obstinée,
A mener la charrue, à tracer un sillon!
Que de fois leur faucille abattit la moisson!
Que de fois la forêt gémit sous leur coignée!

Cessez de vous moquer, hommes ambitieux,
De leurs jeux innocens, de leurs travaux utiles:
Du laboureur obscur les annales stériles
Peuvent braver des Grands les souris dédaigneux.

La beauté, le pouvoir, les trésors, la naissance,
Tout ce qui des humains séduit le fol orgueil,
Ne sauroit de la mort éviter la puissance:
Le sentier des honneurs ne conduit qu'au cercueil.

Eh quoi! faut-il du pauvre accuser la mémoire,
Si la sienne jamais dans le temple n'obtint
Ces pompeux monumens, qui semblent au Dieu saint
Disputer le lieu même où l'on chante sa gloire?

Par le marbre ou l'airain, qu'anime le ciseau,
Une froide poussière est-elle réveillée?
Par l'éloge menteur qu'on prodigue au tombeau,
L'oreille de la mort est-elle chatouillée?

Dans ce coin dédaigné gît peut-être un grand cœur;
Un bras, dont on auroit admiré la valeur;
Cette main eût guidé les rênes d'un empire;
Cette autre eût fait parler les accords de la lyre.

Mais la froide indigence, arrêtant leur essor,
A glacé le torrent de leur bouillant génie ;
Des dépouilles du temps la science enrichie
Jamais ne leur ouvrit son immense trésor.

Aux lieux inhabités, ainsi les dons de Flore
Exhalent vainement leurs parfums dans les airs ;
Ainsi, dans les climats où se lève l'aurore,
La perle vainement blanchit au sein des mers.

Ici dort un Hampden, dont le mâle courage
Combattit les tyrans de son petit village ;
Quelque Milton sans gloire, au parnasse ignoré ;
Un Cromwel, qui de sang ne fut point altéré.

S'ils n'ont pas, au sénat, fait tonner l'éloquence ;
Bravé des factieux et l'audace et les traits ;
Au sein d'un peuple entier répandu l'abondance ;
Dans ses yeux recueilli le prix de leurs bienfaits.

En bornant leurs vertus, le sort borna leurs crimes.
On ne les vit jamais, à travers les victimes,
Se frayer le chemin à d'infâmes honneurs ;
A la pitié jamais ils n'ont fermé leurs cœurs.

Ils n'ont point étouffé le cri de la justice,
Ni caché la rougeur de leurs fronts ingénus :
Sur la tombe jamais, pour célébrer le vice,
Leur muse ne vendit son encens à Plutus.

Ils ne partageoient point la commune folie ;
Ils ne s'égaraient pas en vœux immodérés ;
Mais, au fond des vallons, paisibles, retirés,
Ils suivoient, sans éclat, le sentier de la vie.

Aujourd'hui même encor, sur leurs froids ossemens,
S'élève un frêle abri qui les garde d'outrage ;
Quelques vers mal tournés, de grossiers ornemens,
Implorent d'un soupir le passager hommage.

L'âge et le nom, tronqués par l'ignare écrivain,
Telle est leur épitaphe, et leur seule élégie,
De versets, à l'entour, une longue série
Fait rêver le lecteur sur sa dernière fin.

Quel homme ne regrette, en perdant la lumière,
Ce mélange de jours sereins et ténébreux ?
Quel mortel, atteignant le bout de la carrière,
Ne jette sur la vie un regard douloureux ?

L'âme, près de s'enfuir, cherche encore un cœur tendre ;
L'œil qui va se fermer, réclame quelques pleurs ;
La nature au tombeau parle encor : notre cendre
Du feu qui l'anima, jette encor des lueurs.

Lorsque j'essaie ici de venger la mémoire
De ces morts qu'oublia le sort injurieux,
Si quelque être sensible, attiré dans ces lieux,
S'informoit, par hasard, de ma modeste histoire :

Peut-être un villageois, couvert de cheveux blancs,
Répondra : « Chaque jour on le voyoit aux champs
» Devancer le soleil, et sous ses pas rapides,
» Abattre la rosée en nos plaines humides.

» Nonchalamment couché sous le feuillage épais,
» Dont le vieux hêtre au loin ombrage la verdure,
» De la chaleur du jour il évitoit les traits,
» Suivant, d'un œil rêveur, le ruisseau qui murmure.

» Souvent, dans la forêt, il erroit au hasard,
» Morne, ou d'un air moqueur affectant de sourire,
» Murmurant quelques mots ; d'autres fois, l'œil hagard,
» d'un amour sans espoir maudissant le délire.

» Un jour, il ne vint point rêver sur le coteau,
» Dans le champ de bruyère, au pied de son vieux hêtre;
» Le lendemain encor, on ne le vit paroître,
» Ni dans les bois voisins, ni le long du ruisseau.

» Le jour suivant, j'entends un hymne funéraire;
» Je vois un noir cortège en longs habits de deuil;
» C'étoit lui-même, hélas ! couché dans son cercueil :
» Lisez sous le buisson qui recouvre la pierre :

ÉPITAPHE.

» Un jeune homme inconnu repose en ce tombeau :
» Ni l'or, ni les grandeurs n'embellirent sa vie ;
» Mais il fut adopté par la mélancolie ;
» Et le savoir daigna lui prêter son flambeau.

» Soutien des malheureux, sa tendre bienfaisance
» Leur donna le seul bien qui fut en son pouvoir,
» Une larme... Il obtint du Ciel pour récompense
» Un ami... Ce trésor surpassa son espoir.

» L'éloge désormais lui seroit inutile :
» Que la satyre au moins respecte son asile !
» L'espérance et la crainte, en ce terrible lieu,
» Se confondent au sein et d'un Père et d'un Dieu ! »

KERIVALANT.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Angleterre.

M. Mungo-Parck, déjà connu par ses voyages dans l'intérieur de l'Afrique, est de nouveau parti, pour s'y rendre, sur le vaisseau l'Eugénie. Le but de son voyage est de chercher à établir des relations de commerce entre l'Angleterre et les principales villes de l'Afrique.

Les libraires de Londres ont présenté, le 19 mars, une pétition au parlement pour demander une organisation plus favorable de leur commerce. Le prix des vivres augmentant tous les jours, les ouvriers exigent une augmentation de leur salaire; ce qui a mis en stagnation l'impression de beaucoup d'ouvrages, et particulièrement des écrits périodiques et journaux littéraires qui paroissent tous les mois. On lit même dans les gazettes que ces journaux ont manqué le 1er. d'avril, et sont suspendus jusqu'à nouvel ordre.

Sir *John* Sinclair, baronet écossais, connu par ses écrits d'économie politique, s'occupe à présent d'un ouvrage qui a le même titre que celui de M. Hufland, intitulé : *Code de la santé et d'une longue vie.* Il y communiquera

communiquera les résultats de ses propres expériences et des nombreux renseignemens qu'il y a recueillis. Son ouvrage est divisé en trois parties ; 1°. les circonstances qui, indépendamment des soins de l'individu, assurent nécessairement sa santé, et lui procurent une longue vie ; 2°. précautions et soins qui conservent long-temps la vie et la santé lorsqu'on n'est pas favorisé par les circonstances qui viennent d'être citées ; 3°. mesures à prendre pour garantir la santé des dangers auxquelles elle est exposée.

M. W. H. Ireland, qui prétendit, il y a quelques années, avoir découvert des manuscrits de Shakespear, et qui trompa tant de prétendus connoisseurs, en produisant les pièces que lui-même avoit contrefaites, vient de faire imprimer toute l'histoire de cette imposture littéraire. Il y raconte comment il s'y prit pour contrefaire l'écriture de ce célèbre tragique, et cite les différentes personnes qui se distinguèrent alors dans cette discussion en prenant parti pour ou contre lui.

On a donné, le 28 février, sur le théâtre de *Covent-Garden*, un nouvel opéra comique de M. Reynolds, intitulé : le *Lac de Lauzanne* ou le *Valet sans place*; la musique est de M. Reeve, à l'exception d'un seul air dont on ne nomme pas l'auteur. Cette pièce a eu le succès le plus complet : elle a deux intrigues, dont l'une porte sur un valet que son maître renvoie sans vouloir lui donner de certificat, mais qui s'en fabrique un lui-même, et se trouve pendant tout le cours de la pièce, dans une situation féconde en quiproquo, et en méprises entre son ancien maître et le nouveau. La seconde est une intrigue amoureuse entre deux jeunes-gens qui se

trouvent jetés dans plusieurs situations difficiles par les suites d'une dénonciation. Il paroît que cet ouvrage doit son succès en partie à la musique, et en partie à des allusions contre le ministère actuel.

Le tableau des grandes Bachanales du Poussin, qui faisoit partie du cabinet de Louis XVI, a été vendu à Londres pour 1,500 guinées.

Un journal de Londres, intitulé *Magasin Asiatique*, avoit annoncé, il y a quelques années, qu'on avoit découvert dans la montagne d'Ellora, située dans les provinces de Decan, non loin d'Aurangabad, aux Indes, des grottes souterraines d'une vaste étendue. Cette annonce avoit déterminé un anglais, nommé M. Jones, à faire exprès ce voyage pour examiner de plus près ces merveilles souterraines; à son retour, il publia le résultat de ses recherches dans un opuscule accompagné de vingt-quatre gravures, intitulé : *Hindoo's excavations in the mountain of Ellora, near Aurangabad in the Decan, in 24 views; respectfully dedicated to sir Charles Warren Malet, Bar., Bristish resident at Bonar; engraved from the Drawings of James* WALES, *by and under the direction of Thomas* DANIEL. London, Juni 1.—1804. D'après cet ouvrage, ces grottes souterraines, qui se trouvent dans un rocher de granit, sont d'une longueur de plusieurs lieues. Dans une de ces grottes, qui a la hauteur de trois à quatre étages, on trouve les plus beaux sallons, de superbes colonnades, des corridors. Les ornemens dont ces monumens sont décorés sont de la plus grande magnificence. On y voit encore des bas-reliefs; on y voit de même des statues colossales, des éléphans représentés en grandeur naturelle.

Il est certain que ces ouvrages ont été exécutés par des mains d'hommes. Cependant les Indiens ne savent pas en rendre compte, et on n'y trouve pas non plus la moindre trace d'une tradition. Ces grottes ont servi autrefois à des cérémonies religieuses et mystiques.

Allemagne.

Le magistrat de la ville d'Augsbourg vient de s'acquérir l'honneur d'être le premier gouvernement de l'Allemagne méridionale, qui aura pris une mesure décisive contre la honteuse industrie des contrefacteurs. Il a confisqué l'édition entière, tirée à quinze cents exemplaires par le contrefacteur *Krauzfelder*, de l'ouvrage de de M. Goenner sur le *Droit politique de l'Allemagne*. Krauzfelder sera en outre obligé de payer à l'éditeur légitime, le prix des exemplaires qu'il a vendus.

M. Goethe est rétabli d'une maladie dangereuse dont il a souffert pendant plusieurs jours, et qui est du même genre que celle qui manqua de l'emporter il y a quelques années. Malgré la vigueur de sa constitution, et les soins du célèbre médecin Starke qui le traite, on n'est pas sans inquiétude sur le retour de ce redoutable ennemi.

L'*Académie des Beaux-Arts* de Dusseldorff va être organisée sur un plan meilleur et plus étendu. On augmente le nombre de ses professeurs, et l'on fait venir de Dresde M. Schaffer, jeune architecte, qui s'est déjà fait connoître par quelques ouvrages relatifs à son art, et par un projet qu'il vient de publier pour le monument à la gloire de Luther.

M. Schaffer sera professeur d'Architecture à Dusseldorf. Le directeur de l'Académie est M. Langer, habile artiste, dont les élèves se sont déjà distingués par leurs envois aux expositions de Weimar. *Voyez* ce que nous en avons dit dans ce journal.

Le duc de Saxe-Gotha a acheté, de la veuve de M. Huber, la belle collection de gravures qu'il tenoit de son père. Le prix donné par le duc, est de huit mille florins.

L'ouvrage intéressant de M. Degérando, intitulé: *Histoire comparée des systèmes de philosophie relativement aux principes des connoissances humaines*, doit bientôt paroître traduit en allemand, et accompagné de quelques notes. C'est M. le professeur Tennemann qui s'est chargé de la traduction.

Le professeur Glee, rédacteur de la *Gazette de Bamberg*, a donné dans cette feuille la description d'un manuscrit du neuvième siècle, que lui-même découvrit il y a dix ans. C'est une *harmonie des Evangiles* en vers saxons, et on le connoît sous le titre de manuscrit d'or de Bamberg. L'original a été envoyé à Munich, où l'on espère qu'il sera bientôt publié par le baron d'Arétin; il est composé de soixante-quatorze feuillets in-4°., en parchemin, et chaque page a vingt-quatre lignes. On n'avoit connu jusqu'ici qu'une seule copie de cet important ouvrage; on la conserve à Oxford, sous le nom de *Codex Cottonianus*.

L'électeur de Wurtemberg a accepté la nouvelle édition des œuvres de Plutarque, que M. le professeur Hutten lui avoit envoyée; il a donné à l'auteur

comme marque de sa bienveillance, une riche tabatière d'or.

L'Allemagne vient de perdre un très-habile mathématicien et astronome dans la mort de M. *Jean* N. Fischer, décédé le 21 février à Würtzbourg. Il étoit né à Miesbach en Bavière; il se fit recevoir dans l'ordre des Jésuites, mais il ne parut jamais être fort attaché à cette corporation. Après la réforme de cet ordre, il professa publiquement les mathématiques à Ingolstadt, après quoi il devint directeur de l'Observatoire de Manheim. Il n'y resta pas long-temps; il entreprit un voyage en Angleterre, et en 1803, il reçut une vocation pour une chaire d'astronomie à l'Université de Würtzbourg. Sa franchise, ses principes immuables, et sa haine contre l'intolérance et le fanatisme, lui concilièrent des amis, mais lui attirèrent encore plus d'ennemis. Ce fut pour se soustraire à leurs poursuites, qu'il s'étoit réfugié en Angleterre, où il a vécu constamment depuis 1795 jusqu'à l'époque de sa vocation. Il s'y fit estimer autant par ses mœurs que par ses vastes connoissances. Il est à présumer que ses observations sur l'Angleterre seront du dernier intérêt, mais elles sont enfouies parmi ses autres manuscrits qui ne verront peut-être jamais le jour. On a de lui d'excellens mémoires sur l'astronomie, insérés dans les éphémérides géographiques de M. de Zach, et dans le journal de physique de Hübner, ainsi qu'un ouvrage sur la matière de la lumière, qui a remporté le prix en 1779, à l'Université de Gœttingue.

La Société royale des sciences de Gœttingue a reçu au nombre de ses membres M. Bosse, jeune savant, déjà connu par plusieurs écrits, et secrétaire intime de la chancellerie de Brunswick.

On a célébré sur le *théâtre* de Léipzick une fête à la mémoire de Weisse, sur lequel nous avons donné une courte notice (1); c'est une espèce d'intermède, paroles de M. Mahlmann, musique de M. Bierey. L'idée en est simple, et l'exécution touchante. On la répétera plusieurs fois, parce que la salle de Léipsick, très-peu spacieuse, n'a pu recevoir à la première représentation la dixième partie des admirateurs du poëte estimable que l'on célébroit.

M. le professeur Meiners, de Gœttingue, vient d'être gratifié d'une pension de 300 roubles par l'empereur Alexandre.

Pendant un voyage entrepris, l'été dernier, aux Montagnes des Géans (*Riesengebürg*), François Czupik, lapidaire et marchand de minéraux à Prague, a découvert l'aventurine couleur d'or. Sous le rapport de la dureté, de la couleur et de la texture, elle ressemble parfaitement à l'aventurine d'Espagne, et lui est aussi égale en valeur. Cette aventurine de Bohême passe par différentes nuances jusqu'au brun foncé, et prend le plus beau poli. Il y a deux ans que le même lapidaire a découvert, dans les mêmes montagnes, la lépidolithe jaune, en grands morceaux. Elle passe du jaune clair de soufre au jaune brunâtre, et alterne souvent avec du quarz blanc et grisâtre.

Comme cette année (2) la fête de Pâques a eu lieu quinze jours plus tard que l'année passée, et qu'on pouvoit s'attendre que, pendant cette quinzaine, les presses des imprimeurs seroient en grande activité; il étoit facile de prévoir que le nombre des ouvrages

(1) Voyez *suprà*, t. I, p. 152 et t. II, p. 398.

(2) Cet article est traduit du Journal littéraire de Léipsick.

annoncés cette année dans le catalogue pour la *foire de* LEIPSICK, comme *étant achevés*, devoit surpasser celui de l'année passée; mais probablement personne n'auroit deviné que cette différence seroit de 1092; et à ce sujet il faudra observer qu'il n'est ici question que des ouvrages en langue allemande et latine imprimés en Allemagne.

En faisant le relevé du catalogue de la foire, qui cette fois forme un volume d'un alphabet, on trouve que le nombre des ouvrages en allemand et en latin est de..... ..... 3,787 (*).
Celui des ouvrages en langues étrangères... 313.

4,100.

De ce nombre, il faut cependant déduire:

1°. Les simples réimpressions d'ouvrages étrangers, soit en entier, soit par portions; les nouvelles éditions, à l'exception de celles qui sur le titre ont été annoncées comme *refaites*, *retravaillées*, et comme offrant des changemens considérables, enfin les vieux gardes-boutiques, remis en circulation en y plaçant un nouveau titre; ces ouvrages réimprimés, s'élèvent cette année à..... 361.

2°. Plusieurs ouvrages publiés précédemment, et annoncés même dans les journaux, mais que les éditeurs ont jugé à propos de faire annoncer de nouveau dans le catalogue de la foire, probablement pour en augmenter le débit;

3°. Quelques ouvrages rapportés dans le catalogue sous deux titres, tels que les *Carmina selecta* de BALDE, cités sous le nom de BALDE, et une seconde fois sous le titre d'*Anthologia lyrica poetarum lati-*

(*) En 1804, il n'étoit que de 2695.

norum recentioris ævi ; le Journal littéraire, publié à Nuremberg sous le titre de *Literarische Blætter* (Feuilles littéraires), est rapporté sous le mot *Blætter* et sous celui de ANZEIGER (l'Indicateur), parce qu'il sert de continuation à un journal littéraire qui a été publié autrefois à Leipsick par le libraire ROCH, sous le titre de : *Allgemeiner litterarischer Anzeiger* (*Indicateur-Littéraire universel*) (3); l'histoire de l'Helvétie, celle de l'*Italie* etc. de M. Voss, rapportées dans le catalogue sous le nom de cet auteur, et une seconde fois sous celui de MANGELSDORF, comme continuation de l'ouvrage que ce dernier avoit commencé sous le titre d'*Histoire générale des états de l'Europe.*

Quelques libraires se distinguent par les titres extrêmement diffus qu'ils donnent aux ouvrages qu'ils publient ; ils ont fait insérer ces titres tout au long dans le catalogue de la foire (4), ce qui n'a pas peu contribué à le grossir.

La classification suivante des ouvrages, seulement d'après les titres, a présenté quelques difficultés, parce que souvent ces titres ne sont pas assez clairs ; dans ce cas on les a compté au nombre des mélanges. Au reste, on a remarqué que plusieurs sujets nouveaux ont fixé l'attention des écrivains; on les a distingué dans la liste ci-jointe, en imprimant ces articles en italique.

Littérature générale (*Wissenschaftskunde*) et Encyclopédies de toute espèce..... 9.

Dictionnaires manuels..... 3.

(3) Voy. *Magasin Encyclopédique*, année 1805, t. I, p. 239.

(4) On peut voir, par exemple, les articles *Fuyers*, *Meisner*, *Moritz*, *Obrien*, dans le catalogue de la foire de cette année.

Sur les Etablissemens littéraires, Universités et Académies ..... 4.
Sur l'Art typographique et sur l'Histoire de l'Imprimerie..... 4.
Bibliothèques, Manuscrits..... 3.
Sur les Bourses dans les Universités..... 2.
Sur la Méthode populaire dans l'enseignement. 1.
Philosophie en général et Dictionnaires sur la Philosophie..... 19.
Sur la Philosophie de Kant, en particulier... 1.
Sur les Systèmes *idéalistiques*..... 3.
Anthropologie..... 4.
Psychologie..... 6.
Sur les *Apparitions après la mort*..... 6.
Sur la *Mnémonique*, ou l'*Art de la mémoire*. 5.
Logique et Métaphysique..... 6.
Sur différens points de Philosophie, en particulier..... 4.
Morale..... 12.
(Dans ce nombre se trouvent deux livres élémentaires sur la Philanthropie.)
Sur l'Education, les Lumières et le Perfectionnement du Genre humain..... 7.
Sur la Connoissance des hommes..... 1.
Philosophie populaire et pratique, appliquée à la vie commune..... 12.
Histoire de la Philosophie..... 2.
Sur l'Education, sur les Méthodes d'enseignement, et sur les Livres élémentaires pour les écoles..... 29.
Sur l'Etat des Ecoles, sur celui des Maîtres d'écoles, et la situation de ceux qui se consacrent à l'enseignement..... 10.
Divers Etablissemens d'instruction..... 12.
Etablissemens des Sourds et Muets..... 2.

Art de catéchiser et Catéchisations..... 9.
Abécédaires, Tableaux pour apprendre à lire et à épeler.....19.
Livres élémentaires pour enseigner aux enfans la Morale et la Religion, livres de piété à l'usage de la jeunesse.....30.
Ouvrages du même genre destinés particulièrement à l'instruction des enfans de la religion catholique..... 3.
Ouvrages destinés à l'éducation, à l'instruction et à l'amusement de la jeunesse.....117.
(Dans ce nombre il y a *sept Amis des enfans.*)
Philologie. — Grammaire générale..... 4.
Grammaires grecques, métriques, Dictionnaires, Chrestomathies, ou Recueils de morceaux choisis..... 5.
Auteurs grecs.
1°. Editions.....26.
2°. Dissertations critiques sur les Auteurs en général, ou sur des passages en particulier.. 4.
3°. Traductions..... 9.
Grammaires latines..... 6.
Dictionnaires latins..... 2.
Choix de lectures, ou *Chrestomathies latines*... 7.
Méthodes pour traduire en latin..... 4.
Auteurs anciens latins.
1°. Editions.....21.
2°. Commentaires, Lexiques et Observations.. 6.
Traductions de ces auteurs.....23.
Dissertations diverses sur la Littérature classique et lexique pour l'explication des choses et non-seulement des mots (*Lexicon reale.*). 6.
Langue hébraïque..... 2.
Hébraïco-tudesque..... 1.
Langue syriaque..... 1.

Langue arabe..... 1
Littérature persanne..... 2.

Langues modernes.

Langue allemande. — 1°. Grammaires.....11.
2°. Dictionnaires..... 2.
3°. Choix de lectures et Anthologie..... 2.
4°. Sur le style allemand..... 3.
5°. Sur l'ancien langage allemand ou tudesque 3.
Langue hollandaise, Grammaires, Choix de lectures, Dictionnaire..... 3.
Langue danoise (5) et Littérature danoise..... 5.
(Sans compter les traductions rapportées sous d'autres rubriques.)
Langue anglaise. — 1°. Grammaires..... 5.
Choix de lectures et reimpressions d'Auteurs anglais..... 8.
Autres ouvrages mêlés en anglais..... 5.
Langue française. — 1°. Grammaires.....18.
2°. Choix de lectures et ouvrages pour exercer les élèves.....27.
3°. Dictionnaires..... 2.
Langue italienne. — 1°. Grammaires et Dictionnaires..... 6.
2°. Choix de lectures et réimpressions d'auteurs classiques italiens.....10.
Langue espagnole.—Choix de lectures, réimpressions, d'Auteurs classiques et Dictionnaires 6.
Littérature de Bohême..... 2.
— polonaise..... 5.

(5) Il paroît que les libraires allemands ne sont pas autant en relation avec les libraires suédois qu'avec ceux du Dannemarck, ou du moins que les libraires de la Suède n'ont pas autant de soin à répandre leurs ouvrages que ceux des autres pays du Nord, et surtout ceux du Danemarck.

Connoisance de l'antiquité classique..... 7.
Antiquités hébraïques..... 1.
Antiquités des pays et des peuples modernes.. 4.
Monumens antiques..... 8.
Mythologie..... 8.
Numismatique..... 6.
Histoire. Sur l'histoire et sur ce qu'elle doit être, ouvrages mêlés, historiques, et histoire particulière de certains siècles.....18.
Histoire des derniers temps, et journaux politiques.....36.
Histoire universelle et histoire du genre humain.....14.
Histoire des peuples anciens.....15.
Histoire des peuples modernes..... 1.
Histoire générale et particulière de l'Allemagne.....32.
Histoire de la Saxe et de la Thuringe en particulier..... 4.
Histoire des Suisses..... 4.
Histoire de la France.....10.
Histoire de l'Italie..... 2.
Histoire de l'Angleterre..... 1.
Histoire de la Bohême..... 3.
Histoire de la Norwège et du Danemarck..... 3.
Histoire de la Russie..... 2.
Ouvrages politiques et diplômes..... 4.
Biographies.....51.
Histoire de quelques pays et villes..... 64.
(On trouve dans ces articles la description de plusieurs bains de l'Allemagne, tels que de Radeberg, Tharand).
Histoire des peuples, leurs costumes, modes et usages.....12.
Sur les Juifs et leur réforme..... 7.

Vues pittoresques de différens pays et contrées. 6.
Géographie et atlas géographiques.....34.
Itinéraires et livres de postes..... 7.
Relations de voyages et instructions sur la manière de voyager.....66.
Connoissance des Etats.....23.
Connoissance des productions..... 2.
Histoire ecclésiastique, sur différentes sectes religieuses, leurs usages et cérémonies.....17.
(Dans ce nombre il y en a deux sur les quakers.)
Etat des églises, leur statistique et progrès des lumières..... 3.
Histoire littéraire..... 5.
Histoire des auteurs et des savans..... 5.
Littérature.....14.
Journaux littéraires.....12.
Belles-Lettres et Beaux-Arts — Æsthétique.... 6.
Instructions sur le style et sur l'art de rédiger.. 1.
Instructions sur le style épistolaire et modèles de lettres (6)..... 17.
Poétique..... 4.
Caractéristique des poëtes et des poëmes..... 2.
Poésies allemandes, et traductions de poésies étrangères, à l'exception de celles qui sont accompagnées de musique (7).....47.
Poëmes modernes latins et grecs..... 4.
Poésies étrangères..... 5.
Romans allemands (8).....273

(6) Dans ce nombre il y en a un destiné *aux amoureux*. Cette année a donc fourni dix ouvrages de ce genre plus que l'année précédente.

(7) Ruth est l'héroïne de deux de ces poëmes.

(8) Avis aux traducteurs!

Romans étrangers..... 9.
Romances et contes..... 6.
Théâtres..... 2.
Comédies et tragédies allemandes.....81.
— étrangères..... 6.
Sur l'art de la musique..... 2.
Œuvres de musique, dont plusieurs sont rappelées dans le catalogue sous deux ou trois titres, une seule est une nouvelle édition 233
Sur les arts et la philosophie des arts..... 5.
Calligraphie et modèles d'écriture.....14.
Pasigraphie..... 1.
Art du dessin et de la peinture, silhouettes, tableaux, enluminures, gravures..... 39.
Architecture et matériaux de construction...15.
Construction des moulins..... 1.
Architecture hydraulique..... 1.
Art du jardinage et culture des jardins.....15.
Art du manége ou de monter à cheval..... 3.
Art de la natation..... 1.
Art du menuisier et du charpentier..... 5.
Ouvrages en carton, vernissure et dorure..... 6.
Art du blanchissage..... 1.
Art du teinturier et matières colorantes..... 7.
Art de tricoter..... 3.
Art de broder..... 8.
Sur les marques du linge..... 1.
Sur l'art de trancher..... 1.
Art du joueur de gobelets et magie naturelle.. 4.
Technologie, industrie.....10.
Manufactures et fabriques..... 4.
Sur la connoissance des marchandises..... 6.
Connoissances nécessaires au négociant, et ouvrages sur le commerce.....27.
Monnoies, poids, mesures, intérêt de l'argent,

assurances..... 8.
Économie politique..... 9.
Science caméralistique, finances, impositions. 8.
Douanes et péages..... 2.
Police, et établissemens pour les pauvres....17.
Sur les établissemens de charité, et ce qui concerne les domestiques..... 2.
Soupes à la Rumford, et bouillon d'os..... 4.
Économie rurale et domestique.....77.
Sur l'éducation des bestiaux en particulier et leur traitement, et maniement des chevaux. 10.
Education des abeilles..... 4.
Sur l'art du boulanger, sur celui de brasser la bierre, de distiller l'eau-de-vie, et de faire du vinaigre..... 8.
Sur les vins et les essences..... 2.
Livres de cuisine.....12.
Instruction sur la manière de préparer les confitures..... 2.
Sur les poëles, les cheminées, sur le chauffage avec de la tourbe, et sur les autres matières combustibles.....11.
Sur la carbonisation du bois et les moyens d'économiser le combustible..... 2.
Sur l'art d'exploiter les mines et sur les usines. 8.
Sur l'aménagement des bois et sur la chasse...25.
Sur les substances propres à être substituées au café, et sur l'art de préparer le tabac..... 3.
Art militaire. — Sur les campagnes, les uniformes.....38.
Mathématiques élémentaires, principalement l'arithmétique.....51.
Son application à des caisses de veuves..... 1.
Mathématiques transcendantes.....10.
Mathématiques appliquées..... 2.

Mécanique..... 4.
Machines et outils de différentes espèces..... 10.
Sur les montres..... 3.
Astronomie..... 13.
Mécanique céleste..... 1.
Philosophie naturelle..... 4.
Physique et histoire naturelle en général.... 31.
En particulier sur:.....
1°. La botanique, la culture des arbres, celle des arbres fruitiers et des fleurs..... 76.
2°. L'histoire naturelle de l'homme..... 1.
3°. La zoologie..... 17.
4°. L'entomologie et l'amphibiologie..... 26.
5°. La minéralogie et l'oryctognosie..... 13.
Physique..... 20.
Sur les voyages aérostatiques..... 1.
Théologie. — Théologie chrétienne en général et son histoire..... 5.
Sur le christianisme et sur sa défense..... 5.
Introductions à l'étude de la Bible, et archæologie biblique..... 4.
Mélanges pour servir à l'explication de l'Ecriture sainte, son histoire, lexiques..... 6.
Ancien Testament, édition, et mélanges qui s'y rapportent..... 2.
Traductions..... 3.
Commentaires et dissertations sur différens passages et faits..... 5.
Traductions grecques de l'ancien Testament.. 1.
Nouveau Testament. — Editions..... 4.
Traductions, sommaires et abrégés, Dictionnaires..... 6.
Commentaires, dissertations sur quelques passages et quelques faits..... 9.
Exégèse pratique..... 1.

Trois

Livres apocryphes..... 2.
Histoire des dogmes..... 2.
Patristique..... 1.
Dogmatique des églises protestantes.....10.
— de l'église catholique..... 6.
Philosophie de la religion..... 2.
Enseignement populaire de la religion.....12.
Catholicisme..... 1.
Protestantisme..... 1.
Sur la réunion des différens cultes..... 2.
Morale chrétienne.....10.
Liturgie et culte publique..... 8.
Homiletique..... 4.
Science pastorale..... 5.
Sur l'état ecclésiastique, sur les devoirs et les émolumens des ministres du culte.....15.
Sermons, homélies, esquisses de sermons....92.
Livres ascétiques, ouvrages de dévotion, cantiques religieux et un bréviaire.....43.
Ordres religieux, missions, et autres matières relatives à l'église..... 3.
Magasins ou journaux qui s'occupent de ce qui est relatif aux écoles et aux églises; journaux théologiques, collections.....19.
Jurisprudence en général.....17.
Philosophie de la jurisprudence, droit naturel.. 5.
La politique, la législation, l'art de gouverner..... 8.
Hermeneutique de la jurisprudence..... 1.
Sur le droit romain et sur son histoire (9).... 8.
Droit public général..... 1.

(9) Parmi les ouvrages de cette classe, se trouve une traduction de la *Paraphrase des institutions romaines*, par THEOPHILUS.

Droit public de l'Allemagne et sur différentes questions qui lui sont relatives.....22.
Droit privé des allemands, et sur les différens droits provinciaux.....20.
Droit de l'électorat de Saxe..... 4.
Droits civils, étrangers.....11.
Droit canonique..... 3.
Droit féodal..... 4.
Droit criminel.....12.
Sur la peine de mort, et histoire de ceux qui ont été exécutés..... 5.
Traits de célèbres filoux..... 2
Droit commercial et droits des artisans..... 2.
Sur différens chapitres de la jurisprudence...16.
Sur les procès..... 5.
Marche de la procédure et style du barreau.... 8.
Tribunaux et administration de la justice.... 14.
Sur différentes questions de jurisprudence, des sentences, jugemens, procès et causes célèbres.....21.

Médecine. — Mémoires divers, manuels, bibliothéques.....38.
Médecine populaire, diætétique, art de prolonger la vie.....16.
Anatomie.....12.
Organisme animal..... 3.
Sur la craniologie de Gall..... 2.
Physiologie..... 5.
Sur la génération et sur l'éducation physique des enfans..... 4.
Sur l'électricité et le galvanisme..... 6.
Sur le magnétisme animal..... 2.
Pathogénie, nosologie et diagnostique..... 8.
Therapie..... 5.
Matière médicale .....12.

Bains et eaux minérales..... 8.
Poisons..... 2.
Pharmacie, et ce qui est relatif aux pharmaciens.....20.
Chymie.....21.
Chirurgie et son histoire.....17.
Art des accouchemens.....16.
Police médicale..... 9.
Sur les hôpitaux..... 7.
Inoculation de la vaccine..... 5.
Sur différentes maladies particulières, des cas et observations pathologiques..... 24.
Sur la fièvre jaune en particulier. (Palloni a été traduit trois fois en allemand).....21.
Médecine vétérinaire, inoculation de la clavelle.....13.
Mémoires des sociétés..... 5.
Ouvrages périodiques, intitulés *Musées*, *Journaux*, etc. etc.....57.
Collections d'ouvrages, lettres, écrits, mélanges (dont plusieurs sur le monument qui sera élevé à la mémoire de Luther) ....151.
Manuels de poche..... 18.
Almanachs d'adresse, almanachs d'Etat, almanachs ordinaires.....12.
Franche maçonnerie, ordres secrets..... 6.
Instruction sur différens jeux, tels que le boston, le billard, etc..... 9.
Modes, taille des habits, cosmétiques, parfumeries.....10.

Le nombre des libraires qui ont fourni des articles pour cette foire, s'élève à 380, dont il n'y a que très-peu qui n'aient publié qu'une ou deux nouveautés. La librairie de *Joachim*, à Léipsick, a surpassé toutes

les autres par le nombre de ses nouveautés et de ses *nouvelles éditions*, qui s'élèvent à 86, sans compter douze ouvrages qu'elle a en commission. Dans la liste des Romans, elle ne manque que sur une seule page, elle en a imprimé 27.

Autriche.

Une nouvelle comédie de madame Weissenthurn, qu'on a jouée à Vienne, n'a eu que très-peu de succès. C'est un jaloux qu'il s'agit de guérir, et le moyen qu'on emploie à cet effet, c'est de lui faire voir sa maîtresse fiancée à un autre. Pour l'observer dans ce moment, le jaloux change d'habits avec la sentinelle, il quitte ensuite son poste, ce qui amène plusieurs incidens, et la pièce finit par une ferme résolution que forme soudainement le jaloux de se corriger.

Pendant 50 jours, on a servi à 600 malades de l'hôpital de la garnison, de la soupe faite avec du bouillon d'os, suivant la méthode de M. Cadet-de-Vaux. Tous les malades en ont été parfaitement satisfaits, et on a cru même remarquer que les progrès de la convalescence de quelques-uns d'eux en avoient été accélérés. Il y a 30 ans que M. Ploucquet, professeur à Tubingen, donna le premier l'idée de ce même procédé ; mais il n'en reste pas moins à M. Cadet-de-Vaux l'honneur de l'avoir reproduit en France.

Prusse.

Le roi de Prusse a fait l'acquisition de la Suisse en relief, par M. Méyer.

Un jeune artiste de Berlin, M. Gubitz, ayant porté la gravure en bois à un point de perfection

qui n'étoit connu qu'en Angleterre, a jugé à propos de répondre à un ennemi de son art qui l'avoit attaqué dans la *Gazette du Beau-Monde* (Zeitung für die elegante Welt), en offrant de graver sur bois un tableau de paysage, concurremment avec un graveur en taille-douce, et promettant de réussir aussi bien que celui-ci. M. Freidhof, indigné de voir ainsi rabaisser l'art du graveur en taille-douce, et trouvant le concours proposé par M. Gubitz trop difficile à établir, en a imaginé un autre. Il a offert à M. Gubitz quatre-vingts écus de récompense, si dans six mois il peut produire une gravure en bois de sa façon, ou de celle d'un artiste anglais, qui puisse soutenir la comparaison avec trois estampes qu'il cite, et qui sont l'ouvrage de médiocres graveurs. M. Gubitz a donné alors son dernier mot. Il trouve fort injuste qu'on veuille le faire travailler six mois pour quatre-vingts écus (environ 320 livres), et il a raison; il trouve déraisonnable qu'on veuille lui faire copier une estampe, tandis qu'il demande à travailler, ainsi que son antagoniste, d'après un tableau, et il a encore raison. Quant aux prétentions qu'il annonce d'égaler dans la gravure du paysage, les estampes en taille-douce, il est difficile d'en juger. Mais il est toujours heureux d'apprendre que l'art de la gravure en bois ait été poussé assez loin pour former des prétentions pareilles. On sait que les gravures de ce genre seroient moins chères que les autres, et qu'on peut en tirer un bien plus grand nombre d'épreuves sans les user. C'est avec raison que la Société d'encouragement de France vient de proposer un prix pour le perfectionnement de la gravure en bois.

Il a paru à Berlin une description complète du cabinet anatomique de M. Walter, que le roi a

acheté, il y a un an, à peu près pour la somme de 400,000 fr. Le catalogue est composé de soixante-douze feuilles d'impression.

M. Klaproth, fils du célèbre chymiste et médecin de ce nom, est parti pour Saint-Pétersbourg, d'où il se rendra en Chine avec l'ambassadeur Russe. M. Klaproth parle très-bien chinois.

On a donné sur le théâtre de Berlin, le 8 mars dernier, une comédie en cinq actes, intitulée : *Les Amis de la maison*, (Die Hausfreunde). L'auteur ne s'est pas nommé ; mais le public a cru reconnoître M. Iffland, auteur et acteur célèbre. Voici à peu près le sujet de son nouvel ouvrage. M. *Harling*, conseiller de cour, a épousé la fille d'un conseiller intime, à peu près contre la volonté de son père. Il a réussi à force d'assiduités à obtenir la faveur du ministre ; mais ses occupations devenues trop nombreuses, l'ont éloigné de son épouse, femme d'esprit et d'un caractère élevé. Trois hommes s'empressent à lui faire la cour. Le premier est un président, homme de mœurs dissolues, mais frère du ministre ; le second est un secrétaire nommé *Dingel*, qui s'efforce de seconder les vues du président ; le troisième est un jeune savant nommé *Lerberg*, ami sincère et ardent du conseiller Harling ; mais amant discret et délicat de la conseillère, qui n'a jamais déclaré son amour, et qui par cela même a fait quelque impression sur son cœur, sans que la tendresse qu'elle a pour son époux en ait souffert. Le président se jette aux pieds de madame de Harling, qui repousse avec mépris sa déclaration ; le secrétaire l'accable alors en lui apprenant que son mari est disgracié par le ministre, et en lui repro-

chant son penchant secret pour Lerfeld. Le père de la conseillère, personnage sottement ambitieux, seconde Dingel, demande le poste abandonné par son gendre, et conseille à sa fille de divorcer pour épouser le président. Madame Harling, loin d'obéir à son père, s'attache encore plus tendrement à son époux disgracié; elle est même prête à lui avouer sa foiblesse pour Lerfeld, foiblesse déjà dénoncée par une lettre anonyme du secrétaire, et à demander l'éloignement de son jeune ami; mais tout à coup leur position change. On apprend que le ministre lui-même est disgracié, et qu'un ancien protecteur de Harling le remplace. Alors le président quitte sa partie; Lerfeld prouve que c'étoit aux manœuvres de Dingel que Harling avoit dû son renvoi, et s'éloigne volontairement. Dingel s'éloigne aussi; mais après avoir emprunté d'Harling cinq cents écus pour son voyage; enfin Harling et sa femme se retirent à la campagne en meilleure intelligence que jamais.

On loue beaucoup la manière dont l'auteur de cette pièce en a dessiné les caractères. L'ouvrage offre d'ailleurs des situations intéressantes; le dialogue est plein d'esprit, et n'a d'autre défaut que d'être un peu trop sentencieux.

Le célèbre Fichte a été ballotté, le 21 mars, à Berlin, pour la place de membre extraordinaire de l'Académie royale des Sciences. Les voix, pour sa réception, ont été moins nombreuses que les voix contraires, et il n'a pu être admis. Il avoit essuyé un refus semblable au mois de janvier, lorsqu'il se présenta pour la place de membre ordinaire, vacante par la mort de M. Teller. Il est d'usage en pareil cas que la classe de l'Académie où le candidat veut entrer, donne son avis par écrit à l'Aca-

démie entière sur son éligibilité, et dès lors la classe de philosophie donna des raisons contre l'admission de M. Fichte. Ce fut M. Ancillon, déjà membre extraordinaire de la classe, qui fut nommé.

S. M. le roi de Prusse vient de faire l'acquisition d'un beau cabinet d'histoire naturelle appartenant à feu M. le docteur en médecine et conseiller de cour Riemer; cette collection se distingue principalement par son choix et par l'entière conservation des pièces.

Le célèbre docteur Gall a commencé, le 3 avril, à Berlin, un Cours public de Théorie du crâne et du cerveau. Il fait ses démonstrations sur une collection de crânes remarquables qui voyagent avec lui, et sur une autre collection de cerveaux parfaitement bien imités en cire. Ses crânes même sont revêtus d'un vernis qui doit surmonter le dégoût des personnes les plus susceptibles. On estime qu'il a de quatre à cinq cents auditeurs, parmi lesquels on compte plusieurs femmes. Ses découvertes font le sujet de toutes les conversations, et sont en général fort admirées, quoique d'habiles anatomistes trouvent quelquefois à redire à ses assertions sur l'organisation intérieure du cerveau. Il se propose en conséquence de les établir incessamment dans un Cours où les médecins seuls seront admis, et où il fera ses démonstrations sur des cerveaux en nature. Le docteur Gall se fait d'ailleurs estimer par la clarté et la simplicité de son style, ainsi que par sa modestie. On dit qu'on lui a fait des propositions très-avantageuses, s'il vouloit se fixer à Berlin; mais il préfère le séjour de Vienne, depuis qu'on a levé la défense qui lui avoit été faite d'imprimer son grand ouvrage sur la physiologie. On espère

qu'il paroîtra dans un an ; plusieurs planches sont déjà gravées. Le docteur Gall et son compagnon de voyage le docteur Sparzheim, se proposent d'aller de Berlin à Hall et à Gœttingue, pour y visiter les fameux cabinets d'anatomie de Loder, de Meckel et de Blumenbach.

Le Lycée de Varsovie, qui a été institué l'année dernière, est actuellement en pleine activité. M. le comte *Stanislas de* Potocki a prononcé, en sa qualité de président des éphores, un discours en langue polonaise ; il y a développé en quoi consiste la vraie *grandeur d'un monarque ;* ensuite, M. le prédicateur Diehl a prononcé un discours de M. le directeur Linde, qui avoit été empêché d'en faire lecture lui-même, à cause d'une indisposition. Ce discours, écrit en langue allemande, contenoit des *Observations sur la marche de la culture scientifique dans la ci-devant Pologne.* — Après quoi M. Stoephasius, professeur en langues orientales et en rhétorique, a parlé en latin sur la nécessité d'étudier dans les écoles les auteurs anciens classiques, soit grecs, soit latins. Cette séance a été terminée par deux discours en langue polonaise, prononcés par M. le comte Gynace de Zboinski et Stanislas de Doenhoff.

Suède.

L'Académie royale des inscriptions, belles-lettres, histoire et antiquités de Stockholm, n'ayant reçu aucun mémoire sur trois sujets qu'elle avoit mis au concours pour l'année 1804, et n'en ayant reçu qu'un seul sur le quatrième, lequel n'était écrit dans aucune des trois langues dans lesquelles il est permis de concourir, cette société a remis tous ces prix au

concours pour l'année courante. En voici les sujets et les conditions :

Histoire. *Exposé historique des recettes et dépenses de l'état dans le moyen âge en Suède, et de la manière dont on levoit les impôts.* Le prix est une médaille d'or de 26 ducats.

Inscriptions et Emblèmes. 1°. *Epitaphes pour le roi Charles VIII, Knutson, le président de la chancellerie, le comte d'Oxenstiern, et le Feld-Maréchal, comte Magnus de Stenbock;* 2°. *Projets de médailles sur les événemens les plus remarquables et les plus célèbres de la Suède, sous le règne de Gustave-Adolphe ou de Charles-Gustave X, au choix des concurrens.* Le prix est une médaille de 12 ducats.

Antiquités. *Exposé complet des traditions historiques, écrites en langue islandaise, connues sous le nom de Sagen.* Prix : une médaille d'or de 12 ducats.

Langue grecque, latine ou Française. *Parallèle de la tragédie et de la comédie chez les Grecs et les Romains, et chez les nations modernes. On doit y développer les avantages et les désavantages des uns et des autres, et montrer de quels progrès l'art dramatique peut être encore susceptible.*

Les mémoires doivent être envoyés francs de port à l'Académie avant le 20 janvier 1806.

Dannemarc.

Le cabinet de botanique et la bibliothèque de feu M. le professeur Vahl, de Copenhague, passeront, suivant un ordre du gouvernement, au jardin botanique royal. M. Vahl a laissé plusieurs manuscrits, parmi lesquels on distingue un *systema vegetabilium*, où toutes les plantes dont il a eu con-

noissance sont rangées d'après un ordre systématique, et dont le caractère de chacune est détaillé; le troisième volume de son ouvrage intitulé *Eclogæ Americanæ*, dont les planches avoient déjà été gravées, et qui ne tardera pas à paroître en public; les cahiers de son cours sur différentes branches de la botanique, ainsi que sur la Zoologie; enfin ses nombreux dessins, et ses idées sur le projet d'une zoologie du Danemarck et de la Norwège.

Nous avons déjà publié une notice sur ce célèbre botaniste (1). Nous avons reçu depuis les détails suivans; ils sont de la même personne qui nous avoit communiqué les premiers.

« Vahl naquit à Bergen en 1749; son père, » négociant aisé, ne ménagea rien pour lui faire » faire de bonnes études et pour l'aider dans ses » voyages. Ses premiers goûts le portèrent à con- » sidérer et étudier la nature. En 1766, il quitta » l'école et le séminaire de Bergen pour entrer » comme étudiant dans l'Université de Copenha- » gue, où il suivit les leçons de Zoega pendant une » année. Après un séjour de deux ans, en Norwège, » auprès de son père, et chez le professeur Strœm, » il se rendit en 1769 à Upsal, où, pendant cinq » années, il eut le bonheur d'entendre les leçons » de Linné et de jouir de sa confiance et de sa fa- » miliarité. De retour à Copenhague, en 1774, il » fit quelques études de médecine par obéissance » pour son père, et continua avec ardeur celles d'his- » toire naturelle vers lesquelles son penchant l'en- » traînoit: en 1779, il fut nommé lecteur au jardin » de l'Université; en 1783, il fit, par ordre du roi, » un voyage en Hollande, en France, en Espagne,

(1) Voy. *Magasin Encyclopédique*, année 1805, t. I, p. 385.

» en Barbarie, en Italie, en Suisse et en Angleterre; » il fut reçu partout avec distinction, et apprit à » connoître les premiers naturalistes de l'Europe » et les collections les plus précieuses; en 1785, il » reçut le titre de professeur, et fut chargé de la » continuation de la Flore Danoise, pour laquelle » il fit un voyage en Laponie jusqu'au Cap-Nord. » En 1789, la société d'histoire naturelle venant » d'être fondée, il fut nommé son démonstrateur: » ses savantes leçons, comme ses entretiens instructifs, contribuèrent à former un grand nombre de » naturalistes qui déplorent maintenant la perte de » leur maître et de leur ami. En 1799 et 1800, le » gouvernement fournit de nouveau à Vahl les » moyens de faire un voyage à Paris et en Hollande. » Il ne reçut pas un accueil moins flatteur qu'en » 1785; toutes les collections lui furent ouvertes, » et il rassembla un grand nombre d'observations » précieuses et de plantes rares (1). Sous l'ancien » régime, M. de Malesherbes lui avoit destiné le » célèbre ouvrage des plantes du roi. Le directoire » lui en fit don, mais elles ne lui sont parvenues » que peu avant sa mort. A son retour, il fut nommé » professeur de botanique au jardin de l'Université, » et il commença à disposer et à mettre en ordre

(2) Vahl profita beaucoup de celles qui appartiennent au jardin botanique de l'université de Leyde, et surtout de la belle collection de M. le professeur Brugmans, avec lequel il étoit particulièrement lié. Je tiens de ce dernier qu'on a peine à se faire une idée de l'immense travail que Vahl fit pendant son séjour à Paris et en Hollande, tellement qu'il ne se permit pas la moindre distraction qui auroit pu le détourner un instant, ou l'occuper de quelque objet étranger à celui pour lequel il avoit entrepris ce voyage.

» les immenses matériaux qu'il réunissoit depuis » vingt-six ans, pour la publication d'un ouvrage que les progrès de la science, depuis Linné, » rendoient très-nécessaire; je veux parler de son » *Enumeratio plantarum*, dont le premier volume » a paru en 1804, et dont le second est sous presse. » Il est vraisemblable que la grande application avec » laquelle il a travaillé depuis quelques années a » abrégé sa vie. Il mourut le 24 décembre 1804, » laissant une veuve et six enfans en bas âge. Le » roi vient de faire l'acquisition de sa bibliothèque » et de son herbier à des conditions très-avantageuses pour la famille du défunt. Cet herbier est » le plus considérable qui existe, soit par le nombre » des espèces, soit pour la rareté d'un grand nombre » de plantes et la précision avec laquelle elles sont » déterminées. Le roi permet à la veuve de faire » publier par les amis de son mari ceux de ses manuscrits qu'elle jugera convenable.

» Les ouvrages que Vahl a mis au jour sont, outre » plusieurs dissertations importantes qui se trouvent » dans les mémoires de la société d'histoire naturelle et d'autres sociétés savantes :

» 1.° Les *Symbolæ botanicæ*, 3 cahiers in-folio, » Copenh. 1790—94; ouvrage excellent dans lequel » il fait connoître un grand nombre de plantes, prin» cipalement de celles que Forskall avoit imparfaitement décrites.

» 2°. Six cahiers de la *Flora Danica*, le septième » est prêt à paroître, et il y a des matériaux pour le » huitième et le neuvième.

» 3°. Deux cahiers d'*Eclogæ Americanæ*. Le troi» sième paroîtra à la St.-Michel : ce sont des descrip» tions de plantes des Antilles et de l'Amérique » méridionale.

» 1°. Trois *Decades botanicæ*, principalement destinées à l'explication ultérieure des *Fragmens*.

» Enfin son *Enumeratio plantarum pars prima*, » contenant les deux premières classes du système. »

» On publiera peut-être les cahiers de quelques-» uns de ses cours qui étoient extrêmement intéressans » et marqués au coin de son génie indépendant, » scrutateur et créateur. Il est surtout à désirer que » celui sur la classe que Linné appelle *Syngenesie* » voie le jour, ainsi que celui sur la terminologie » botanique. »

F. Puerari.

M. Giesecke, minéralogiste prussien, est, depuis quelque temps, à Copenhague. On croit que le gouvernement se propose de l'envoyer au Groenland, où il passera quelques années à examiner ce pays, sous les rapports de la minéralogie. Jusqu'ici des missionnaires religieux ont pu seuls se décider à passer des années au Groenland, pour la conversion des peuples qui l'habitent.

Une somme de 4,500 rixdalers, que le gouvernement avoit accordée, en 1803, au jardin botanique de Copenhague, a été employée, en partie, à payer les dettes de cet établissement, et, en partie, à la reconstruction d'une nouvelle serre. Ce jardin, qui possède environ 5,500 espèces de plantes, est ouvert une fois par semaine aux curieux, et tous les jours à ceux qui étudient la botanique.

Les *Savans réunis des Sciences et des Belles-Lettres* de Copenhague s'occupent à rédiger et à fixer l'orthographe de la langue danoise, qui sera suivie, par ordre du gouvernement, dans tous les actes publics et dans tous les bureaux ministériels.

M. le comte de Schimmelman, ministre des finances, vient d'être nommé de nouveau, à l'unanimité, président de la *Société royale des sciences*.

Le 30 mars, l'*Académie de peinture* a célébré le jour anniversaire de son institution. Le prince héréditaire a distribué lui-même les prix remportés dans le dernier concours. La veille, au moment où le célèbre professeur, le conseiller d'état Galliani, finissoit son discours de clôture, un des étudians lui présenta, au nom de tous les élèves, une médaille d'or, où d'un côté l'on voyoit le buste du professeur, et de l'autre une couronne de chêne, avec cette légende : *Senescenti doctori discipulorum pietas.* Le vénérable vieillard fut touché jusqu'aux larmes de ce témoignage de reconnoissance.

La *Société économique* de Copenhague, sur le rapport de la commission des arts, a donné à l'ingénieur et habile horloger M. Jurgensen la grande médaille, pour l'invention de son thermomètre en forme de montre.

La *Société des sciences de* Drontheim possède une bibliothèque de la plus haute importance pour l'histoire et la littérature du Nord. En 1781, elle étoit déjà composée de 12,000 volumes. Depuis cette époque, elle a acquis les manuscrits de Schiœning et Dass, et plusieurs particuliers lui ont fait des présens considérables.

A la dernière séance, M. le conseiller et professeur Bugge donna lecture d'une lettre fort intéressante du lieutenant Ohlsen, qui travaille à lever géométriquement et astronomiquement une carte de l'Islande. Sa lettre traite des deux célèbres sources d'eau bouillante de Geiser et de Stort; la dernière n'existe que depuis 1784. La gerbe d'eau qu'elle lance s'élève jusqu'à trois cents pieds.

Russie.

M. Tielker, artiste de Berlin, qui doit accompagner l'ambassadeur russe en Chine, pour y faire, en présence du chef de cet empire, l'exposition du Panorama de Pétersbourg, se propose, autant que la défiance ordinaire des chinois n'y mettra pas d'obstacle, de prendre les dessins des plus grandes villes de ce pays si peu connu des Européens, et notamment de Pekin, pour en faire ensuite des panoramas qu'il fera voir à son retour dans les grandes cités de l'Europe, où il ne manquera pas d'exciter une vive curiosité. — Le nombre des personnes qui doivent composer l'ambassade de la Chine, vient d'être augmenté de plusieurs savans en botanique et en minéralogie, et de six officiers de l'état-major.

M. de Dubrosski, qui étoit secrétaire de l'ambassade de Russie à Paris, au commencement de la révolution, et qui a rassemblé un grand nombre d'écrits qu'il a déposés à la bibliothèque impériale, a reçu, en récompense de ce don, le rang de conseiller de collége, la somme de 15,000 roubles comme appointemens arriérés, une pension annuelle de 3,000 roubles, et 1,200 roubles d'appointemens pour l'examen des manuscrits dont ce dépôt est en grande partie composé.

La nouvelle université de Charkow, en Ukraine, a été ouverte le 29 janvier en présence de son curateur, le sénateur comte *Severin* Potocki. Cette cérémonie s'est faite avec beaucoup de solennité, et, à cette occasion, le comte Severin Potocki a prononcé un discours en latin.

Le naturaliste Brinkin, et le peintre Kurlandrof, qui faisoient partie de l'expédition commandée

dée par M. de Krusenstern, sont arrivés du Kamschatka à Pétersbourg. Le jour de leur départ du Kamschatka, M. de Krusenstern avoit mis à la voile pour le Japon ; ses équipages étoient dans le meilleur état de santé possible.

Le docteur Dwiguesky, membre de plusieurs sociétés savantes, est nommé professeur de géologie à l'*Université de* Moscou. Il a déjà voyagé par ordre de cette université en Allemagne et en France ; et maintenant il doit visiter les provinces méridionales de la Pologne Russe.

M. le conseiller Kœhler est de retour à Pétersbourg de son nouveau voyage archæologique et littéraire en Crimée. Il rapporte sans doute de ce pays une riche collection d'antiquités, et de médailles.

La ville de Pétersbourg a été privée de nouveautés littéraires pendant une partie de l'hiver, par un événement assez singulier. Le vaisseau qui apportoit à cette ville le tribut de toutes les littératures étrangères, s'est trouvé pris par les glaces, vis-à-vis le château de Strelno, appartenant au grand-duc ; d'où il est résulté que les lecteurs de cette ville ont été réduits pour toutes nouveautés à deux tragédies allemandes, et à quelques brochures arrivées par la poste.

M. Robertson donne à Pétersbourg, avec beaucoup de succès, des représentations d'un spectacle qui, s'il n'est pas tout à fait nouveau, a du moins reçu de lui un nom de nouvelle fabrique. Il l'appelle *la Kinetozographie*. D'après la description qu'on nous en donne, ce n'est autre chose qu'une imitation du théâtre pittoresque et mécanique de M. Pierre.

Le vénérable père Gruber, général des Jésuites, est mort subitement, le 7 avril, dans la soixante-cinquième

année de son âge. Le feu ayant pris dans une chambre voisine de celle dans laquelle il dormoit, sa frayeur en se réveillant fut telle, qu'il a été frappé de l'apoplexie dont il est mort quelques minutes après. Son mérite, et comme homme de lettres et comme mathématicien, étoit généralement reconnu; il étoit en outre infiniment respectable, par la pureté de ses mœurs et la douceur inaltérable de son caractère.

On a donné il y a quelque temps, sur le *théâtre de l'Hermitage*, une nouvelle tragédie de M. de Loserow, intitulée : *Œdipe à Athènes*. L'empereur, qui avoit assisté à la première représentation, en a été si satisfait, qu'il fit présent de trois bagues de brillans aux acteurs qui s'y étoient le plus distingués. Les admirateurs de M. de Loserow se proposent aujourd'hui de faire frapper une médaille d'or en mémoire de son triomphe.

L'Opéra Italien a donné, dans le courant de janvier, les *Horaces et les Curiaces* : madame Maccioletti a eu tous les honneurs de cette représentation.

Le célèbre aéronaute Robertson se propose de construire un ballon aérostatique de cent trente-deux pieds de diamètre, et qui sera en état d'enlever un poids de sept cent quarante quintaux. Cinquante personnes pourront s'y embarquer à l'aise, y trouveront toutes les commodités de la vie animale et sociale, et des vivres pour plusieurs mois. Le ballon pourra voyager à toutes les hauteurs et par toutes les températures, et servir à faire des expériences physiques et astronomiques dans toutes les parties du monde. La géographie même y gagnera beaucoup, puisque les aéronautes ne seront arrêtés ni par les

montagnes, ni par les forêts. Peut-être même qu'avec le secours des vents alisés, ils pourront faire le tour du globe entre les tropiques. Cet appareil aérostatique sera composé d'un globe de cent trente-deux pieds de diamètre, fait d'un taffetas vernissé, fabriqué tout exprès à Lyon, et d'un navire de sapin, pesant vingt milliers. Ce navire sera pourvu de tous les agrès nécessaires pour tenir la mer en cas de nécessité. Il aura ses cordages en soie, ses vivres et sa cuisine, deux ateliers, une buanderie, un observatoire, une chapelle, une salle académique, un salon de jeu, un autre de concert, enfin il renfermera un ballon aérostatique plus petit et un parachute en cas de malheur; l'honneur de construire un pareil ballon, qui ne coûtera pas plus qu'un vaisseau de ligne, doit appartenir, selon M. Robertson, à toutes les sociétés savantes de l'Europe; il les invite en conséquence à contribuer aux frais, et assurer à chaque académie souscrivante le droit de fournir deux argonautes à cette scientifique expédition.

L'ambassade du comte Golofkin en Chine sera composée, y compris l'escorte qui la protège, de 3000 personnes. Le choix des savans qui en font partie est terminé. De ce nombre sont, M de Schubert, membre de l'académie, et très-habile astronome; M. Rutoffsky, botaniste et peintre de paysages; M. *Jules* Klaproth, fils du célèbre chymiste de Berlin, connu par plusieurs essais sur la littérature orientale. On peut nommer encore M. le comte Potocki, célèbre par une vaste érudition, et le fils de M. de Suchtelen, officier au corps du génie. On se promet les plus grands avantages de cette ambassade, tant par rapport aux sciences que pour le commerce.

Suisse. — *Basle.*

La *Société pour l'avancement de tout ce qui est bon et utile* a fait réimprimer, avec des additions très-instructives, la description des établissemens de bienfaisance de la ville de Hambourg, que M. *Bianchi* avoit publiée à Vienne, et elle les a fait vendre à un prix très-modéré.

Italie.

Le célèbre antiquaire danois Zoega, s'occupe toujours à Rome de terminer son catalogue des manuscrits coptes de la collection du célèbre cardinal Borgia. Il a le projet de publier ensuite une nouvelle topographie de l'ancienne Rome. Il est probable que cet ouvrage paroîtra en Allemagne, parce qu'il exige beaucoup de planches dont aucun libraire d'Italie ne veut faire les frais. On ne croit pas cependant que M. Zoega vienne occuper la chaire qui lui a été donnée à l'Université de Kiel. Il est trop accoutumé au beau ciel et à l'heureux climat d'Italie.

L'Académie des Arcades a reçu parmi ses membres madame de Staël-Holstein.

La place de préfet des études du collége romain, devenue vacante par la mort du savant cardinal Borgia, a été conférée par le Saint-Père au cardinal *Lor.* Litta.

On a découvert à Fiesoli, à une très-grande profondeur, un amphithéâtre en pierre d'un beau travail et de grande dimension. Les personnes de l'art calculent qu'il pouvoit contenir 30,000 personnes. De là on peut conjecturer quelle étoit la grandeur

de Fiesoli du temps des Étrusques; car il faut bien remonter jusqu'à ces temps antiques pour expliquer la grandeur d'une ville qui n'a jamais été florissante du temps des Romains.

La *Société des Sciences* de Modène avoit tenu une séance le 18 août 1803, où elle avoit proposé pour sujet de prix, la question suivante : *Stabilire i fondamenti e la vera metafisica del calcolo delle probabilite;* ainsi que *Determinare con decisive sperienze una maniera piu sicura e men fastidiosa delle usate finora, onde impedire la recidiva delle febbri periodiche gia troncate colla Chinachina.* Elle n'a reçu qu'un mémoire, qui n'a pas paru digne du prix. Quant à la question physique, la Société avoit reçu quatre mémoires, parmi lesquels celui de M. *Pietro* Rubini, professeur de clinique à l'École de Médecine de Modène, avoit été jugé digne du prix, qui consistoit en une médaille d'or de la valeur de 90 sequins. Ce mémoire sera incessamment imprimé.

Mon ami M. *Jean* Fabbroni, directeur du Musée d'histoire naturelle de Florence, me marque qu'un de ses amis, M. *François* Pacchiani, professeur de physique, vient de découvrir les principes constitutifs de l'acide muriatique, qui avoient résisté aux recherches de tous les chymistes jusqu'à ce jour. C'est un oxyde d'hydrogène, peut-être à son plus petit degré d'oxygénation. Il le forme à plaisir, et par conséquent on ne peut pas en douter.

On avoit commencé l'année passée, suivant un ordre du gouvernement, mais principalement par l'entremise de M. le secrétaire d'État Seratti, à déblayer les anciens *temples de Pestum.* On continuera cet été de faire des fouilles, après quoi il

paroîtra une description détaillée de tous les monumens qu'on aura trouvés. Le Musée de Naples possède encore, depuis peu de temps, un grand vase antique de marbre de Paros, qui représente l'enfance de Bacchus, confiée par Mercure à une nymphe. Ce beau vase avoit servi jusqu'à cette époque de fonds baptismaux dans l'église de Gaeta.

Un savant distingué de la ville de Naples a publié une relation d'une descente qu'il a faite à Pompéii, depuis la nouvelle fouille que la reine vient d'y ordonner. En voici les principaux traits : « Dans une » fouille que l'on avoit commencée, il y a sept ans, » on avoit aperçu le chapiteau d'un pilastre, que l'on » soupçonna être la face latérale d'une grande porte. » Cet hiver, les travaux ayant été repris, on a trouvé » le pilastre correspondant. Les gonds d'airain de » la porte ont été transportés au Musée de Portici. » L'habitation dans laquelle conduit cette porte est » commode et grande, riche en peintures et en mo- » saïques. Un beau mur de pierres de taille en forme » l'enceinte; les joints sont si parfaitement faits, et » le ciment si bien recouvert qu'on le diroit être une » seule masse. L'allée qui sert d'entrée est longue de » douze palmes et large de dix; elle mène à une cour, » dont les murailles sont revêtues de stuc de diverses » couleurs. Les chapiteaux et les corniches sont très- » bien conservés; j'y ai remarqué une rose qui est » un petit chef-d'œuvre de dessin et de grâces. » Toutes les chambres sont ornées de belles peintures » à fond rouge, bleu et jaune; on y voit de petites » colonnes très-déliées, avec des fleurs, des candé- » labres et des ornemens du meilleur goût. A gauche » sont deux appartemens, qui étoient très-probable- » ment ceux du maître et de la maîtresse de la mai- » son. Le peintre avoit donné carrière à son imagi-

» nation dans la composition de tous les morceaux
» que j'ai observés avec un plaisir indicible. Rien de
» plus piquant entre autres qu'une danse de person-
» nages masqués ; rien de plus gracieux qu'un petit
» oiseau qui becquete un panier de figues. Au milieu
» de la cour est une citerne, l'impluvium des Latins.
» Sur un piédestal de marbre, est un jeune Hercule
» assis sur une petite biche de bronze. Ces deux
» pièces, dont l'une peut peser vingt livres, et l'autre
» quarante, sont du travail le plus fini. De la bouche
» de la biche, l'eau tomboit dans une belle conque de
» marbre grec. Derrière le piédestal étoit une table
» dont les pieds en jaune antique représentent des
» serres d'aigle. Ces ouvrages parfaits ont aussi été
» transportés au Musée. Un corridor latéral à main
» droite conduit à une seconde cour, qui étoit entou-
» rée d'un portique, comme le démontrent les co-
» lonnes octangulaires revêtues de stuc.

» Dans un des appartemens se remarquent aussi
» deux Bacchantes, armées du thyrse. Au dessus de
» la fenêtre, à droite, est peinte une *Europe* d'une
» grande beauté ; elle est entièrement nue, et assise
» sur le taureau, qui s'élance dans la mer. Au dessous
» est un jeune homme portant une corbeille de fruits ;
» il se dresse sur la pointe des pieds, et cette attitude
» a exigé du peintre une expression très-prononcée
» du système musculaire. Vis-à-vis se fait admirer
» une jolie danseuse qui semble battre des *entrechats*,
» elle tient et agite deux cymbales ; son voile, qui
» flotte derrière elle, est d'un très-bel effet. En pas-
» sant de là dans une salle voisine, j'ai remarqué
» d'abord un superbe pavé de marbres d'Afrique des
» plus précieux. Le plafond représente Vénus entre
» Mars et Cupidon. On a trouvé dans cette salle une
» petite idole de bronze, un vase d'or du poids de trois

» onces, une pièce d'or et douze autres de cuivre à » l'effigie de Vespasien. Dans la salle à gauche, on » distingue des fragmens de tableaux peints sur bois » à demi carbonisé ; ils étoient enchâssés dans des » espèces de niches. C'étoit la salle du lit : on voit » encore les huit petites colonnes qui le soutenoient ; » elles sont de bronze, et à leur sommité sont atta- » chés quelques fragmens de bois dorés qui formoient » probablement un baldaquin. Sur le mur latéral » étoient peints deux prêtres à longue barbe, et vê- » tus d'une robe bleue et vert pistache. Ils ont été » transportés au Musée. La cuisine contenoit une » grande quantité d'ustensiles, la plupart de fer et » damasquinés en argent avec une perfection incon- » cevable. Mais ce qui m'a le plus frappé, ce sont » cinq candélabres peints à fresque, sur un fond d'un » jaune extrêmement brillant ; je ne pouvois quitter » la pièce qui renferme ce chef-d'œuvre de goût et » d'élégance. Ils sont soutenus par des petites figures, » posées, vêtues, drapées avec tant de grâces, qu'elles » mériteroient de servir de modèles à toutes les belles » de l'univers. Dans cette maison, comme dans » presque toutes celles de l'antiquité, on ne trouve » aucune fenêtre ouverte sur la rue. J'ai été frappé » des débris d'un char qui est encore sous sa remise ; » on reconnoît parfaitement les essieux, les bandes » des roues, et les ornemens de bronze du char » même. A côté de cette magnifique habitation, se » voit la porte qui conduit à une autre, qui, à en » juger par l'extérieur, n'offrira pas moins de beau- » tés, quand il sera permis d'y pénétrer. »

Amérique.

Parmi les nombreuses institutions qui ont été fon- dées dans le cours de l'année dernière, dans les Etats-

Unis de l'Amérique septentrionale, le public en a distingué trois au succès desquelles il prend un vif intérêt; savoir : 1°. la *Société d'agriculture* établie à Washington, sous la protection spéciale du gouvernement; le président des Etats-Unis, agronome très-éclairé, les sénateurs et les députés au congrès, sont inscrits à la tête des membres; 2°. un *jardin botanique* établi dans les environs de New-Yorck, qui réunira bientôt les plantes rares de tous les climats; 3°. une *Académie des Beaux-Arts*, dont la première idée est venue à M. Livingston, notre ministre à la cour impériale de France; cette Académie se glorifie de voir le nom de l'empereur des Français inscrit sur la liste de ses fondateurs.

Depuis quelques années on a établi à NEW-YORCK une métropole générale pour toute la librairie des Etats-Unis de l'Amérique; et le 18 juin de l'année passée, on a donné pour encourager la librairie quatre sujets de prix. Le premier, une médaille d'or de la valeur de 50 dollars, sera adjugé à celui qui fournira la meilleure impression, faite avec des caractères fabriqués en Amérique, et sur du papier américain. Il y aura un accessit consistant en une médaille de la valeur de 20 dollars. Il sera donné une médaille d'or de la valeur de 20 dollars, pour le meilleur papier fabriqué en Amérique; une autre médaille d'or de 25 dollars est destinée à la meilleur reliure; une médaille pareille de la même valeur est destinée à la fabrication du meilleur noir d'impression.

FRANCE.

La *Société d'agriculture* de NIORT a tenu, le 27 floréal, une séance publique, où l'on a entendu d'excellens mémoires sur la culture de ce département, et applaudi aux vues bienfaisantes et aux

améliorations agricoles introduites par la société. La séance a été terminée par un éloge de *Laquintinie*, né à St.-Loup dans ce département; il étoit directeur des jardins fruitiers et potagers des maisons royales sous Louis XIV, et auteur d'un ouvrage sur l'art du jardinier. Cet éloge envoyé au concours ouvert par la société, et qui a remporté le prix sur plusieurs autres, est de M. le professeur de belles-lettres du collége de Niort, qui a reçu, en cette séance, des mains de M. le Préfet, la couronne et une médaille d'or du poids de 40 grammes.

La Société d'agriculture et de commerce de Caen a tenu une séance publique le 20 floréal an 13.

Voici qu'elle a été l'ordre des lectures :

Rapport sur les travaux de la Société, par M. Lair, secrétaire. — *Mémoire sur le commerce et les moyens d'en étendre les progrès*, par M. Chibourg, président. — *Mémoire sur la statistique de l'arrondissement de Vire*, par M. Polinière. — *Rapport sur la qualité des Pierres à faulx trouvées à Livry, arrondissement de Bayeux,* par M. Thierry. — *Observations sur le projet du Code rural,* par M. Alexandre. — *Notice historique sur Louis Gagnerot, artiste vétérinaire*, par M. Lair. — *Rapport sur une tourbière exploitée à Villers-Canivet*, par M. Nicolas. — *Rapport sur le sujet de prix proposé par la Société, relativement aux moyens de détruire la mendicité dans le département du Calvados*, par M. Janville. *Mémoire sur le commerce de la ville de Caen, depuis le 14e. siècle jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes, en* 1685, par M. Larue.

La distribution des prix de l'école de dessin de la ville de Saint-Quentin, s'est faite, le 12 de ce mois, avec beaucoup de solennité dans la salle de spectacle

de cette ville, par M. le sous-préfet, assisté de toutes les autorités judiciaires et municipales de la ville. On sait que cette école fut fondée en 1782, par M. Delatour, célèbre peintre en pastel. Fermée pendant la révolution, elle a été rétablie, il y a quatre mois, par les soins de M. Delatour, frère du fondateur, et compte aujourd'hui un grand nombre d'élèves qui donnent les plus hautes espérances.

Les eaux sulfureuses de Bagnères-de-Luchon sont depuis long-temps renommées dans le traitement des rhumatismes, des paralysies, des affections laiteuses et des maladies cutanées. Les Français ont négligé pendant plusieurs siècles ces sources précieuses, auxquelles la reconnoissance des Romains avoit érigé des autels; et lors même que par des guérisons presque miraculeuses, leur efficacité fut généralement reconnue, on s'étoit contenté de les recevoir dans un bâtiment mesquin et très-peu digne d'elles. Il étoit réservé au zèle éclairé de M. Richard, préfet de la Haute-Garonne, qui a été bien secondé par celui de M. Roger, sous-préfet du 5e. arrondissement, de construire à Bagnères un édifice aussi vaste que commode, et déjà les ouvriers ont mis la main à l'œuvre, soit pour l'excavation des fondemens, soit pour le déblai des ruines et des éboulemens de la montagne. Ces premières fouilles ont déjà fait découvrir un grand nombre d'autels votifs de marbre blanc, un ancien bassin revêtu de marbre, une statue dégradée, des niches qui paroissent avoir été destinées à des bains d'enfans, un tuyau de briques. Les excavations qui restent à faire promettent de plus amples découvertes et une augmentation dans le volume de quelques sources.

La *Société d'Agriculture, Sciences et Arts* d'Agen,

a tenu, le 8 floréal, une séance publique pour la distribution des prix qu'elle avoit annoncés en l'an XII. Le prix affecté au meilleur mémoire sur la culture du tabac a été décerné à M. Duburgue, membre du Conseil d'arrondissement. Le prix de la poésie a été décerné à la pièce de vers intitulée l'*Invention poétique*, par M. Charles Millevoye, homme de lettres. La Société a regretté de ne pouvoir adjuger le prix à aucun des *éloges de Jules-César Scaliger*, troisième sujet de prix. Celui qui a le plus fixé l'attention de la Société n'appréciait pas avec assez de soin ou d'exactitude les principaux ouvrages de Scaliger, et n'a pas fait connoître le degré d'influence que ce savant a exercé sur son siècle. Quelques opinions, tout au moins étrangères à ce genre d'ouvrage, le déparent aussi. La Société a remis ce sujet au concours pour le prix d'éloquence qu'elle distribuera en l'an XIV.

Elle propose, pour le prix de poésie, l'un des trois sujets suivans, au choix des auteurs, en observant que les poëmes envoyés doivent être de deux cents vers au plus :

1°. Le rétablissement du culte en France par le concordat.

2°. L'institution des prix décennaux par le décret impérial du 24 fructidor an XII.

3°. L'influence des femmes sur l'opinion publique, et les moyens de la diriger vers l'utilité générale.

Les ouvrages destinés au concours seront adressés francs de port au secrétaire perpétuel avant le premier ventose, terme de rigueur. Les prix seront distribués dans la séance publique du second sémestre de l'an XIV, et consisteront chacun en la valeur de 200 francs.

L'un de ces prix sera donné, comme prime d'en-

couragement, au propriétaire du département qui aura planté le plus grand nombre de mûriers.

L'*Académie* de Draguignan vient d'annoncer pour sujet du prix qu'elle distribuera dans sa séance publique de floréal an XIV, consistant en une médaille d'or de 192 grammes, l'éloge de *Massillon*, évêque de Clermont, né auprès de Fréjus. A la même époque, elle accordera une somme de 300 francs au meilleur *éloge en vers du bailly de Suffren*, vice-amiral, également né dans cette contrée.

Paris.

Malmaison s'embellit tous les jours; on y remarque maintenant la serre chaude que S. M. l'impératrice y fait construire; ce monument élevé à l'histoire naturelle, n'est pas encore totalement terminé, mais il est assez avancé pour que l'on en puisse admirer la belle et simple ordonnance. Il est construit d'après les dessins de MM. Thibault et *Barthélemy* Vignon, artistes dont le talent est connu de tout le monde.

Il existe à Malmaison une multitude d'animaux de la plus grande rareté. Les lamas mâle et femelle, qui y ont été amenés il y a deux ans, ont produit cette année un petit très-vigoureux et très-bien portant. Cela donne à penser que si l'on parvenoit à introduire chez nous la vigogne, elle y multiplieroit aussi, puisque c'est un animal qui diffère très-peu du lama.

S. M. l'impératrice, désirant que ses riches collections de plantes et d'animaux servent à l'avancement des sciences, a ordonné que Malmaison seroit ouvert aux membres de l'Institut et aux administrateurs du Musée d'histoire naturelle. Les autres personnes, si l'on en excepte cependant les sénateurs, les ministres, ou les personnes qui ont des charges à la Cour, ne peuvent y entrer sans ordre particulier, ou sans un billet de l'intendant du domaine.

Le collége de France présente au gouvernement, pour remplacer M. de Villoison dans la place de professeur de langue grecque, M. Coraï, médecin très-versé dans cette langue. M. Coraï est né dans une des îles de la Grèce.

M. Deseines, statuaire du chapitre de Notre-Dame, a déposé dans le trésor du chapitre, le buste du S. Père, comme monument historique du couronnement de Napoléon Ier., empereur des Français.

La classe de littérature ancienne de l'Institut vient de nommer à la place vacante par la mort de M. d'Ansse de Villoison, M. Brial, qui a eu pour concurrent, M. le sénateur Lanjuinais.

Madame de Megnieres, épouse en seconde noces du président de ce nom, est morte à Chaillot. C'est elle qui a donné la traduction de l'*Histoire des Plantagenets et des Tudor* de l'illustre Hume. Elle avoit aussi publié quelques autres ouvrages.

Les Beaux-Arts ont à regretter la perte d'un de nos plus célèbres statuaires, M. Bridan, professeur de l'ancienne académie royale de peinture et de sculpture, et ensuite de l'école spéciale à Paris. Il a succombé, le 8 de ce mois, à de longues infirmités, causées par un travail trop assidu. On cite parmi ses ouvrages, un groupe de l'*Assomption*, en marbre, que l'on voit dans la cathédrale de Chartres; composition aussi heureuse qu'elle est d'une exécution savante, ainsi que les bas-reliefs, également en marbre, qui décorent le chœur de cette église; la cathédrale de Sens possède aussi plusieurs de ses ouvrages; trois statues de six pieds de proportion, dont deux, le *maréchal Vauban* et le *chevalier Bayard*, ornent la galerie du palais impérial des Tuileries; et la troi-

sième, celle de *Vulcain*, est placée dans le jardin du Luxembourg. Cette dernière figure est, de l'aveu des artistes, un morceau de sculpture, digne d'être classé au premier rang. Quiconque a connu M. Bridan, sait avec quelle passion il cultivoit son art; sa société étoit sa famille qui le chérissoit, et quelques amis que la bonté de son caractère lui attacha pour toujours. Son dernier ouvrage en marbre est le buste du respectable M. *Cochin*, fondateur de l'hospice de ce nom, qu'il exécuta par ordre du gouvernement, peu de temps avant sa mort.

THÉATRES.

Théatre de l'Opéra.

Acis et Galatée.

M. Duport a donné un ballet de sa composition, et dans lequel il danse lui-même avec cette légèreté et cette grâce qu'on lui connoît. Il a un peu estropié la mythologie en l'accomodant à son ouvrage; mais il a fait de jolis tableaux, des groupes gracieux, et des pas *étonnans*. Voilà tout ce qu'il faut dans un ballet. Tout le monde sait que *Polyphême*, cet affreux cyclope, étoit épris des charmes de *Galatée*; *Acis* est son rival, et bien entendu son rival préféré. La mort du cyclope lève tous les obstacles, et tous les dieux de l'Olympe viennent embellir la fête du mariage des deux amans.

Tous les camarades de Duport ont prouvé, par la manière dont ils ont exécuté son ouvrage, que loin d'être jaloux, ils ne cherchoient qu'à assurer son succès.

THÉATRE FRANÇAIS.

Les Templiers.

Le succès mérité du poëme de M. RAYNOUARD, intitulé : *Socrate dans le temple d'Aglaure*, qui fut couronné par l'Institut, dans sa séance publique du mois de vendémiaire de l'an XII (1), avoit déjà bien fait présumer de son talent pour la poésie. On attendoit avec une vive impatience son premier ouvrage dramatique; aussi l'affluence a-t-elle été prodigieuse à la première représentation des *Templiers*, tragédie dont il est l'auteur. Nous ne pouvons parler longuement d'un ouvrage qui a été analysé dans presque tous les journaux. On sait que le sujet est la condamnation de ces chevaliers ; Marigny est leur accusateur, la reine de Navarre les défend, le fils de Marigny, prêt à épouser la fille de la reine, dont il est aimé, renonce à cet hymen glorieux et fortuné, et avoue des vœux dont il croit avoir seul connoissance. Il déclare qu'il est Templier, parce que son âme généreuse ne lui permet pas de renier son ordre au moment où il est proscrit et persécuté. Le calme et la fière résignation du grand maître des Templiers, le généreux dévouement du jeune Marigny, la noble franchise de la reine de Navarre, et la sensibilité du connétable, forcent continuellement le spectateur à l'admiration. Des caractères aussi imposans, un style élevé et soutenu, des idées grandes exprimées en beaux vers, voilà ce qui a assuré la réussite d'un ouvrage extrêmement remarquable sous tous les rapports.

(1) Voy. *Magas. Encyclop.*, année IX, t. IV, p. 393—401, où nous avons réimprimé ce poëme entier, avec l'avant-propos de M. Raynouard.

On

On ne s'attendoit guère à voir la condamnation des Templiers devenir le sujet de querelles littéraires, et l'esprit de parti trouver un aliment dans les jeux de la scène; mais les opinions se sont partagées, non sur le mérite de l'ouvrage, mais pour ou contre la légitimité de la condamnation des Templiers. On a dit que la société des Jacobins leur devoit son origine, et il n'en a pas fallu davantage pour renouveler contre l'ordre entier les cris de beaucoup de personnes crédules; d'autres ont voulu, parce que ces mêmes chevaliers les ont intéressés sur la scène, qu'ils aient été absolument innocens des crimes qu'on leur a reprochés. Les uns ont cité le père Daniel, les autres Bossuet, Vély, comme leur autorité. Dans cette lutte d'opinions, personne ne s'est montré plus juste et plus raisonnable que l'auteur de trois articles insérés dans le Mercure de France, sur les Templiers. Il est certain que la question de la condamnation de ces chevaliers est encore un problème qui mériteroit d'exercer la sagacité de quelque historien, bon critique et impartial; il laisseroit de côté Daniel, Bossuet et les autres qui ne peuvent faire autorité, et remonteroit aux sources; mais quand bien même il résulteroit de cet examen que l'ordre des Templiers devoit être anéanti, il seroit impossible de prouver que tous ont mérité d'être brûlés, parce que les individus qui composent une réunion d'hommes ne peuvent jamais avoir mérité tous le même degré de peine.

Une autre observation a été faite sur le caractère donné au grand maître par l'auteur de cette belle tragédie. On a prétendu qu'il blessoit la vérité de l'histoire; mais aucun ouvrage dramatique ne pourra exister si les poëtes doivent se renfermer dans les mêmes limites que l'historien. Les anciens ont usé

de même du privilége d'ennoblir le caractère des personnages qu'ils ont mis en scène, et de changer à leur gré certains événemens consacrés cependant par des opinions religieuses; de sorte que la mythologie des auteurs tragiques diffère beaucoup de celle des poëtes épiques et lyriques, et qu'il est aisé de retrouver les changemens qu'ils ont faits à des traditions antiques et révérées. Les plus illustres modernes ont également changé à leur gré, le caractère des personnages qu'ils ont fait agir. Antiochus dans Rodogune, Nicomède, Sertorius, Cinna en sont de mémorables exemples. Il en résulte seulement qu'il ne faut pas, comme beaucoup de gens le font, étudier l'histoire en suivant le théâtre. On pensera donc qu'il est permis d'ennoblir sur la scène un personnage historique; mais il doit être défendu de le dégrader, comme on le fait quelquefois.

La tragédie de M. Raynouard n'est pas exempte de défauts sans doute; et quel ouvrage n'en a pas? mais la preuve qu'elle plaît à l'âme et à l'esprit, c'est la faveur constante dont elle jouit.

Théatre Favart.

Délia et Verdikan.

Un excellent auteur peut n'être qu'un comédien fort médiocre; de même un très-bon comédien peut n'être qu'un très-mauvais auteur; et cela prouve la vérité du proverbe *chacun son métier*..... Cette réflexion vient à propos de Délia et Verdikan; car personne n'ignore que cette pièce est d'un des acteurs les plus aimés de l'Opéra-Comique. Elle n'a point eu de succès; elle a même été traitée avec la plus grande rigueur. Il est vrai que le peu d'intérêt, les longueurs, le style peu soigné, tout se réunissoit pour

indisposer les spectateurs. Nous n'analyserons point la pièce, afin de nous dispenser d'en faire la critique. Nous conseillerons seulement à l'acteur-auteur, de se contenter des applaudissemens qu'il obtient chaque jour dans ses rôles, sans briguer un titre dont les désagrémens sont loin d'être compensés, même par les succès.

Théâtre Louvois.

Le Portrait du Duc.

Cette comédie en trois actes et en prose a réussi grâce à de jolis détails. Le fonds n'est pas neuf; on y trouve quelques réminiscences. Le quiproquo du portrait ne produit peut-être pas d'incidens assez gais; il y a plutôt de l'esprit que du vrai comique. Cependant les caractères sont bien suivis, et celui d'une vieille antiquaire a fait plaisir.

L'ouvrage roule sur un quiproquo de portraits. Une jeune personne, qui a celui de son amant à l'insçu de ses parens, le laisse maladroitement surprendre par sa tante, et le lui donne comme le portrait du duc de Florence, dont cette tante attendoit une copie. L'amant, qui se présente ensuite, est pris pour le duc. Un oncle qui pourroit faire cesser le mystère, est éconduit sous prétexte de disgrâce. Il seroit impossible d'entrer dans tous les détails d'une pièce dont les incidens font le mérite, et dont chaque scène est un incident nouveau. La méprise s'explique enfin, et le dénouement se fait comme à l'ordinaire. L'idée du quiproquo de portraits est tirée de la *Petite Ville allemande de Kotzebue*. M. Metz l'a fournie à M. *Joseph Pain*, qui a arrangé l'ouvrage pour la scène française.

Théatre du Vaudeville.

La Parisienne à Madrid.

Une Parisienne a épousé un Espagnol; celui-ci est jaloux; il prétexte un voyage et revient incognito pour éprouver sa femme. Elle feint à son tour de se laisser séduire, donne un rendez-vous; le mari s'y trouve, et voit qu'un portrait qu'il croyoit celui d'un rival, est le sien dont sa femme s'occupoit pendant son absence. Les couplets sont assez foibles; ils offrent quelques équivoques peu décentes; mais de la grâce dans l'ouvrage et le jeu de madame *Belmont* et de *Julien* lui ont évité la chute. La pièce est un extrait du *Curieux impertinent.* Elle est de M. Maurice.

LIVRES DIVERS (1).

Géométrie.

Nouvelle découverte *qui embrasse toute la géométrie, qui donne la solution de ses plus grands problèmes, et qui va reculer les bornes de l'esprit humain, ou,* identité *du cercle et du quarré, quadrature du cercle, trisection de l'angle et de son arc, duplication du cube, etc., mise à la portée de ceux qui sont les moins instruits; présentée à la première classe de l'Institut, qui en a ordonné le dépôt à la bibliothèque publique, et qui en a fait faire des remercimens particuliers à l'auteur, etc.; présentée au Sénat, au Tribunat, au Corps-Législatif, lequel en a fait mention honorable et ordonné le dépôt à sa bibliothèque,* etc.; par *Laurent* Potier des Lauzières, né au Mans, habitant de Périgué, département des deux Sèvres, avec cette épigraphe :

Impossibilia, dum ignores;
Ubi cognoveris, facilia.

Le prix est de 3 fr., et 3 fr. 75 cent. franc de port, à Paris, chez l'auteur, rue Serpente, à l'hôtel d'Anjou; chez *Dentu,* imprimeur-libraire, quai des Augustins, n°. 22, et Palais du Tribunat, galerie de bois, n°. 24, et au bureau des affiches de la rue d'Argenteuil, n.° 212.

Tel est le titre de cet ouvrage : l'auteur nous a prié de l'insérer dans son entier, « pour ne pas le

(1) Les articles marqués d'une * sont ceux dont on donnera un extrait.

» priver, ce sont ses expressions, par un oubli involontaire de ce qui peut lui être le plus honorable et » le plus avantageux pour le débit de sa brochure. » Nous avons suivi ses intentions; mais nous devons aussi lui apprendre, puisqu'il paroît l'ignorer, que l'Institut ne peut refuser un ouvrage qui lui est *présenté*; que la politesse exige une *lettre de remercimens*; que cette lettre est imprimée, la même pour tous, et ne contient jamais rien de particulier; que la bibliothèque de l'Institut n'est pas *publique*; que c'est encore un usage des corps constitués tels que le Sénat, le Tribunat, etc., de faire *mention honorable* des ouvrages qui lui sont adressés, quels qu'ils soient. Les auteurs ont donc tort de tirer vanité de ces formalités indispensables : elles ne préjugent rien pour le mérite de leur ouvrage. Ainsi l'auteur de celui-ci et aucun autre ne doivent s'en prévaloir. C'est pourtant ce qu'on voit tous les jours, ainsi que publier les lettres de remercimens écrites dans de semblables occasions dans les Bureaux des Ministres. A. L. M.

Histoire naturelle.

Annales *du Muséum national d'histoire naturelle. Trentième cahier.* — A Paris, chez *Levrault, Schoell* et compagnie, rue de Seine, n°. 1395.

Ce cahier contient les articles suivans :

Précis des expériences faites sur un minéral appelé Cérite, et sur la substance particulière qu'il contient et qu'on regarde comme un métal nouveau; par M. Vauquelin. — *Troisième Mémoire sur les caractères généraux des familles, tirés des graines, et confirmés ou rectifiés par les observations de*

Gærtner; par M. A. DE JUSSIEU. — *Sur la Galatée, nouveau genre de coquillage bivalve;* par M. LAMARCK. — *Mémoire sur la Dolabelle, sur la Testacelle, et sur un nouveau genre de Mollusques à coquille cachée, nommée Parmacelle;* par G. CUVIER. — *Observations sur les Rhus aromaticum et suaveolens;* par M. TURPIN. — *Précis du Journal de l'éruption du Vésuve depuis le* 11 *août jusqu'au* 18 *septembre* 1804; publié à Naples par M. le duc DELLA-TORRE, traduit et rédigé par M. TOSCAN. — *Correspondance géologique, Notice sur les analogues des plantes fossiles;* par M. le comte de STERNBERG. — *Etat des dons faits au Muséum par ses correspondans, soit en graines ou en végétaux vivans, depuis le* 1er. *messidor an XI jusques et compris le dernier complémentaire an XII.*

BOTANIQUE.

PLANTES *de la France; décrites et peintes d'après nature par Jaume* ST.-HILAIRE, auteur des livraisons sous les n.ºs 7, 9 à 16 du nouveau Traité des arbres de DUHAMEL, et collaborateur de M. DE JUSSIEU pour le dictionnaire des sciences naturelles; ouvrage destiné aux amateurs de la Botanique, aux agriculteurs, aux médecins et aux manufacturiers, avec cette épigraphe :

> *Segnius irritant animos demissa per aurem,*
> *Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus.*
> HORAT. de Art. poet.

1.re et 2.e livraisons.

Depuis long-temps, le Danemark, l'Autriche, la Russie, ont une Flore particulière; M. Sowerby vient d'en faire une pour l'Angleterre; M. Cava-

nilles a fait travailler pendant long-temps à celle de l'Espagne; et la France, si digne de figurer au premier rang dans les sciences et les beaux-arts, ne possède aucun ouvrage de ce genre. Bulliard l'avoit entrepris avec succès, mais la révolution et la mort vinrent l'arrêter. Sans suivre entièrement son plan, M. Jaume St.-Hilaire se propose de donner aussi un herbier de la France. Bulliard, justement regretté pour son bel ouvrage sur les champignons, s'occupoit trop peu d'agriculture et de jardinage. M. Jaume, au lieu de quelques lignes placées au bas des planches, a senti la nécessité d'employer une ou deux pages de texte pour donner la description de chaque espèce, et de ses variétés les plus intéressantes, en faire connoître l'histoire presque entièrement négligée depuis Jean Bauhin, entrer dans les détails de sa culture d'après Duhamel, Miller, Rosier, Dumont-Courset, etc. Comme ce travail est d'une certaine étendue, deux personnes qui ont déjà fait preuve de talent dans la peinture des fleurs ont bien voulu s'associer à son ouvrage pour ce qui concerne les figures. Plusieurs années d'étude sous les savans professeurs de Jussieu, De Lamarck, Desfontaines, Thouin, Vanspandoenk, des voyages dans différentes parties de la France, une correspondance suivie avec ses parens et ses amis, qui s'occupent de Botanique dans les provinces méridionales, les nombreuses collections de la capitale, lui donnent la facilité et le courage d'entreprendre ce travail.

Quoique son principal objet soit de faire connoître les plantes de la France, il n'oubliera pas celles qu'une longue culture a naturalisées sur son territoire. Ainsi, le *mûrier* apporté de la Chine, le *cerisier* du royaume de Pont, l'*olivier*, la *tulipe*, le *platane*, le *marronier d'Inde*, etc., et dans des

temps plus modernes le *cirier de la Louisiane*, l'*érable à sucre* de la Pensilvanie, l'*arbre à suif* de la Chine, l'*hortensia* du Japon, le joli *fuchsia* du Chili, etc., doivent y trouver une place, en y joignant, autant qu'il sera possible, l'époque de leur arrivée en Europe, et de leur naturalisation en France.

Chaque livraison est composée de six planches. Chacune d'elles contient la figure d'une plante peinte d'après nature, et imprimée en couleur, comme les liliacées et les plantes de la Malmaison. On a soin d'y joindre les caractères de la fructification. Environ deux pages de texte contiennent le nom français et le nom latin de la plante, la place qu'elle occupe dans les familles naturelles, la classe et l'ordre dans le système sexuel, une description courte et précise de la tige, des feuilles, de la fleur et du fruit, l'époque de sa floraison, son lieu natal ou originaire, son histoire, ses usages dans la médecine, les arts ou la culture. A dater du mois de Janvier 1805, il en paroît une livraison à peu près tous les mois. Suivant ce calcul, on aura, au bout de trois ou quatre ans, pour la somme d'environ trois cents livres, une figure et une histoire de toutes les plantes utiles à l'agriculture, à la médecine, aux manufactures, et propres à l'ornement des jardins. Si, à cette époque, les souscripteurs et les succès de l'ouvrage le permettent, on y joindra celles qui sont moins utiles et moins connues, mais qui offrent toujours de l'intérêt aux amateurs de la Botanique.

Les deux livraisons que nous annonçons contiennent chacune six planches imprimées en couleur et terminées au pinceau. Environ deux pages de texte sans pagination accompagnent chaque figure, de sorte que, l'ouvrage étant terminé ou très-avancé,

on pourra les disposer par ordre alphabétique, ou, suivant les différentes méthodes de Tournefort, Jussieu, ou Linné. En traitant de chaque plante, l'auteur en donne une description courte et précise, l'époque de sa floraison, son lieu natal ou originaire, ses noms français, latin, allemand, anglais, espagnols, etc., il y joint une histoire abrégée de ses usages parmi les anciens peuples, ainsi que des vertus et des usages qu'on lui attribue actuellement dans les arts et la médecine. L'article est terminé par le détail des différens procédés de culture. Les figures de ces deux livraisons sont exécutées avec le plus grand soin, et représentent, avec toutes les parties de la fructification, la KETIME des *jardins*, l'OPHRIS *mouche*, l'YVRAIE *vivace*, la MATRICAIRE *camomille*, la MAUVE *sauvage*, le TABAC *cultivé*, la CLANDESTINE d'*Europe*, la MORELLE *douce amère*, la RUE des *jardins*, la *grande* PERVENCHE, la DENTELAIRE d'*Europe*, et la BALSAMINE des *jardins*. Ce qui doit donner du prix à cette collection, c'est que l'auteur, qui la publie à ses frais, en dirige lui-même l'exécution; plusieurs fabricans de papiers et de toiles peintes y ont déjà trouvé des modèles exacts et gracieux pour leurs manufactures.

Le prix est de 9 liv. par livraison (1).

(1) Les personnes qui auront envoyé leur inscription avant le 30 prairial an 13, paieront 7 liv. 10 sous seulement, en recevant chaque livraison. Cette inscription n'entraîne aucun déboursé, et le nom des personnes inscrites sera imprimé à la fin de l'ouvrage. Les frais de port seront à la charge des personnes qui recevront ces livraisons dans les départemens ou en pays étrangers. Les demandes et l'envoi de l'argent doivent être affranchis.

On en tirera cinquante exemplaires seulement sur beau

Entomologie.

Mémoire *aptérologique* par *Jean-Frédéric* Hermann, docteur en médecine, membre de la Société d'histoire naturelle de Paris; publié par *Frédéric-Louis* Hammer, professeur d'histoire naturelle à l'école de pharmacie de Strasbourg, membre de la Société d'agriculture, sciences et arts, du département du Bas-Rhin; avec 9 planches enluminées. — Strasbourg, de l'imprimerie de F. G. *Levrault*, an XII.—1804. In-fol.

Je ne puis assez m'étonner du silence profond que les journaux ont gardé sur ce bel ouvrage. Moi-même, qui ai toujours fait profession d'un attachement si tendre pour la famille de son auteur, je n'en ai point encore parlé. Il est vrai qu'il a paru dans le temps où je voyageois dans les départemens du midi de l'empire. Il est temps de réparer cet oubli injuste dans tout autre, et qui, de ma part, seroit un manque de reconnoissance et d'amitié.

Le nom d'Hermann est commun dans plusieurs parties de l'Allemagne et de la Hollande. Il a été porté par des savans qui se sont illustrés dans tous les genres de connoissances. J'ai eu plusieurs fois occasion de parler du savant naturaliste de Strasbourg; j'ai consacré plusieurs articles à sa mémoire, qui m'est si chère, et j'ai fait connoître les différentes notices biographiques dont il a été le sujet.

Ce n'est point lui qui est l'auteur du bel et savant ouvrage que nous annonçons : il avoit été composé

papier vélin, et à grande marge, pour lesquels on s'inscrit à raison de 15 liv. par livraison.

On est inscrit en envoyant son adresse à l'Auteur, rue des Fossés-Saint-Victor, n°. 27.

par son fils unique, qui devoit lui succéder dans l'estime et la considération publique. Ce jeune homme, plein de talent, de vertus et de connoissances, a été moissonné à la fleur de son âge. Son père, accablé de cette perte, voulut au moins élever un monument littéraire à sa mémoire, en publiant ce bel ouvrage, qui avoit remporté le prix proposé par la société d'histoire naturelle de Paris, (1) prix disputé par le célèbre Thunberg et deux savans dont l'Europe estime les travaux, MM. Pinel et Ventenat; et cependant l'auteur n'avoit encore que vingt-cinq ans; mais ce malheureux père, enlevé lui-même trop tôt aux sciences, n'a pu remplir la tâche que son cœur lui avoit imposée.

On a trouvé le commencement de la préface que Hermann désiroit mettre en tête de cet ouvrage, et qu'il n'a pas eu le tems d'achever. La tendresse et la douleur paternelles s'y peignent avec un sentiment qui fait verser des larmes, et avec un choix d'expressions à la fois fortes et sentimentales qui pénètrent l'âme (2),

(1) Le prix étoit une médaille qui devoit être décernée à celui qui auroit fait les découvertes les plus intéressantes en histoire naturelle.

(2) Cette préface est si belle et si honorable pour mes deux illustres amis, que je crois faire plaisir à mes lecteurs de la consigner ici toute entière, d'autant que l'ouvrage est cher et ne convient qu'à ceux qui se livrent à l'entomologie. Je la donne dans la langue originale; on lui feroit perdre tout son mérite en la traduisant. —

Quem coram habes, benevole naturæque miraculorum studiose lector, et quem sine dubio eo quem omni modo meretur excipis favore liber, minima pars est eorum quæ tibi paraverat auctor, quibus fruiturus eras, serius utique, sed o quam plenius, o quam abundantius, si fata vitam concessissent egregio nec unquam

L'ouvrage n'est plus tel qu'il a été présenté à la Société qui l'a couronné. L'auteur l'a retouché et

satis laudando juveni, cujus subcessivis laboribus hæc quæ vides exarata sunt. Vix ille litteratis innotescere cœperat viris, et ineunte adolescentia Linnæanæ Societatis naturæ curiosorum Parisinæ præmio coronatus fuerat, quum summo meo luctu, maximo bonorum omnium qui quantum ille valeret perspectum habebant dolore, denique vix unquam reparando rei nostræ litterariæ damno, præmatura mors illum humanis rebus eriperet. Quare nihil acerbius mihi calamitatibus aliis publicis privatisque fracto contingere potuit. Si quid est quod me miserum solatur, quod percussum erigit illud est, quod supervivat non inglorius seræ posteritati memorandus, et reliquerit monumentum haud unum quo se vixisse testetur. Si quid diram sollicitudinem delinit, illud est, quod cunctos quibus non modo per Europam omnem sed et reliquas orbis partes gaudeo amicos, in partem doloris venire sciam, quin naturæ studiosis cunctis communem meum luctum esse persuadeor. His liceat, ut alio modo quam lacrimis expleatur egeraturque dolor meus justissimus, qualis fuerit filius noster, quanta poterant ab illo debebantque in posterum expectari, brevi enarrare sermone. Neque me in suspicionem ullam venire vereor, paternum affectum plura prolaturum quam quæ cum veritate conveniant. Qui enim cunque filium noverant cives et exteri, notus autem erat jam quam plurimis non modo qui huc transierant, sed et aliis quibus isti de eo retulerant, consenserunt in eo non posse quemquam filio beatiorem esse patrem quam fueram ego. Illum habui, vah! habui filium, amici vah! habui filium unicum! Illum habui talem ut post haud longa tempora dici potuisset, qualem lyricus poëta dixit

l'a enrichi de nouvelles additions; il vouloit même le refondre en entier, mais la mort le prévint. Après

Diomedem, melior patre. Si enim mihi est aliquid apud naturæ studiosos gratiæ, si bene quid de amabili scientia vel inter nostros vel et apud exteros merui, multo labore illuc enitendum erat, multæ difficultates vincendæ. Αὐτοδίδακτος *fere, re familiari nil minus quam lauta fruens, neglectam primis meis temporibus, quin spretam à multis scientiam extollere, promovere, diffundere studui, haud ulla re alia suffultus quam venerandi præceptoris Spielmanni libraria supellectile. Itaque in ista major utique felicitas filii fuit, ut a tenera ætate haberet sub oculis museum, uteretur libris et instrumentis, haberet qui manu se duceret et consiliis æque ac re juvaret parentem. Sed et o quam cito emersit sublimis, quam mature habuit præclaros etiam naturæ consultos qui amicitiam ejus ultro peterent, quam pene puer ætate multo majores discipulos habuit! Clarum futurum erat olim gentis nostræ nomen meritis de naturæ studio, et superaturum, si recte video, ipsius* Pauli *Hermanni præclarissimi viri merita, ni fata invidissent. Cetera....*

Atque hunc filium fatorum invidia temporumque injuria abstulit. Viveret dubio procul, si incidisset in tempora quibus minus periculosa ratione serviendum patriæ fuisset. Referta erant ægris militaria nosodochia; compellabantur undique medici; non poterat bonus civis ullus deesse rei publicæ. Grassabantur morbi biliosi, qui plurimos etiam in urbe sustulerunt; vix etiam ullus erat medicorum qui non corriperetur, fuitque plurimis exitiale contagium. Jam occubuerant amici, decumbebant collegæ, quum optimum quoque meum affligeret. Tristia statim morbi initium auguria mihi dedit. Encephalum statim petiit diffusa per ve-

son décès, son père y ajouta quelques nouvelles découvertes, et commença à faire graver les premières planches. Les dessins trouvés dans les papiers du père et du fils en ont fait porter le nombre à neuf. Il en est résulté que plusieurs objets se trouvent sur les dernières planches, tandis qu'ils auroient dû être placés sur les premières. Ces planches ont été exécutées avec la plus grande exactitude.

L'ouvrage commence par une très-belle introduction qui contient les généralités de l'histoire des Aptères; il donne ensuite le tableau des ordres et des genres que l'auteur a établis. Les espèces sont décrites avec le plus grand soin et une admirable exactitude. Les planches ont toutes été dessinées par l'auteur même.

Si les deux Hermann avoient vécu plus long-temps, ce premier mémoire auroit été suivi de quelques autres sur les insectes aptères, dans le même format que celui-ci. Ils avoient recueilli et dessiné plus de cent espèces d'araignées, un bon nombre de poux et de gallinsectes, la plupart grossis au microscope. Il n'est pas impossible que ces ouvrages paroissent encore; mais il faut des fonds considérables pour une exécution aussi belle que celle que le père Hermann vouloit donner aux ouvrages d'un fils chéri, auxquels il se proposoit de donner la dernière main.

L'ouvrage a été publié par M. Hammer, gendre du professeur Hermann, et qui par ses connoïssances et ses talens, méritoit d'appartenir à une famille dont le nom est en honneur parmi ceux qui font quelque cas des talens et des vertus. A. L. M.

nas bilis et tragœdias ibi lusit immanes. Diris convulsionibus et deliriis vix ulla mora vel intercapedo. Non juventus, non firma ceterum valetudo, non medicamenta, non docta collegarum experientia, non parentum cura servare potuerunt. Cetera.....

Économie rurale.

VII, VIII et IXe. *Cahiers de la troisième année de la* Bibliothèque-Physico-Economique, *instructive et amusante, à l'usage des habitans des villes et des campagnes ;* publiée par cahiers, avec des planches, par une Société de savans, d'artistes et d'agronomes, et rédigée par C. S. *Sonnini*, de la Société d'agriculture de la Seine, etc.

Cette bibliothèque, qui a déjà plusieurs éditions, continue de jouir du plus grand succès, en France et chez l'étranger. Ces trois nouveaux cahiers, de 216 pages, avec des planches, contiennent entre autres articles intéressans et utiles : — *Moyen prompt et facile de réduire toute espèce d'herbes en engrais.* — *Procédés sur la culture des melons.* — *Nouvelle manière d'arroser les plantes.* — *Rouissage du chanvre par une nouvelle méthode.* — *Manière nouvelle de multiplier les arbres fruitiers et d'ornement.* — *Remède curatif de la maladie des bœufs, appelée* météore. — *Nourriture et éducation des moutons de Cachemire.* — *Salaison de toute espèce de poissons, avec un procédé pour les conserver long-temps.* — *Recette du gâteau d'orange de Nankin.* — *Procédé pour décrasser les boiseries peintes à l'huile, et leur rendre leur premier éclat, ainsi qu'à toutes sortes de vieilles peintures.* — *Description, usage et figure des nouvelles cheminées-poêles de M.* Curaudau. — *Chandelle économique qui ne coule point, et a toute l'apparence de la bougie.* — *Moyen nouveau d'empêcher les cheminées de fumer.* — *Description et usage d'un méridien sonnant.* — *Blanchîment de gravures.* — *Remède éprouvé contre le cancer, par M.* Dumaitz, *qui s'est guéri lui-même.*

Le

Le prix de l'abonnement de cette troisième année est, comme pour chacune des deux premières, de 10 fr. pour les 12 cahiers, que l'on reçoit mois par mois, franc de port par la poste. La lettre d'avis et l'argent doivent être affranchis et adressés à F. *Buisson*, libraire, rue Hautefeuille, n°. 20, à Paris.

Technologie.

Annales *des Arts et Manufactures*, ou *Mémoires technologiques sur les découvertes modernes*, concernant les Arts, les Manufactures, l'Agriculture et le Commerce; par R. O'Reilly. — Paris, de l'imprimerie des Annales, rue J.-J. Rousseau, n°. 11. Tom. XXI, n°. 61.

Ce cahier renferme les Mémoires suivans : — *Sur le commerce et l'industrie du département des Deux-Sèvres*, par M. Dupin, préfet. — *Sur la préparation des briques de laitier dans les fonderies de Suède.* Cet article est extrait de l'ouvrage de M. Garney, sur les *hauts fourneaux.* — Suite et fin du *Mémoire sur l'emploi de l'indigo dans la teinture.* — *Sur un moyen facile d'enlever les taches.* — *Description d'une machine à filer le coton en gros.* — *Mémoire sur l'alunage et l'influence des divers états des laines en teinture.* — *Sur les moyens de suppléer à la construction de chambres de plomb dans la fabrication de l'acide sulfurique.* — *Sur les hydrocérames, vases de terre propres à rafraîchir les liquides.*

Voyage.

Voyage *en Chine et en Tatarie*, à la suite de l'ambassade de lord Macartney, par M. Holmes, sergent-major de sa garde; auquel on a joint les vues,

costumes, etc., de la Chine, par M. W. *Alexandre;* les planches de l'atlas original omises dans la traduction française et leur explication; ouvrage traduit de l'anglais, par M. M***.; revu et publié avec des observations sur les relations politiques et commerciales de l'Angleterre et de la France avec la Chine, et quelques notes, par L. Langlès, de l'Institut; 2 vol. in-8°., ornés de 52 gravures. Prix, broché, 15 fr., pap. ordin., et 24 fr. pap. vélin. — A Paris, chez *Delance*, imprimeur-libraire, rue des Mathurins, hôtel de Cluny.

On connoît si peu le vaste pays de la Chine, l'antiquité présumée du peuple qui l'habite excite tant d'intérêt, qu'on recueille avidement tout ce qu'on en publie. Jusqu'ici, les récits des missionnaires ont été jugés seuls exacts et dignes de confiance; on doit mettre de ce nombre la relation officielle de lord Macartney, publiée par sir Georg. Staunton (1). Quel que soit le mérite de semblables ouvrages, ils ne sont jamais assez complets, pour ne pas être susceptibles d'additions et de corrections. Celui que nous annonçons n'est guère qu'un journal nautique. Cependant la sécheresse en est souvent adoucie par quelques détails curieux et nouveaux sur le sol, les productions, les habitans des lieux qu'a offerts la traversée; et principalement sur l'excursion intérieure de l'ambassade dans une bonne partie des états chinois et tatars. Mais ce qui donne du prix à ce voyage ce sont les vingt-quatre planches représentant les *vues, costumes, mœurs et usages* de la Chine. Elles sont d'ailleurs exécutées avec une pureté, une correc-

(1) Nous en avons donné un compte très-étendu dans ce ournal, t. I, p. 466, et t. II, p. 48 et 172, année IV.

tion, une finesse de burin dignes des plus grands éloges. Ce n'est pas là le seul agrément de ce recueil : de dix cartes géographiques et de trente-deux planches en taille douce qui composent le magnifique atlas du voyage anglais de Macartney, on n'a joint à la traduction française que trois cartes et trois planches. Pour réparer cette omission étrange, l'éditeur a orné le second volume de la relation de Holmes des estampes supprimées, et capables cependant d'intéresser un grand nombre de lecteurs. Le travail en est également beau, très-soigné, et soutient avec honneur la réputation de M. Simon. Quant aux grandes cartes géographiques, comme l'artiste auroit été obligé de les réduire à trop petits points, on s'est contenté d'en traduire les explications, qui, quoique isolées des objets dont elles dépendent, ne laisseront pas que d'être instructives. Le voyage de M. Holmes, avec tout ce qu'on y a réuni, devient donc le complément de toutes les relations publiées sur l'ambassade du lord Macartney, mais particulièrement de celle de sir George Staunton, dont ce curieux recueil est une partie essentielle et intéressante, et pour l'intelligence de laquelle nous le croyons tout à fait indispensable.

Antiquités.

Les monumens antiques du Musée Napoléon, gravés par Thomas Piroli, avec une explication, par M. Louis Petit-Radel, publiés par F. et P. Piranesi frères, dans leur établissement chalcographique, à l'ancien collége de Navarre. Quatorzième livraison.

Ce cahier contient : *Jason ; — Thésée ; — L'Amazone Malpadie ; — L'Amazone Antiope ; — Deux*

Héros ; — Méléagre ; — Tête de Pâris ; — Jugemens de Pâris, bas-relief; — *Tête d'Achille ; — Achille à Scyros*, fragment d'un bas-relief.

Antiquités *d'Herculanum, gravées par Thomas* Piroli, *et publiées par F. et P.* Piranesi *frères.* Tome III, XIIIe. livraison. — Paris, chez *Piranesi* frères, place du Tribunat, n°. 1354. An XIII — 1805.

Cette livraison contient : *Groupe d'une Bacchante et d'un Faune ; — Une femme tenant une outre, verse du vin à un Silène ; — Apollon, Esculape et Chiron.* Je crois plutôt qu'on doit reconnoître ici *Chiron donnant des leçons de botanique au jeune Achille, en présence de son père ; — Quatre femmes occupées d'une cérémonie bachique ; — Une femme en méditation ; — Un Faune buvant du rhyton ; — Deux femmes dans l'intérieur d'un appartement ; — Une mère amenant son fils à un grammairien ; — Une femme assise, touchant les cordes d'une lyre ; — Un jeune homme lisant un papyros ; — Deux athlètes armés de cestes ; — Peinture relative au culte rendu à Bacchus ; — Des Térityntes dans une barque ; — Décorations d'architecture.*

Poésie française.

Les quatre Saisons du Parnasse, ou *Choix de poésies légères depuis le commencement du dix-neuvième siècle ; avec des notices des principaux ouvrages de poésies, romans et pièces de théâtre.* (Printemps, an XIII. — 1805.) 1 vol. in-12 de 350 pages, beau papier, jolie gravure, impression de *P. Didot* l'aîné. — A Paris, au bureau, rue du Paon-St.-André-des-Arts, n°. 10; madame Dubois,

libraire, rue du Marché-Palu, n°. 10; Prix de l'abonnement des 4 vol. de l'année, 10 fr. pour Paris, 12 francs pour les départemens, franc de port. Chaque volume se vend séparément 3 francs.

L'année a *Quatre Saisons* bien caractérisées par la diversité de leurs effets et de leurs contrastes. *Le Parnasse* peut-il en avoir autant? Je ne le crois pas. Tous les vers qu'on nous donne aujourd'hui semblent sortir du même moule. Nous avons cent *poëtes* qui peut-être ne pourroient pas nous offrir *quatre* physionomies différentes. Comme les moutons de PANTAGRUEL, ils sautent tous de la même manière les uns après les autres.

Dans un *avertissement* placé à la tête de ce volume, les éditeurs font de magnifiques promesses; mais il faut juger, *pour le présent*, ce qu'ils nous donnent et non pas ce qu'ils gardent. Voyons quelle récolte de fleurs nous présage ce beau *Printemps*! Je lis dans la table les noms de MM. ANDRIEUX, ARNAULT, BAOUR, BLIN DE SAINT-MORE, BOUFLERS, COLLIN-D'HARLEVILLE, madame CONSTANCE DE SALM, DARU, DE LAHARPE, DUAULT, DUCIS, ESMENARD, LEBAILLY, LEBRUN, LEGOUVÉ, PARNY, ST.-LAMBERT, THÉVENEAU, VIGÉE, et plusieurs autres. J'ai choisi les plus marquans. Mais il faut le dire, tout ce qui se présente avec de pareilles signatures n'est pas toujours très-moderne; et l'épître de SAINT-LAMBERT à *Stanislas, roi de Pologne*, ainsi que les *Paradis*, de M. de PARNY, sont dans la mémoire de tout le monde, et ont paru depuis plus de 20 ans: on les a recueillis sans doute par distraction. La beauté des vers la fait pardonner. On les connoît il est vrai; mais on n'est pas fâché de les relire. En dirai-je autant de ceux de madame PERRIER, sur les *cinq sens*? Quel sujet traité

par une femme ! Nous sommes loin de vouloir leur interdire ces douces occupations, dont on leur dispute la jouissance. Cependant nous ne croyons pas que toutes les peintures leur soient propres. Le vœu de la nature, d'accord avec les conventions sociales, leur défendent d'enfreindre cette réserve, cette retenue, qui donne tant de prix aux faveurs qu'elles accordent.

M. Fayolle, moins difficile que nous, a fait cet impromptu, après avoir entendu madame Perrier chanter *elle-même* sa chanson sur les *cinq sens*.

Perrier, quand votre voix si tendre
Emeut l'âme par ses accens,
Dans celui qui peut vous entendre
Vous créez un sixième sens.

L'auteur peut-être sait ce qu'il a voulu dire : cela s'appelle *un médrigal*.

Tous les ouvrages rassemblés dans le 1er. tome des *Quatre Saisons du Parnasse* ne sont pas aussi médiocres que cet *impromptu*. M. Armand-Gouffé met beaucoup de gaîté, de facilité et d'esprit dans ses vaudevilles. M. Deguerle est connu par des *Amours* remplis d'heureuses imitations des poëtes de l'antiquité. D'autres encore l'ont enrichi de productions *modernes*, dont la récompense doit être ce *vent populaire :*

Et ce frivole bruit
Qui de beaucoup de peine apporta peu de fruit.
(J. Dubelley).

Ce recueil est très-varié, très-agréable ; il promet de douces jouissances à une foule de versificateurs dont l'impatience est trop grande pour attendre l'annuel retour de l'*Almanach des Muses*.

Aug. de L.

TABLE DES MATIÈRES.

MATHÉMATIQUES.

Application de l'Algèbre à la Géométrie, des surfaces du premier et du second degré, à l'usage de l'École polytechnique ; par MM. *Monge* et *Hachette*. 203

TRIGONOMÉTRIE.

Méthode simple et facile pour lever les plans ; par F. *Lecoy*. *Ibid.*

GÉOMÉTRIE-PRATIQUE.

Solutions peu connues de différens Problèmes de Géométrie-Pratique, pour servir de supplément aux Traités connus de cette science ; recueillis par F. J. *Servois*. 27

Nouvelle découverte qui embrasse toute la Géométrie ; par Laurent *Potier des Lauzières*. 453

ART MILITAIRE.

Introduction à l'étude de l'art de la guerre, par le capitaine *de la Rochaymont*. Tomes 3 et 4. 203

PHYSIQUE.

Journal de Physique, de Chymie, d'Histoire naturelle et des Arts ; par J. C. *Delamétherie*. Mois de Germinal an XIII. 204

Construction d'un Tube à Lyon ; par M. *Rigolet*. 190

CHYMIE.

Découverte des Principes constitutifs de l'Acide muriatique par *Pacchiani*, professeur de physique à Florence. 457

HISTOIRE NATURELLE.

Dictionnaire des Sciences naturelles. 206

Annales du Muséum national d'Histoire naturelle. 29e et 30e cahiers. 205, 454

Lettre de M. Ernouf, commandant de la Guadeloupe, à M. Faujas Saint-Fond, contenant quelques observations d'histoire naturelle. 181

ENTOMOLOGIE.

Mémoire aptérologique, par Jean-Frédéric *Hermann*. 459

BOTANIQUE.

Plantes de la France, décrites par *Jaume-Saint-Hilaire*. 455
Serre chaude construite à la Malmaison. *Ibid.*
Herbier du professeur Vahl, acquis par le roi de Danne-marck. 173

MINÉRALOGIE.

Découverte de l'Aventurine couleur d'or, par M. *Czupik*, dans un voyage fait aux Montagnes des Géans. 406
Morceaux de Lave recueillis à la dernière éruption du Vésuve. 176

ANATOMIE.

Ramollissement remarquable des os du tronc d'une femme. 208
Observations sur le Tablier des femmes hottentotes, lues à l'Institut, par MM. *Péron* et *Lesueur*. 195
Description du Cabinet anatomique de M. Walther. 421

MÉDECINE.

Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc.; par MM. *Corvisart*, *Leroux* et *Boyer*. Mois de Germinal. 212
Publication du Catalogue de la bibliothèque physique et médicale de M. Baldinger, à Marburg. 165
Annonce d'un nouvel ouvrage intitulé : *Code de la Santé*; par John *Sinclair*. 400

ÉCONOMIE.

VIIe., VIIIe. et IXe. Cahiers de la Bibliothéque physico-économique. 464
Soupe faite avec du bouillon d'os, distribuée aux malades de l'hôpital-militaire de Vienne. 420

TECHNOLOGIE.

Annales des Arts et Manufactures, par R. *O'Reilly*. 209, 465

Mémoire sur le Dégras, lu à l'Institut par M. Séguin. 198
Mémoire sur la Dévitrification du verre, lu à l'Institut par M. Dartigues. 197

GÉOGRAPHIE.

Malthe ancienne et moderne; par Louis *de Boisgelin.* 217
Ephémérides géographiques généraux, rédigés par une Société de gens de lettres, et publiés par F. J. *Bertuch* et C. G. *Reichard* (en allemand). 215
Grottes souterraines découvertes dans la montagne d'Ellora. 402

VOYAGES.

Description de Valence, par Ch. Aug. *Fischer*, trad. par M. *Cramer.* 214
Voyage en Chine et en Tatarie, par *Holmes*; traduit de l'anglais; enrichi de notes par L. *Langlès.* 465
Départ de Mungo-Parck pour l'Afrique. 400
Voyage de M. Koehler dans la Crimée. 455

NAVIGATION.

De l'ancienne Navigation des rivières du Doubs, de la Saône et du Rhône, sous les Celtes, les Romains, les Bourguignons et les Francs, jusqu'au régime féodal; par M. L. *Coste.* 110

HISTOIRE.

Histoire d'Hérodote, traduite du grec, avec des remarques historiques et critiques; par M. *Larcher.* 70
Galerie politique, par M. A. *Gallet.* 216
Analyse d'un Mémoire, sur Eldegarde, femme de Waleran, comte du Vexin, et sur la question de savoir comment le comté d'Amiens a pu passer, vers le milieu du 10e. siècle, à la maison de Vexin; lu à la 3e. Classe de l'Institut; par M. *Levrier.* 56
Description des Armoiries adoptées par la Consulte de Milan pour le royaume d'Italie. 176

ANTIQUITÉS ET ARCHÆOLOGIE.

Monumens antiques inédits ou nouvellement expliqués; par A. L. *Millin.* Tome II, 4e. livraison. 224

Mémoires sur les Antiquités du Poitou; par F. M. *Siauve.* 225
Les Monumens antiques inédits du Musée Napoléon, gravés par Th. *Piroli.* 13e. et 14e. livraison. 224, 467
Antiquités d'Herculanum, par le même. 12e. et 13e. livraisons. 223, 468
Notice des Monumens antiques conservés dans le Muséum de Marseille, sous la direction de M. *Goubaud.* 222
Fouilles faites à Bagnères-Luchon, Antiquités qu'on y a trouvées. 443
Découverte d'un Amphithéâtre à Fiesoli. 436
Mémoire sur la statue et le trône de Jupiter à Olympie, par *Quatremère de Quincy*; lu à l'Institut. 199
Projet d'une Nouvelle Topographie de l'ancienne Rome, par M. *Zoega.* 436
Fouilles faites à Pæstum. 437
Nouvelles découvertes faites à Pompéii. 177
Relation d'une découverte faite à Pompéii. 438
Annonce et Programme du Cours d'Histoire des Arts chez les Anciens; par M. *Millin.* 200, 256

NUMISMATIQUE.

Lettre de M. Oberlin à M. Millin, relativement à quelques médailles du moyen âge, trouvées à Fegersheim. 183
Description des Médailles chinoises du Cabinet impérial de France; par J. *Hager.* 271
Médaille d'or accordée à M. Jurgensen, par la Société économique de Copenhague. 431
Médaille frappée en l'honneur du comte Wachtmeister, par l'Académie suédoise. 170

PALÉOGRAPHIE.

Recueil d'inscriptions camées antiques du cabinet de M. *Van-Hoorn.* 226

MYTHOLOGIE.

Bibliothèque d'Apollodore l'Athénien, trad. par E. *Clavier.* 227
Les Dix Livres des Æthiopiques d'Apollodore, publiés en faveur des Grecs; par D. *Coray.* 241

Sur la Mythologie et l'ancienne Littérature du Nord; par M. *Rozen.* 356

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Séance publique de l'Institut, pour la réception de M. *Dureau de la Malle.* 200
Séance de la Société de Médecine. 193
Programme des prix publiés par la Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale. 191
Séance de l'Académie de Législation. 190
Séance de la Société d'Agriculture d'Agen. 443
Séance de la Société d'Agric. et de Commerce de Caen. 442
Séance de l'Académie des Sciences et Arts de Caen. 188
Prix proposé par l'Académie de Draguignan. 445
Séance tenue par la Société d'Emulation des Hautes-Alpes à Gap. 182
Séance publique de la Société d'Agriculture de Niort. 441
Distribution des prix de l'Ecole de Dessin de la ville de Saint-Quentin. 442
Distribution des prix au Gymnase de Strasbourg. 187
Nouveaux Ouvrages publiés dans le cours des années 1803 et 1804, en Portugal. 179
Nombre des Etudians de l'Université de Coïmbre, pendant l'année 1804. 179
Séance de la Société des Sciences de Modène. 437
Nouvelle organisation de l'Université d'Erlangue. 166
Séance de l'Académie des Sciences d'Erfort. 167
Séance générale à l'Académie de Prague. 169
Prix proposés par la Société d'Encouragement des Arts de Hambourg. 158
Nouvelle organisation du Gymnase de Francfort. 158
Punition d'un Contrefacteur à Augsbourg. 403
Sujets de prix proposés par l'Académie de Goettingue. 159
Anniversaire célébré par l'Académie de Goettingue. *Ibid.*
Troupe d'Artistes français établie à Brunswic. 166

Plusieurs Savans étrangers nommés membres externes de l'Académie de Goettingue. 160

Achat d'une Collection de Gravures, fait par le duc de Saxe Gotha. 404

Récompense donnée par l'Empereur d'Autriche à M. Fasnuger, pour un ouvrage de chymie qu'il lui avoit présenté. 169

Nombre des Etudians de l'Université de Vienne, pendant l'année 1802. 168

Achat d'un Cabinet d'Histoire naturelle par S. M. le Roi de Prusse. 424

Cours de Craniologie donné par le Dr. Gall à Berlin. 424

Approbation de deux Dissertations envoyées à la Société de Haarlem. 157

Demande faite par les Libraires de Londres au Gouvernement. 400

Nomination de M. Schimmelman à la présidence de la Société royale des Sciences de Copenhague. 430

Séance de l'Académie de Peinture de Copenhague. 431

Sur la Bibliothèque que possède la Société des Sciences de Drontheim. 431

Séjour de M. Giesecke, minéralogiste, à Copenhague. 430

Lettre de M. Ohlsen, lue par M. Bugge, à une séance de la Société des Sciences de Drontheim. 437

Cabinet de Conchyliologie de M. Chemnitz, vendu à M. Cetti. 172

Prix proposé par la Société royale des Sciences de Copenhague. 170

Cabinet de Botanique de feu M. Vahl, et Détails sur la vie de ce naturaliste. 426

Somme accordée par le Gouvernement Danois au Jardin Botanique de Copenhague. 430

Prix proposés par l'Académie des Inscriptions de Stockholm. 425

Projet d'élever une colonne colossale à Pultava, en mémoire de la bataille gagnée par Pierre Ier. 175
Ouverture de l'Université de Charkow en Ukraïne. 432
Nomination de M. Dubrosski au rang de Conseiller de Collège de S. M. l'Empereur de Russie. 432
Nomination de M. Dwigubsky à la chaire de Professeur de Géologie à l'Université de Moscou. 433
Nouvelles donations faites par le Grand Seigneur de la Russie à divers établissemens de ce pays. 174
Projet d'un voyage aérostatique autour du monde, publié par M. Robertson à Pétersbourg. 434
Théâtre Pittoresque et Mécanique de M. Robertson à Pétersbourg. 433
Sommes employées pour l'entretien des établissemens publics en Russie. 173
Gymnase de Commerce établi à Odessa en Russie. 174
Suite de l'ambassade du comte Golofrin en Chine. 435
M. Tielker, artiste de Berlin, choisi pour accompagner l'ambassade Russe en Chine. 432
Départ de M. Klaproth fils pour Saint-Pétersbourg. 422
Arrivée de M. Brinkin et de M. Kurlandrof à Pétersbourg. 432
Organisation du Lycée de Varsovie. 425
Nouveaux Établissemens fondés à Washington. 440
Métropole générale pour la Librairie des États-Unis, établie à New-Yorck. 441

Nécrologie et Biographie.

De viris illustribus Romæ, à Romulo ad Cæs. Augustum, in gratiam quintanorum, auctore C. F. *L'Homond*, etc. 221
Mort de M. D'Ansse de Villoison. 200
Notice sur M. D'Ansse de Villoison. 380
Mort de M. Bridan, statuaire. 446
Mort de madame de Megnières. 446
Notice sur Alexandre Recupero; par *F. S. V.* 51

Mort du chevalier Felix Fontana, directeur du Musée royal de Florence. 177
Mort de M. l'abbé Gaëtano Sertor, à Bologne. 177
Madame de Staël-Holstein, reçue membre de l'Académie des Arcades à Rome. 436
Vies de Milton et d'Addisson, traduit de l'anglais, de Samuel *Johnson*. 218
Nécrologie de plusieurs Savans Anglais. 152
Pension de 300 roubles accordée à M. Meiners, par l'Empereur Alexandre. 406
Nomination de M. Bosse comme Membre de l'Académie de Goettingue. 405
Rétablissement de M. Goethe. 403
Fête célébrée sur le théâtre de Leipsick, en l'honneur de M. Weisse. 406
Élection de M. Ancillon à la place vacante par la mort de M. Teller, dans l'Académie des Sciences de Berlin. 423
Mort de M. Storr, Professeur en Théologie à l'Université de Stuttgardt. 166
Mort de M. Jean Fischer, mathémacien. 405
Mort du père Gruber, général des Jésuites, à Pétersbourg. 433

BIBLIOGRAPHIE.

Foire de Leipsick. 407
Imposture littéraire de M. W. H. Ireland. 401
Découverte et publication d'un ancien manuscrit Saxon ; par le professeur *Glée*. 304
Traduction en allemand de l'histoire comparée des Systèmes de Philosophie par M. *Degérando*. 404
Catalogue de la Bibliothéque de feu M. Baldinger, professeur à Marbourg. 165

GRAMMAIRE.

Annonce d'une Grammaire Islandaise ; par M. *Arent*, littérateur d'Altona. 172
Annonce d'un Dictionnaire complet de la langue islandaise. 172

LITTÉRATURE.

De ἀκριβείᾳ cuilibet scriptori necessaria, aut. *Eccio.* 229
Éloge de Dumarsais; par J. M. *Degérando.* 325

LITTÉRATURE ORIENTALE.

Lettre de M. Langlès à M. Millin, sur les *Véda.* 143

POÉSIE GRECQUE.

Homeri et homeridarum opera et reliquiæ; ex recensione Frederici-Augusti *Wolfii.* 231

POÉSIE FRANÇAISE.

L'homme des Champs; par Jacques *Delille.* 232
OEuvres complètes de *Malfilatre.* 233
OEuvres de Senecé, publiées par M. *Auger.* 36
Les quatre Saisons du Parnasse, ou Choix de Poésies légères. 468
Le Triomphe de la Gloire, traduction deMétastase; par Aug. *Labouisse.* 146
Les Agrestes; par l'auteur des *Nuits Elyséennes.* 230
Le Cimetière de Campagne, stances élégiaques traduites de l'Anglais de *Gay.* 345

THÉATRES ÉTRANGERS.

Sur le jeune Roscius, à Londres. 152
Nouvelles Comédies jouées sur les Théâtres de Londres. 149
Le Lac de Lauzanne, opéra-comique; par M. *Reynolds.* 401
Les Amis de la Maison, nouvelle Comédie de M. *Iffland*, jouée à Berlin. 422
Nouvelle Comédie de madame *Weissenthurn*, jouée sur le Théâtre de Vienne. 420
OEdipe à Athènes, nouvelle tragédie Russe. 434

THEATRES DE PARIS.

THÉATRE DE L'OPÉRA.

Acis et Galatée, ballet 447

THÉATRE FRANÇAIS.

Le Tartuffe de Mœurs, *ou* l'Homme à sentimens. 201

Les Templiers. 448

THÉATRE LOUVOIS.

Le Portrait du Duc. 451

THÉATRE FAVART.

Delia et Verdikan. 450

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

L'Athénée des Femmes. 202

La Parisienne à Madrid. 452

BEAUX-ARTS.

Recherches sur l'Art Statuaire considéré chez les Anciens et chez les Modernes ; par Emeric *David*. 337

Annales du Musée et de l'Ecole moderne des Beaux-Arts ; par *Landon*. 4e, 5e, 6e, 7e, 8e, 9e, et 10e livraisons. 210

Tableau des grandes Bachanales, par le *Poussin*. 402

Annonce de la publication de plusieurs peintures de paysages de M. *Gessner*. 167

Annonce et Programme d'un Cours de l'Histoire des Arts chez les Anciens, donné par M. *Millin*. 200, 256

Sur la statue et le trône de Jupiter, par M. *Quatremer de Quincy*. 199

Buste du Saint-Père ; par *Descines*, déposé dans le trésor du chapitre de Notre-Dame. 446

Prix proposés à Weimar, par M. *de Goethe*, aux artistes Allemands et Etrangers. 261

Organisation de l'Académie des Beaux-Arts de Dusseldorff. 403

Défi fait entre M. Gubitz, graveur de Berlin, et M. Freidhof, graveur en taille-douce de la même ville. 420

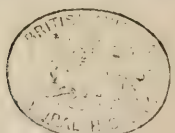
MUSIQUE.

Manuel du jeune Musicien, par M. *Marcou*. 211

MÉLANGES.

Acta litteraria societatis Rheno-Trajectinæ, tomus quartus. 238

Journal des Luxus und der Moden, herausgegeben von F. J. *Bertuch* und G. M. *Kraus*. 239



Suite de la Table du Numéro.

Botanique.

Plantes de la France, décrites et peintes d'après nature par Jaume *Saint-Hilaire*. 1re et 2e livrais. 455

Entomologie.

Mémoire aptérologique, par Jean-Frédéric *Hermann*. 459

Économie rurale.

VIIe, VIIIe et IXe Cahiers de la troisième année de la Bibliothèque-Physico-Économique, instructive et amusante, à l'usage des villes et des campagnes, publiée par une Société de Savans, d'Artistes et d'Agronomes, et rédigée par C. S. *Sonnini*. 464

Technologie.

Annales des Arts et Manufactures; par R. *O'Reilly*. Tome XXI. 466

Voyages.

Voyage en Chine et en Tatarie, à la suite de l'ambassade de lord Macartney; par M. *Holmes*. *Ibid.*

Antiquités.

Les Monumens antiques inédits du Musée Napoléon, gravés par Th. *Piroli*. 14e livraison. 467

Antiquités d'Herculanum, gravées par le même. Tom. III. 13e livrais. 468

Poésie française.

Les quatres Saisons du Parnasse (Printemps, an 13). *Ibid.*

AVIS.

On peut s'adresser au Bureau du Magasin Encyclopédique, chez DELANCE, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny, pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'Étranger, et généralement pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

On s'y charge aussi de toutes sortes d'impressions et d'éditions en langues anciennes et modernes.

Les Livres nouveaux sont annoncés, dans ce Journal, aussitôt après qu'ils ont été remis au Bureau, c'est-à-dire, dans le Numéro qui se publie après cette remise.

Le Magasin paroît le premier de chaque mois.

Il faut affranchir les Lettres et les Envois.

On prie les Libraires qui envoient des Livres pour les annoncer, d'en indiquer toujours le prix.

Desgenettes, Desault, Desfontaines, Dumeril, Fontanes, Fourcroy, Geoffroy, Hallé, Haüy, Hermann, Labouisse, Lacépède, Lagrange, Lalande, Lamarck, Langlès, Lebrun, l'Heritier, Léveillé, Marron, Mentelle, Morellet, Noel, Oberlin, Sainte-Croix, Schweighæuser, Sicard, Silvestre de Sacy, Suard, Traullé, Van-Mons, Ventenat, Visconti, Villoison, Usteri, Willemet, Winckler, et d'autres Savans ou Littérateurs estimables.

On y insère les Mémoires les plus importans sur toutes les parties des Arts et des Sciences; on choisit principalement ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie également les Découvertes ingénieuses, les Inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des Expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les Séances des Sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'Arts et de Sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des Notices sur la Vie et les Ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin les Nouvelles littéraires de toute espèce.

La correspondance que le Rédacteur entretient avec plusieurs Savans étrangers, et principalement en Allemagne, lui procure beaucoup de Notices qu'on ne trouve point ailleurs.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, chez Delance, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny,

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Henget. / chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
A Genève, { chez Manget. / chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsic, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Bosse, *Gerard Street*.
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.